3 1761 04563433 4

Presented to the

LIBRARY *of the*

UNIVERSITY OF TORONTO

by

ROBERT FINCH

UN ANGLAIS A PARIS

NOTES ET SOUVENIRS

I

1835 — 1848

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR J. HERCÉ

Troisième Édition

PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

1893

Tous droits réservés

UN ANGLAIS A PARIS

Les éditeurs déclarent réserver leurs droits de reproduction en France et dans les pays étrangers, y compris la Suède et la Norvège.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en mai 1893.

PARIS. TYP. DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE.

UN
ANGLAIS A PARIS

NOTES ET SOUVENIRS

I

1835 — 1848

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR J. HERCÉ

PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

1893

Tous droits réservés

LIBRARY
MAY 2 8 1997
UNIVERSITY OF TORONTO

Sous ce simple titre : *An Englishman in Paris, notes and recollections,* paraissait à Londres, il y a quelques mois, un ouvrage anonyme, dont le succès a été soudain et prodigieux : les éditions ont été épuisées avec une rapidité qu'expliquait non seulement l'intérêt du sujet, mais le fait que l'auteur de ces souvenirs n'était autre, disait-on, que feu sir Richard Wallace, dont le nom est resté si populaire à Paris. L'opinion publique, assure-t-on maintenant, aurait fait fausse route : sir Richard Wallace n'aurait point écrit ces Mémoires.

Quel que soit son nom, le mystérieux Anglais a, pendant près de quarante ans, de 1835 à 1871, fréquenté tout ce qu'il y a eu en France de célébrités dans le monde de la politique, des arts et des lettres. Son livre abonde en anecdotes piquantes, la plupart inédites, en renseignements originaux, en révélations inattendues, en jugements très nets, quelquefois sévères, sur les personnalités les plus hautes.

S'il est vrai que la sévérité de quelques-uns de ces jugements aurait dû mettre en garde contre une attribution précipitée, il est certain que le public d'outre-Manche est, somme toute, excusable d'avoir pensé tout d'abord à sir Richard Wallace, en présence de souvenirs qui dénotaient un si long séjour en France et des relations si étendues et si diverses.

Nos voisins se sont montrés curieux de ce que ce livre leur apprenait sur nous; pour nous-mêmes, il est plus intéressant encore. Ils y ont cherché, tracée par un des leurs, une image fidèle de la société française pendant les règnes de Louis-Philippe et de Napoléon III, sous la République de 1848 et sous la Commune; nous y trouvons, renversant le point de vue, les opinions et les jugements d'un étranger sur nous-mêmes. Cela est souvent instructif et parfois divertissant. Nous n'avons pas besoin de dire que ces manifestations de l'esprit anglais nous ont paru précieuses à conserver, et que nous nous sommes borné partout au rôle d'un traducteur fidèle. Au surplus, d'une façon générale, l'*Anglais à Paris* aime Paris et nous juge avec faveur. Si, pendant les journées de 1848, il s'exhale en mauvaise humeur contre la « sotte vanité des Français », il pensait surtout à la garde nationale et n'avait pas tout à fait tort. S'il est injuste pour la politique et pour le caractère de Lamartine, il ne fait que rééditer des

imputations mensongères qui avaient cours alors dans la polémique des partis. S'il est sévère pour les romans de George Sand, on sait qu'en matière de romans, la pudibonderie britannique a de bien grandes susceptibilités; cela ne l'empêche point, quant à lui, d'écrire un chapitre abondant sur les aventures de Lola Montès, ni de professer une vive sympathie pour la *Dame aux Camélias,* sur laquelle il est documenté.

Quand, par exception, des éclaircissements ou des rectifications nous ont paru nécessaires, nous les avons mis au bas de la page sous forme de « Notes du traducteur ». Les notes signées : « L'éditeur » ont été traduites comme le reste de l'ouvrage et appartiennent au publicateur anglais des Mémoires.

Il nous reste à remercier la *Revue hebdomadaire* qui nous a suggéré l'idée de tenter cette traduction et qui l'a publiée chapitre par chapitre aux mois d'octobre, novembre et décembre derniers : l'accueil que nous ont fait ses nombreux lecteurs a seul pu nous encourager à présenter au public ce premier volume, que le deuxième et dernier suivra bientôt.

J. Hercé.

UN ANGLAIS A PARIS

NOTES ET SOUVENIRS

CHAPITRE PREMIER

Le Quartier Latin de 1835 à 1840. — Une caricature sur les murs de Paris. — Le nez de Bouginier. — *La Childeberte* et Mme Chanfort. — Le Théâtre Bobino. — La Chaumière. — Le père Bonvin.

Bien avant que le baron Haussmann eût commencé la transformation architecturale de Paris, certains quartiers avaient déjà subi des changements moins visibles, dont ceux-là seuls pouvaient s'apercevoir qui, tout en différant des Parisiens par la nationalité, l'éducation, les habitudes, les goûts, avaient pourtant été élevés et avaient grandi parmi eux. A vrai dire, Paris devint, jusqu'à un certain point, cosmopolite, sans s'en douter, et sans que son aspect extérieur fût sensiblement modifié, avant qu'on eût seulement rêvé les demeures somptueuses, les larges avenues, les superbes jardins publics qui devaient plus tard exciter l'admiration du monde civilisé.

L'établissement des chemins de fer en fut surtout la cause, en amenant de l'étranger et de la province un véritable flot humain qui troubla profondément dans ses habitudes le véritable Parisien.

Toutefois il arrivait rarement à ces visiteurs de pénétrer jusqu'au cœur du Quartier Latin. Quand ils passaient les ponts, c'était pour voir la Sorbonne, le Panthéon, l'Observatoire, l'Odéon, le Luxembourg : ils ne restaient guère de l'autre côté de la Seine après la tombée de la nuit. Le Prado, le théâtre Bobino, les tavernes des étudiants échappèrent ainsi à leur curiosité, alors qu'ils étaient réellement curieux.

Aujourd'hui, la Closerie des Lilas est devenue le bal Bullier, on a démoli le petit théâtre, les tavernes ressemblent à toutes les tavernes, et la foule s'y porte quand tout s'est banalisé.

Mais de 1840 à 1850, et même plus tard, « la rive gauche », c'est-à-dire le Quartier Latin et le faubourg Saint-Germain son voisin, restèrent hermétiquement fermés à tout regard profane. Aussi le premier surtout garda-t-il intacte son individualité, non seulement matérielle, mais aussi intellectuelle et morale; immorale, eût peut-être dit un observateur superficiel. Mais au fond, et en dépit du tapage, des farces, des liaisons à courte échéance, on y voyait peu de vice voulu et de libertinage systématique, si je peux hasarder cette expression. Chaque Jeannot avait, il est bien vrai, sa Jeanneton, mais neuf fois sur dix Jeanneton avait ouvert le jeu.

Il n'y avait pas seulement, au Quartier Latin, tout un essaim de futurs légistes ou docteurs, de professeurs, d'hommes de lettres et de savants en herbe, mais encore des artistes dont le nom est devenu célèbre dans le monde entier. Je voyais surtout quelques-uns de ces derniers; par goût d'abord, car dès ma première jeunesse j'ai toujours préféré les tableaux aux livres; ensuite, parce que j'avais rencontré, chez un de mes parents qui les connaissait intimement, tant d'auteurs renommés, que je ne me souciais guère de ceux dont la réputation n'était pas faite. Sans être dépourvu de foi

en l'avenir des *jeunes,* j'étais trop jeune moi-même et d'esprit trop indolent pour vouloir devancer les jugements de la postérité en déchiffrant des manuscrits. N'était-il pas plus aisé et plus séduisant de chercher à découvrir, en un coup d'œil, dans une bonne esquisse, les promesses d'un génie naissant, cette esquisse fût-elle tracée au charbon sur un mur blanchi à la chaux et d'une propreté douteuse?

J'étais à peine un homme quand une esquisse de ce genre apparut, un matin, sur les murs de Paris, non sans mystifier et amuser à la fois les habitants de la capitale.

Ce n'était pas l'œuvre de ce que nous appelons en Angleterre « a seascape and mackerel artist (1) », personne ne taxait l'admiration des passants; ce n'était pas non plus une réclame, car ce moyen de publicité murale était alors à peu près inconnu à Paris.

Qu'était-ce donc que ce nez colossal, monumental, avec lequel quatre nez seulement, à ma connaissance, pouvaient rivaliser : celui d'Hyacinthe du Palais-Royal, celui de M. d'Argout, gouverneur de la Banque de France, celui de M. de Jussieu, directeur du Jardin des Plantes, enfin celui de Lassailly, secrétaire de Balzac?... Pourquoi ce nez énorme envahissant cette tête ridiculement petite, sur un corps minuscule?... Pareil appendice nasal, même en tenant compte de l'exagération du caricaturiste, était certainement un phénomène, mais pouvait-ce être cependant le seul titre de son possesseur à cet élan soudain vers la gloire?... Ce nez était-il artiste, ou doué d'une puissance olfactive singulière?... J'en étais depuis plusieurs jours fort intrigué, quand, un matin, je me heurtai à

(1) Locution imagée intraduisible littéralement et dont le sens serait à peu près : « Artiste mercenaire opérant en plein vent. » (*Note du traducteur.*)

mon vieux précepteur; il regardait ce dessin, riant si fort que des larmes coulaient sur ses joues ridées.

C'était vraiment plaisir de le voir. « C'est bien lui, c'est bien lui ! s'écriait-il, c'est absolument *son portrait tout craché* (1) ! — Connaissez-vous donc l'original ? lui demandai-je. — Mais sans doute, je le connais : c'est un ami de mon fils; du reste, tout le monde connaît Bouginier. — Mais je ne le connais pas, protestai-je, très honteux de mon ignorance. — Ah ! vous, c'est très différent, vous ne vivez pas au Quartier Latin, mais, là, tout le monde le connaît. » Peu de jours après, j'avais fait la connaissance de Bouginier, ce qui n'était pas difficile, et je devenais par lui un familier de *la Childeberte*.

La Childeberte mérite une description détaillée ; c'était le rendez-vous habituel des Parisiens de mon temps, amis de la bohème; je doute fort toutefois que beaucoup d'Anglais y aient jamais mis le pied, sauf peut-être (le dernier) M. Blanchard Jerrold et un des Mayhews ; encore eux-mêmes n'ont-ils pu la voir dans son éclat.

Mais avant d'entrer à *la Childeberte,* revenons à Bouginier. Contrairement à mes suppositions, celui-ci ne devait bien sa réputation qu'à son nez, véritable proboscide, et il disparut bientôt de l'horizon artistique. Une statuette en terre cuite, modelée par Dantan le jeune, le rappelle encore à la mémoire de ceux qui l'ont connu. Sous le règne de Louis-Philippe, Dantan fit ainsi quelques caricatures comme délassement à des travaux plus sérieux; mais un jour qu'il avait portraituré de la sorte Mme Malibran, il la vit fondre en larmes au lieu de rire, et, dès lors, il renonça à un amusement qui pouvait sembler cruel bien qu'il le crût innocent.

(1) En français dans le texte.

Les gens curieux de ces sortes de choses trouveraient encore le portrait de Bouginier dans un médaillon du frontispice du passage du Caire, parmi les sphinx et les divinités égyptiennes. Cette tête moderne semble étrange en aussi bizarre compagnie, et l'on pourrait penser, pour expliquer cette anomalie, que Bouginier était ou le propriétaire ou l'architecte de cette arcade, louée exclusivement, — sauf depuis quelques années, — à des lithographes, des imprimeurs, etc. Cette conclusion, si naturelle qu'elle paraisse, est cependant absolument erronée. Bouginier n'eut jamais, que je sache, aucune propriété, ni à Paris, ni ailleurs ; il n'était pas architecte, et, de plus, n'eût pas été assez vaniteux pour vouloir transmettre ainsi ses traits à la postérité. C'était un brave garçon de peintre, sans grand talent, à coup sûr, mais modeste et sensé, et, comme tel, étranger à la fureur de moyenâgisme, romantisme et autres *ismes* qui avait saisi les jeunes peintres, ses contemporains; il ne donnait dans aucune des excentricités de costume et de langage par lesquelles ceux-ci tentaient de se mettre en harmonie avec les époques qu'ils faisaient revivre dans leurs œuvres. Ce manque absolu d'enthousiasme avait suscité la colère de ses commensaux à *la Childeberte*, et l'un d'eux, plus expert en ce genre que les autres, devint l'instrument de leur vengeance, en dessinant, sur le haut d'un mur d'enceinte, près de l'église Saint-Germain des Prés, cette fameuse charge de Bouginier. Le succès en fut prompt et éclatant; toutefois l'amour de la vérité m'oblige à dire que cet éclair de génie brilla solitaire dans la carrière du jeune artiste. Il s'appelait Fourreau, et je cherche en vain son nom dans les dictionnaires biographiques et les encyclopédies artistiques; le sort a été plus cruel pour lui que pour son modèle.

Mais tout d'abord, je l'ai dit, son succès fut énorme. En moins de quinze jours, il n'y eut pas, dans Paris et

la banlieue, un mur où ne parût l'image de Bouginier. La superficie de Paris était alors infiniment moins considérable qu'elle ne l'est aujourd'hui, ce n'en était pas moins un travail d'Hercule, et un homme, fût-il même Briarée aux cent bras, n'y eût pas suffi. Et comment confier pareille tâche à des copistes inexpérimentés? Que serait devenue, entre leurs mains, cette ressemblance admirable?... On s'arrêta au parti suivant : Fourreau lui-même découpa un certain nombre de poncifs en papier brun, et en munit une armée de Childebertiens qui se dispersaient chaque nuit pour opérer dans les différents quartiers; Fourreau et quelques autres des plus habiles conduisaient les escouades et retouchaient à la main l'ébauche imparfaite du poncif.

Cependant l'été arrivait, et avec lui s'éveillait chez ces jeunes gens le désir de respirer l'air pur de la campagne et les brises salées de l'Océan. Tout naturellement, bien que décidés à suivre la même route et à se réunir à un but commun, ils n'étaient pas prêts à partir à la même date. Le contingent des retardataires décréta qu'il rejoindrait les autres, où qu'ils fussent. Mais comment?... « Très simplement, répliqua l'avant-garde : nous partirons par la barrière d'Italie; vous n'aurez, chemin faisant, qu'à regarder les murs; vous y trouverez votre itinéraire. »

Ainsi dit, ainsi fait. Quinze jours après le départ des premiers, la seconde division quittait ses quartiers et passait la barrière d'Italie. Une fois hors les murs, ils restèrent indécis, mais ce fut court : sur le mur voisin du bureau d'octroi, un magnifique Bouginier, l'index étendu, leur montrait la route de Fontainebleau. Après quoi, tout marcha à souhait. Et jusqu'à Marseille, leur Bouginier ne leur manqua pas plus que les colonnes de fumée ou de feu ne manquèrent aux Israélites dans le désert. Arrivés là, ils perdirent momentanément la piste, plutôt par leur manque de

foi dans l'ingéniosité de leurs devanciers que par le défaut d'imagination de ceux-ci. La Méditerranée étalait devant eux son immensité. Et comment un Bouginier, même dessiné sur la plage, pouvait-il de son doigt étendu leur désigner autre chose que les flots mouvants?... Extrêmement découragés, ils descendaient la Cannebière; tout à coup, sur un panneau, entre les fenêtres d'une agence maritime, ils retrouvèrent leur étoile conductrice. Bouginier était là, le doigt posé sur un mot : « Malte. » Ils s'embarquèrent aussitôt pour l'ancienne résidence des chevaliers du Temple. Sur les murs de la douane de l'île, Bouginier les accueillit, une banderole sortant des narines, et sur cette banderole, un nom : « Alexandrie. » Une indication analogue les attendait aux Pyramides; et enfin, au milieu des ruines de Thèbes, les deux détachements se réunirent, au moment où un nouveau mot : « Suez », allait sortir de la bouche d'un nouveau Bouginier.

Dans la caravane se trouvait un jeune homme, nommé Berthier, qui devint par la suite un architecte de talent. Le passage du Caire était alors, je l'ai déjà dit, le quartier général du commerce de la lithographie et de l'imprimerie; la branche la plus florissante de cette industrie était celle des lettres de faire part, des menus de restaurant et des cartes de visite. Les deux premiers de ces articles étaient, comme la plupart des imprimés destinés à la circulation, soumis à un droit de timbre. Louis-Napoléon l'abolit dans les premiers jours du second Empire; et pour en témoigner leur gratitude, les lithographes décidèrent de faire réparer l'arcade qui était dans un état déplorable de dégradation ; Berthier en fut chargé. Ce passage avait été construit primitivement en mémoire des victoires de Bonaparte en Égypte; aussi, lorsque Berthier reçut cette commande, songea-t-il aussitôt à utiliser pour l'ornementation de la façade les souvenirs de son voyage de jeunesse au pays

des Pharaons, mais, entre les divinités égyptiennes et les sphinx de Karnak, l'image de Bouginier se dressa devant lui.

Et voilà pourquoi on peut encore de nos jours voir Bouginier et son nez sur la frise d'un bâtiment dans un des quartiers ouvriers de Paris.

Si je me suis attardé à parler de Bouginier, plus que ne le comportait l'importance du sujet, c'est uniquement pour donner une idée de l'esprit de malice, de l'amour des farces qui animaient la plupart des hôtes de *la Childeberte*. En général, leurs diableries étaient assez innocentes. La persécution picturale infligée à Bouginier est un des méfaits les plus graves qui puissent leur être reprochés ; et leur victime, en bon garçon qu'elle était, en fut plus amusée que vexée. Malheur cependant au bourgeois compassé qui pénétrait dans leur repaire ! au camarade récalcitrant, d'un tour d'esprit plus sérieux, qui désirait poursuivre paisiblement ses études ! Sa vie devenait intolérable, la bâtisse se prêtant à toutes sortes de surprises nocturnes et de sorties *à la guérilla*. Partout ailleurs, quand un homme ferme sa porte, il est sans présomption en droit de compter sur une solitude relative. Ses voisins pourront, au pis aller, faire du bruit sur sa tête ou dans la chambre voisine. A *la Childeberte,* un pareil isolement était hors de question. Là, pas une porte ne tenait sur ses gonds, pas une fenêtre qu'on ne pût à volonté ouvrir ou fermer du dehors, pas un plafond qui ne menaçât ruine, pas un plancher qui ne fût en danger de céder et de vous faire passer brusquement d'un étage à l'autre, pas un escalier qui ne tremblât sous les pas, si légers qu'ils fussent. En un mot, la place entière démontrait victorieusement jusqu'à quel point extrême ce qui est vermoulu peut tenir encore, même sans être ménagé.

L'origine de la construction actuelle était enveloppée

de mystère. Elle avait cinq ou six étages et devait avoir atteint cette hauteur avant la première Révolution, car la propriétaire, une Mme Legendre, qui l'avait achetée au moment de la sécularisation des biens du clergé et payée en assignats une somme correspondant en valeur réelle à une livre sterling, n'y avait jamais, de notoriété publique, dépensé un sou, pas plus au moment de l'achat que depuis, à moins cependant d'y avoir été contrainte par un locataire ou plus ingénieux ou plus désespéré que ses prédécesseurs.

Très certainement, ce ne pouvait avoir été une partie de l'abbaye construite par Childebert Ier et où il fut enterré en 558. Il est également improbable que le cardinal de Bissy, qui ouvrit une rue sur l'emplacement de ladite abbaye, eût érigé un édifice aussi élevé pour les usages des habitants du monastère à une époque où tout édifice élevé était une exception. De plus, les nos 1 et 3, connus pour avoir été occupés par les pensionnaires du couvent dont toutes les chambres devaient communiquer entre elles, n'avaient que deux étages. Bref, l'intention primitive du constructeur de la maison n° 9, *la Childeberte,* est restée inexpliquée.

Un seul habitant de la rue Childebert aurait pu jeter une lueur dans cette obscurité, et il mourut avant que le caravansérail eût atteint sa réputation ; il avait plus de cent ans et s'était marié cinq fois. Sa cinquième femme n'avait que dix-huit ans quand elle devint Mme Chanfort ; aussi lui survécut-elle bien des années. C'était une bonne âme, une vraie providence pour les peintres, généralement sans argent, qu'elle nourrissait à des prix qui, même pour l'époque, étaient ridiculement bas. Trois œufs, — frits, il est vrai, à la graisse et non au beurre, — trois œufs pour trois sous ; un dîner, vin compris, pour douze sous, ne pouvaient pas lui laisser grand profit ; mais Mme Chanfort avait coutume de dire qu'ayant de quoi vivre, elle subvenait à la nourri-

ture de ces jeunes artistes, au prix coûtant, parce qu'elle ne pouvait se passer de leur société. Son mobilier fut vendu à sa mort, en 1857, deux ans avant la disparition de *la Childeberte* et de la rue du même nom, et plus de cent portraits ou esquisses d'elle dans sa vie journalière tombèrent sous le marteau. Quelques-uns des prix de cette vente prouveront que les habitants de *la Childeberte* pouvaient, à l'occasion, faire autre chose que des farces et du tapage : pas une seule des simples esquisses au crayon ne se vendit moins de cinquante francs ; plusieurs atteignirent deux et trois cents francs. Deux études à l'huile produisirent, l'une huit cents et l'autre douze cents francs; elles étaient signées, il est vrai, Paul Delaroche et Tony Johannot. Au reste, les jeunes auteurs de ces portraits se firent presque tous, par la suite, un nom dans le monde des arts.

Néanmoins, pour les amateurs de calme et de paix, dominés d'une façon moins absolue par les instincts artistiques, moins absorbés par l'attente admirative de l'éveil du génie, ce voisinage était une douloureuse, disons-le, une intolérable épreuve. Lorsqu'il y avait réception à *la Childeberte,* et pareille fête n'était pas rare, surtout au commencement du mois, la rue même, étroite et peu longue, devenait un vaste Pandémonium. Ces réunions étaient, en général, une sorte de *conversazione* travestie, car, vu le peu de solidité de la bâtisse, il était impossible, même pour les audacieux démons qui l'habitaient, de songer à y danser. Ceux-ci s'enorgueillissaient par-dessus tout de leur parfaite identification avec l'époque qu'ils tentaient de faire revivre, et malheureusement pour la tranquillité des voisins, ils poursuivaient cette identification jusque dans les moindres détails, non seulement dans leurs productions artistiques, mais encore dans le courant ordinaire de leur vie. L'acteur, noirci de la tête aux pieds pour jouer

Othello, leur semblait puéril dans cet essai de réalisme, puisqu'il était permis de supposer qu'il se débarrassait de son badigeon avant de quitter le théâtre. Les commensaux de *la Childeberte,* eux, étaient ménestrels, ou corsaires, ou preux et vaillants chevaliers, de leur lever à leur coucher, et plusieurs dédaignaient même d'étendre leurs membres lassés sur un objet d'invention aussi efféminée qu'un matelas moderne, et, continuant leur fiction, couchaient sur le sol jonché de roseaux.

Je ne suis pas assez savant pour remonter aux sources littéraires ou théâtrales de ces déguisements successifs et variés ; car c'était généralement un livre récent ou une pièce de théâtre nouvelle qui donnait le branle. Je ne puis pas non plus répondre de l'exactitude chronologique et de l'intégrité de mes souvenirs, je me rappelle pourtant fort bien quelques phases de cette mascarade toujours changeante. Étant très petit garçon, j'avais été plus d'une fois frappé d'étonnement à la vue de jeunes gens paradant dans les rues, en pourpoints, en hauts-de-chausses, la chevelure flottante ornée de toques de velours et d'ailes d'oiseaux, une courte épée pendue à la ceinture ; nous n'étions pas en carnaval, et personne pourtant ne semblait s'émouvoir ; les Parisiens d'alors s'étaient habitués à ces bizarreries. Des gens compétents m'ont dit depuis que ces manifestations avaient été inspirées par la *Gaule poétique* de M. de Marchangy, les romans de M. d'Arlincourt, et toute la littérature de ce genre qui a caractérisé le commencement de la Restauration. Ces deux auteurs, dans leur haine pour les Romains et les Grecs du premier Empire, créèrent des héros d'un genre tout différent, mais bien plus ridicules encore ; obéissant en cela au même sentiment qui faisait dire à Metternich, dans son dégoût pour le mot de *fraternité,* « que s'il avait un frère, il l'appellerait *mon cousin* ».

Quelques années plus tard, la traduction des œuvres

de Byron eut à son tour un effet analogue; vint ensuite Defauconpret, avec sa très bonne adaptation française des romans de Walter Scott. L'influence de Paul Delaroche et des autres tenants du Romantisme, la révolution de Juillet, les drames de Victor Hugo et d'Alexandre Dumas, tout s'en mêla pour aboutir à une véritable confusion de styles et d'époques, et vers 1842 ou 1843, il y avait à *la Childeberte* plusieurs camps, fraternisant en tout, sauf sur la question du langage et du costume, par où chacun manifestait ses préférences pour telle ou telle période de l'histoire. C'est ainsi que l'on pouvait entendre le fils d'un concierge, poussé par une vocation réelle ou imaginaire dans la carrière artistique, jurer « par la foi de ses pères », tandis que le rejeton appauvri d'une noble maison le traitait, en répliquant, de « réminiscence emphatique d'un âge féodal et superstitieux ».

Aux *conversaziones* dont j'ai parlé plus haut, les invités de *la Childeberte* ne se bornaient pas à égaler leurs hôtes dans leurs discours et leurs accoutrements, mais encore, afin de parfaire l'illusion, ils adoptaient, autant que possible, le mode de locomotion en usage au temps de leurs prototypes. Les classiques, et ceux qui s'appliquaient encore à reproduire la mythologie grecque ou romaine, en minorité comme nombre à *la Childeberte,* étaient généralement les plus heureux dans ces tentatives. L'âne, porteur du vieux Silène, les coursiers qui avaient traîné le char des triomphateurs romains, la chèvre, nourrice de Jupiter, étaient aussi familiers aux habitants de la rue Childebert que les chats et les roquets de leurs propres maisons. Les encombrements causés par ces animaux n'excitaient même plus leur colère; mais quand, un soir, Romulus et Rémus apparurent, escortés de la louve légendaire, la terreur les saisit, et la panique fut à son comble, lorsque, avec un suprême dédain de la tradition mythologique, à la suite

des deux Romains, surgit Hercule, menant en laisse le Lion de Némée. On invoqua l'aide de la police; mais ni la police ni les gardes nationaux, appelés à la rescousse, n'osèrent tenter la capture des redoutables fauves; capture aisée cependant, car la soi-disant louve était un grand danois, et le lion un énorme mâtin, si admirablement teints et tondus que l'œil le plus exercé pouvait s'y méprendre. Les criminels ne révélèrent leur secret qu'une fois introduits dans le bureau du commissaire de police, après avoir goûté ce régal exquis d'ameuter tout le quartier sur le parcours, et de terrifier à l'arrivée le digne fonctionnaire.

En somme, et longtemps avant que je les connusse, les habitants de *la Childeberte* étaient devenus pour leurs voisins un véritable fléau, tandis que l'immeuble lui-même, menaçant ruine, était un danger permanent pour les maisons à l'entour. Mme Legendre se refusait absolument à faire aucune réparation. Elle avouait qu'elle avait acheté la maison à très bon marché, mais elle faisait remarquer aussi que le prix de location était plus que modeste, et en outre, que huit fois sur dix, elle ne le touchait pas.

Au début, elle avait employé un homme comme concierge, pour prévenir les déménagements *à la cloche de bois* qui auraient suivi toute réclamation un peu pressante des arriérés, réclamation qu'elle tentait encore de loin en loin à cette époque. Ceci se passait à la fin du premier Empire, et les disciples de David étaient en minorité dans la place, tandis que dominaient ceux de Lethière (1), qui sonna le premier la fanfare de révolte contre le classicisme intransigeant de l'illustre membre de la Convention. Si tous les élèves du peintre créole n'avaient pas son talent, la plupart étaient comme lui

(1) Guillaume Lethière, qui s'appelait en réalité Guillon, était né à la Guadeloupe. Il se battit avec des officiers et en blessa plusieurs.

courageux et prompts à tirer l'épée à la moindre provocation ; aussi les Cerbères variés, employés par Mme Legendre pour revendiquer ses droits, en étaient-ils réduits à fuir les uns après les autres. La rumeur du danger de cette situation s'était répandue, et Mme Legendre ne pouvait plus trouver personne pour l'occuper, si ce n'est à des conditions pécuniaires telles qu'elle ne voulait ou peut-être ne pouvait pas les accepter.

Dès lors, elle se servit d'une femme qui était en parfaite sécurité, ayant reçu pour instruction de laisser l'*impécuniosité illicite* suivre son cours, et la propriétaire, disait-on, s'était, pécuniairement, trouvée beaucoup mieux de ce changement de tactique.

Je rapporte volontiers ce récit, qui, s'il était véridique, ferait honneur à la tête de la dame et au cœur de ses locataires ; mais je dois y ajouter un correctif. Lorsque j'ai vu *la Childeberte,* vers 1837 ou 38, aucun homme sensé n'aurait payé un loyer quelconque pour aucune chambre des deux étages supérieurs ; autant valait vivre dans les rues. C'était le cas de notre fameux *Pat,* transporté par deux de ses compagnons dans une chaise à porteurs sans fond et qui, « n'eût été l'honneur, eût préféré marcher ». Les locataires n'étaient donc pas harcelés pour le payement de leur terme ; et quand ils payaient, c'était gain inattendu.

De temps à autre, cependant, par erreur, un jeune homme tombait là, ayant quelque scrupule à se libérer ainsi de ses engagements ; de ce nombre fut Émile Lapierre, qui devint par la suite un peintre paysagiste de renom.

grièvement, parce que ceux-ci s'étaient étonnés de voir « un simple barbouilleur porter des moustaches ».

Il fut obligé de quitter Paris, mais, grâce à la protection de Lucien Bonaparte, il fut nommé directeur de l'Académie française de Rome. *L'Éditeur.*

Une nuit, quelque temps après son emménagement, les cataractes du ciel s'ouvrirent sur Paris.

Lapierre s'éveilla en plein déluge. Je n'ai pas besoin de dire que les sonnettes étaient inconnues à *la Childeberte;* on n'était cependant pas en danger de mourir sans secours, pourvu que l'on pût crier; car il y avait toujours quelque compagnie faisant de la nuit le jour et saluant le soleil levant avant de se séparer. Les cris de Lapierre trouvèrent un prompt écho, et la vieille concierge fut bientôt sur les lieux.

« Allez chercher une barque! allez chercher une barque! hurlait Lapierre. Je me noie.

— Il n'y en a pas dans le quartier, répondit innocemment la vieille femme, croyant qu'il parlait sérieusement.

— Alors, allez chercher Mme Legendre, pour lui montrer l'étang qu'elle m'a loué, au lieu de la chambre que je lui paye.

— Madame ne viendrait pas, pas même pour vous, monsieur, le seul de ses locataires qui paye son terme; au reste, viendrait-elle qu'elle ne ferait pas de réparations.

— Ah! elle ne veut pas faire de réparations. Nous verrons. Je crois que je lui en ferai faire! » s'écria Lapierre; et il tint parole.

Ce fut l'occasion unique dans laquelle Mme Legendre dut capituler, et j'y ai fait allusion plus haut; il me reste à dire comment la chose advint.

Lapierre, contrairement au précepte, laissa le soleil se coucher sur sa colère, peut-être dans l'espoir d'amener Mme Legendre à revenir sur sa décision si souvent déclarée de ne faire aucune réparation; mais le lendemain, il se leva dès l'aube, et ne voyant poindre nul ouvrier, il commença l'exécution de son plan. Les chambres à *la Childeberte* étaient carrelées; il enleva simplement dans sa chambre trois ou quatre carreaux,

puis descendit dans la rue, recruta une demi-douzaine de porteurs d'eau et leur ordonna de vider leurs seaux dans l'ouverture ainsi pratiquée. J'aurai probablement à revenir sur l'approvisionnement d'eau de Paris; pour le moment, qu'il me suffise de dire qu'il n'y avait pas alors dans la capitale une seule maison qui ne dépendît de ces Auvergnats; ils transportaient l'eau dans des tonneaux placés sur des voitures, traînées à la main ou attelées. Ces messieurs, tout en trouvant la besogne étrange, consentirent à ce qu'on requérait d'eux. En moins de dix minutes, un cordon de voitures d'eau stationnaient dans la rue Childebert, et, peu après, les étages inférieurs étaient simplement submergés. Aimé Millet, le sculpteur, dont la chambre était située immédiatement au-dessous de celle de Lapierre, fut la première victime. Il donna l'alarme; en un clin d'œil, il y eut une ou deux têtes à chaque fenêtre, et, malgré l'heure matinale, la rue fut envahie par une foule de jeunes modèles (?) très primitivement vêtues, fuyant le danger et criant de toute la force de leurs poumons. Au dehors, personne ne semblait savoir exactement ce qui était arrivé; l'opinion générale était que la maison brûlait. On courut en toute hâte chercher Mme Legendre. Peu à peu, la vérité s'était fait jour parmi les locataires. L'alarme avait cessé, mais le vacarme continuait.

Quand le bruit se fut répandu de l'arrivée de Mme Legendre, une députation se rendit à l'entrée de la rue pour lui souhaiter la bienvenue. Ils s'étaient munis pour cette aubade charivarique de toutes sortes d'instruments, sauf toutefois de véritables instruments de musique; la vieille dame fut conduite, en grande pompe, à la chambre de Millet. On constata vite la cause du dégât, car les porteurs d'eau étaient encore à l'ouvrage. Les agents de police avaient refusé d'inter venir; à dire vrai, ils n'auraient pas été fâchés de voir

le bâtiment s'effrondrer, car il était une cause continuelle d'ennuis pour eux comme pour les paisibles bourgeois qu'ils étaient censés protéger.

La compagnie se dirigea vers la chambre supérieure, où Lapierre, — sans l'ombre d'un vêtement, — debout, dirigeait les opérations.

« Qu'est-ce que vous faites, monsieur Lapierre? » glapit Mme Legendre.

« Je prends un bain, madame; il fait très chaud. Vous m'en avez offert un, malgré moi, l'avant-dernière nuit; et de crainte d'être accusé d'égoïsme, je fais partager ce plaisir à mes voisins. »

Et voilà comment Mme Legendre fut contrainte à réparer le toit de *la Childeberte*.

C'est dans cette société que je fus introduit par le fils de mon vieux précepteur. Bien des années se sont écoulées depuis, pendant lesquelles j'ai été mis en rapport avec les grands et les puissants de ce monde, plutôt par la force des circonstances que grâce à mes propres mérites; mais j'y ai vainement cherché les honnêtes amitiés, la conduite désintéressée, le pur enthousiasme artistique dont, en dépit de leur diablerie, ces jeunes gens étaient capables.

Les vices bourgeois, sous le déguisement des vertus civiques et domestiques, s'insinuèrent dans les âmes dès le début du règne de Louis-Philippe. Mais ces vices n'atteignirent jamais les cœurs des habitants de *la Childeberte* du temps qu'ils y logeaient, ni non plus, sauf exceptions rares, dans la suite de leur vie. Plusieurs ont acquis une réputation universelle : peu devinrent riches, même ceux qui étaient sobres et réguliers, comme le meilleur de tous, Eugène Delacroix.

Connaître ces jeunes gens, c'était recevoir une éducation libérale. Pour les Philistins de tout pays, il semble déplorable de vivre sans souci du lendemain. Et ces jeunes gens n'avaient pas même une pensée pour

le jour présent. Toutes leurs aspirations étaient tournées vers l'avenir; le monde ne retentirait-il peut-être pas alors de l'éclat de leurs noms? mais leur oreille et leur cœur restaient sourds au bruit de l'argent. C'étaient d'imprévoyantes créatures, à coup sûr, des êtres dénués de toute raison pratique, mais combien plus attrayants tout de même que les jeunes peintres de l'époque actuelle dont l'idéal est une forte balance chez le banquier, qui préfèrent voir leurs noms inscrits sur les registres de la dette publique plutôt que dans le livre d'or de l'Art! L'Éden de leurs rêves est une villa-bijou au parc Monceau ou avenue de Villiers; et leur providence, le richard, l'opulent parvenu dont ils perpétuent les traits, insoucieux de la durée de leur propre gloire.

En commençant à transcrire ces notes, je m'étais promis d'éviter soigneusement toutes comparaisons de ce genre et toutes réflexions de morale chagrine; involontairement, j'ai comparé et moralisé; mais je tâcherai de fuir désormais cet écueil. Et cependant, comment ne pas remarquer cette rage qu'ont, de nos jours, tant d'inconnus, riches, mais sans valeur personnelle, de se ruer chez le peintre en renom pour lui faire reproduire leurs traits, tandis qu'une simple photographie à vingt-cinq francs eût fait aussi bien le bonheur de leur famille? car il est impossible de supposer qu'en dehors de leurs parents et de leurs amis, personne ait jamais le moindre désir de contempler leur image. Nos expositions annuelles sont encombrées des portraits de ces nullités. Ils se font ainsi une sorte de réclame, au moyen des peintres qui fixent leur image sur la toile, et ceux-ci s'estiment satisfaits d'empocher, en bons agents, de forts honoraires. Je suis certain que ni Holbein, ni Rubens, ni Van Dyck, Hals ou Rembrandt, ne se seraient prêtés à de pareilles transactions. Quand ces grands peintres, ou comme eux Reynolds, Lawrence et Gainsborough, faisaient à

quelqu'un l'honneur de prendre pour lui leurs pinceaux, c'était que celui-ci ou celle-là se distinguait déjà de la foule par sa beauté ou sa position sociale, ses talents, son génie ou sa naissance, et non pas seulement sur un simple désir manifesté, et pour satisfaire une envie impérieuse d'attirer sur soi, à tout prix, l'attention du public.

Les peintres d'autrefois en jugeaient ainsi, et telle était aussi l'opinion de mes jeunes amis de *la Childeberte :* malheur au camarade qui tentait d'appliquer en matière d'art ce principe maritime international que « le pavillon couvre la marchandise ». Il était accablé de sarcasmes, tourné en dérision, et rarement lui permettait-on de toucher le fruit de sa dégradation artistique. Aussi le *bourgeois* « à peindre » pénétrait-il rarement à *la Childeberte ;* et dans ces rares occasions, la colonie entière conspirait-elle pour lui rendre la vie intolérable, à lui et à son *protégé*.

Énumérer tous les stratagèmes inventés pour faire *rater* la pose, pour décomposer, dans l'attente terrible d'une catastrophe imminente, des traits figés dans l'expression béate d'un placide contentement, serait chose impossible; qu'il me suffise d'en mentionner quelques-uns. Le simulacre d'incendie était un des plus faciles à exécuter, et par conséquent des plus fréquemment employés : on allumait de la paille humide, la fumée épaisse et suffocante s'infiltrait dans tous les recoins et par toutes les fissures de la bâtisse délabrée, et le modèle s'enfuyait, fou de terreur. Il y avait cent à parier contre un qu'il ne reviendrait jamais. D'autres fois, c'était un modèle qui entrait, offrant ses services pour un Saint Jérôme, ou une femme proposant de poser en Godiva, car il est curieux de remarquer combien le culte de l'épouse de Leofric de Murcie était en honneur parmi les *Childebertiens*. Naturellement, les candidats étaient en costume, ou plutôt

dans le manque complet de costume, approprié aux types choisis. Profondément choqués, le bourgeois ou la bourgeoise collet monté ne renouvelaient pas leur visite. L'annonce de la présence d'un chien enragé dans la maison était commune aussi dans ces occasions; et, de guerre lasse, les aspirants portraitistes durent céder; un large placard apparut sur le frontispice, ainsi conçu : « *Le commerce des portraits a été cédé au directeur et aux membres de l'École des Beaux-Arts.* »

Chose assez curieuse à constater, *la Childeberte,* quoique indiciblement mal tenue, échappa à la terrible visite du choléra. Il m'est impossible de prouver par des détails à quel point on poussait le mépris le plus absolu de toute précaution sanitaire, mais au moment des chaleurs le bâtiment devenait inhabitable. Bien avant que les « puces apprivoisées » fussent devenues un spectacle habituel des fêtes foraines, Émile Signol, plus connu comme peintre de sujets religieux, avait dressé une troupe dont les sujets étaient recrutés dans une autre catégorie de pestes nocturnes. Il affirma, en conférence publique, que le génie des punaises méritait d'être dévoilé et prouva son assertion par plusieurs anecdotes. Ce furent, il faut en convenir, les seules ennemies contre lesquelles vinrent échouer les forces combinées des *Childebertiens.*

Mais ceux-ci, même dans des circonstances aussi critiques, ne perdirent rien de l'élasticité de leur esprit, et ils effectuèrent leur *retraite en masse,* d'une façon qui fit rire tout Paris. Un dimanche matin, les fidèles dévots se rendant à la messe, à Saint-Germain des Prés, trouvèrent la place occupée par une troupe de Bédouins, enveloppés dans leur burnous, et dormant du sommeil du juste. Quelques-uns, accroupis, fumaient avec calme leurs chibouks. Ceci se passait aux jours de la campagne d'Alger, et la rumeur se répandit, comme

un vrai feu grégeois, qu'un groupe d'Arabes, prisonniers de guerre, bivouaquait autour de l'église, où un service serait célébré pour eux dans l'après-midi, comme premier jalon à leur conversion au christianisme.

C'était un dimanche, Paris entier s'y précipita. Les Bédouins avaient disparu, mais une collecte fut faite, à leur bénéfice, par quelques jeunes gens à l'air modeste et grave. Les Parisiens donnèrent libéralement. Cette nuit-là, et les deux ou trois qui suivirent, *la Childeberte,* délivrée momentanément de son fléau nocturne, illuminée *a giorno,* de la base aux combles était en liesse. Les habitants des rues adjacentes passèrent à leur tour plusieurs nuits blanches, quoique leurs maisons fussent parfaitement propres et saines.

J'étais un hôte fréquent de ces réunions, mais je sens qu'il est au-dessus de mes moyens d'en donner une description détaillée. J'ai dit déjà que l'état de délabrement de la construction y rendait extrêmement dangereux tout essai combiné d'art chorégraphique, tel que le pratiquaient les *Childebertiens* et leurs amis des deux sexes, à la Grande-Chaumière; toutefois, rien n'empêchait une dame ou un cavalier de la compagnie d'exécuter de temps en temps un *cavalier seul.* Nous en étions encore, ne l'oublions pas, à la période *prérigolbochienne,* avant que Chicard et son *chahut* eussent été éclipsés par le créateur du cancan moderne aux évolutions plus gracieuses et plus élégantes, j'ai nommé le fameux Brididi; alors que le Faubourg du Temple, le bal du Grand-Saint-Martin et la descente de la Courtille étaient encore dans leurs beaux jours et patronnés par la *jeunesse dorée* de Paris. Les habitués de l'établissement du Père Lahire considéraient comme une gloire d'imiter, aussi exactement que possible, les mouvements bachiques et giratoires de l'autocrate chorégraphique de l'autre côté de l'eau.

Aucune description ne peut en donner l'idée exacte; seul, peut-être, un dessinateur, et de grand talent, eût-il pu y arriver. Mais, généralement, les soirées à *la Childeberte* ne comportaient pas pareil spectacle; le programme était, au point de vue intellectuel, plus ambitieux; seulement ce programme était rarement, pour ne pas dire jamais rempli. La faute en était habituellement à la plus belle portion de l'assemblée qui n'avait ni goût ni compétence pour jouer le rôle d'un public attentif et passif, et pour subir la lecture d'un poème inédit de quelques milliers de vers, quoique le lecteur ne fût rien moins que l'auteur lui-même. En vain la partie masculine et moins frivole de l'auditoire réclamait-elle « silence en faveur du barde », les interruptrices ne pouvaient concevoir un barde sans guitare ou autre instrument analogue, et moins encore un barde qui récitait ses propres œuvres; et la fête de la raison et de l'effusion des âmes se terminait brusquement par la motion d'une fillette, à la langue délurée, qui, se levant, proposait un exode vers une taverne voisine ou vers la Grande-Chaumière, située près de là, « si, disait-elle, on continue à nous assommer avec des vers ».

La menace produisait toujours son effet. On priait poliment le barde de vouloir bien rouler son manuscrit, et Béranger, Désaugiers, ou même M. Scribe, remplaçaient le Victor Hugo en herbe, jusqu'au petit jour. Les habitants de la rue Childebert, coiffés de leurs bonnets de nuit, surveillaient de leurs fenêtres le départ des invités, se félicitant à la pensée que, pour trois semaines, la paix allait régner dans les salles de réception de cette « maison maudite ».

De mes fréquentes visites à *la Childeberte* était résulté un goût prononcé pour les plaisirs de la vie de bohème au Quartier Latin. Je n'avais pas vingt ans, et tout en apercevant souvent dans ma famille les hommes éminents qui devaient, quelques années plus tard, de-

venir mes amis, je ne pouvais prétendre alors à leur société. Et même l'eussé-je pu, que j'eusse sans doute fort peu apprécié cet honneur. Je préférais le théâtre Bobino à l'Opéra et à la Comédie-Française, la Grande-Chaumière, — ou plus simplement la Chaumière, — à la salle de bal la plus brillante ; une flânerie me plaisait bien plus, en compagnie de jeunes étudiants, dans les jardins du Luxembourg, qu'une promenade en voiture au bois de Boulogne. J'aimais mieux un dîner de trois francs chez Magny, rue Contrescarpe-Dauphine, ou même à vingt-deux sous chez Viot ou chez Bléry, que le plus somptueux repas du Café Riche ou du Café de Paris. J'aurais donné le plus fin régal au Café Anglais, où j'avais été invité une ou deux fois en carnaval, pour les petits pains beurrés et le bol de lait de la boulangerie Crétaine, rue Dauphine. — Bref, j'étais très jeune et assez niais : combien de fois depuis ai-je désiré, au risque de rester niais pour toujours, de ressaisir ma jeunesse pour une vingtaine d'années !

Je ne pourrais pas rendre compte d'une seule des pièces que je vis à Bobino, pendant ces deux ou trois années, et je crois que tous mes compagnons de jeunesse seraient dans le même cas ; je n'ai donc pas à rougir de mon manque de mémoire. Ce n'est pas que le temps ait affaibli en nous le souvenir des intrigues ; il n'y avait pas d'intrigue, du moins qu'il nous fût possible de saisir, et je crois fort que les acteurs et les actrices n'étaient pas plus éclairés que nous à ce sujet. Les pièces étaient, pour la plupart, des vaudevilles, et il nous suffisait de nous joindre aux refrains des chansons dont ils étaient abondamment entremêlés. Quant au dialogue, peut-être était-il étincelant d'esprit et d'épigrammes, mais il était absolument étouffé par le bruit des interpellations lancées d'un bout de la salle à l'autre. Lorsque le tumulte arrivait à son comble, le rideau se baissait, puis se relevait immédiatement,

laissant voir le directeur — en robe de chambre, et plus fier de cet ajustement que nos modernes régisseurs du plus correct des habits noirs. Il n'invoquait jamais, en s'adressant à nous, les lois de la politesse ; jamais il ne nous menaçait de faire évacuer la salle. Il nous rappelait simplement que la police ferait inévitablement fermer le théâtre, à la requête des habitants de la rue Madame, si le bruit dépassait un certain diapason, troublant ainsi les heures calmes du soir passées en famille. A cet endroit, l'auditoire entonnait comme un seul homme le refrain de Grétry :

Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille !

L'orchestre, — et quel orchestre ! — accompagnait en sourdine, tandis que le directeur lui-même battait la mesure. Le digne homme continuait : « Eh ! oui, mesdames et messieurs, nous sommes en famille, ici, aussi en famille qu'à la Grande-Chaumière ; et M. Lahire n'a-t-il pas obtenu du gouvernement la permission de faire sa police tout seul ! Après tout, s'il pourvoit à l'exercice de vos muscles, je fournis la pâture de votre cerveau. »

Ce discours était stéréotypé, nous le savions tous par cœur ; il n'en produisait pas moins toujours son effet et obtenait un calme relatif pour le reste de la soirée, à moins cependant qu'un bourgeois n'apparût. Le brouhaha devenait alors effréné, et aucun discours directorial ne parvenait à l'apaiser avant que l'intrus eût quitté le théâtre.

Tout homme portant un vêtement de drap, et surtout un chapeau de soie, était traité de bourgeois. Au reste, on ne voyait guère de coiffure de ce genre en plein Quartier Latin, même pendant le jour, si ce n'est sur la tête des professeurs, ou encore le jeudi, jour de sortie des collégiens ; — on ne disait pas encore des

lycéens, et l'uniforme semi-militaire qu'ils portent maintenant est de date plus récente. Le collégien d'alors avait un chapeau de haute forme, comme nos étudiants d'Eton, une sorte d'habit de quaker à col relevé, une cravate blanche, un gilet et des pantalons bleu foncé, des souliers découverts laissant voir des bas de coton bleu. En été, quelques-uns, ceux en particulier du collège Rollin, portaient un gilet et des pantalons d'étoffe brune plus légère. Toute la semaine, ils étaient prisonniers dans les murs du collège, et pendant leur promenade du jeudi, c'étaient encore des prisonniers faisant de l'exercice sous la surveillance de leurs geôliers. Ceux qui avaient à Paris des parents ou des amis pouvaient sortir un dimanche par quinzaine, pourvu toutefois qu'on vînt les chercher le matin et qu'on les ramenât le soir. Cette règle s'appliquait à tous, aux écoliers de neuf ans comme à ceux de dix-huit. Elle subsiste encore de nos jours.

Je ne suis entré que deux fois à cette époque dans un collège français, et pour voir un de mes amis, mais j'ai rendu grâce à mon étoile d'avoir été préservé de quatre ou cinq ans d'une existence pareille. Pas un domestique anglais, moins encore un français, n'aurait accepté la nourriture, le service de la table, les chambres à coucher ressemblant à des cellules avec leurs fenêtres grillées, dont devaient se contenter les pensionnaires. Aussi n'ai-je jamais rencontré un Français qui se rappelât avec plaisir ses années de collège.

Revenons à Bobino.

La soirée se terminait généralement par un souper chez Dagneaux, chez Pinson, ou chez le rôtisseur, du moins si l'on était dans les dix premiers jours du mois ; passé ce temps, la pension mensuelle étant à peu près dépensée, le festin se composait uniquement d'un pâté de viande acheté chez un charcutier, et arrosé de bouteilles fournies par l'*Hôtel de l'Empereur Joseph II*,

situé encore actuellement à l'angle sud-est de la rue de Tournon. Suivant la légende, le frère de Marie-Antoinette l'avait habité pendant un de ses séjours à Paris; cela semble peu croyable d'un prince dont la sœur allait monter sur le trône de France; toutefois, le comte de Falkenstein, nom sous lequel il voyageait incognito, avait bien un peu de l'âme d'un philosophe. Ne monta-t-il pas un jour chez Jean-Jacques Rousseau, sans l'avoir prévenu de l'honneur qu'il voulait lui faire? Jean-Jacques copiait de la musique, et quand la porte s'ouvrit devant le noble visiteur, il n'en fut pas médiocrement flatté; Buffon, au contraire, que Joseph surprit dans une circonstance analogue, ne put jamais se consoler d'avoir été vu en robe de chambre, lui qui ne se mettait au travail qu'en jabot et en manchettes de dentelles.

Si je me suis laissé entraîner à cette dissertation quasi historique, c'est que chaque pas dans le quartier en évoquait quelqu'une, même chez mes joyeux compagnons, au grand ébahissement de leurs amies. Celles-ci ne s'intéressaient qu'à une seule des biographies concernant les habitants passés ou présents de la rue, et cette biographie était celle de Mlle Lenormand, la célèbre diseuse de bonne aventure, qui logeait au n° 5. Elles avaient entendu dire que la vieille devineresse, après avoir été la maîtresse d'Hébert, si fameux par son *Père Duchesne,* avait, pendant la première Révolution, prédit à Joséphine de Beauharnais qu'elle serait impératrice, comme le prédit plus tard une bohémienne de Grenade à Eugénie de Montijo. Mlle Lenormand avait été incarcérée après la mort d'Hébert, mais elle fut mise en liberté dès les premiers jours du Consulat, et on la faisait fréquemment appeler au Luxembourg, qui n'est qu'à un jet de pierre de la rue de Tournon. Sa réputation s'étendit, et elle gagna beaucoup d'argent sous le premier Empire. Si igno-

rantes qu'elles fussent de l'histoire, nos espiègles *grisettes* savaient bien tout cela, et leur grande ambition était d'obtenir les cinq francs qui leur ouvriraient la porte de Mlle Lenormand. Celle-ci mourut vers 1843. Jules Janin, qui habitait la même rue, dans la maison occupée autrefois par Théroigne de Méricourt, assista aux funérailles de la diseuse de bonne aventure.

Les cinq francs, si souvent réclamés par les *étudiantes,* et qui sortaient si rarement de la poche de leurs admirateurs, étaient alors une somme importante pour la jeunesse du Quartier Latin. Bien peu d'entre eux touchaient plus de deux cents francs par mois ; beaucoup avaient moins encore. Ceux qui recevaient cinq cents francs, — il n'y en avait peut-être pas quarante sur la totalité des étudiants, — étaient à peine considérés comme appartenant à la corporation fraternelle. On les appelait *ultrapontins,* pour les distinguer de ceux qui, d'un bout de l'an à l'autre, ne passaient jamais les ponts, si ce n'est pour aller au théâtre; car il n'y avait pas grand'chose à voir à l'Odéon de 1830 à 1840. Après le départ d'Harel pour la Porte-Saint-Martin, la gloire du second Théâtre-Français s'était éclipsée, et ce ne fut que vers 1841 que Lireux tenta d'en ranimer l'ancienne splendeur. A ce moment, j'avais cessé de fréquenter le Quartier Latin, mais Lireux était un familier du Café Riche et du Divan de la rue Le Peletier ; il dînait quelquefois au Café de Paris. Aussi, nous tenions à assister à toutes ses *premières* malgré les avis des beaux esprits de Paris, de Théophile Gautier, entre autres, qui avait écrit : « On a fait là-dessus mille plaisanteries, je le sais ; il poussait de l'herbe aux galeries ; trente-six variétés de champignons malsains dans les loges tigraient la mousse des coussins. »

Il était difficile de rien dire de bien méchant d'un théâtre qui restait presque vide, même pour la représentation gratuite, donnée à l'anniversaire de la nais-

sance du roi ; aussi les étudiants se gardaient-ils bien d'y entrer jamais. Quand ils ne se divertissaient pas à Bobino, ils allaient à la Chaumière, même dans la journée. La Chaumière, dont on a fait plus tard des descriptions brillantes et enthousiastes, était en somme assez simple. Il y avait un tir, un jeu de quilles, etc., et c'était ouvert tout le jour. Les étudiants, après avoir assisté aux cours et flâné dans les jardins du Luxembourg, revenaient à la Chaumière, où, par le beau temps, ils étaient sûrs de trouver la dame de leurs pensées, travaillant sagement sous les arbres. Les rafraîchissements étaient peu coûteux, et le temps se passait, jusqu'à l'heure du dîner, à deviser et à chanter en se promenant. Ils étaient divisés en petites coteries et y restaient très fidèles. Certaines tables étaient occupées exclusivement par des Bourguignons, des Angevins, etc. De fait, la vie y était plus individuelle et plus simple qu'elle ne l'est devenue plus tard.

Un de nos grands plaisirs était une excursion au restaurant du Père Bonvin ; aujourd'hui, les étudiants ne daigneraient pas s'y asseoir, quoique la nourriture y fût bien meilleure et trois fois moins chère que celle qu'on leur sert dans des milieux plus élégants. Il était admis que le Père Bonvin habitait la campagne, quoiqu'il ne fût qu'à un mille de la barrière Montparnasse. Deux grandes pièces de terre séparées, qui avaient été autrefois des prairies, mais qui étaient alors émaillées de plâtras, de cabanes de bois écroulées, etc., constituaient la campagne. On voyait bien quelques arbres dans le domaine du Père Bonvin, mais ils se sentaient évidemment hors de leur élément, et n'avaient rien de florissant. La maison branlante ne se distinguait guère des constructions voisines, mais elle était bâtie en pierre et avait deux étages. Si la chère y était simple, elle était honnête et naturelle, qualité méritoire dans une maison où le prolifique Jean Lapin était de fondation le

« plat de résistance ». Car en matière de gibelotte, la sophistication était, de temps immémorial, un principe chez les traiteurs de la banlieue. La tête même du lapin apparaissant au milieu du plat n'était pas une garantie. Rien ne prouvait que cette tête et les morceaux découpés tout autour eussent appartenu au même animal. Le marchand de chiffons, de bouteilles et de peaux de lapin insistant toujours anxieusement pour avoir aussi les têtes, on peut soupçonner que, grâce à la complicité de ces honnêtes collecteurs, maints Raminagrobis figuraient souvent avec honneur dans les gibelottes.

Chez le Père Bonvin, pareille méfiance était impossible; le client pouvait aller contempler son futur dîner, encore vivant et s'ébattant dans sa cage. Ce Père Bonvin était essentiellement un type de brave homme. Garde champêtre pendant le jour, il ne devenait restaurateur que le soir.

A cette époque, ses deux fils, François et Léon, vivaient encore avec lui; mais le premier était déjà décidé à ne pas suivre la carrière de son père. Il était alors compositeur typographe; toutefois, couverts d'esquisses, les murs de toutes les pièces montraient clairement qu'il ne visait pas à la gloire d'un Aldini ou d'un Elzevir, mais plutôt à celle d'un Jan Steen ou d'un Gérard Dow. Il a tenu ce qu'il promettait. Ses peintures sont haut cotées dans l'école française moderne, et peu de ses contemporains ont aussi bien saisi l'esprit des vieux maîtres hollandais. Léon, le cadet, n'était encore qu'un petit garçon, mais bien des habitués du Père Bonvin lui prédisaient une carrière plus brillante que celle de son frère. L'épithète de « musicien divin » a été souvent mal appliquée; Léon la justifiait pleinement, et cependant ces prédictions glorieuses ne se réalisèrent pas. Soit qu'il manquât de confiance en ses propres forces, soit qu'il fût entravé par les observations incessantes de son

père, Léon, au lieu de lutter comme François, continua à s'occuper du restaurant, ne retournant à son harmonium qu'à ses moments perdus ou à la fin de la soirée, quand toute distinction avait cessé d'exister entre l'hôte et les convives, et que tous semblaient n'être plus qu'une même et joyeuse famille. Il se maria très jeune. Je le perdis complètement de vue jusqu'au jour où, en 1864, j'appris sa fin tragique. Il s'était suicidé.

CHAPITRE II

Le Café de Paris. — Les Demidoff : leurs excentricités. — Quelques habitués du Café de Paris. — Alfred et Paul de Musset. — Alexandre Dumas. — Balzac : ses embarras d'argent. — Balzac garde national. — L'Hôtel des Haricots. — Eugène Sue : son dandysme ; son prodigieux succès littéraire. — Les *Mystères de Paris* au *Journal des Débats*. — Origine du Jockey-Club.

Le lecteur a déjà pu se convaincre par ce qui précède (je dis le lecteur, et ces notes ne seront peut-être jamais publiées) qu'à l'encontre de la plupart des Anglais élevés à Paris, j'ai eu, dès ma première jeunesse, la rare fortune de me trouver mêlé à des hommes de tous genres et de toutes conditions. J'ai pour intention de parler aussi peu que possible de moi-même, je ne vois donc pas la nécessité de m'étendre sur les causes d'une émancipation si complète et si prématurée; elle eut seulement pour résultat, — et c'est tout ce qu'il importe de constater, — de me mettre en termes de familiarité avec un bon nombre de gens célèbres, avant même que j'eusse atteint ma vingt et unième année. Je n'avais d'autres droits à leur bienveillance que mon admiration pour leur talent et l'avantage d'être convenablement apparenté. Le fidèle compagnon de ma jeunesse était, — qu'on me passe cette expression un peu triviale, — *comme les doigts de la main,* avec quelques-uns des plus puissants du jour, comme aussi, pour tout dire, avec maints seigneurs de moindre marque;

mais l'homme qui, à huit heures du soir, s'était assis au Café de Paris à la table de lord Palmerston, pouvait s'encanailler un brin à deux heures du matin sans que cela portât atteinte à sa situation sociale.

Le Café de Paris était, à cette époque, le premier restaurant, non seulement de Paris, mais de l'Europe entière. De fondation bien plus récente que les Frères Provençaux, Véfour et Véry, il avait été inauguré le 15 juillet 1822, au coin de la rue Taitbout et du boulevard des Italiens, dans les vastes appartements qu'avait occupés précédemment le prince Demidoff. Le prince était mort avant ma naissance, ou peu après; mais j'ai connu personnellement son petit-fils, qui fut une des figures les plus éminentes de la société du second Empire, et il m'a souvent parlé de son grand-père, resté fameux par ses originalités. Le vieillard, comme pas mal de grands seigneurs russes, n'était jamais si heureux que quand il pouvait tourner le dos à son pays. Il habitait tour à tour Paris et Florence. Dans cette dernière ville, il entretenait à ses gages une troupe d'acteurs français qu'il logeait magnifiquement en une habitation proche de la sienne et à qui il faisait jouer des comédies, des vaudevilles et des opéras-comiques. Les amateurs de théâtre, à Londres, peuvent se souvenir d'une pièce dans laquelle le célèbre Ravel fit sensation; elle était intitulée les *Folies-Dramatiques* et roulait tout entière sur cette manie du vieillard. Car il fut vieux avant le temps, torturé par la goutte, à peine capable de poser le pied à terre. On le roulait dans un fauteuil à ses réceptions, au théâtre, et il s'évanouissait souvent au milieu de la représentation ou du repas. « Cela ne troublait point ses invités, me disait son petit-fils, on l'emmenait comme on l'avait amené, et la comédie ou le dîner continuait comme s'il ne se fût rien passé. »

Le vieux prince, au reste, eût été très fâché qu'on

en agît autrement. Sa devise était qu'après le plaisir de s'amuser soi-même, il n'y en a pas de plus grand que celui de voir les autres s'amuser. Fidèle à ce principe, il avait toujours quelqu'un auprès de lui dont la mission était de se divertir à ses frais. Celui-ci n'avait d'autre obligation que de lui narrer ses plaisirs, à quelque heure de la nuit qu'il rentrât, car le vieux prince souffrait cruellement d'insomnies, et il eût donné toute son immense fortune pour six heures de calme sommeil. Ces récits nocturnes le distrayaient.

Il eut deux fils, Paul et Anatole, qui, tous deux, trouvèrent dans l'héritage l'humeur excentrique avec les millions. Je suis convaincu que les Demidoff de ces trois générations étaient fous comme des lièvres de Mars, mais je me hâte d'ajouter que leur genre de folie n'avait rien d'offensant pour personne. J'ai connu le prince Anatole, second fils du vieillard, et Paul, neveu de ce dernier. Le père de Paul, qui portait ce même nom, mourut presque immédiatement après la naissance de son fils. Il avait, lui, la manie des voyages, à tel point qu'il séjournait rarement quarante-huit heures dans le même endroit. Il était toujours accompagné d'une nombreuse suite et précédé par des courriers, qui, neuf fois sur dix, avaient ordre de retenir toutes les chambres de l'hôtel. Comme il était extrêmement riche, et d'une prodigalité égale à son opulence, peu d'hôteliers se faisaient scrupule de renvoyer leurs voyageurs, sans délai, à la demande de son intendant. Ceux-ci refusaient naturellement de se soumettre à des façons aussi cavalières : ils protestaient; mais comme leurs récriminations étaient vaines, il s'ensuivait des procès en dommages et intérêts qu'ils gagnaient invariablement. L'aubergiste les réglait bien vite et ajoutait ces frais à la note du prince Paul. Le plus comique de l'affaire était que le prince, la moitié du temps, avait changé d'avis avant d'arriver à l'hôtel, et, sans même mettre pied à terre,

poursuivait sa route. Mais la note n'était jamais contestée.

Une autre de ses manies était d'obliger sa femme à se laver les mains chaque fois qu'elle avait touché un objet de métal. La princesse Demidoff se prêta, pour un temps, à cette fantaisie, mais elle finit par trouver ces lavages réitérés si terriblement ennuyeux qu'elle se décida à porter constamment des gants, et, par habitude acquise, garda longtemps cette mode après son veuvage.

Même dans ces notes qui n'ont aucune prétention à la brièveté, peut-être cette digression sur les bizarreries des Demidoff semblera-t-elle n'avoir guère de raison d'être : je m'y suis laissé entraîner par manière de protestation en faveur d'une femme qui fut l'une des plus charmantes femmes de son temps, et qui eut le malheur d'épouser le plus excentrique, sans contredit, des membres de la famille. Je veux parler de la princesse Anatole Demidoff, née Bonaparte, fille de Jérôme et sœur de Plon-Plon.

Revenons au Café de Paris et à ses habitués. Il différait fort des autres restaurants de l'époque, même du Café Hardi, son voisin et rival, situé au coin de la rue Laffitte, sur l'emplacement actuel de la Maison d'or. On n'y avait pas, comme ailleurs, prodigué dans la décoration le blanc et l'or et les glaces. « *Rien au moins,* disait plaisamment lord Palmerston, qui approuvait tout à fait cette proscription des miroirs, *rien n'y rappelle sans cesse à l'épicurien qu'il n'est pas en mangeant de beaucoup supérieur au reste des hommes.* » Toutes les pièces auraient pu, en un instant, être transformées en appartements privés, même pour une famille habituée au plus délicat confort; non seulement un goût très sûr avait présidé au choix du très beau mobilier, mais l'appartement entier était garni de tapis, luxe alors inconnu à Paris, même dans les meilleurs établissements de ce genre, où les parquets étaient cirés ou simplement

sablés : n'en était-il pas encore ainsi partout, il y a cinq ou six ans, — je veux dire vers 1875, — sauf chez Bignon, au Café Foy, et au Lion d'or, rue du Helder ? Quant au service, il était, en tous points, en parfaite harmonie avec le grand air du lieu, et bien que trois ou quatre propriétaires s'y soient succédé, — sans avoir fait fortune, — le personnel sous ces maîtres différents ne se départit jamais d'une irréprochable correction.

En relisant ce que je viens d'écrire, je crains que ce dernier paragraphe ne reste inintelligible pour beaucoup de mes lecteurs, et je risque une explication. La facilité des communications a amené à Paris, depuis une trentaine d'années, un grand nombre d'Anglais, qui, peu familiarisés avec le français et avec les meilleures habitudes françaises, en sont arrivés à considérer l'agitation et le fracas de certains restaurants parisiens, l'attitude de sans-gêne des garçons, leurs excentricités de langage, leur adresse à enfler démesurément la note, comme des choses admises et naturelles. Les abréviations que le garçon emploie en énumérant la liste des mets deviennent, aux yeux de notre compatriote, un habile maniement de la langue par l'indigène; dix fois pour une, on peut parier qu'il tentera à son tour d'employer le même jargon en donnant ses ordres, et non sans en tirer une sorte de vanité. Le fracas et l'agitation, il les attribue au tempérament plus vif de nos voisins; le sans-gêne des garçons, à leur désir de guider l'ignorant étranger dans le sentier épineux des difficultés grammaticales ; enfin la multiplicité des *item* est regardée par lui comme une manifestation inévitable de l'avidité française.

A l'heure actuelle, partout où les choses se passent ainsi, on peut être convaincu que la maison est de second ordre, mais il faut convenir alors qu'à l'époque dont je parle, la maison de second ordre était légion, surtout à l'égard des étrangers. Le Café de Paris

et le Café Hardi étaient d'honorables exceptions. Alfred de Musset pouvait dire, il est vrai, du premier que « la porte ne s'en ouvrait pas à moins de quinze francs ». En d'autres termes, les prix y étaient fort élevés, mais du moins ils restaient les mêmes pour tous. Il n'y avait pas de distinction de nationalités. Tout client de la maison était considéré comme un grand seigneur, et traité comme tel. Je me rappelle qu'un jour, en 1845 ou 1846, — car M. Martin Guépet était alors à la tête de l'établissement, — Balzac annonça la venue d'un Russe de ses amis et demanda à Guépet de soigner particulièrement le menu. « Je le ferai assurement, monsieur, répondit celui-ci, parce que c'est ce que nous avons l'habitude de faire tous les jours. » La réplique était vive, mais absolument justifiée par les faits. On n'entendait jamais dire au Café de Paris « qu'on ne répondait pas de tel ou tel plat ». Quand la qualité du poisson, par exemple, était douteuse, il n'en paraissait pas sur la carte. Et, à propos de poisson, il circulait au Café de Paris une petite histoire que je crois fort avoir été inventée par quelqu'un des hommes d'esprit qui s'y réunissaient. La légende disait qu'un des prédécesseurs de Guépet, — c'était, me semble-t-il, Angilbert le jeune, — racontait à sa façon la mort tragique de Vatel, le célèbre chef du prince de Condé. Selon lui, Vatel ne s'était pas jeté sur son épée parce que la marée commandée pour le dîner de Louis XIV n'arrivait pas, mais parce que, arrivée et cuite, elle n'avait pas « toute la fraîcheur désirable ». La suppression de ce service détruisant toute l'économie du menu, Vatel s'était tué plutôt que de subir une telle honte. « Car, voyez-vous, monsieur, était censé ajouter Angilbert, on peut très bien, étant prévenu, organiser un dîner parfait sans poisson, mais il est impossible de modifier un *service* sur lequel on a compté quand il manque à l'improviste. Comme aucun de mes

chefs n'hésiterait, au cas d'un semblable malheur, à suivre l'exemple de Vatel, pour ne pas exposer d'aussi inappréciables artistes à une mort héroïque, mais intempestive, je prends le certain pour l'incertain, et chez moi, en conséquence, du poisson douteux équivaut à pas de poisson. »

Vraie ou fausse, l'anecdote donne une idée exacte de l'orgueil que mettaient les propriétaires à maintenir la haute réputation gastronomique et le ton de leur maison. Il faut dire qu'ils étaient secondés en cela par tout leur personnel et par leur clientèle elle-même. Pas un des commensaux habituels n'eût appelé un garçon par son nom ; pas un ne se fût risqué à employer pour désigner les mets cette sorte d'argot ou de français estropié qui devient d'un usage de plus en plus fréquent et qui serait à peine acceptable dans les rapports entre garçons et marmitons. Moins encore se serait-on permis de numéroter les clients comme on le fait à présent. Un monsieur assis à la table n° 5 était « le monsieur de la table n° 5 », et non pas tout uniment le n° 5. Quant aux rugissements et aux clameurs partant d'un bout de la salle à l'autre, ils n'auraient pas eu de raison d'être, le gérant ayant lui-même l'œil à tout. Il est devenu de bon goût, depuis une vingtaine d'années, de demander « l'addition » : ce terme était alors absolument inusité, nous laissions cette arithmétique au caissier ou autres subalternes ; et nous demandions plus simplement notre note.

On ne faisait usage au Café de Paris ni de gaz, ni de charbon de terre : au premier étage, des feux de bois et des lampes ; du charbon de bois, et seulement d'une espèce particulière, dans les cuisines, que nous aurions pu croire à cent lieues, tant elles étaient secrètes et silencieuses : ni vacarme de plats ou d'assiettes, ni odeur de condiments ne trahissaient leur voisinage. Seul, un murmure de voix assourdies et contenues attestait agréablement la présence d'une soixantaine de

personnes empressées au service du paisible consommateur. Les ricanements stupides, les petits cris effarouchés de filles de boutique ou de femmes de chambre promues à la dignité de compagnes de soi-disant hommes du monde, ne s'y faisaient jamais entendre. Le *cabinet particulier* n'existait pas au Café de Paris, et de soupers, il n'était pas question. De temps à autre, les francs éclats de rire des plus jeunes membres d'un dîner de famille, et c'était tout. En règle générale, cependant, il y avait peu d'étrangers au Café de Paris ; je veux dire peu de clients de hasard, mais surtout des habitués. Certaines tables, celles du marquis du Hallay, de lord Seymour, du marquis de Saint-Cricq, de M. Romieu, du prince Rostopchine, du prince Soltikoff, du docteur Véron, etc., etc., étaient absolument sacrées et défendues en principe contre l'invasion de qui que ce fût. Lord Palmerston, pendant ses séjours à Paris, dînait rarement dans un autre restaurant.

Il y avait presque chaque soir, entre ces tables, un échange de mets ou de vins ; le docteur Véron, dont nous parlerons beaucoup dans ces Souvenirs, et qui était grand amateur de Musigny, manquait rarement d'en offrir au marquis du Hallay, qui, à son tour, lui envoyait quelque plat des plus fins. Car tous ces hommes se piquaient non seulement de bien manger, mais de bien digérer. Leur gastronomie était réellement un art, mais un art savant et s'appliquant même aux mets les plus simples. Un de ceux-ci était le *veau à la casserole,* qui figurait sur la carte au moins trois fois par semaine. Je n'ai, pour ma part, jamais goûté ailleurs rien de pareil. Alfred de Musset, Balzac et Alexandre Dumas entre autres, se plaisaient à en proclamer les qualités reconstituantes. Musset s'en faisait servir toutes les fois qu'il y en avait ; Balzac et Dumas venaient souvent, après une série de travail forcé, demander au régime du « veau à la casserole » un surcroît de forces physiques

et morales, et assuraient que jamais rien ne les avait remontés si efficacement.

Ces trois hommes m'intéressaient tout particulièrement, et leurs noms reviendront souvent dans ces notes. J'étais très jeune, et, quoique moins enthousiaste peut-être de littérature que de peinture et de sculpture, je ne pouvais échapper à la fascination qu'ils exerçaient sur tout leur entourage : car ce grand poète, ce grand auteur dramatique et ce grand romancier étaient autre chose encore que des hommes de génie ; c'étaient des gens du monde, qui prenaient la peine d'être d'agréables compagnons. Ils ne jugeaient pas nécessaire, comme Victor Hugo, Lamartine, Chateaubriand et Eugène Sue, que je connus à la même époque, de s'isoler intellectuellement des vulgaires mortels.

Alfred de Musset et Alexandre Dumas étaient tous deux fort beaux, mais de beautés différentes. Avec sa taille élevée et mince, ses cheveux ondoyants et sa barbe châtain clair, ses yeux bleus, son nez et sa bouche finement dessinés, de Musset ressemblait plus à un élégant officier de cavalerie en civil qu'à un poète : et à le juger à première vue, intellectuellement et physiquement, on comprenait que le sculpteur Préault l'eût appelé *Miss Byron*. Tous ses mouvements étaient empreints d'une grâce féminine. Et effectivement ses *Confessions d'un enfant du siècle*, et *Frédéric et Bernerette*, étaient plutôt faits pour toucher le cœur des femmes que celui des hommes ; mais n'est-ce pas peut-être parce que la majorité du sexe fort ne peut être émue qu'à grand renfort de moyens violents ?... Et comment le poète qui avait horreur de toute chose grossière au point de laisser, sans la toucher, la monnaie de cuivre qu'on lui rendait, aurait-il pu recourir à des procédés grossiers pour produire ses effets (1) ?

(1) Cette répugnance à toucher des *sous* faisait le désespoir de son frère Paul, plus économe et moins délicat, qui veillait comme

J'ai l'intention de m'abstenir absolument dans ces notes de porter des jugements littéraires. Je ne suis pas compétent en cette matière; mais le serais-je, que j'hésiterais à juger Alfred de Musset, qui, à ma connaissance, n'a jamais discuté le talent de personne. Il gagnait à être connu. Au premier abord, il semblait hautain et réservé. Il n'était ni l'un ni l'autre, mais simplement très modeste, et la plupart du temps mélancolique, pour ne pas dire fort triste. Il n'y avait pas là, comme on l'a dit souvent, d'affectation de sa part; c'était son naturel. L'accusation de hauteur venait de sa désolante myopie qui le contraignait à regarder fixement les gens, sans qu'il eût la moindre intention de les offenser.

J'ai dit que Balzac venait souvent, après des phases de travail forcé, se refaire avec le *veau à la casserole* du Café de Paris; j'aurais dû ajouter que c'était généralement en automne et en hiver, car vers la fin du printemps et en été, à sept heures, l'heure du dîner, Balzac était prisonnier chez lui. Ses connaissances et ses amis ne l'apercevaient plus; ils ignoraient souvent où il avait transporté ses pénates; s'ils en obtenaient de loin en loin quelques nouvelles, c'était par Joseph Méry, le poète et romancier, qui, seul, le rencontrait dans ces

un ange gardien sur ce jeune frère qu'il adorait. On raconte qu'il ne lui parla rudement qu'une fois dans sa vie, quand on voulut le faire, lui, Paul, entrer à l'Académie française : « C'est bien assez d'un immortel dans la famille », répondit-il à ceux qui lui conseillaient de se présenter. Et se tournant vers son frère : « Je ne comprends pas pourquoi tu t'es fourré dans cette galère; si elle n'est pas trop grande pour moi, tu dois y être joliment à l'étroit. » Il est difficile d'imaginer un plus parfait exemple d'admiration et d'orgueil fraternels, car Paul de Musset n'était pas du tout une nullité; seulement, dès sa prime jeunesse, il avait toujours fondu son individualité dans celle d'Alfred. A quelqu'un qui lui en faisait, un jour, la remarque devant moi, il répondit : « Que voulez-vous? c'est comme cela : Alfred a eu toujours la moitié du lit, seulement sa moitié se comptait après qu'il avait pris d'abord jusqu'au milieu. » *L'Éditeur.*

périodes d'éclipse. Voici comment. Méry était un joueur invétéré, il passait ses nuits au jeu qu'il ne quittait guère avant l'aube; il devait, pour rentrer chez lui, longer le Café de Paris. Pendant quatre jours de suite, il aperçut Balzac, en pantalon à pieds, en redingote à revers de velours, errant lentement de long en large. La seconde fois, Méry fut surpris ; la troisième, intrigué ; enfin le quatrième jour, n'y tenant plus, il demanda à Balzac la raison de ses déambulations nocturnes en cet endroit.

Balzac mit la main dans sa poche, et en sortit un almanach, indiquant que le soleil ne se levait pas avant 3 heures 40. « Je suis traqué, dit-il, par les agents du Tribunal de commerce, et, contraint de me cacher pendant le jour, je profite de la nuit pour me promener; ils ne peuvent pas m'arrêter avant le lever du soleil. »

Je me rappelle avoir lu qu'Ouvrard, le grand fournisseur de l'armée, en avait agi de même, pendant des années ; néanmoins, il finit par être arrêté, les exempts ayant pu prouver que l'heure donnée par l'almanach était erronée, le soleil se levant dix minutes plus tôt qu'il ne l'indiquait. Ouvrard intenta un procès à l'auteur et aux éditeurs du malheureux calendrier, qui furent condamnés à lui payer des dommages et intérêts.

Quoique les œuvres littéraires fussent loin d'être payées à cette époque comme elles le sont maintenant, elles l'étaient cependant assez pour rendre inexplicable le manque chronique d'argent de Balzac, comme d'Alexandre Dumas, car ni l'un ni l'autre n'était joueur ou sujet à ces terribles accès de paresse, à ces lassitudes douloureuses, à ces entraînements pires encore auxquels céda trop souvent Musset. On sait que Lamartine souffrait du même mal, je veux dire du manque d'argent. Mais voici des preuves de l'activité laborieuse de Balzac et de sa rigoureuse sobriété ; ce sont deux extraits de ses lettres à sa mère, datées d'Angoulême en

juillet 1832; il avait alors trente-deux ans et avait déjà écrit une demi-douzaine de chefs-d'œuvre.

« Je dois plusieurs billets, et, si je ne peux pas trouver d'argent, je les laisserai protester, et la loi suivra son cours. Cela me donnera le temps de respirer, je payerai plus tard les frais avec le tout. »

En attendant, il travaille huit heures par jour à *Louis Lambert,* une de ses meilleures œuvres, parmi tant d'excellentes. Sa mère lui envoie cent francs; et de la même plume, peut-être, avec laquelle il écrivit ces deux merveilleux chapitres qui brillent comme deux rubis inestimables au milieu d'autres pierres précieuses, il la remercie et lui rend compte de leur emploi :

Pour les copies des cartes.....	20 fr.
Pour mon passeport.....	10 »
Je devais pour escompte sur un billet....	15 »
Sur le prix de ma place.....	15 »
Fleurs pour une fête de naissance.....	15 »
Perdu aux cartes.....	10 »
Affranchissements et pourboires.....	15 »
Total.....	100 fr.

Perdu aux cartes, 10 francs! Mais ces dix francs n'avaient pas été perdus d'un seul coup; ils représentaient sa mauvaise chance à la table de jeu, pendant le mois entier de son séjour à Angoulême, chez l'amie de pension de sa sœur et son amie personnelle, Mme Zulma Carraud, c'est-à-dire quelque chose comme une perte de sept sous par jour : extravagance qu'il répare, à son retour à Paris, en se plongeant dans le travail plus profondément que jamais. Il se couche à sept heures du soir, « comme les poules »; se fait réveiller à une heure du matin et écrit jusqu'à huit. Il s'accorde une heure et demie de sommeil, et, après un léger repas, « reprend son collier » jusqu'à quatre heures de l'après-midi. Après quoi, il reçoit quelques amis, prend un bain et sort.

Immédiatement après avoir avalé son dîner, il se retire, comme je l'ai dit plus haut. « Je serai obligé de mener encore cette vie de nègre pour plusieurs mois, sans relâche, si je ne veux pas être coulé par ces terribles billets échus. »

Ces passages ne sont pas des souvenirs personnels ; je les cite seulement pour confirmer mon dire et pour bien montrer que Balzac n'était ni un joueur, ni un viveur, ni un paresseux.

« Mais à quoi dépense-t-il son argent ? demandai-je à Méry, lorsqu'il nous raconta sa quatrième rencontre avec Balzac, le matin même.

— En aliments pour son imagination, en ballons pour le pays des rêves, ballons qu'il construit avec ses bénéfices chèrement gagnés et qu'il gonfle avec l'essence de ses visions, mais qui néanmoins ne s'élèvent jamais à plus de trois pieds de terre », me répondit-il.

Et s'expliquant :

« Balzac est fermement convaincu que chacun de ses types a eu, ou a encore, sa contre-partie dans la vie réelle, et notamment ceux qui, partis de très bas, sont parvenus à une grande opulence ; il se persuade qu'ayant découvert, sur le papier, le secret de leur succès, il pourra le mettre en œuvre pour son propre compte. C'est alors qu'il s'embarque dans les spéculations les plus abracadabrantes sans la moindre connaissance pratique. Pour ne vous en donner qu'un exemple, quand il fit le plan de sa maison de campagne aux Jardies, à Ville-d'Avray, il insista pour que l'entrepreneur s'y conformât à la lettre et en tous points. Puis il fit une assez longue absence. Quand il revint, la maison était finie, mais il n'y avait pas d'escalier. Naturellement, il ne restait d'autre ressource que de l'accrocher à l'extérieur ; Balzac soutint que cela faisait partie de son plan original ; la vérité est qu'il avait absolument oublié les voies et moyens pour monter aux

étages... Mais voici M. Louis Lurine. Si vous voulez avoir une idée du peu de sens pratique de Balzac, faites-vous raconter ce qui lui arriva, il y a quelques mois, avec Kugelmann. »

Louis Lurine publiait, à cette époque, un très bel ouvrage illustré, intitulé : *les Rues de Paris,* édité chez Kugelmann. Nous étions debout devant le Café Riche, et je connaissais Louis Lurine de vue. Méry nous présenta l'un à l'autre. Après quelques mots échangés, Lurine nous raconta l'histoire suivante. Bien des années se sont écoulées depuis, mais je crois cependant pouvoir, en cette circonstance, m'en rapporter à ma mémoire.

« J'avais pensé, dit Louis Lurine, que Balzac pourrait nous faire la rue de Richelieu, et nous l'envoyâmes chercher. Il ne me fallait pas plus d'une demi-feuille d'impression ; aussi vous comprendrez mon étonnement quand Balzac posa ses conditions, à savoir : cinq mille francs, un peu plus de six cents francs la page d'environ six cents mots. Kugelmann se récria, je me contentai de sourire. Ce que voyant, Balzac continua avec calme :

« — Vous admettrez que pour dépeindre fidèlement un paysage, il faut l'étudier dans tous ses détails. Alors, comment voulez-vous que je décrive la rue de Richelieu, que je donne une idée de son aspect commercial, sans visiter, l'un après l'autre, ses magasins ? Je commence, supposons-le, par le boulevard des Italiens ; je suis obligé de déjeuner au Café Cardinal, d'acheter quelques partitions chez Brandus, un fusil chez l'armurier, une épingle de cravate dans la boutique à côté. Puis-je moins faire que de commander un habit au tailleur, une paire de bottes au cordonnier ?...

« Je l'interrompis : N'allez pas plus loin, lui dis-je, car si vous entrez à la Compagnie des Indes, comme les dentelles et les cachemires sont en hausse, nous aurons fait faillite avant que vous en soyez sorti.

« Le projet de collaboration de Balzac en resta là, conclut Louis Lurine, et l'article fut confié à Guénot-Lacointe, qui s'en tira à son honneur, écrivit le double des pages demandées à Balzac, et n'acheta même pas une paire de gants. »

Quand Balzac n'était pas poursuivi par les agents du Tribunal de commerce, il avait à dépister les chefs de la garde nationale, la plupart du temps détenteurs d'un mandat d'arrêt lancé contre lui pour omission de service. Très différent en cela de son illustre contemporain Dumas, Balzac avait une répugnance invincible à jouer le rôle de guerrier amateur, répugnance, pour le dire en passant, à laquelle nous devons un des portraits les plus puissamment dessinés de sa merveilleuse galerie, celui du détestable bourgeois, vaniteux et suffisant, qui se pavane en uniforme : le Crével de la *Cousine Bette*. Mais la discipline civique s'inquiétait peu des goûts ou des dégoûts du romancier, et après des *avis* répétés et des *avertissements* déposés à son domicile légal, son incarcération était prononcée. Ceci arrivait, en général, six fois par an.

Restait seulement à s'emparer du garde national réfractaire, et ce n'était pas chose aisée; car, pour éviter un séjour forcé à l'Hôtel des Haricots (1), Balzac non seulement évitait de paraître dans les endroits qu'il avait l'habitude de fréquenter, mais il quittait son domicile régulier, et prenait ailleurs un appartement sous un nom supposé. C'est ainsi que Léon Gozlan, l'ayant découvert un jour dans un petit logement qu'il avait loué près de l'éditeur Hippolyte Souverain, sous le nom de madame Dupont, imagina de lui en-

(1) On appelait ainsi la prison militaire qui était bâtie sur l'emplacement de l'ancien Collège Montaigu, dont les pensionnaires étaient presque exclusivement nourris de haricots ; de là ce surnom que la prison conserva même quand elle eut été transférée dans un autre local. *L'Éditeur.*

voyer une lettre adressée à « Madame Dupont, *née* Balzac ».

Le sergent-major de la compagnie de Balzac avait sûrement une dent contre lui. Il était parfumeur, et depuis la publication et le succès de *César Birotteau,* les parfumeurs de Paris ne portaient pas Balzac dans leur cœur. Celui-ci, en particulier, avait juré par ses fioles et par ses flacons qu'il mettrait la main sur le récalcitrant, et puisqu'on ne pouvait le prendre au gîte, il s'était fait fort de le prendre *dans la rue*. Surveiller le domicile ordinaire de Balzac était inutile, comme nous l'avons vu, et une fois sa résidence temporaire découverte, il fallait encore l'en faire sortir par ruse, car il se tenait sur ses gardes.

Un matin donc, Balzac travaillait; sa vieille gouvernante, qui le suivait dans ses exodes, vint le prévenir qu'un grand camion arrêté devant la maison apportait une caisse à son adresse. « Comment m'ont-ils trouvé ici? » s'écria Balzac, et il expédia la dame pour de plus amples informations. Elle revint bientôt. La boîte contenait un vase étrusque envoyé d'Italie, et comme elle avait été trimbalée depuis trois jours dans tous les quartiers de Paris, par suite des louables efforts du camionneur pour trouver le destinataire, celui-ci priait instamment M. Balzac de vouloir bien vérifier le bon état de l'emballage, avant qu'il fût procédé au déchargement. Balzac donna dans le panneau. Sans prendre le temps de changer sa robe de chambre, ou plutôt le froc de moine qu'il avait l'habitude de porter, contre un autre vêtement, et ses pantoufles contre une paire de bottes, il se précipita dans la rue, pour surveiller, avec un bon sourire, le conducteur maniant avec délicatesse le trésor qui lui arrivait.

« Pris enfin! » dit une voix de stentor derrière lui, et dissipant son rêve, le possesseur de cette voix mit la main sur l'épaule du romancier, tandis qu'un solide

compagnon se plantait devant la porte de la rue, et lui coupait la retraite de ce côté.

Avec un raffinement de cruauté qui, aux yeux de la postérité, diminuera considérablement la gloire de cette victoire, — je rapporte les propres termes de Balzac nous narrant cette scène à l'Hôtel des Haricots, — le sergent-major parfumeur ne voulut pas permettre à son prisonnier de changer de vêtement, et tandis que le char disparaissait dans le lointain avec le vase étrusque, Balzac, poussé dans un fiacre, était conduit, pour la semaine, dans une sordide prison où il eut, cette fois, pour compagnon d'infortune, Adolphe Adam, l'auteur du *Postillon de Longjumeau*.

Mais « les jours de fête étaient passés », passés depuis cinq ans, passés depuis que l'Hôtel des Haricots avait été transféré de la maison de ville des de Bazancourt, rue des Fossés-Saint-Germain, à son local actuel, près de la gare d'Orléans.

Plus de banquets dans le réfectoire, comme il y en avait eu jadis ! Chaque prisonnier prenait ses repas dans sa cellule. Nous fûmes admis, Joseph Méry, Nestor Roqueplan et moi, à deux heures sonnantes, pour repartir exactement une heure après. Ce fut pendant cette visite que Balzac nous mima la scène que j'ai tenté de décrire plus haut et qu'il rappela à Méry le dernier dîner qu'il avait offert à Dumas, à Jules Sandeau et à plusieurs autres dans la prison précédente, dîner qui lui avait coûté cinq cents francs. Eugène Sue, qui était aussi rebelle que Balzac à l'accomplissement de ses devoirs civiques, y avait fait venir deux ou trois de ses domestiques, et il s'y servait de sa vaisselle plate et de son argenterie.

Puisque le nom du célèbre auteur des *Mystères de Paris* vient sous ma plume, je vais en finir tout de suite avec lui, car il ne m'a pas laissé de souvenirs agréables. C'était aussi un habitué du Café de Paris.

On a beaucoup écrit à son sujet, mais personne n'a jamais insisté suffisamment sur *le snobisme invétéré de cet homme*. Quand je fis sa connaissance, en 1842 ou 1843, il était au plus haut de sa gloire; j'avais déjà entendu souvent prononcer son nom, et jamais très favorablement. Son dandysme était provocant surtout parce qu'il n'était pas naturel. Il ne procédait pas d'un raffinement inné, mais de l'amour de l'ostentation. Son père, connu de quelques-uns des intimes du fils, était pourtant un digne homme, docteur, et même, paraît-il, fort bon docteur, quoique un peu brusque comme notre Abernethy ; mais, au demeurant, et bien plus que son fils, un parfait galant homme. Il goûtait peu les extravagances d'Eugène, et quand ce dernier, vers 1824, s'avisa de paraître un jour en cabriolet, il l'embarqua sur un des vaisseaux du roi, comme chirurgien; détermination à laquelle la littérature française dut les premiers romans du futur auteur des *Mystères de Paris* et du *Juif errant*.

Mais le père retourna à ses pères, et Eugène, qui n'avait jamais apprécié les charmes de la navigation, revint à Paris dépenser son héritage et reprendre ses anciennes habitudes; ce qui fit dire à une de ses connaissances que « le père et le fils étaient *tous deux* entrés dans une vie meilleure ». Quoique poseur dès le début, il était, paraît-il, spirituel et amusant, et fut facilement admis dans le cercle qui fréquentait les Jardins de Tivoli et le Café de Paris (1). Il fut également reçu membre du Jockey-Club, à sa fondation. On ne tarda pas à le regretter, comme nous le verrons bientôt.

Les Jardins de Tivoli, aujourd'hui profondément oubliés, furent cependant en réalité le berceau du Jockey-

(1) Il y eut successivement deux Jardins de Tivoli, tous deux situés sur l'emplacement actuel du quartier de l'Europe. L'un remplaça l'autre. L'auteur fait allusion au second, si souvent mentionné dans les romans de Paul de Kock. *L'Éditeur.*

Club français. Vers 1833, un nommé Bryon, dont les descendants tiennent, à l'heure où j'écris, des écuries de louage, près du Grand Café, ouvrit un tir aux pigeons à Tivoli; les pigeons que l'on y rencontrait, à ce que j'ai entendu dire, n'étaient guère que cailles ou caillettes, linottes coiffées et autres... volatiles. Ceux que l'on tirait étaient en bois, placés très haut, en l'air, et immobiles, comme on en voit encore dans les fêtes de la banlieue de Paris. Sept ans plus tôt, Bryon avait fondé une *Société d'amateurs de courses* à laquelle il louait un emplacement pour des réunions privées, car il n'y en eut pas d'autres avant la création, en 1834, de la Société d'encouragement pour l'élevage français. Les délibérations eurent lieu chez Bryon, au Jardin de Tivoli, jusqu'au jour où celui-ci demanda aux quatorze ou quinze membres pourquoi ils n'auraient pas un local affecté spécialement aux réunions de la Société. Cette motion ayant été approuvée, ils s'installèrent modestement rue du Helder, ou plutôt y fusionnèrent avec un petit club appelé *le Bouge*. Lord Seymour, le duc de Nemours, le prince Demidoff et les autres, étaient assez clairvoyants pour comprendre qu'un Jockey-Club, gouverné d'après les principes anglais, était absolument hors de question. Telle fut l'origine du Jockey-Club français qui, après de nombreuses migrations, est aujourd'hui splendidement installé rue Scribe.

Naturellement, plusieurs hommes à la mode, habitués du Café de Paris, parfaitement incapables, au reste, de distinguer le canon du paturon, n'en furent pas moins ravis d'entrer dans une Société qui, avec la fureur d'anglomanie toujours croissante, semblait décerner à ses membres une sorte de brevet de « bon ton » et surtout d' « exclusivisme » qui faisait rêver certains clients, et des plus « pot-au-feu », du célèbre restaurant. Car si la majorité de la compagnie, au Café de Paris, était excellente au double point de vue de la naissance et de la

situation sociale, il faut se rappeler qu'il était impossible d'exclure ceux qui, sans pouvoir se targuer des mêmes avantages, avaient pourtant assez d'argent pour payer leur écot. Eugène Sue était sans doute plus acceptable à cette époque que plus tard, lorsque l'énorme succès des *Mystères de Paris* et du *Juif errant* lui eut tourné la tête; il fut inscrit parmi les membres fondateurs du Club. L'élection sur la présentation par trois parrains n'était pas encore nécessaire. Cet article ne fut inséré dans les règlements que deux ans après la fondation du Jockey-Club de Paris.

Du succès qui accueillit les deux ouvrages les plus connus de Sue, je peux parler par expérience personnelle ; car j'étais assez âgé pour être entraîné par le courant et assez sot pour placer l'auteur au rang de Balzac et de Dumas, peut-être même un peu plus haut que le premier. Après tant d'années, je ne me console de mon infatuation qu'en pensant que des milliers d'esprits d'une culture intellectuelle bien supérieure à la mienne avaient subi le même entraînement. Car il ne faut pas supposer que la « *furore* », la rage d'engouement suscitée par les *Mystères de Paris* fut restreinte à une classe, et à la classe la moins éclairée. Quand ils paraissaient périodiquement dans les *Débats,* il fallait retenir le journal plusieurs heures d'avance, car, à moins d'être abonné, il était impossible de l'avoir dans les cabinets de lecture, où on était censé le trouver. On vous riait franchement au nez si vous vous hasardiez à le demander après avoir payé vos deux sous d'entrée. — « Monsieur plaisante. Nous en avons cinq exemplaires, que nous louons au dehors à dix sous la demi-heure : c'est le temps nécessaire pour lire le roman de M. Sue. Nous en avons un ici, et si monsieur veut prendre rang, il n'aura probablement que trois ou quatre heures à attendre. » — Bientôt même, dans ces boutiques, l'ingénue de derrière le comptoir trouva un moyen plus sûr encore de tondre

sa clientèle. Les cabinets de lecture changèrent leur prix, et les deux sous, qui jusqu'alors avaient donné le droit de rester aussi longtemps qu'on le désirait, devinrent le prix d'admission pour une heure. Chaque lecteur recevait en arrivant un billet constatant l'heure de son entrée, et la rusée caissière faisait le tour toutes les dix minutes.

Je peux dire sans exagération que les jours où le feuilleton manquait, il y avait comme une dépression intellectuelle dans Paris. Et après les premières semaines, cela arrivait assez fréquemment. Les Bertin étaient devenus alors tout aussi habiles que leur formidable rival, le propriétaire-éditeur du *Constitutionnel,* ce fameux docteur Véron que j'ai déjà nommé, mais dont j'aurai l'occasion de parler souvent, car il fut, pendant ma jeunesse, l'un des hommes les plus en vue de Paris. Mais n'abandonnons pas encore les *Mystères de Paris,* ni leur auteur.

Le feuilleton était donc fréquemment interrompu pendant un jour ou deux, sans que les lecteurs en fussent prévenus, et à sa reprise il y avait un joli petit paragraphe destiné à rassurer « les grandes dames de par le monde » (et, ajoutons-le, leurs femmes de chambre) sur la santé de M. Sue, qu'on supposait avoir été trop souffrant pour travailler. Le public prenait tout ceci au sérieux. On semblait oublier, ou ignorer, qu'une publication de ce genre, surtout à l'aurore du roman-feuilleton, n'était pas livrée à l'éditeur page à page. Sue, si grand homme qu'il fût, n'aurait pas osé inaugurer le système, adopté un peu plus tard par Alexandre Dumas père, d'écrire au jour le jour. Ces obligeants paragraphes avaient un double but : ils aiguisaient l'intérêt des femmes et des autres lecteurs pour l'auteur; de plus, ils dévoilaient aux indifférents l'acuité de cet intérêt. Car ils étaient, — je le croirais volontiers, — ou du moins ils feignaient d'être une

réplique courtoise à des centaines d'interrogations anxieuses auxquelles l'auteur « ne pouvait répondre séparément faute de temps ».

Mais ce n'était pas tout. Et Eugène Sue est vraiment excusable de s'être pris au sérieux quand des magistrats éminents l'y sollicitaient en quelque sorte en entrant en correspondance avec lui pour lui soumettre leurs idées sur la réforme des criminels tels que le *maître d'école,* ou pour louer le *prince Rodolphe* (c'est-à-dire Eugène Sue lui-même sous ce nom) « de ses louables efforts en faveur de la cause humanitaire ». En réalité, Sue était dans la situation du Bourgeois gentilhomme de Molière « faisant de la prose sans le savoir »; car rien n'indique dans ses œuvres précédentes qu'il eût en commençant ses *Mystères de Paris* l'intention d'entreprendre une croisade ou socialiste ou philanthropique. Il voulait simplement écrire un roman à effet. Mais tandis que M. Jourdain avoue plaisamment qu'il ne se connaissait pas les talents dont on le complimente, Sue, au contraire, sans broncher, répond dans les *Débats,* gravement et officiellement. Quelques journaux, pour renchérir encore, relatent comment des familles entières ont été retirées des sentiers de perdition par la lecture de ce roman; ils en montrent d'autres se jetant à genoux, après dîner, afin de prier pour l'auteur; ils rapportent l'exclamation authentique d'un ouvrier : « Vous pouvez dire ce que vous voudrez, mais ce serait une bonne chose si la Providence envoyait, en ce monde, beaucoup d'hommes comme M. Sue, pour être les champions du travailleur honnête. » Là-dessus, Béranger, qui ne s'accommodait pas d'être oublié dans ce concert d'éloges, fit à Sue une visite cérémonieuse, au cours de laquelle tous deux se déclarèrent les protecteurs des fils du travail aux mains calleuses.

Il ne faudrait pas croire que je plaisante ou que

j'exagère, et que cet engouement se limitât, je le répète, aux classes inférieures et aux illettrés de Paris et de la province. Des hommes comme M. de Lourdoueix, l'*éditor* de la *Gazette de France,* n'y échappaient pas. J'ai fait remarquer ailleurs que les républicains et les socialistes d'alors n'étaient pas forcément des impies; aussi M. de Lourdoueix, persuadé qu'un écrivain socialiste comme Sue pouvait devenir dans ses mains un instrument puissant contre les Jésuites, alla-t-il au romancier pour le prier de le seconder dans ses projets. Ce dernier accepta et conçut l'intrigue du *Juif errant.* Quand son plan fut esquissé, il le communiqua à l'*éditor ;* mais, soit que celui-ci eût réfléchi dans l'intervalle, soit qu'il fût effrayé de cette horrible trame, d'un tragique soutenu, sans repos ni trêve, il refusa le roman, à moins qu'il ne fût profondément modifié et que certains épisodes révoltants fussent tout au moins adoucis. L'auteur, se prenant au sérieux cette fois comme réformateur religieux, refusa d'en altérer une ligne. Le docteur Véron eut vent de l'affaire, acheta le roman tel quel, et à force de puffisme et de réclame, — à étonner un Américain moderne! — il obtint en le publiant dans le *Constitutionnel* un succès égal, sinon supérieur, à celui qu'avaient eu les *Débats* avec les *Mystères de Paris.*

« C'est vraiment très amusant, disait un soir George Sand, mais il y a trop de bêtes. J'espère que nous sortirons bientôt de cette ménagerie. » Néanmoins, elle convenait franchement qu'elle n'aurait pas, pour beaucoup, voulu manquer un feuilleton.

Pendant ce temps Sue posait, et posait... — non pas comme écrivain, — il était, comme Horace Walpole, presque honteux de ce titre, — mais comme « *homme du monde* », n'ayant rien de commun avec la littérature, mais triomphant de ses répugnances à s'enrôler avec des hommes comme Balzac et Dumas, dans son irrésis-

tible désir de soulager l'humanité. Après son dîner, au Café de Paris, il fumait gravement son cigare, debout sur les marches, écoutant les conversations d'un air de supériorité sans y prendre part. Il laissait à penser que son esprit était bien loin de là, échafaudant des systèmes pour l'amélioration morale et sociale de ses contemporains. Ces méditations philanthropiques ne l'empêchaient pas de se préoccuper à l'excès de son air et de sa personne, et même en ce temps de *beaux,* de *lions,* de *dandies;* du comte d'Orsay et de tant d'autres, on ne pouvait s'empêcher de trouver Eugène Sue trop bien habillé. Il se montrait rarement sans éperons, et il se serait plutôt passé de dîner que d'exhiber, chaque soir, une paire de gants de chevreau blancs absolument neufs. D'autres, tels que le major Frazer, Nestor Roqueplan, Alfred de Musset, ne craignaient pas de porter des gants nettoyés, quoique cette opération ne se fît pas encore avec autant de perfection qu'aujourd'hui; Eugène Sue soutenait que l'odeur des gants nettoyés le rendait malade. Alfred de Musset, quoique très bon garçon, savait être à l'occasion fort impertinent; il lui dit un jour : « Mais enfin, mon ami, cela ne sent pas aussi mauvais que les bouges que vous nous dépeignez. N'y seriez-vous jamais allé? »

Bref, depuis bien des années, et à cause des *airs qu'il se donnait,* on battait froid à Eugène Sue au Jockey-Club, et, trois ans avant l'éclatant succès de ses œuvres, il avait totalement cessé d'y aller, quoiqu'il en fût toujours membre nominal. C'est en 1847 que son nom fut rayé, conformément à l'article 5 des règlements. Par suite d'embarras pécuniaires momentanés, il avait négligé de payer sa cotisation. Il est certain que ce fut un prétexte pour se débarrasser de lui, car des mesures aussi rigoureuses sont rarement employées dans des cercles convenables, à Paris comme à Londres, et au Jockey-Club moins qu'ailleurs. Le fait est que les

autres membres ne tenaient pas à ce collègue dont les goûts différaient si profondément des leurs, dont les occupations journalières et les aspirations n'avaient avec les leurs rien de commun ; car bien que Eugène Sue eût, dès 1835, un cheval de course, nommé Mamelouck, qui même obtint un prix à Maisons-sur-Seine,— plus tard Maisons-Laffitte, — bien qu'il montât son *haque* tous les matins au Bois et parût en cabriolet l'après-midi aux Champs-Élysées, il était évident pour l'observateur le plus superficiel qu'il en agissait ainsi par *pose,* uniquement. « M. Sue, disait un membre du Club, est toujours trop habillé, trop carrossé, et surtout trop éperonné. »

La remarque était juste, et quoique le Jockey-Club n'eût pas, tant s'en fallait, à cette époque, le cachet de discrète correction qui le distingue aujourd'hui, ses membres se permettaient rarement, sauf peut-être en carnaval, des excentricités bruyantes. M. de Châteauvillard pouvait se passer la fantaisie de jouer une partie de billard à cheval, et M. de Machado était bien libre de vivre entouré de deux cents perroquets : ces bizarreries n'attiraient pas l'attention publique. M. Sue, au contraire, par le fait même de sa profession, l'attirait beaucoup trop non seulement sur lui, mais sur le Club dont il faisait partie. Aussi, lorsque, après avoir protesté violemment contre son expulsion, il essaya d'en atténuer l'effet en envoyant sa démission, le comité maintint sa décision primitive. Peu d'années après, Eugène Sue avait disparu de l'horizon parisien.

CHAPITRE III

Alexandre Dumas père. — Le docteur Véron et son cordon bleu. — Dumas cuisinier. — Un curieux procès musical. — Les relations de Dumas avec la famille d'Orléans. — Ses essais de vie politique. — Sa prodigalité. — Le père et le fils.

Un de mes meilleurs souvenirs est celui de mes relations avec Alexandre Dumas. Pour citer ses propres paroles, « partout où il rencontrait un Anglais, il se faisait un devoir d'être particulièrement aimable pour lui, s'acquittant ainsi de sa dette de reconnaissance envers Shakespeare et Walter Scott ». Je doute au reste que Dumas eût jamais pu, de propos délibéré, se rendre désagréable à personne; même étant provoqué, il s'arrangeait pour désarmer son adversaire sans le blesser, avec une épigramme.

Un soir, un professeur d'une université de province, amené par Roger de Beauvoir, dînait au Café de Paris. Il portait en épingle de cravate un magnifique camée qui excita l'admiration générale, et particulièrement celle d'Alexandre Dumas, qui le reconnut aussitôt pour un Jules César.

« Êtes-vous archéologue? lui demanda le professeur.

— Moi, répliqua Dumas, je ne suis absolument rien.

— Cependant, vous avez reconnu tout de suite que c'était un Jules César.

— Ce n'est pas très étonnant, César a essentielle-

ment le type romain; au surplus, je connais César comme tout le monde et peut-être mieux. »

Dire à un professeur d'histoire, et à un professeur de province, qu'on connaît César comme tout le monde, et peut-être mieux, c'est s'attirer naturellement cette question : « A quel titre ? » L'effet attendu se produisit. Et Dumas de répondre imperturbablement : « Au titre d'historien de César. »

Notre intérêt s'éveillait, car, voyant les yeux de Dumas pétiller de malice, nous prévoyions que le professeur, avant peu, en vaudrait pire.

« Vous avez écrit une histoire de César ? demanda le pédagogue.

— Oui, pourquoi pas ?

— Ah ! vous ne m'en voudrez pas d'être franc avec vous; mais je ne l'ai jamais entendu citer dans le monde des savants.

— Le monde des savants ne me cite jamais.

— Cependant une histoire de César aurait dû faire quelque sensation.

— La mienne n'en a pas fait. Les gens la lisent, et c'est tout. Ce sont les livres impossibles à lire qui font sensation : ils sont comme les dîners qu'on ne peut pas digérer; ceux que l'on digère sont oubliés le lendemain matin. »

D'un mot, Dumas mettait ainsi hors de combat ses antagonistes, et il tirait souvent ses reparties d'un genre d'occupation qu'il aimait autant, sinon mieux encore, que la littérature, je veux parler de l'art culinaire. On pourra penser que j'exagère, mais je crois réellement que Dumas était plus fier d'un ragoût qu'il avait élaboré que d'un roman ou d'un drame. Il lui arrivait souvent au milieu du dîner de poser son couteau et sa fourchette, disant : « Ça, c'est rudement bon : il faut que je m'en procure la recette. » Guépet était alors convoqué à fin d'autoriser Dumas à descen-

dre dans les sous-sols pour conférer avec les chefs. C'est le seul des habitués qui ait jamais pénétré dans les cuisines du Café de Paris. Le résultat de cette excursion était invariablement deux ou trois jours plus tard une invitation à un dîner, où la science fraîchement acquise était aussitôt mise en pratique.

Peu d'entre nous discutaient le génie littéraire de Dumas; mais beaucoup tenaient en suspicion ses talents culinaires, et parmi eux, le docteur Véron. Les germes de cette incrédulité avaient été semés dans l'esprit du docteur par Sophie, son propre cordon bleu. L'ancien directeur de l'Opéra vivait, à cette époque, dans un bel appartement, au premier étage d'une jolie maison de la rue Taitbout, au coin de laquelle était le Café de Paris.

La place de Sophie était, en réalité, une sinécure; à l'exception, en effet, de quelques grands dîners offerts à ses amis, son maître, qui était garçon, mangeait le soir au restaurant. Quant au déjeuner, il ne lui fournissait pas matière à déployer ses talents, car cet homme, dont on a fait un véritable Apicius, était la frugalité même. L'explication qu'il donnait de cette étrange habitude de dîner au restaurant quand il possédait chez lui un *vrai trésor* comme cuisinière, cette explication, paradoxale au premier abord, était pourtant parfaitement logique. Un jour que je lui en exprimais mon étonnement, il me développa ses raisons : « Mon cher ami, rappelons-nous tout d'abord que le fameux aphorisme : « Qui va *piano* va *sano,* qui va *sano* va *lontano* », a été inventé, je n'en doute point, pour l'estomac. Quand on dîne chez soi, le potage est servi ponctuellement, le rôti débroché, le dessert préparé sur le buffet. Les domestiques, afin de gagner plus de temps pour leur propre repas, vous pressent; ils ne vous servent pas, ils vous gorgent. Au restaurant, au contraire, loin d'être pressés, ils vous font attendre. Et de plus, je

dis toujours aux garçons de ne pas se préoccuper de moi, car j'aime allonger mon repas; — c'est une de mes raisons.

« Il y en a une autre. Au restaurant, la porte s'ouvre continuellement pour quelque petit événement. C'est un ami, un camarade, une simple connaissance qui entre. On cause, on rit, la digestion s'en trouve mieux. Un homme n'est pas un boa constrictor, il ne doit pas faire de sa digestion une affaire spéciale. Il doit dîner et digérer en même temps, et rien n'aide à cette double fonction comme une agréable causerie. Peut-être le laquais de Mme de Maintenon, — qui était encore à cette époque Mme Scarron, — se trouvait-il être un plus grand philosophe que nous ne le pensons quand il soufflait à sa maîtresse : « Madame, le rôti est court, « contez-leur encore une histoire. »

« J'ai connu un philanthrope (!), poursuivit le docteur Véron, qui redoutait autant d'être brusqué dans ses émotions, que je crains, moi, de me hâter pour mes repas. Aussi n'allait-il jamais au théâtre. Quand il éprouvait le besoin de chatouiller sa sensibilité, il flânait dans les rues, jusqu'à ce qu'il rencontrât quelque pauvre hère, percé aux coudes et évidemment affamé. Il l'emmenait chez le marchand de vin le plus proche, le faisait boire et manger, et assis en face de son protégé, le priait de lui raconter ses malheurs.

« — Mais prenez votre temps, lui disait-il, rien ne me presse.

« Le pauvre diable commençait son récit; mon ami l'écoutait attentivement jusqu'à ce qu'il se sentît profondément saisi par l'émotion. Si l'histoire du malheureux était très triste, il lui donnait un franc ou deux; si elle était positivement déchirante à lui arracher des larmes, il lui glissait une pièce de cinq francs. Il me dit un jour, après une séance de ce genre : « Je « me suis absolument amusé, j'ai prolongé les pauses

« entre chaque épisode à sensation aussi longtemps que « je le désirais, et cela ne m'a coûté que sept francs, le « prix d'un fauteuil au théâtre. »

Mais revenons au scepticisme du docteur Véron à l'égard des talents culinaires de Dumas, et disons aussi comment il en vint à se convertir. Dumas avait, paraît-il, reçu d'une dame allemande la recette de la matelote de carpes, et se trouvant à ce moment-là en termes amicaux avec le docteur Véron, ce qui n'était pas toujours le cas, il l'invita à venir en compagnie d'autres amis déguster le résultat de ses expériences. Le plat était supérieurement réussi; aussi, pendant plusieurs jours, Véron, quoique réellement très frugal, ne cessait-il d'en entretenir sa cuisinière.

« Où en avez-vous mangé? lui demanda Sophie, légèrement piquée de jalousie à ces éloges réitérés. Au Café de Paris?

— Non, chez M. Dumas.

— Bien, alors j'irai trouver la cuisinière de M. Dumas, et j'aurai la recette.

— C'est inutile, lui objecta son maître, M. Dumas a préparé ce plat lui-même.

— Bien; alors j'irai trouver M. Dumas lui-même, et je la lui demanderai. »

Sophie, fidèle à sa parole, se rendit à la Chaussée d'Antin. Le grand romancier, très flatté, lui donna toutes les instructions possibles; mais, quoi qu'il en fût, la matelote qu'elle prépara n'approchait point de celle que son maître avait si fort appréciée. Sophie s'assombrit, et commença à insinuer, à mots couverts, que le grand homme se parait aux dépens d'autrui, agissant dans ses hauts faits de cuisine comme dans ses travaux littéraires. Sophie n'était pas illettrée et savait fort bien que les journaux du temps accusaient fréquemment Dumas de laisser ses collaborateurs dans l'ombre pour se mettre beaucoup trop en lumière.

Dumas se défendait sans peine de ces accusations, mais Sophie avait inconsciemment deviné la tactique de l'habile avoué qui recommandait à l'avocat d'injurier le plaignant, le cas de l'accusé étant mauvais; et elle la mit en pratique. « C'est avec sa carpe comme avec ses romans, dit-elle un jour, les autres les font, et il y met son nom. Je l'ai bien vu, c'est un grand diable de vaniteux. »

Or, il n'y avait pas à en douter pour ceux qui ne le connaissaient pas très bien, Dumas était un grand diable de vaniteux; et le digne docteur, ruminant les remarques de sa cuisinière, en arriva à penser que Dumas pouvait bien avoir, dans l'arrière-cuisine, un chef habile préparant les victoires dont son maître se targuait ensuite.

Dumas, sur ces entrefaites, s'était absenté pendant plus d'un mois; mais, un jour ou deux après son retour, il vint au Café de Paris, et, tout naturellement, s'enquit des essais de Sophie. Le docteur y mit quelque réticence, ne se souciant pas d'avouer l'insuccès de son cordon bleu. Il en avait déjà, toutefois, parlé hautement à d'autres, et avait imprudemment raconté les soupçons de Sophie au sujet d'un collaborateur secret de Dumas. Un des assistants fut assez malavisé pour lever ce lièvre. Jamais, pendant nos longues relations, je n'ai vu Dumas dans une telle rage. Mais il se calma presque aussitôt. « Il n'y a qu'une réponse à une accusation pareille, dit-il avec une emphase de l'effet le plus comique, étant donnée la frivolité du cas; il n'y a qu'une réponse : vous viendrez dîner avec moi demain, et vous allez choisir un délégué qui assistera, à partir de trois heures, à la préparation de mon dîner. »

J'étais le plus jeune, le choix tomba sur moi. Mon amitié de toute la vie avec Dumas date de ce jour. A trois heures précises, le lendemain, j'arrivais Chaussée d'Antin; le domestique m'introduisit dans la cui-

sine, où je trouvai déjà le grand romancier, debout, entouré de ses ustensiles, tous reluisants à plaisir; quelques-uns même étaient en argent. A l'exception de la soupe aux choux, dont il s'était occupé, m'avoua-t-il, depuis le matin, tous les éléments du dîner étaient là, dans leur état naturel, les viandes parées ou troussées, les légumes lavés et pelés, mais rien de plus. Il était assisté par sa cuisinière et une fille de cuisine, mais lui-même, les manches retroussées jusqu'au coude, un large tablier autour de la taille, la chemise ouverte et la poitrine à nu, conduisait les opérations. Je ne crois pas avoir jamais rien vu de plus amusant, et cependant j'aurai souvent, au cours de ces notes, à relater les bizarreries de certains grands hommes. Je compris alors que les écrivains qui parlent des *défis* de Carême, de Dugléré et de Casimir, ne se livrent pas simplement au culte de la métaphore.

A six heures et demie parurent les premiers invités; à sept heures moins un quart, Dumas se retira dans sa chambre pour changer de toilette, et à sept heures sonnantes, le domestique annonça : « Monsieur est servi. » Le dîner se composait de la soupe aux choux précitée, de la carpe objet du débat; venaient ensuite un ragoût de mouton à la hongroise, un rôti de faisans et une salade japonaise. Le pâtissier avait fourni le dessert et les glaces. De ma vie, je n'ai si bien dîné, pas même huit jours après chez le docteur Véron, quand la coupable Sophie et lui firent leur amende honorable.

J'ai passé avec ces gens d'esprit de bien agréables soirées, mais je ne m'en rappelle pas de plus délicieuses que cette dernière. Tout le monde était en fort belle humeur; le dîner superbe, quoique, toute comparaison faite, il restât inférieur à celui de Dumas; et en outre, pendant la semaine qui s'était écoulée entre les deux

réunions, un des successeurs du docteur Véron à la direction de l'Opéra, Léon Pillet, avait reçu la plus étrange citation qui ait jamais été inscrite sur les rôles d'un tribunal.

Depuis près de dix-neuf ans, on avait tenté plusieurs fois, mais en vain, de monter le *Freyschütz,* de Weber. Castil-Blaze en avait donné une adaptation sous le titre de *Robin des bois;* d'autres encore avaient essayé; mais jusqu'en 1841 l'œuvre de Weber, même mutilée, n'était pas connue du public de l'Opéra.

A cette époque, M. Émilien Paccini en fit une très bonne traduction, et Hector Berlioz fut chargé d'écrire les récitatifs; car on doit se rappeler que l'opéra de Weber contient des passages parlés, ce qui n'est pas de mise dans un grand opéra. Berlioz s'acquitta de sa tâche avec un goût et un respect pour le plan original de l'auteur qui leur faisaient à tous deux grand honneur; il avait cherché ses thèmes dans l'œuvre même de Weber, notamment dans l'*Invitation à la valse*. Néanmoins, à la représentation, le *Freyschütz* fut misérablement tronqué dans la crainte que le spectacle ne dépassât minuit; car on l'avait d'autre part allongé d'un ballet pour ne pas priver le public du divertissement chorégraphique auquel l'usage lui donnait droit.

Paccini et Berlioz, après avoir vainement protesté, ne remirent plus les pieds à l'Opéra et publièrent hautement leur désapprobation. Ce quasi-*Freyschütz* eut pourtant un certain succès. M. Pillet se frottait les mains d'aise, s'applaudissant de son habileté, lorsque Némésis lui apparut, en la personne d'un visiteur du *Vaterland,* qui, d'un seul coup, abattit la vanité du directeur, coup cruel, et, ce qui était pis encore, parfaitement légal.

Le visiteur n'était rien moins que le comte Tyszkiewicz, un des meilleurs critiques de musique du temps,

directeur de la revue « *Die musikalische Zeitung* », de Leipzig, la plus importante publication musicale du monde entier.

Le comte, alléché par l'affiche et naturellement curieux d'entendre comment des artistes français interpréteraient une œuvre si foncièrement allemande, avait pris son billet, se promettant une agréable soirée. Mais, hélas! trois fois hélas! à peine installé dans son fauteuil, il n'y tint plus et, indigné des libertés prises avec le texte et la partition par les chanteurs, les musiciens et le chef d'orchestre, courut au commissaire de police de service au théâtre, pour exiger, ou l'exécution de l'opéra de Weber dans son intégrité, telle que la promettait l'affiche, ou le remboursement de son argent. N'ayant pu obtenir ni l'un ni l'autre, il requit tout au moins le commissaire de police de dresser procès-verbal de sa plainte, bien déterminé à entamer un procès, et le lendemain tous les journaux reçurent un exposé lithographié de l'affaire avec une demande d'insertion; mais pas un ne fit droit à la requête. Le comte, dépité, prit un avoué, un avocat, et commença les poursuites.

L'affaire en était là au moment du dîner du docteur Véron. Le prochain procès défraya naturellement la conversation, bien que ni la victime de cette plaisanterie ni son avocat ne fussent au nombre des invités. Nestor Roqueplan, qui devait, lui aussi, plus tard, après Léon Pillet, diriger l'Opéra, prédisait le renvoi du plaignant. « On devrait conseiller à l'avocat, disait-il, d'inviter le président et ses assesseurs à venir entendre l'ouvrage avant de rendre leur jugement; s'ils s'y amusent, ils ne concluront pas contre Pillet; s'ils s'y ennuient, ils s'y endormiront, mais n'en voudront point convenir. Et quand bien même leur verdict serait défavorable à Pillet, celui-ci pourrait encore en appeler du chef d'incompétence : un homme s'appelant

Tyszkiewicz n'a pas le droit de plaider au nom de l'harmonie (1). »

Dans une société comme celle qui était réunie autour de la table du docteur Véron, une simple phrase suffisait souvent pour évoquer une foule de souvenirs. Roqueplan avait à peine suggéré cette idée d'inviter les juges à la représentation du *Freyschütz,* que notre hôte reprit : « Je peux vous citer un cas où l'on eut réellement recours à l'expédient dont vous parlez, Roqueplan, et celui qui l'imagina n'était pas, à beaucoup près, aussi malin que vous. C'était un simple pompier qui le trouva pour se tirer d'un bien mauvais pas. Il allait être traduit devant un conseil de discipline pour négligence dans le service. L'aventure eut lieu sous la direction de mon successeur immédiat, Duponchel, à la quatrième ou cinquième représentation de *Guido et Ginevra,* d'Halévy. Un décor prit feu, et seule la présence d'esprit de Duponchel évita la panique et prévint une affreuse catastrophe. On remonta, toutefois, à la cause de l'accident, et l'on découvrit que le brigadier, posté à l'endroit où le feu avait commencé, s'y était endormi. Il convint franchement de sa faute, mais invoqua les circonstances atténuantes : « Que voulez-vous dire par là? lui demanda le capitaine chargé du rapport.

« — Pareille chose ne m'est jamais arrivée, mon capitaine, mais je défie n'importe qui de rester éveillé pendant cet acte. Je ne vous demande pas de me croire sur parole, mais d'essayer vous-même. » Le capitaine es-

(1) Je ne sais si cette argumentation, développée en effet en première instance, par l'avocat de Pillet, sur l'avis de Roqueplan, influa sur la décision de justice; toujours est-il que le jugement rendu, il est vrai, en faveur du plaignant, ne condamna Pillet qu'à sept francs de dommages et intérêts, — c'était le prix d'un fauteuil, — et aux dépens. Il était basé sur ce motif « que le défendeur n'avait pas absolument rempli les conditions du programme ». *L'Éditeur.*

saya. Le capitaine s'assit; mais, deux ou trois minutes après le lever du rideau, on le vit quitter précipitamment la place. Le brigadier ne passa point au conseil; il en fut quitte pour une sévère réprimande, et l'on tint l'affaire secrète, par considération pour Halévy.

« J'ajouterai, dit le docteur Véron, que le pompier est loin d'être mauvais juge en matière théâtrale, car il ne quitte jamais la scène plus de trois ou quatre soirées de suite. Je me rappelle très bien que Meyerbeer, pendant les répétitions de *Robert le Diable,* causait souvent avec eux. Chose assez curieuse, il faisait quelquefois de légers changements après ces conversations. Je ne veux pas dire que le grand compositeur en agissait ainsi d'après leurs inspirations, mais je n'en serais pas autrement étonné. »

Alexandre Dumas, en l'honneur duquel, ne l'oublions pas, le dîner était donné, avait une excellente mémoire : il paraît que, quelques années plus tard, il se souvint de l'anecdote pour la mettre à profit. Voici l'histoire, telle que son fils nous la rapporta par la suite. En compagnie de quelques amis de son père, il assistait à la première des répétitions générales des *Trois Mousquetaires* à l'Ambigu-Comique. Ce n'était pas une répétition générale proprement dite, les acteurs n'étant pas costumés, et la toile de fond et les coulisses constituant toute la mise en scène. Pendant les six premiers tableaux, le casque brillant d'un pompier dissimulé derrière une coulisse et écoutant de toutes ses oreilles, avait attiré leur attention. L'auteur l'avait également remarqué. Vers le milieu du septième tableau, le casque disparut subitement; Dumas, qui s'en était aperçu, aussitôt l'acte fini, se mit à la recherche du pompier. « Pourquoi êtes-vous parti? lui demanda-t-il. — Parce que je ne m'amusais plus », répondit l'homme avec candeur, ignorant qui l'interrogeait. — « ... Et voilà mon père, racontait le jeune Dumas, qui court s'en-

fermer dans le cabinet du directeur, ôte son habit, son gilet et ses bretelles, défait le col de sa chemise, — il ne pouvait pas travailler autrement, — envoie chercher le manuscrit du septième tableau, et, au grand ébahissement de Béraud (1), le déchire et le jette au feu.

« Que faites-vous? gémit le malheureux directeur. — Vous le voyez, ce que je fais; je détruis le septième tableau, il n'amuse pas le pompier. Je sais ce qu'il lui faut. »

Et une heure et demie après, à la fin de la répétition, on distribuait aux acteurs le nouvel acte à étudier.

Je suis revenu, par une voie détournée, à l'auteur de *Monte-Cristo,* parce que « tout chemin avec moi mène à Dumas ». Il compte, je l'ai dit déjà, dans les plus heureux de mes souvenirs, et, je puis bien l'avouer après un si long laps d'années, j'aurais gaiement sacrifié mes relations avec toutes les autres célébrités de l'époque, — David d'Angers, peut-être, excepté, — pour l'amitié de Dumas père. Il est resté pour moi le type du Français avec toutes ses bonnes qualités et bien peu de ses défauts. Il était absolument impossible avec lui d'être triste, et il ne faut pas croire que son animation et sa belle humeur fussent intermittentes ou réservées aux réunions nombreuses. Il était la vivante expression de ce que les Français ont si justement appelé *la joie de vivre,* joli mot qui ne s'applique guère à ceux qui ont dépassé le printemps de la vie. Chez Dumas, cette joie était chronique et ne l'abandonna que peu de mois avant sa mort.

J'allai le voir, je m'en souviens, peu après le dîner dont je viens de parler. Il avait transporté ses pénates à Saint-Germain et n'était à Paris que pour quelques jours.

(1) Antony Béraud, littérateur et auteur dramatique, fut directeur de l'Ambigu de 1841 à 1848. *L'Éditeur.*

« Monsieur est-il chez lui? demandai-je au domestique.

— Il est dans son cabinet, monsieur, me répondit-il; monsieur peut entrer. »

Au même instant, le bruit d'un grand éclat de rire nous parvint de l'intérieur de l'appartement, et j'ajoutai : « Je préfère attendre que M. Dumas soit seul.

— Monsieur n'a personne; il travaille, me dit en souriant le domestique; monsieur rit souvent ainsi en travaillant. »

Et c'était vrai : Dumas était seul, ou plutôt en tête-à-tête avec un de ses héros dont les saillies le faisaient, littéralement, mourir de rire.

Le travail était pour lui, comme au reste tout ce qu'il entreprenait, un véritable plaisir. Il chassait, un jour, depuis six heures du matin, entre Villers-Cotterets et Compiègne, et avait tué vingt-neuf pièces de gibier. « Je veux faire la trentaine, dit-il, et j'irai dormir, car je suis las. » Quand il eut tué sa trentième perdrix, il se dirigea lentement vers la ferme, où son fils et ses amis le retrouvèrent quatre heures plus tard, se rôtissant devant le feu, les pieds sur les chenets, et tournant ses pouces.

« Qu'est-ce que tu fais donc là, assis de la sorte? lui demanda son fils.

— Ne le vois-tu pas? je me repose.

— As-tu dormi?

— Non, je n'ai pas pu; il est impossible de dormir ici; c'est un bruit infernal; avec les moutons, les vaches, les cochons et le reste, il n'y a pas moyen de fermer l'œil.

— Alors, tu es là, depuis quatre heures, à tourner tes pouces?

— Non, j'ai écrit une pièce en un acte. » La pièce en question était *Romulus,* qu'il donna à Régnier pour être lue à la Comédie française sous un pseudonyme,

et comme l'œuvre d'un jeune auteur inconnu. Elle fut reçue à l'unanimité.

C'est un fait connu et attesté par les livres de comptabilité de la Compagnie du chemin de fer de l'Ouest, que, pendant les trois années du séjour de Dumas à Saint-Germain, les recettes augmentèrent de vingt mille francs par an. On a objecté, il est vrai, que c'était alors le début des chemins de fer, que cette augmentation était normale et se serait tout aussi bien produite sans la présence de Dumas dans l'ancienne résidence royale; mais il est curieux de constater que, du jour où il la quitta, le trafic des voyageurs retomba au total antérieur. Dumas avait, à la lettre, galvanisé la vieille ville endormie. Il avait acheté le théâtre, où les artistes de la Comédie française, avant de souper avec lui, venaient donner *Mademoiselle de Belle-Isle* ou les *Demoiselles de Saint-Cyr,* au profit des pauvres. Après le souper, on tirait deux fois par semaine, sur la terrasse, des feux d'artifice qu'on apercevait de Paris et de Versailles. Étonné et ravi, Louis-Philippe était bien tenté d'attribuer ce changement au bienfait de son règne. Mais comment la même résurrection ne se produisait-elle pas à Versailles, dans ce grand et superbe Versailles dont on avait ouvert au public les galeries de peinture, fraîchement restaurées, et où l'on faisait jouer les grandes eaux, chaque premier dimanche du mois? Le roi n'y comprenait rien.

Il envoya chercher M. de Montalivet et lui confia que, charmé du reste de la prospérité renaissante de Saint-Germain, il ne serait pas fâché de voir Versailles un peu plus gai.

« Vous le désirez vraiment, Sire? lui demanda le ministre.

— Non seulement je le désire, mais je vous avoue que cela me ferait un réel plaisir.

— Eh bien, Sire, Alexandre Dumas vient d'être con-

damné à quinze jours de prison pour infraction à ses devoirs de garde national : ordonnez-lui de passer cette quinzaine à Versailles, et je garantis à Votre Majesté que Versailles s'animera. »

Louis-Philippe se montra rebelle à cette inspiration. Le seul membre de la famille d'Orléans à qui Dumas fût vraiment sympathique était le fils aîné du roi, dont la mort prématurée affecta vivement le grand romancier; il avouait cependant regretter l'homme et non le futur roi; mais, tout en professant hautement ses sentiments républicains, il n'oublia jamais ce qu'il devait à Louis-Philippe, ni l'amitié que celui-ci lui avait témoignée, n'étant encore que duc d'Orléans. Je suis même tenté de croire que Dumas eût plutôt exagéré sa reconnaisance. Lorsqu'en 1847 il lui prit fantaisie d'entrer au Parlement, il pensa naturellement à la petite ville qui avait tant bénéficié de son séjour, à Saint-Germain, et Saint-Germain le renia. On le trouvait trop immoral. Dumas attendit patiemment une autre occasion, qui ne se présenta que l'année suivante, après l'abdication de Louis-Philippe. Tenant alors une réunion d'électeurs à Joigny, il fut sommé par un certain M. de Bonnelière de démontrer comment il conciliait son titre de républicain avec celui de marquis de la Pailleterie, et avec le fait d'avoir été secrétaire du duc d'Orléans, quoiqu'il n'eût jamais, en réalité, occupé une position de cette importance dans la maison d'Orléans. Voici, telle que la donnèrent les journaux du temps, la réponse qu'il fulmina :

« Sans doute, répliquait-il, de sa façon prime-sautière et goguenarde, je m'appelais autrefois le marquis de la Pailleterie, nom que je tenais de mon père et dont j'étais très fier, n'ayant pas pu me faire encore un nom glorieux qui m'appartînt en propre. Mais maintenant que je suis quelqu'un, je m'appelle Alexandre Dumas, tout court; et tout le monde me connaît, vous comme

les autres, — vous, absolument ignoré, qui n'êtes venu que pour vous vanter demain, après m'avoir insulté ce soir, de connaître le grand Dumas. Si c'était là votre ambition, vous auriez pu la satisfaire sans manquer aux règles de la courtoisie la plus élémentaire. » Quand les applaudissements provoqués par cette réplique eurent cessé, Dumas continua : « Il est hors de doute aussi que j'ai été le secrétaire du duc d'Orléans, et que j'ai été comblé de faveurs par sa famille. Citoyens, si vous ignorez le sens de cette expression, *la mémoire du cœur,* permettez-moi de proclamer ici hautement que je ne l'ignore pas et que j'ai voué à cette royale famille tout le dévouement dont est capable un homme d'honneur. »

Mon intention n'est pas, certes, d'esquisser ici le portrait d'Alexandre Dumas politicien, car je crois qu'il était peu fait pour la carrière politique; je veux cependant citer encore quelques lignes du discours dont je viens de donner des extraits; ces paroles, prononcées il y a trente-cinq ans, ne peuvent manquer de frapper le lecteur par leur sagacité jusqu'à un certain point prophétique : « Géographiquement, disait-il, examinant la situation politique de l'Europe, géographiquement, la Prusse a la forme d'un serpent, et comme lui elle semble engourdie tandis qu'elle concentre ses forces pour tout engloutir autour d'elle, — le Danemark, la Hollande, la Belgique; quand elle aura englouti tout cela, vous verrez que l'Autriche sera dévorée à son tour, et peut-être aussi, hélas! la France. »

Ces derniers mots, comme on peut l'imaginer, soulevèrent une tempête de sifflets; l'orateur n'en tint pas moins, jusqu'à minuit, son auditoire sous le charme.

Un candidat parlementaire, quelque éloquent qu'il soit, qui jette ses électeurs dans la rivière quand ils viennent à l'ennuyer, était, même à cette période troublée, chose assez nouvelle, et c'est pourtant ainsi que Dumas, après la réunion, traita deux braillards, pour

leur montrer que sa poigne aristocratique valait bien leurs poignes de plébéiens.

Peu d'années après, dans un dîner chez Dumas, rue d'Amsterdam, je rencontrai un M. du Chaffault qui avait été témoin oculaire de cette scène, ainsi que de tout ce qui s'était passé dans cette mémorable journée. Le matin de ce jour, M. du Chaffault n'avait jamais vu le grand romancier; le soir, il était son ami pour la vie. C'est un exemple de plus de cette irrésistible fascination que Dumas exerçait sur tous ceux qui se trouvaient en rapport avec lui; car enfin le début de cette amitié coûta à M. du Chaffault six cents francs, montant des dépenses de cette partie de la campagne électorale. Cette histoire, telle qu'elle nous fut racontée l'après-midi suivante, au Café Riche, par M. du Chaffault, au docteur Véron, à Joseph Méry et à moi, est trop bonne pour être passée sous silence. Je la transcris aussi exactement que possible.

« J'avais alors près de vingt-quatre ans, pas grand'-chose à faire, et des revenus modérés. On réparait mon habitation, à quelques lieues de Sens, et j'avais pris mes quartiers dans le principal hôtel de la ville. C'était en avril 1848, au moment des premières élections de la seconde République. Il y avait beaucoup d'agitation, ce qui ne me déplaisait pas, quoique je ne prisse aucun intérêt aux affaires politiques. J'étais encore au lit, un matin, quand vers six heures, sans qu'on eût frappé, la porte de ma chambre s'ouvrit violemment, et quelque chose comme un grand colosse noir se dressa devant moi. J'avais un pistolet à portée de la main et je tentais de l'atteindre, quand le monstre parla : « N'ayez pas « peur, dit-il, je suis Alexandre Dumas. On m'a dit « que vous étiez un bon garçon, et je viens vous « demander un service. »

« Je n'avais jamais vu Dumas, mais, d'après un portrait de lui, je le reconnus aussitôt : « Vous

« m'avez souvent beaucoup amusé, lui dis-je, mais « j'avoue qu'aujourd'hui vous m'avez fait peur. Que « voulez-vous, au nom du ciel, à cette heure indue?

« — J'ai couché ici, me répondit-il, j'ai débarqué à « minuit, et je pars à l'instant pour Joigny afin d'as- « sister à une réunion électorale. Je me présente dans « votre département. »

« Je sautai à bas du lit, Dumas me tendit mon pantalon, et comme je prenais mes bottes : « Oh! pen- « dant que j'y pense, je suis venu vous demander une « paire de bottes; en sautant en voiture, l'une des « miennes s'est complètement détériorée, et il n'y a « pas de magasins ouverts. »

« Comme vous pouvez le voir, je suis loin d'être un géant, et Dumas en est un. Je le lui fis observer, mais il ne me répondit même pas. Il avait aperçu trois ou quatre paires de bottes sous la table de toilette, et en un clin d'œil il avait choisi la meilleure paire, l'avait enfilée, me laissant ses vieilles chaussures absolument usées, mais que je conserve chez moi dans ma bibliothèque. Je les montre à mes visiteurs comme le mille et unième volume d'Alexandre Dumas (1).

« Du moment où il eut pris mes bottes, nous fûmes aussi bons amis que si nous nous étions connus depuis nombre d'années; Dumas, lui, me tutoyait comme si nous avions été à l'école ensemble.

« — Vous allez à Joigny? lui dis-je, j'y connais pas « mal de monde.

« — Tant mieux, car je vais t'emmener avec moi. »

« N'ayant pas à aller plus loin que Joigny, et voyageant dans la voiture de mon nouvel ami, je ne jugeai pas nécessaire de me pourvoir d'un supplément de fonds; j'avais au plus cinq ou six cents francs dans ma poche.

(1) Alexandre Dumas avait le pied étonnamment petit. — *L'Éditeur.*

Un instant après, nous étions en route, et les trois premières heures me parurent autant de minutes. A chaque maison de campagne devant laquelle nous passions, c'était un flot d'anecdotes et de légendes, ayant trait à ses propriétaires, entremêlées de réflexions bizarres et d'épigrammes. Au premier changement de chevaux, le secrétaire de Dumas paya. Au second, à Villevailles, Dumas me dit : « As-tu vingt francs de « monnaie ? » Tout naturellement, je pris ma bourse, je payai et j'inscrivis sur mon carnet : « Alexandre Du- « mas, vingt francs. » Je m'aperçus bientôt que j'aurais pu m'épargner cette peine, car, au moment de notre arrivée à Joigny, il s'éloigna précipitamment sans s'occuper de rien. Le postillon se tourna vers moi pour recevoir le prix de sa course, je payai et j'écrivis de nouveau : « Alexandre Dumas, trente francs. »

« La première réunion était fixée à quatre heures, au théâtre. On s'adressa à moi pour la location de la salle, pour le gaz. Je continuai à payer, mais sans prendre note des *item,* me disant : « Quand je serai au bout de « mes six cents francs, ma petite excursion sera ter- « minée, et je retournerai à Sens. » Ma petite excursion ne dépassa pas une journée, car j'eus à régler la note du dîner à l'hôtel du Duc de Bourgogne. Dumas avait invité tous ceux qui s'étaient trouvés sur son chemin.

« Je ne regrette qu'une chose, c'est de n'avoir pas eu, ce matin-là, dix mille francs dans ma poche, afin de prolonger mon voyage une semaine ou deux. Mais le lendemain matin, ma bourse était vide et *notre défaite était certaine.* Je m'étais déjà identifié avec les aspirations de Dumas, et je rentrai à Sens, ravi de l'avoir vu, d'avoir parlé à cet homme de génie, qui est plus riche que tous les millionnaires du monde réunis, car, ne s'inquiétant jamais de rien, il ignore absolument les soucis d'argent. Trois mois après, l'imprimeur de Joigny tirait sur moi pour cent francs de bulletins de vote, que je

n'avais naturellement pas commandés, mais dont j'acquittai la traite aussi joyeusement que toutes les autres factures. J'ai conservé cette traite avec les vieilles bottes : ce sont les souvenirs des deux premiers jours de mon amitié avec ce bien cher ami. »

Au premier abord, tout ceci pourrait faire croire que nous avons affaire à un véritable Harold Skimpole, mais personne ne ressemblait moins qu'Alexandre Dumas au héros de Dickens. M. du Chaffault le dépeint à merveille quand il dit qu'il ne prenait aucun souci de l'argent, pas même du sien.

« Mon biographe, disait souvent Dumas, ne manquera pas de signaler que j'étais un *panier percé,* mais il oubliera, je n'en doute pas, d'ajouter que, en règle générale, ce n'était pas moi qui faisais les trous. »

Les biographes n'ont pas été tout à fait aussi injustes. Malheureusement, peu connaissaient Dumas intimement, et ils étaient si occupés à dépeindre l'auteur dramatique et le romancier qu'ils ont négligé l'homme. Ils auraient pu citer pas mal de traits prouvant l'imprévoyance personnelle de Dumas et sa générosité envers les autres, en questionnant ses familiers. D'un autre côté, ces derniers eux-mêmes ne savaient ces histoires que d'une manière incomplète; les dire toutes serait impossible, car personne, et je n'en excepte pas Dumas lui-même, ne connaissait la moitié des gens qu'il avait obligés. Dans cet appartement de la rue d'Amsterdam, dont je viens de parler, il y avait toujours table ouverte, et s'y asseyait qui voulait. Combien de fois n'ai-je pas entendu Dumas demander, lorsqu'un des convives avait quitté la table : « Qui est-ce? Savez-vous son nom? »

Qui que ce soit, arrivant avec un ami, ou recommandé par lui, ou même par une simple connaissance, et surtout si cette connaissance portait jupons, était immédiatement invité, suivant l'heure, à déjeuner ou à dîner. Le comte de Cherville m'a raconté que, Dumas

s'étant installé à la Varenne-Saint-Hilaire, sa note de boucherie, pour le second mois de son séjour, s'éleva à onze cents francs. Rappelons que sa maison se composait alors seulement de deux secrétaires et de trois domestiques, qu'à cette époque l'argent avait plus de valeur qu'aujourd'hui, surtout en province, où l'on peut vivre encore maintenant à très bon marché. C'est pour cela que, pendant une de ces crises financières qui étaient périodiques chez Dumas, M. de Cherville l'avait décidé à quitter momentanément Paris, pour s'installer chez lui. Tout alla assez bien tant qu'il fut l'hôte de M. de Cherville; mais, le pays lui ayant plu, il loua une maison et la meubla de la cave au grenier de la façon la plus coûteuse, et comme s'il avait dû y finir ses jours. Indépendamment du mobilier, il dépensa de quinze à dix-huit mille francs en tentures, peintures et réparations. Les parasites et les harpies que M. de Cherville avait tenus à distance fondirent sur lui comme un essaim de sauterelles. « Et combien de temps, ajoutait M. de Cherville, pensez-vous que Dumas resta dans son nouveau domicile? Trois mois, ni plus, ni moins. La vente du mobilier n'atteignit pas le quart du prix d'achat; les réparations, les décorations intérieures, etc., furent absolument perdues, car le nouveau locataire refusa d'en rembourser un centime, et Dumas, ayant pris la fantaisie d'aller en Italie, ne voulut pas entendre parler d'attendre qu'il s'en présentât un autre plus généreux ou plus consciencieux, dans la crainte d'avoir encore sur les bras le loyer de la maison. J'étais là, heureusement, pour veiller à ce qu'il touchât le prix de la vente du mobilier. »

Cette dernière phrase demande une explication, car généralement, quand un homme vend son bien, il en empoche l'argent. Mais avec Dumas les choses en allaient autrement, et, sauf dans la circonstance précédente, il ne disposa jamais de l'ameublement de sa

maison. La divinité présidant au logis l'emportait invariablement en faisant place à celle qui devait lui succéder, et ces changements de règnes avaient lieu une fois ou deux par an. « La reine est morte, vive la reine! » La nouvelle souveraine devait au début se contenter de murs dénudés et d'un confort restreint; peu à peu le nid se garnissait, et « il n'y avait rien de changé en la demeure, sauf le nom de la maîtresse ».

En conséquence, bien qu'Alexandre Dumas n'ait pas, pendant quarante ans, gagné moins de deux cent mille francs par an; bien qu'il ne fût ni joueur, ni buveur, ni même fumeur; malgré sa sobriété, qui était grande, en dépit de ses prétentions culinaires, — le bœuf bouilli sauté était son plat favori, — les avertissements et les sommations pleuvaient sur lui dru comme grêle, et il était souvent sans le sou.

M. du Chaffault me raconta un jour, à ce sujet, une scène qui vaut la peine d'être répétée. Il causait avec Dumas, dans son cabinet, quand on introduisit un visiteur. C'était un réfugié italien, homme de lettres, à moitié mort de faim. M. du Chaffault ne pouvait bien suivre la conversation, car ils parlaient italien. Tout à coup, Dumas se leva, se dirigea vers le mur auquel était accrochée une superbe paire de pistolets. Il en prit un, que le visiteur emporta, à la grande surprise de M. du Chaffault. Quand il fut parti, Dumas se retourna vers son ami : « Il n'avait pas un sou, moi non plus; je lui ai donné ce pistolet.

— Ciel! vous ne lui avez pas conseillé de se brûler la cervelle! » s'écria M. du Chaffault.

Dumas éclata de rire : « Mais non, je lui ai dit simplement de le vendre ou de l'engager, et de me laisser le second pour le cas où quelque autre pauvre diable viendrait crier famine pendant que je suis si terriblement à sec. »

Et toutefois, dans ce même logement de la rue d'Am-

sterdam, que Dumas fût gêné ou non, le déjeuner, commencé en général vers onze heures et demie, ne finissait guère avant quatre heures et demie, parce que, les convives se succédant sans interruption, il fallait sans cesse renouveler le menu; aussi une communication était-elle établie entre la cuisine et la boucherie pour obtenir plus vite les suppléments de biftecks et de côtelettes.

Était-il étonnant, dans ces conditions, qu'il y eût avalanche d'assignations, de citations et autres pièces de procédure? A dire vrai, personne ne s'en occupait, pas même celui des quatre secrétaires dont c'était l'attribution spéciale. Si je me rappelle bien, il s'appelait Hirschler. Les trois autres étaient Rusconi, Viellot et Fontaine. Hirschler était par malheur aussi insouciant que son maître, et, jusqu'à l'apparition de l'huissier, aussi indifférent. Ces officiers ministériels manifestaient d'ailleurs une étonnante urbanité. Je fus témoin d'une entrevue entre l'un d'eux et Hirschler, car le logis de Dumas était littéralement la maison de verre du philosophe. Là, point de secret, pas de squelette dans l'armoire; les périodes de gêne et d'abondance se laissaient voir au grand jour.

L'homme de loi et Hirschler commencèrent par se serrer la main : c'étaient de vieilles connaissances; il eût été difficile de trouver dans Paris un huissier qui ne fût pas une vieille connaissance de Dumas. Après cette amicale effusion, notre homme prévint Hirschler qu'il venait pour opérer la saisie.

« La saisie?... En sommes-nous déjà là? dit Hirschler. Attendez un instant, je vais voir. » Et il se rendit dans la cuisine ; les papiers timbrés étaient jetés pêle-mêle dans le profond tiroir d'un grand buffet de chêne, tous, indistinctement, sitôt reçus, pour être repêchés quand sonnait le « quart d'heure de Rabelais » ; jamais avant.

« Vous avez raison, lui dit Hirschler sans paraître le moins du monde tourmenté ou préoccupé. Je ne croyais vraiment pas en être là. Il faut que je vous demande encore une minute. Je pense que le tiers ou le quart de la somme suffira pour le moment ?...

— Ah ! je ne sais pas, répondit l'huissier avec la plus exquise courtoisie. Voyez ce que vous pouvez faire. Je suppose qu'avec le tiers je pourrai arrêter pour un temps les poursuites. »

Il était rare qu'on pût trouver à la maison le tiers ou le quart de la somme due; il fallait envoyer quelqu'un chez Cadot, l'éditeur, ou chez le caissier du *Moniteur*, du *Constitutionnel* ou du *Siècle*. En attendant, on régalait l'huissier de la plus somptueuse manière, et quand le messager revenait avec la somme en question, Hirschler et l'huissier se serraient de nouveau la main, en se disant le plus cordial *au revoir*.

Au bout de quelques mois, le même huissier rentrait en scène. La comédie avait parfois jusqu'à douze représentations, si bien qu'on peut affirmer en toute sécurité que Dumas, à cause des frais, paya six ou sept fois le montant réel de certaines de ses dettes.

Il touchait bien quarante, cinquante et jusqu'à soixante centimes pour la ligne de soixante lettres; quelquefois même, plus rarement, soixante-quinze centimes; mais, malgré cela, comment suffire à tant de prodigalité et d'imprévoyance?... De plus, un tiers de cet argent allait aux collaborateurs de Dumas, un autre tiers à ses créanciers; le reste seulement était pour lui.

Je me suis attardé à parler de Dumas; une dernière histoire, et je lui dirai adieu.

Eût-il possédé à lui seul la fortune réunie de tous les Rothschild qu'il aurait trouvé moyen de la gaspiller, non pas, certes, égoïstement, mais, à coup sûr, il l'aurait donnée ou laissé prendre. Il n'avait pas la plus légère notion de la valeur de l'argent. Je le connaissais

depuis un an, quand j'allai le voir à Saint-Germain, où il était malade.

Son chien l'avait grièvement mordu à la main droite; il était au lit et obligé de dicter. Son fils venait de le quitter, il m'en informa, en ajoutant : « Quel cœur d'or, cet Alexandre! » Voyant que je ne lui demandais pas la cause de cette exclamation élogieuse, il me raconta, poursuivant sa pensée :

« Ce matin, j'ai touché six cent cinquante francs. Alexandre partait pour Paris; il me dit : — Je vais prendre cinquante francs.

« J'avais mal entendu, je lui réponds : — Ne prends pas tant que cela, laisse-moi cent francs.

« — Que veux-tu dire, père? me demande-t-il. Je te dis que je prends cinquante francs. — Et moi :

« — Ah! pardon. J'avais compris que tu en prenais six cents. »

Il aurait regardé comme la chose la plus naturelle du monde que son fils prît six cents francs et lui en laissât cinquante.

Il avait trouvé tout naturel aussi, lorsque ce fils avait huit ans, de se poser douze sangsues sur le bras pour vaincre la terreur que ce remède inspirait à l'enfant. On en avait ordonné, à la suite d'un accident, au petit Alexandre, qui refusait énergiquement de se soumettre à cette médication. En vain le père lui affirmait que cela ne faisait pas mal : « Alors, mets-en toi-même, et j'en mettrai aussi. » Le géant releva ses manches et fit ce que voulait l'enfant.

CHAPITRE IV

Le docteur Louis Véron. — Meyerbeer. — La Taglioni. — Aventures d'une danseuse en Russie. — Flotow et M. de Saint-Georges. — L'hôtel Castellane et quelques salons de Paris sous le règne de Louis-Philippe.

Après Dumas, la figure dominante dans mes souvenirs de cette époque, est le docteur Louis Véron, fondateur de la *Revue de Paris* (1), directeur de l'Opéra, qui ne fut jamais si brillant que sous sa direction ; le docteur Véron qui, comme on l'a dit, tint, pendant la première moitié du dix-neuvième siècle, autant de place dans la chronique parisienne que Napoléon Ier dans l'Histoire de France ; le docteur Véron, enfin, qui fut bien la figure la plus originale qu'ait jamais produite une société civilisée. Seul, peut-être, à un certain point de vue, Phinéas Barnum pourrait lui être comparé, mais Véron était infiniment supérieur par l'éducation, le tact et les manières.

Le docteur Véron a publié ses *Mémoires* en six gros volumes, auxquels, quelques années après, il en ajouta un septième. Du commencement à la fin, ces souvenirs fourmillent de faits intéressants, plus encore pour ceux qui n'ont pas connu intimement l'auteur ni vécu aux temps qu'il raconte que pour ses amis ou ses contemporains. Car ces derniers sont tentés de rééditer,

(1) La *Revue de Paris* parut avant la *Revue des Deux Mondes*, à qui, en quelque sorte, elle ouvrit la voie.

en les lisant, le mot de Diderot recevant le portrait de son père : « Voilà bien mon père du dimanche, j'aimerais avoir mon père de tous les jours. » C'est qu'en effet le peintre avait représenté le digne coutelier de Langres avec son plus bel habit et sa perruque de cérémonie, et non comme son fils avait l'habitude de le voir. Le docteur Véron des *Mémoires* n'est pas le docteur Véron du Café de Paris, ni de cette avant-scène de l'Opéra, où il ronflait si bien, en duo avec Auber, « gardant mieux la mesure que le grand compositeur lui-même »; ce n'est pas notre docteur Véron, plein de préjugés, de superstitions, et uniformément bienveillant pour ce motif, « que la bienveillance est, en général, le meilleur des placements » : au lieu du joyeux pessimiste que nous avons connu, il s'y montre en bourru bienfaisant, tel d'ailleurs que le dépeignaient les journalistes de l'époque ; en un mot, il se donne dans son livre des airs de philanthrope, tandis qu'il était, en réalité, un homme d'affaires consommé, au cœur assez sec, et qui, s'il faisait le bien parfois à la dérobée, ne craignait cependant pas trop qu'on le sût.

Son habileté ne fut pour rien dans l'événement qui servit de point de départ à sa célébrité. J'étais alors un petit garçon, mais j'ai si souvent, depuis, entendu discuter la chose, par des personnes autorisées, que je peux affirmer ce que j'avance. En juin 1831, le docteur Véron prit la direction de l'Opéra, qui avait été jusqu'alors gouverné à la mode de l'ancien régime, c'est-à-dire par trois gentilshommes de la maison du Roi avec un directeur actif, placé sous leurs ordres. L'excédent de dépense tombait à la charge du budget privé. Louis-Philippe transféra cette responsabilité à l'État, en la limitant. Les trois gentilshommes de sa maison furent remplacés par un commissaire royal, et le subside annuel fut fixé à 812,500 francs, somme assez ronde, réduite depuis à huit cent mille francs.

A l'arrivée du docteur Véron aux affaires, le *Robert le Diable,* de Meyerbeer, était ce qu'on appelle en termes de théâtre *monté,* ou sinon monté, du moins définitivement reçu. On n'avait encore à Paris entendu du nouveau maestro qu'un seul opéra : *Il Crociato in Egitto.*

Malgré son sens artistique, il est difficile de dire, après tant d'années, si le docteur Véron fut très frappé du chef-d'œuvre du compositeur allemand. On a souvent soutenu le contraire, parce qu'il insista auprès du gouvernement pour obtenir une indemnité de quarante mille francs destinés à couvrir les premiers frais. Étant donné l'homme, cela ne prouvait rien du tout. Il pouvait avoir été profondément convaincu du mérite de *Robert le Diable,* et avoir eu une confiance absolue en sa réussite devant le public, — bien que le directeur le plus expérimenté ne puisse en aucun cas se flatter d'avance d'un succès, — sans se priver pour cela de solliciter les quarante mille francs du ministre, sous ce prétexte que la représentation de l'opéra lui était imposée par un traité de son prédécesseur. Je dois ajouter, à l'honneur du docteur Véron, qu'il aurait pu éviter la lutte qu'il eut à soutenir contre le ministre, en s'adressant à Meyerbeer lui-même, qui lui eût donné cette somme sans la moindre hésitation, plutôt que de voir le succès de son œuvre compromis par une mise en scène insuffisante.

Le grand musicien en était toujours cependant à se demander s'il fallait voir dans les costumes somptueux et les décors magnifiques un éloge implicite de la valeur musicale de ses compositions... ou le contraire. Il existe à ce propos une anecdote très caractéristique. A l'une des dernières répétitions de *Robert le Diable,* Meyerbeer semblait tout bouleversé. Après la belle scène du cloître de Sainte-Rosalie, saisi par l'effet fantastique de la lugubre procession des nonnes sortant de leurs tombeaux, il va trouver Véron.

« Mon cher directeur, lui dit-il, je vois bien que vous ne comptez pas sur l'opéra lui-même ; vous cherchez un succès de grand spectacle.

— Attendez le quatrième acte », réplique Véron, qui était la logique même.

Le rideau se lève sur le quatrième acte, et qu'aperçoit Meyerber?... Au lieu du vaste et grandiose appartement qu'il avait imaginé pour Isabelle, princesse de Sicile, un décor mesquin, misérable, à peine digne d'un théâtre de second ordre.

« Décidément, mon cher directeur, s'écrie-t-il alors, les traits contractés et avec une teinte d'amertume dans la voix, je vois bien que vous n'avez pas foi en mon œuvre ; vous n'avez pas même fait la dépense d'un décor neuf ; il fallait me le dire, je l'aurais payé bien volontiers. »

Et il l'aurait payé vraiment, car il était à la fois fort riche et fort généreux.

« C'est une drôle de chose, disait lord X... en entrant un matin au Café de Paris, bien des années après ; il y a certains jours de la semaine où la rue Le Peletier regorge de mendiants, et ce qui est plus singulier encore, ils ne font aucune attention à moi ; je passe au milieu d'eux sans avoir à mettre la main à la poche.

— Je parierais, s'écria Roger de Beauvoir, qu'on joue ce soir *Robert le Diable* ou les *Huguenots,* et je vous donne pourtant ma parole que je n'ai pas vu l'affiche.

— Mais oui, on joue ce soir les *Huguenots,* reprit lord X... ; mais quel rapport y a-t-il entre ces deux faits?... Les mendiants de Paris n'ont jamais, que je sache, manifesté une prédilection particulière pour les opéras de Meyerbeer, ni retenu des places les jours de représentation.

— Voici la chose, expliqua de Beauvoir : Meyerbeer — comme Rossini — ne manque jamais de venir le matin regarder l'affiche, et quand il y voit son nom, il

est dans un tel ravissement qu'il vide ses poches jusqu'à son dernier sou. Malgré tant d'années de succès, il craint toujours que le goût du public pour sa musique soit une fantaisie passagère; chaque représentation nouvelle diminue son appréhension, et trouvant qu'il ne saurait s'en montrer assez reconnaissant envers la Providence, il manifeste sa gratitude par des aumônes. »

Je tins à vérifier ce bizarre récit de Roger de Beauvoir; il était parfaitement exact.

Pour en revenir au docteur Véron, il est certain qu'il monta de son mieux *Robert le Diable;* c'est à cet opéra et au talent de Taglioni qu'il dut sa fortune. Constatons aussi, pour ne pas le frustrer d'une part de sa gloire, que, sans lui, le succès de cette grande œuvre eût été moins éclatant; beaucoup de ses prédécesseurs et de ses successeurs ont eu, ou auront, chance pareille, sans savoir en profiter, ni dans l'intérêt du public, ni dans celui de l'art lyrique.

Ce n'est pas au hasard que j'ai comparé le docteur Véron à Phinéas Barnum. Véron fut réellement l'inventeur du *puffisme* de la presse, de ce journalisme personnel qui relate jusqu'aux moindres faits et gestes de l'homme devenu populaire; coutume si bien passée dans nos mœurs qu'elle est aujourd'hui poussée jusqu'à l'excès. Tous les subordonnés ou collaborateurs de Véron bénéficiaient des avantages de ce système, leur gloire étant réflexe et rejaillissant sur lui. Un artiste remplaçant au pied levé un confrère malade, un machiniste sauvant la situation par sa présence d'esprit dans une circonstance critique, n'avait pas seulement son paragraphe dans le journal du lendemain, mais bien une colonne entière, où étaient narrés tous les faits saillants de sa vie et de sa carrière. C'était le système de Frédéric le Grand et du premier Napoléon, qui enre-

gistraient les hauts faits du moindre de leurs soldats comme ceux du plus illustre général, avec cette différence pourtant que quelquefois le conquérant français jugeait à propos de les taire, ce qui n'arrivait jamais au docteur Véron. Lorsque l'idée me prit de rédiger ces notes, je parcourus plusieurs liasses de journaux, et je ne sais si j'en trouvai un seul, de 1831 à 1835, qui ne contînt quelque long article concernant l'Opéra et son directeur. Cela me rappelait invinciblement ces bulletins que le grand Napoléon dictait sur le champ de bataille. J'ai aussi une collection d'affiches relatives à cette même brillante période de l'Opéra. Évidemment, comparée aux effusions éloquentes et aux moyens ingénieux qu'emploient les directeurs contemporains pour amorcer le public, les réclames de Véron étaient de simples jeux d'enfant ; c'était l'aube de l'art du puffisme, le public moins blasé avalait avidement l'hameçon. Voici quelques annonces qui nous semblent dignes d'être transcrites à titre de documents :

Demain, dernière représentation de..., qui, désormais, ne jouera plus qu'à de rares intervalles.

Demain, vingtième représentation de..., la dernière irrévocablement avant le départ de M...

Demain, septième représentation de M... Rentrée de Mme...

Demain, quinzième représentation de... par tous les principaux artistes de la création.

Demain, trentième représentation de... La troisième scène du second acte sera jouée comme le premier soir.

Demain, vingtième représentation de..., qui ne sera plus jouée qu'un nombre limité de soirées.

Demain, seizième représentation de... Dans la scène du bal, sera ajouté un nouveau pas de châles.

Demain, trentième représentation de... Cette pièce à succès sera momentanément suspendue par suite d'engagements antérieurs.

Si enfantins que ces boniments puissent paraître à la génération actuelle, ils firent la fortune du docteur Véron, qui amassa cinquante mille francs de rente en quatre ans, et qui serait sûrement arrivé à soixante-quinze mille sans l'explosion soudaine du choléra, en 1832, au plus fort du succès de *Robert le Diable*. A cette époque, le docteur Véron avait déjà mis de côté six cent mille francs, et il lui eût été facile de fermer le théâtre pendant ces mois terribles; mais, comme Molière, il se demanda ce que deviendraient tous ceux qui, vivant de la scène au jour le jour, n'avaient pu, comme lui, réaliser des économies; il prit les siennes, en fit dix parts, avec l'intention bien arrêtée de tenir bon pendant autant de mois, sans rien demander à personne. Cinq parts furent englouties. Au commencement du sixième mois, le choléra diminua d'intensité; avant qu'on eût entamé le septième, il avait presque complètement disparu.

Conclure de ce trait que le docteur Véron était désintéressé serait une grande erreur; il ne l'était pas. Seulement, il ne permettait pas à l'amour de l'argent de dominer sa vie, d'intervenir entre lui et sa conscience, et de lui faire commettre ni indélicatesse, ni sottise; et il regardait comme une sottise toute spéculation hasardeuse.

Au moment de la répartition des actions du Chemin de fer du Nord, le docteur Véron, qui était propriétaire du *Constitutionnel,* reçut cent cinquante actions pour sa part; ce qui représentait un bénéfice net de soixante mille francs, les actions étant de quatre cents francs

au-dessus du pair. Prudent, comme je l'ai dit, il résolut de vendre le jour même. Mais il était déjà tard, la Bourse était fermée, et les agents de change avaient terminé leur tâche quotidienne.

Véron s'en fut au boulevard, et, là, trouva à se défaire de ses titres avec cinq mille francs de perte : il reçut en payement un chèque de cinquante-cinq mille francs sur la Banque de France, encaissable le lendemain, les actions dans l'intervalle demeurant par devers lui. En dépit de tant de sûretés, l'affaire n'était pas conclue depuis trois minutes, que le soupçonneux docteur revenait au bureau du boursier : « Je veux toucher mon argent, dit-il, ou je décline le marché ! » Et comme l'acheteur ne pouvait, en s'adressant à deux de ses collègues, se procurer sur-le-champ que cinquante mille francs en espèces, Véron, sacrifiant encore cinq mille francs, préféra lui donner un reçu pour solde et rentra chez lui plus tranquille, en fredonnant, selon le proverbe français : « Un bon *tiens* vaut mieux que deux *tu l'auras*. »

Plein de superstitions et de préjugés, jamais Véron ne voulut entendre parler de prendre le chemin de fer. On savait, en France, qu'aux débuts de la locomotion à vapeur la reine Victoria avait manifesté la même répugnance. Aussi, quand on taquinait Véron sur sa bizarrerie, il répondait invariablement : « Je ne sache pas que la reine Victoria soit moins éclairée que vous, et elle ne veut pas de votre machine. » Mais, un jour, le bruit s'étant répandu que la Reine avait fait, entraînée par le « cheval de fer », un voyage de Windsor à Londres, on revint à la charge auprès de Véron. Sa réponse était toute prête : « La reine d'Angleterre a un héritier : la dynastie des Véron commence et finit avec moi. Je dois veiller à ce qu'elle dure le plus longtemps possible. »

Aucune considération ne l'aurait décidé à dîner « treize

à table ». Une ou deux fois, le cas s'étant présenté chez lui, il envoya chercher le fils de son cocher, qui, préalablement habillé et coiffé de façon présentable, assista au dîner en quatorzième. D'autres fois, il priait très courtoisement deux ou trois de ses invités d'aller dîner au Café de Paris, en leur recommandant de lui envoyer la note. Le sort désignait les partants.

C'est par le docteur Véron que je fus mis en relation avec la plupart des célébrités de l'Opéra : Meyerbeer, Halévy, Auber, Duprez, etc. ; car, quoiqu'il eût déposé le sceptre directorial sept ou huit ans avant que je le connusse, il n'en était pas moins, et plus peut-être encore qu'aux jours de son règne, une puissance dans le monde lyrique.

C'est chez lui que je rencontrai, pour la première fois, en dehors du théâtre, Mlle Taglioni. Ce devait être vers 1844, car elle n'était pas revenue à Paris depuis 1840, époque à laquelle je l'avais vue danser à l'Opéra. Je l'avais bien vue une fois, auparavant, en 1836 ou 1837, mais j'étais alors trop jeune pour la juger. Je conviens qu'en 1840, je fus quelque peu désappointé, et bien d'autres avec moi, car plusieurs de mes amis, à qui je confiai mon impression, me dirent que ces trois ans d'absence avaient amené un grand changement dans son talent. En 1844, c'était pire encore, et sa manière de danser inspira plus d'une épigramme ; elle s'était exposée elle-même à une comparaison fâcheuse entre sa gloire d'antan et son déclin d'alors, en reparaissant dans un de ses plus grands succès de jeunesse, *l'Ombre* de Flotow, qu'elle avait créée. Les plus disposés à l'indulgence pensaient tout bas ce qu'Alfred de Musset, invité à écrire des vers sur son album, avait si délicatement exprimé :

Si vous ne voulez plus danser,
Si vous ne faites que passer

Sur ce grand théâtre si sombre,
Ne courez pas après votre ombre
Et tâchez de nous la laisser.

Le désappointement que m'avait causé la danseuse n'était rien auprès de celui que j'éprouvai en voyant la femme. Marie Taglioni n'était pas une jolie femme, je le savais bien, mais je ne m'attendais pas à la trouver aussi absolument laide. Ce n'était pas sa faute, après tout; mais n'aurait-elle pu tenter de faire oublier par son amabilité à quel point elle était dépourvue de tout charme personnel? Elle s'en donnait rarement la peine, et jamais pour des Français : pour eux, son accueil était toujours glacé. Quand, en de rares occasions, elle se départait de son extrême froideur, c'était en faveur de Russes, d'Anglais ou de Viennois : elle tenait à distance, de parti pris, tous les représentants mâles des races latines. De cette grâce merveilleuse qu'elle déployait au théâtre, même aux jours de sa décadence, rien ne restait dans la vie privée. Elle avait une épaule plus haute que l'autre, boitait légèrement et marchait en se dandinant, à la façon des canards. Sa bouche pincée, d'un dessin ferme et aux lèvres pâles, n'avait point de sourire et ne proférait guère que des monosyllabes.

Les hommes, ou plutôt un homme l'avait, il est vrai, cruellement offensée. Toutefois, ce qui étonnait le plus, ce n'était pas que le comte Gillebert des Voisins l'eût quittée sitôt après le mariage, c'était qu'il l'eût jamais épousée. « Le fait est, me disait-on un jour, en parlant de ce couple singulier, le fait est que des Voisins s'est cru engagé d'honneur à cette réparation; mais ce que je ne puis pas concevoir, c'est qu'il ait commis l'erreur qui a rendu la réparation nécessaire. » Et je dois ajouter que ce n'était pas, à vrai dire, le peu d'attrait de sa personne qui éloignait tout le monde, les hommes comme les femmes, de Taglioni, mais c'est

qu'elle était vraiment ce que les Français appellent « une pimbêche ».

« N'ai-je pas un bon caractère? demandait un jour Mlle Mars au critique Hoffmann (1). — Mademoiselle, répondit celui-ci, vous êtes la plus aimable créature que j'aie jamais vue entre la toile et la rampe. »

Compliment ambigu qu'on n'eût même pas adressé à Taglioni; car, si j'en crois l'opinion, elle ne faisait preuve de bon caractère ni à la ville ni au théâtre. Le docteur Véron, qui était très loyal ami, se montrait plein de réticence en parlant d'elle, et ne se laissa jamais entraîner à aucune confidence sur son compte. « Vous savez le proverbe français, dit-il un jour qu'on insistait davantage : *On n'hérite pas de ceux que l'on tue;* et, somme toute, elle m'a aidé à faire fortune. »

J'étais, le soir où je fis sa connaissance, le voisin de table de Mlle Taglioni, et quand elle eut découvert ma nationalité, elle commença de se dérider, si bien que, au dessert, nous étions presque dans des termes amicaux. Elle avait évidemment gardé un reconnaissant souvenir de ses engagements à Londres, car c'est sur ce sujet que je l'amenai à causer un peu. Voici un récit que je tiens d'elle, et qui montre l'Écosse de 1830 sous un jour nouveau. Si on a connu l'aventure, elle est, à n'en pas douter, depuis longtemps oubliée, sauf peut-être par le plus vieil habitant de Perth.

En 1832 ou 1833, — je ne puis préciser exactement l'année, car il y a quelque quarante ans que cette histoire m'était contée, — en 1832 ou 1833, la saison de Londres avait été très fatigante pour Taglioni. Elle avait eu le plus grand succès dans un ballet, inepte d'ailleurs, que son père avait composé pour elle, et

(1) Il ne s'agit pas ici de l'auteur des *Contes fantastiques*, mais d'un autre Hoffmann qui fut librettiste, auteur dramatique, et critique au *Journal des Débats*. *L'Éditeur.*

dont le titre primitif était : *Nathalie ou la laitière suisse;* mais on avait, je crois, pour la circonstance, transporté l'action de Suisse en Écosse. Fut-ce d'avoir été Écossaise tous les soirs qui lui en donna l'envie, toujours est-il que, à la fin de son engagement, Taglioni, très lasse, eut l'idée d'aller dans les Highlands (1) chercher, tout en se promenant, le calme et le repos. Elle voyageait depuis quelque temps un peu à l'aventure, quand le hasard de la route l'amena à Perth; elle descendit à l'hôtel, inscrivit son nom sur le registre qu'on lui présenta et sortit pour visiter la ville.

Cependant le bruit de son arrivée se répandit avec la rapidité de l'éclair, et une députation des principaux habitants l'attendait déjà, à son retour à l'hôtel, pour solliciter d'elle l'honneur d'une représentation.

« La requête était si gracieusement présentée, me dit Taglioni, qu'un refus était impossible. Je tâchai bien d'alléguer la difficulté qu'il y avait à exécuter un ballet toute seule, sans corps de ballet, ni danseur, ni personne enfin pour me seconder. Mais mes objections furent réduites à néant par la promesse qu'ils me firent de me procurer de leur mieux tout ce que je réclamais, et avant que j'aie pu y songer sérieusement, on m'emmenait en voiture pour voir le théâtre. Quelle scène, ciel! et quels décors!...

« Quoi qu'il en fût, j'avais donné ma parole, il s'agissait de la tenir. Comment recrutèrent-ils leur personnel? Je l'ignore. Il y avait un directeur et un régisseur, mais ils ne comprenaient pas le français, et comme je parlais fort mal l'anglais à cette époque, — plus mal encore qu'aujourd'hui, — nous étions obligés de recourir à un interprète. L'anglais que parlait celui-ci devait être quelque chose de prodigieux, à en juger par l'air déconcerté du directeur, en l'écoutant; quant à son

(1) Hautes terres d'Écosse.

français, il était plus surprenant encore que son anglais ; et pour tout dire, cet interprète était un garçon d'hôtel allemand.

« Néanmoins, grâce à lui, je parvins à indiquer au régisseur les principaux incidents de l'intrigue de *Nathalie,* et le premier acte, qui était le plus compliqué de tous, se passa assez bien ; mais au commencement du second acte, les choses menacèrent d'en rester là. Je dois vous dire que mon père s'était arrêté à l'idée vraiment neuve d'introduire dans la pièce une sorte de mannequin, auquel la stupide Nathalie prodigue ses caresses. L'amoureux de Nathalie s'arrange pour prendre la place du mannequin ; aussi fallait-il, pour garder la vraisemblance et pour que Nathalie ne parût pas plus absurde encore qu'elle ne l'était déjà, qu'il y eût une sorte de ressemblance entre le mannequin et le jeune amant. L'interprète était-il en faute, ou avais-je moi-même oublié d'en parler, mais quelques minutes avant le lever du rideau, on s'aperçut qu'il n'y avait pas de mannequin.

« Faites le mannequin, dis-je à Pierre, mon domestique, et je ferai semblant de vous porter. » Pierre acquiesça silencieusement, et commença à revêtir son costume ; le rideau se levait, j'entre en scène. Je n'étais pas sans inquiétude, car j'entendais, tout en dansant, le bruit d'une violente altercation dont je ne pouvais deviner la cause. Je continuai à danser, m'approchant de temps à autre des coulisses pour demander si Pierre était prêt. Il mettait, me semblait-il, un temps insolite à se costumer, et je l'accusai mentalement d'une recherche exagérée ; mais la cause du retard était bien autrement sérieuse. Le jeune acteur qui jouait le rôle de l'amoureux était absolument imberbe, Pierre avait une paire de moustaches magnifiques. Il allait entrer en scène quand le régisseur remarqua cette différence. « Arrêtez, cria-t-il, cela ne peut aller ! Il

faut couper vos moustaches. » Pierre indigné s'y refusait énergiquement. En vain essaya-t-on de l'amener, par la persuasion, à consentir au sacrifice qu'on lui demandait; il restait inébranlable. Tant et si bien, que le directeur, à bout de patience et d'arguments, le fit maintenir solidement sur une chaise par deux vigoureux Écossais, pendant que le barbier remplissait son office.

« Tout cela avait pris du temps, mais le public n'avait garde de s'impatienter : jamais je n'ai dansé comme je dansai pour eux. Cette soirée à Perth compte dans les rares souvenirs très agréables de ma vie ; et, chose assez curieuse, Pierre, que j'ai toujours, en parle encore avec grand enthousiasme en dépit de la façon cavalière dont on en usa avec lui. Sa carrière dramatique, il est vrai de le dire, n'eut pas d'autre soirée. »

Taglioni me raconta encore, dans une autre circonstance, une anecdote qui aurait fait, je crois, le bonheur de Macaulay.

« La saison théâtrale de 1824-25 avait été particulièrement brillante à Saint-Pétersbourg, et surtout à l'Opéra italien. J'avais été comblée de cadeaux superbes ; le Czar, notamment, m'avait offert un splendide collier de perles fines. Quand vint le carême, qui amenait la fermeture des théâtres, j'étais, malgré l'inclémence du printemps russe, très désireuse de partir ; vainement m'avait-on, à maintes reprises, pour m'en dissuader, objecté l'insécurité des routes ; et toujours alors le nom de Trischka revenait dans la conversation comme un épouvantail. C'était le chef d'une formidable bande de brigands dont les hauts faits rejetaient dans l'ombre tous les exploits de leurs émules. Trischka avait été l'intendant du prince Paskiwiecz, et passait pour être fort intelligent. Tous ceux qui l'avaient connu pendant son séjour à Saint-Pétersbourg avaient quelque chose à dire en sa faveur. Ses manières, racontait-on, étaient parfaites ; il parlait très purement le

français et l'allemand ; et de plus, détail assez piquant, c'était un excellent danseur. Plusieurs allaient même jusqu'à affirmer que s'il avait cultivé l'art chorégraphique, au lieu de courir les grands chemins, sa fortune était faite. On répétait que, de notoriété publique, il n'inquiétait jamais les pauvres gens ; quant aux riches qu'il mettait à contribution, ils n'avaient jamais à se plaindre d'être violentés, ni en actes ni en paroles ; non, tout se passait le plus courtoisement du monde, il ne dépouillait pas ses victimes, il partageait loyalement avec elles, en frère. « Mais papa n'écoutait pas de cette oreille-là ; papa était très peu partageur (1) »; et comme j'emportais de Saint-Pétersbourg des sommes considérables, il se montrait d'autant plus récalcitrant à cette idée de payer la dîme à Trischka. Si j'avais suivi son conseil, j'aurais sollicité du Czar une escorte armée, ou bien encore j'aurais remis mon départ jusqu'au milieu de l'été. Il oubliait, dans sa terreur d'être dévalisé, mes engagements postérieurs et le gros dédit qu'il faudrait payer si je prolongeais mon séjour en Russie. Il s'était mis dans la tête de ne sacrifier aucun des magnifiques présents que j'avais reçus ; c'étaient surtout des bijoux, et les gens qui ne connaissent pas papa ne peuvent se faire une idée de l'importance qu'il y attachait. Cependant, comme en fin de compte on ne nous cacha pas que Trischka exerçait son industrie d'un bout de l'année à l'autre et que nous courions aussi bien la chance d'être attaqués en été qu'en hiver, papa se résigna, non sans peine, à partir au commencement d'avril. Il se pourvut d'une paire d'énormes pistolets avec lesquels il n'aurait pas pu faire de mal à un chat ; les nombreux amis qui avaient insisté pour m'accompagner jusqu'à douze milles environ, riaient fort de cet armement inoffensif. Nous avions deux grandes

(1) En français dans le texte.

voitures. Mon père, ma femme de chambre, deux violonistes allemands et moi, nous occupions la première ; nos bagages remplissaient la seconde.

« Au premier relais après Pskoff, le maître de poste nous prévint que, peu de jours avant, on avait aperçu Trischka et sa bande sur la route de Dunabourg; il en paraissait, toutefois, fort peu troublé, et, s'adressant particulièrement à moi, m'assura qu'avec un peu de diplomatie de ma part et beaucoup de sang-froid, je m'en tirerais à bon marché. Tout alla bien jusqu'au milieu de la nuit suivante, quand tout à coup, au plus épais de la forêt, un couple de cavaliers nous barra la route, tandis qu'un troisième personnage ouvrait la portière de notre voiture. C'était Trischka en personne.

« — Mademoiselle Taglioni? dit-il en très bon allemand, en soulevant son chapeau.

« — Je suis mademoiselle Taglioni, répondis-je en français.

« — Je le sais, ajouta-t-il en saluant profondément; on m'avait dit que vous preniez cette route. J'ai été navré, mademoiselle, de ne pouvoir me rendre à Saint-Pétersbourg pour vous voir danser; mais comme la chance me favorise aujourd'hui, j'espère que vous me ferez l'honneur de danser ici même, aujourd'hui, devant moi.

« — Mais comment puis-je danser ici, monsieur, sur cette route? murmurai-je d'un ton suppliant.

« — Hélas! mademoiselle, je n'ai pas de salon à vous offrir, répliqua-t-il plus poli que jamais. Néanmoins, si vous jugez la chose impossible, je me verrai dans la pénible nécessité de confisquer vos voitures et vos bagages, et de vous renvoyer à pied au relais le plus voisin.

« — Mais, monsieur, protestai-je, la route est boueuse à y enfoncer jusqu'à la cheville!

« — Vraiment, et il découvrit en riant une rangée de

dents superbes, mais vous êtes si légère qu'à peine l'effleurerez-vous; de plus, je suis sûr que vous avez là des couvertures et des bâches que mes hommes seront trop heureux d'étendre sur le sol. »

« Voyant que toutes mes remontrances seraient vaines, je sautai hors de la voiture. Pendant qu'on étendait les tapis, les deux violonistes accordaient leurs instruments, papa lui-même se décida à paraître, mais sans dire mot et de l'air le plus maussade.

« Je dansai pendant un quart d'heure environ, et je crois sincèrement que jamais mon talent ne fut admiré par un spectateur plus compétent. Trischka me reconduisit alors à ma voiture, et, soulevant simplement son chapeau, me dit adieu. « Je garde les tapis, mademoi-« selle, ajouta-t-il, je ne m'en séparerai jamais. »

« Au détour de la route, j'aperçus encore la silhouette pittoresque d'un cavalier, agitant la main. C'était Trischka; je ne l'ai jamais revu. »

Une huitaine d'années après ce dîner chez le docteur Véron, je rencontrai de nouveau Taglioni ; elle n'était déjà plus qu'une vieille femme tout à fait vieille, quoiqu'elle n'eût pas cinquante ans. C'était chez le comte (plus tard duc) de Morny, en 1852, immédiatement après sa démission de ministre de l'intérieur (1).

Taglioni et Mlle Rachel étaient les seules femmes présentes. Comme nous nous mettions à table, entra le comte Gillebert des Voisins ; il prit place à ma gauche, séparé de moi seulement par une personne. Sans être fort intimes, nos relations étaient amicales. Il ne se doutait certainement pas de la présence de sa femme, car, au bout de quelques minutes, il demanda à son voisin en la désignant : « Qui est donc cette vieille fille qui a l'air d'une institutrice? » On le lui dit. Il ne mani-

(1) M. de Morny donna sa démission le 23 janvier 1852, à propos du décret de confiscation des biens de la famille d'Orléans, qu'il désapprouvait. *L'Éditeur.*

festa ni surprise ni émotion; mais un artiste se serait trouvé là, qu'il eût jugé cette physionomie curieuse à esquisser, par le fait même de cette parfaite indifférence. Il semblait consulter ses souvenirs: « Vraiment, dit-il, c'est possible, après tout », et il se remit à manger. Sa femme fut moins diplomate. Elle l'avait immédiatement reconnu et en fit la remarque à notre hôte d'une voix assez haute pour être entendue de toute la table, ce qui était d'un goût douteux, d'autant plus que de Morny, malgré ses défauts, n'était pas homme à les avoir invités ensemble pour le seul plaisir de faire une plaisanterie. En réalité, j'ai toujours cru que de Morny avait eu l'excellente pensée d'amener ainsi une réconciliation entre eux; mais, dès le début, Taglioni brouilla les cartes par sa méchante humeur et rendit tout rapprochement impossible. Je suis loin de dire que le comte Gillebert eût été plus traitable sans cette sortie de son irascible épouse ; toutefois celle-ci ferma du coup les voies à toute espèce de tentative de conciliation de sa part. Néanmoins, soit pure malice, soit courtoisie, il vint à elle après dîner, accompagné d'un ami qui le présenta avec la même cérémonie que s'ils avaient été absolument étrangers l'un à l'autre. Le comte de Morny ne se trouvait pas alors dans la pièce, et je suis certain que, regrettant déjà de s'être aussi mal embarqué, il se lavait les mains de toute l'affaire. Taglioni fit la plus majesteuse de ses révérences. « J'ai l'idée, dit-elle, d'avoir eu déjà, vers 1832, l'honneur de vous rencontrer. » Et elle lui tourna le dos.

Qu'un auteur dramatique s'avise de reproduire cette scène dans une comédie ou une bouffonnerie quelconque, et les trois quarts du public crieront à l'exagération; elle est pourtant strictement vraie.

Dans mes meilleurs souvenirs de cette époque, je retrouve Flotow, le futur compositeur de *Martha*. Au

physique, il n'avait rien du musicien traditionnel. On eût dit plutôt, à le voir, un vaillant officier de dragons.

En dépit de sa noblesse et de la grande fortune de ses parents, il connut, et durement, la lutte pour la vie. Le comte de Flotow, vieil officier de Blücher, était presque aussi opposé à la vocation musicale de son fils que Frédéric-Guillaume aux tendances philosophiques et littéraires de Frédéric le Grand. Cependant, le jeune homme, à l'âge de seize ans, obtint, grâce aux instances de sa mère, de partir pour Paris et d'entrer au Conservatoire, dirigé alors par Reicha. Mais ses études ne devaient pas durer plus de deux années, « car, disait le comte, il ne faut pas plus longtemps pour faire de la recrue la plus novice un excellent soldat ». « Cela peut vous donner une idée, me disait plus tard Flotow, des opinions artistiques de mon père et de son intelligence de ces choses. Il avait un mépris mal déguisé pour toute musique qui ne se rapprochait pas de son idéal; et son idéal, c'était l'harmonie produite par le tambour, le clairon et le fifre. Et ce fut bien pire encore, quelques années plus tard, lorsque l'Allemagne entière retentit des noms de Meyerbeer et d'Halévy. Il ne pouvait, dans son orgueil féodal, se résoudre à permettre à son fils d'entrer dans une profession où des Juifs tenaient le premier rang.

« La musique, ajoutait-il, était bonne pour des fils de banquiers et gens de même acabit », et il estimait que Weber, en s'adonnant à la musique, « avait infligé une flétrissure à sa famille ».

La permission de deux ans, à si grand'peine obtenue, fut interrompue par la révolution de 1830, et le jeune Flotow qui, à moins de dix-huit ans, n'avait pas su prouver, comme disait son père, « qu'il y eût en lui l'étoffe d'un grand musicien », c'est-à-dire qui n'avait pas encore, à cet âge, fixé par quelque admirable ouvrage l'attention du monde, dut réintégrer la maison paternelle.

Pourtant, au commencement de 1831, le comte ramena son fils à Paris.

« Meyerbeer et Halévy, poursuivait Flotow, n'étaient pas alors en possession de toute la célébrité qu'ils obtinrent dans la suite; leurs noms étaient cependant suffisamment connus pour qu'il pût m'être très avantageux de leur être présenté, et rien n'eût été plus facile, mais mon père ne voulut pas en entendre parler. « Je n'entends point, expliqua-t-il, que mon fils doive rien à un Juif. » Nouvel exemple d'un préjugé bien caractéristique, et non point personnel à mon père, mais très répandu chez tous ceux de son monde et de son rang. C'est ainsi, comme je vous l'ai dit, que, plus tard, il témoignait son mécontentement de « voir son fils entrer dans une carrière où deux Juifs avaient conquis une situation éminente ».

« En conséquence, c'est avec des lettres de recommandation à l'adresse de M. de Saint-Georges (1) que nous partîmes pour Paris. Si intelligent et distingué, d'un esprit si cultivé que fût M. de Saint-Georges, ce n'était vraiment pas une autorité à consulter en matière musicale; charmant librettiste, auteur dramatique habile, homme du monde consommé, il était, malgré tout, absolument incapable de juger des qualités plus hautes du compositeur. Néanmoins, je lui dois beaucoup, car sans lui mon père m'eût ramené sur-le-champ en Allemagne, et sans lui encore, cinq ans plus tard, la nécessité m'eût contraint à quitter Paris, à moins que je n'eusse préféré y mourir de faim.

« L'entrevue de mon père avec M. de Saint-Georges, où eut lieu ma présentation, fut une scène du plus haut comique. Vous connaissez mon vieil ami, vous êtes allé chez

(1) Jules-Henri de Saint-Georges, un des plus féconds librettistes du temps, le principal collaborateur de Scribe, plus connu en Angleterre comme l'auteur du livret de *la Bohémienne,* de Balfe. — *L'Éditeur.*

lui, je n'ai donc pas besoin de vous décrire son intérieur ; mais vous n'avez jamais vu mon père. Imaginez une autre édition de votre serviteur, considérablement augmentée. Hardi cavalier, brave soldat, homme de sport, mais en somme, de l'or en gangue, tant l'enveloppe était rude, et tant il avait de dédain, malgré sa bonne éducation, pour le côté élégant et artistique de la vie parisienne. Vous pouvez par là vous rendre compte de la complète opposition qui existait entre les deux hommes. M. de Saint-Georges nous reçut en robe de chambre de soie, chaussé de pantoufles de maroquin rouge ; il buvait à petits coups son chocolat servi dans une tasse de fine porcelaine. Mon père, malgré la coutume allemande, n'avait jamais voulu endosser une robe de chambre, vêtement pour lui trop confortable, et n'avait, de sa vie, goûté du chocolat. Au premier abord, tout me sembla perdu. Je me trompais.

« — Monsieur, dit mon père dans un français d'un autre âge, je suis venu vous demander à la fois un conseil et une grâce. Mon fils veut être musicien. Est-ce possible?

« — Et pourquoi pas, répondit M. de Saint-Georges, s'il en a la vocation?

« — Vocation peut signifier obstination, reprit mon père. Mais supposons le contraire, et que obstination veuille dire vocation : quel temps lui faut-il pour prouver qu'il a du talent ?

« — C'est assez difficile à dire, — cinq ans au moins.

« — Et il en a déjà passé deux au Conservatoire, ce qui fait sept. Fasse le Ciel qu'au bout de son attente, il ne se trouve pas le mari de Lia aux yeux rouges ! » grommela mon père qui savait être plaisant à sa façon. « Cinq ans, soit; mais pas un jour de plus. Si à cette époque il ne s'est pas fait connaître, je supprime sa pension. Je vous remercie du conseil, et vais maintenant vous demander la grâce. Voulez-vous avoir la bonté de me remplacer auprès de mon fils ? Voulez-vous

veiller sur lui et le diriger? A peine a-t-il vingt ans. Il est dur pour moi de ne pouvoir en faire un soldat; mais, d'après ce que je sais de vous et par ce que je vois, je sens que je puis compter sur vous pour l'empêcher de déchoir de sa situation de gentilhomme. »

« M. de Saint-Georges était visiblement ému.

« — Voyons ce qu'il sait faire, dit-il, et je vous « répondrai. »

« Je passai plus d'une heure au piano.

« — Eh bien, conclut M. de Saint-Georges, je verrai à faire de votre fils un bon musicien, monsieur le comte. »

« Le lendemain matin, mon père repartit pour l'Allemagne. Rien ne put le décider à rester un seul jour à Paris ; l'atmosphère, prétendait-il, y était viciée.

« Il est inutile de vous dire que M. de Saint-Georges tint sa parole dans toute la mesure du possible ; il la tint même au delà de ce qu'il avait promis à mon père, car lorsque, à l'expiration exacte du dernier jour de la cinquième année, je reçus une lettre m'intimant l'ordre de rentrer en Allemagne et m'informant que tout compte était fermé pour moi chez le banquier paternel, M. de Saint-Georges me fit rester à Paris.

« — J'ai promis de faire de vous un musicien, et j'ai tenu ma parole. Mais un musicien de fait n'est pas par là même un musicien reconnu. Je vous dis de rester ! s'exclama-t-il.

« — Comment puis-je rester sans argent ?

« — Vous en gagnerez.

« — Et comment ?...

« — En donnant des leçons de piano comme plus d'un artiste pauvre l'a fait avant vous. »

« Je suivis son conseil et je ne m'en trouve pas plus mal pour avoir mangé alors un peu de vache enragée. Le contraste était curieux entre ma propre pauvreté et l'opulence de mon entourage ; il ne le fut jamais plus

que le jour où mon nom arriva enfin à la notoriété. Je veux parler de la première représentation du *Duc de Guise* qui, vous vous le rappelez peut-être, fut donné au profit des malheureux Polonais et chanté par des amateurs. La recette s'éleva à trente mille francs, et les dames qui chantaient les chœurs avaient bien certainement pour dix à douze millions de diamants au cou et dans les cheveux. Quant à moi, ma fortune montait en tout et pour tout à la somme de 6 fr. 35. »

Je n'étais pas ce soir-là au théâtre de la Renaissance, mais deux ou trois ans avant, à l'hôtel Castellane, j'avais entendu *Rob-Roy*, le premier opéra qu'écrivit Flotow. Bien des années après, en 1838, j'en parlai à lord Granville qui m'avoua n'avoir jamais eu l'occasion d'entendre cet opéra au théâtre, « et c'est grand dom-« mage, ajouta-t-il, car la musique en est fort belle ». Lord Granville était, je crois, un excellent juge.

L'hôtel Castellane, plus connu du vulgaire sous le nom de « la Maison du Mouleur », à cause des statues nombreuses, nymphes et déités court-vêtues, dont sa façade était ornée, l'hôtel Castellane était, sous le règne de Louis-Philippe, une des rares maisons d'où l'on avait absolument banni les discussions politiques ou dynastiques. L'esprit de parti, comme une peste banale, avait envahi tous les autres salons, particulièrement ceux de la princesse de Lieven, de Mme Thiers et de Mme de Girardin ; ceux même de Mme Le Hon et de Victor Hugo n'en étaient pas exempts. Les hommes comme moi, surtout les hommes jeunes qui devinaient d'instinct le vide et la fausseté de ces querelles, qui de plus ne se sentaient ni le génie d'un chef de parti politique, ni l'enthousiasme qui fait les partisans, évitaient ces salons ; aussi leur description ne tiendra-t-elle guère de place dans ces notes. Le peu que je vis de la princesse de Lieven, aux Tuileries

et ailleurs, ne me fit pas désirer de faire avec elle plus ample connaissance. Thiers était plus intéressant au point de vue artistique et social, mais ce n'est que dans de rares occasions qu'il consentait à dépouiller son armure politique. Mme Thiers était une femme insignifiante, la « feeder » (1) de son mari, pour employer une expression de théâtre. Mme Le Hon excessivement belle, excessivement égoïste, était peut-être trop aimable. Le masque de la grande dame voilait habilement chez elle le manque de toute sérieuse qualité de l'esprit, mais ce n'était qu'un masque, je le crois fort. Mme Delphine de Girardin, au contraire, était douée d'une façon peu commune au point de vue intellectuel, littéraire et poétique, mais il m'a toujours paru fort douteux que les neuf Muses, même personnifiées en une seule, pussent être de compagnie tolérable, passé un certain laps de temps. Quant à Victor Hugo, personne, à moins de posséder la bosse de la vénération à un point tout à fait extraordinaire, n'assistait plus d'une fois à ses soirées. Le seul divertissement, offert par exemple de façon permanente, était une version moderne de « l'adoration perpétuelle »; les invités devaient s'en contenter; je n'ai jamais vu pour ma part offrir chez lui rien de plus substantiel. Comme compensation, on pouvait admirer l'ameublement et la décoration intérieure qui étaient à coup sûr infiniment plus artistiques que partout ailleurs ; mais, ainsi que l'a si justement remarqué Becky Sharp, « le mouton aux navets, fût-il servi dans la plus fine des porcelaines avec de l'argenterie armoriée, n'est jamais que du mouton aux navets », et, chez Hugo, ce simple plat de famille faisait même défaut.

Parmi les quelques salons vraiment agréables, je citerai ceux des Ambassades des Deux-Siciles, d'Angleterre et d'Autriche. Les deux premiers étaient situés fau-

(1) Quelque chose comme la gouvernante, la ménagère de son mari. — *Note du Traducteur.*

bourg Saint-Honoré ; le dernier, faubourg Saint-Germain. On dansait beaucoup chez le duc de Serra-Capriola, et les soirées y étaient fort animées. Je ne puis pas en dire autant de celles de lord et lady Granville, quoique le maître et la maîtresse de la maison en fissent les honneurs avec une grâce charmante et vraiment patricienne. Mais les Anglais invités ne se départant pas de leur réserve habituelle, les Français s'étaient mis à les imiter par déférence sans doute pour lord et lady Granville, qui n'auraient pas désiré tant de courtoisie de la part des Parisiens envers leurs compatriotes.

Cette contrainte n'existait pas chez le comte Apponyi, au faubourg Saint-Germain. C'était le rendez-vous de la vieille noblesse française. Elle se sentait là sur son terrain, car l'hôte était connu pour être peu sympathique aux parvenus, même titrés, leurs titres eussent-ils été gagnés sur le champ de bataille. N'en avait-il pas, sous le règne précédent, cruellement dépouillé Soult, Marmont et une demi-douzaine de ducs du premier Empire, en donnant ordre à ses gens de les annoncer simplement par leur nom patronymique ? Aussi le marivaudage, la galanterie genre régence, les conversations lestes et piquantes, les menuets à la Watteau étaient-ils jour et nuit en honneur : la mode était beaucoup aux déjeuners dansants. Nul n'avait à redouter d'être pris pour un financier anobli; le seul admis sur le pied de l'intimité s'appelait Hope.

Il ne faudrait pas croire cependant que les réceptions, même aux trois Ambassades, approchassent comme splendeur de ce que nous avons vu sous le second Empire. Partout, les rafraîchissements étaient fort simples; des glaces, des gâteaux, du thé tiède et incolore en faisaient tous les frais. Les maisons dont je viens de parler se départaient un peu de cette extrême sobriété; j'en dirai autant des fêtes données chez mesdames Tudor, Locke et chez la comtesse Somayloff;

mais l'ère des flots de champagne, des goûters pareils à des festins et des festins dégénérant en orgies n'était pas encore ouverte. De plus, dans un grand nombre de salons, l'acajou et le velours d'Utrecht étaient en pleine vogue, et la mode des décorations blanc et or, — qui bien souvent n'étaient ni blanc ni or, — ne disparaissait que lentement.

L'hôtel Castellane échappait à tous ces travers; car la politique et l'audition des poèmes de longue haleine en étaient également bannis. On rappelait aux politiciens que l'Elysée Bourbon — adjacent à l'hôtel — et même l'hôtel Pontalba étaient assez vastes pour recevoir tous les revenants du passé désireux de discourir sur ces matières de haute importance (1); les poètes qui s'imaginaient avoir produit une œuvre de mérite étaient invités à la faire entendre derrière la rampe, et à l'aide de troupes rivales de comédiens amateurs qui, toutes, pouvaient soutenir la comparaison avec les pensionnaires de la Comédie française. La comédie de salon était une des distractions favorites à l'hôtel Castellane, mais il y avait souvent « relâche », et la soirée n'en était pas moins brillante. On ne dansait guère que pendant la série des grands bals, qui se succédaient alors rapidement.

J'ai parlé de troupes rivales, il y en avait deux principales; les autres n'étaient guère que des troupes d'aventure, formées pour une ou deux représentations

(1) L'Élysée Bourbon, résidence officielle de Louis-Napoléon durant sa Présidence, resta presque inhabité pendant le règne de Louis-Philippe.

L'hôtel Pontalba était construit en partie sur l'emplacement de l'habitation de M. de Morfontaine, royaliste zélé. Rappelons en passant que ce fervent royaliste, chose assez curieuse, avait épousé la fille de Le Peletier Saint-Fargeau, membre de la Convention qui avait voté la mort de Louis XVI et qui tomba lui-même sous les coups d'un assassin. Mlle Le Peletier Saint-Fargeau avait été surnommée « la fille de la nation ». *L'Éditeur.*

d'une œuvre spéciale, généralement d'un opéra, comme celle qui avait donné *Rob-Roy* et *Alice* de Flotow. Présidées, l'une par Mme Sophie Gay, mère de Mme Émile de Girardin, l'autre par la duchesse d'Abrantès, les deux troupes principales rivalisaient de talent avec les acteurs de profession. Chacune se cantonnait dans l'interprétation des œuvres de sa directrice ou de ses protégés. Les cieux seraient tombés plutôt qu'on eût vu un acteur ou une actrice de la troupe de Mme Gay jouer avec ceux de Mme d'Abrantès et *vice versa*. Ni l'une ni l'autre des deux directrices n'ayant imposé le système des « doublures », les désappointements étaient fréquents, car à moins qu'un acteur de la Comédie française ne se trouvât à point nommé pour jouer le rôle au pied levé, au moindre accident il fallait ajourner la représentation, les amateurs n'acceptant comme remplaçants que des premiers sujets. De telles prétentions peuvent, au premier abord, sembler exagérées, mais elles étaient, dans cette circonstance, assez justifiées, et tout critique impartial était forcé de convenir que ces amateurs valaient des comédiens de profession. Au reste, plusieurs membres du personnel féminin, entre autres Mlle Davenay et Mlle de Lagrange, se donnèrent définitivement au théâtre. La dernière devint une étoile du monde musical, bien qu'elle restât inconnue du grand public en France, par suite de son séjour permanent en Russie. Saint-Pétersbourg a toujours été pour Paris un formidable compétiteur en ce qui concerne le choix des artistes lyriques et dramatiques. Mme Arnould-Plessy, Bressant, Dupuis, et plus tard M. Worms, quittèrent les scènes parisiennes pour les triomphes plus rémunérateurs, à coup sûr, mais moins artistiques, du Théâtre Saint-Michel ; et quand ils en revinrent, la fleur d'exquise délicatesse qui faisait le charme de leur talent avait disparu. « C'était, disait un bon juge, de l'art français à la sauce tartare. »

Le comte Jules de Castellane, quoique égal par la naissance et supérieur de bien des manières à ceux qui accablaient de sarcasmes la branche cadette des Bourbons, ne se laissa pas entraîner par les adversaires de la jeune dynastie dans la croisade sociale qu'ils entreprirent contre les ralliés au régime nouveau ; en conséquence, la société n'était pas toujours des plus *select,* et il en résulta souvent de piquantes aventures et des incidents assez plaisants. Il y mit un terme toutefois lorsqu'il se fut aperçu qu'on abusait de son hospitalité et que certaines invitations envoyées à des étrangers, à la requête de ses familiers, avaient été payées à ceux-ci, sinon en monnaie sonnante, du moins en bons offices.

A tout prendre cependant, cette société était moins friande d'histoires scandaleuses, moins facile aux aventures risquées que les coteries du même genre organisées sous le règne suivant. On n'y craignait pas de faire des farces, mais on en faisait surtout à ceux qui s'affichaient par leurs excentricités. Lord Brougham, qui, pendant ses fréquents séjours à Paris, était un hôte assidu de l'hôtel Castellane, était la victime de prédilection. Il prêtait le flanc à toutes sortes de plaisanteries par ses prétentions de don-Juanisme et surtout par les bonnes occasions qu'il laissait échapper de ne pas parler français. Il estropiait absolument la langue de Molière. Lady Normanby était, à cet égard, sa digne émule, au point qu'on a pu dire d'elle « que, non contente d'estropier la langue française, elle la massacrait ». Cette dernière, du moins, en dépit des bévues les plus hilarantes, ne se départit jamais de sa dignité personnelle, tandis que le noble lord joua trop souvent le rôle de bouffon ; il était même, dit-on, allé jusqu'à accepter de paraître dans un vaudeville dans lequel il devait divertir l'assistance par son exécrable baragouin ; son succès indiscutable eût mal cadré toutefois avec la situation

qu'il occupait de l'autre côté du détroit. « Quant à lord Brougham, disait un Français malin, il n'y a pour lui qu'un pas entre le sublime et le ridicule. C'est le Pas de Calais, et il le franchit trop souvent. »

Lorsque le comte Jules de Castellane eut épousé, en 1832, Mlle de Villoutreys (1), l'esprit de la maison changea quelque peu ; les fêtes étaient aussi brillantes que jamais, mais les deux directrices rivales avaient dû déposer leurs sceptres, et la situation sociale des invités fut soumise à une enquête plus rigoureuse. La comtesse ne frappa pas d'ostracisme l'élément artistique, mais « dorénavant, déclara-t-elle nettement et avec une certaine recherche d'expression, dorénavant, je ne recevrai que ceux qui ont de l'art ou des armoiries ». Elle tint parole, même pendant les premières années du second Empire, où toute espèce d'investigation généalogique était chose fort scabreuse.

Nous voilà bien loin de M. de Saint-Georges, et j'y reviens, car c'était vraiment une figure intéressante du Paris artistique et littéraire sous le règne de Louis-Philippe et de son successeur. Aussi fécond que Scribe, et tout aussi capable que lui de concevoir et de développer une intrigue, il ne put cependant lutter contre l'activité dévorante et le caractère entreprenant de son rival ; aussi n'obtint-il ni la grande réputation, ni les succès d'argent du librettiste de *Robert le Diable*. Les droits à la noblesse de M. de Saint-Georges étaient, comme au siècle dernier ceux de Rivarol, assez contestés, mais, différent en cela du fameux pamphlétaire, il ne prétendait pas forcer les gens à y croire ; personne ne pouvait douter, du reste, qu'il ne fût un parfait gentleman. Il n'avait aucun rapport de caractère avec Scribe ; celui-ci, rongé de vanité, cupide à l'extrême, avait l'in-

(1) La mère de Mlle de Villoutreys avait épousé le général Rapp et avait divorcé d'avec lui par la suite.

stinct dramatique sans aucun talent littéraire. M. de Saint-Georges, au contraire, était excessivement modeste, indifférent en matière d'argent, charitable et obligeant sans fracas, et, aussi versé peut-être que Scribe dans la science scénique, il lui était fort supérieur par son style correct et élégant.

Si Molière lisait, dit-on, ses comédies à sa gouvernante Laforêt et prisait ses avis, M. de Saint-Georges prenait aussi sa gouvernante pour premier juge. Seulement il ne s'en tenait pas toujours à ses décisions. De là, grande colère de Marguerite, surtout quand la pièce condamnée par elle obtenait gain de cause devant le public. Dans ces occasions, la joie du succès était pour M. de Saint-Georges une faible compensation aux désagréments qui l'attendaient dans son intérieur; car si Marguerite était dans le cours ordinaire des choses une femme de ménage modèle, si jamais célibataire ne fut plus choyé que l'auteur de la *Fille du régiment,* il lui fallait pourtant en ce cas supporter le contre-coup de la mauvaise humeur de Marguerite.

M. de Saint-Georges se risquait-il à donner un dîner, lorsque le verdict du public s'était trouvé en contradiction avec le sien, il y avait cent à parier contre un que les plats seraient froids, le champagne tiède et le bordeaux glacé. L'hôte, qui unissait une grande candeur à beaucoup de courtoisie, ne manquait jamais d'expliquer ainsi le contretemps à ses invités: « Que voulez-vous, mes amis, la pièce n'a pas plu à Marguerite, et le dîner s'en ressent. Si je lui en faisais l'observation, elle me répondrait ce qu'elle m'a déjà maintes fois répondu : « Le dîner est mauvais, dites-vous?... C'est possible; il est meilleur que votre pièce et assez bon pour ceux qui ont eu le goût de vous applaudir hier au soir. » Car Mlle Marguerite avait une place réservée pour toutes les premières représentations des pièces de son maître. Elle n'usait pas toujours de ce privilège à

l'Opéra ; mais elle ne manquait jamais une soirée à l'Opéra-Comique. J'ai noté textuellement l'exclamation de M. de Saint-Georges le lendemain de la première de *Giselle,* ballet en deux actes écrit en collaboration avec Théophile Gautier : « *Giselle* a été un grand succès, Marguerite avait prédit un four, nous allons avoir un bien mauvais dîner ! »

J'ai vu plusieurs fois Marguerite et me suis toujours demandé quel pouvait être le secret de son tyrannique empire. Elle n'était pas belle, à peine avenante ; elle n'avait même pas la mine piquante de bien des soubrettes, et sa culture intellectuelle ne l'élevait en rien au-dessus du niveau ordinaire des domestiques. On peut encore comprendre qu'un Turner, un Jean-Jacques Rousseau aient pu subir l'influence d'une compagne d'aussi basse extraction, car eux-mêmes, après tout, quoique hommes de génie, sortaient du peuple et pouvaient se sentir gauches et mal à l'aise dans la compagnie des hommes et surtout des femmes du monde. Béranger aussi m'a fait parfois cette impression. Mais M. de Saint-Georges, en dépit de quelques petites affectations, de son amour immodéré des parfums, de ses habitudes légèrement efféminées, était un homme du meilleur monde, et ses paroles, ses moindres gestes décelaient une excellente éducation. Il est vrai qu'il n'était point un homme de génie ; mais toutes ces remarques peuvent aussi bien s'appliquer à un homme qui, lui, était un génie, qui sortait de la meilleure bourgeoisie du dix-huitième siècle, et qui eut les mêmes faiblesses. J'ai nommé Eugène Delacroix.

CHAPITRE V

Physionomie du Boulevard de 1840 à 1850. — Quelques personnalités marquantes de cette période. — La table d'hôte de Mlle Thiers. — Thiers et Guizot. — La rue Le Peletier et le passage de l'Opéra. — L'Opéra. — L'Estaminet du Divan. — Le major Fraser. — Louis Blanc ; son journal *l'Homme libre*. — Le duel Dujarrier-Beauvallon. — Émile de Girardin et Armand Carrel. — Lola Montès, Louis de Bavière. — Alphonsine Plessis, la « Dame aux Camélias ». — M. Lautour-Mézerai, fondateur du *Journal des enfants*. — Auguste Lireux. — Anglophobie et gallophobie.

Cette dénomination usuelle : « le Boulevard », ne s'appliquait guère, même à cette époque, qu'au tronçon compris entre la rue Drouot et l'Opéra actuel. Il n'était pas question encore du Crédit lyonnais, ni de tant de constructions splendides qu'on a élevées depuis ; si mes souvenirs sont exacts, l'emplacement de cette banque était occupé alors par les Bains Chinois. Ce devait être quelque chose d'analogue à nos Bains Turcs, mais je n'en puis parler par expérience, car ni mes connaissances les plus intimes, ni moi, nous n'y avons jamais pénétré (1). Nous traversions rarement le Boulevard, si ce n'est pour aller dîner au Café Anglais. Notre bureau de tabac favori se trouvait au coin de la rue Laffitte, en face de la Maison d'or, et les cigares que

(1) L'établissement des Bains Chinois n'avait aucun rapport avec les Bains Turcs : on ne s'y baignait qu'en baignoire. — *L'Éditeur.*

nous y prenions étaient de beaucoup supérieurs à ceux que l'on vend actuellement cinq fois plus cher. La marchande était une superbe créature dont Alfred de Musset devint tellement amoureux que ses amis craignirent un instant de lui voir commettre des folies pour elle, y compris celle de l'épouser.

Les diligences (diligences Laffitte et Caillard, Messageries royales, et quelques entreprises analogues de moindre importance) étaient alors le seul moyen de communication entre Paris et l'intérieur de la France; et les gens amenés de province par ces véhicules nous semblaient aussi curieux à observer que nous l'étions nous-mêmes pour eux.

C'était le troisième lustre du règne de Louis-Philippe.

Dieu, s'il fallait en croire l'exergue de la monnaie, *protégeait la France,* et si, d'aventure, le Tout-Puissant en paraissait fatigué, Thiers et Guizot étaient là, alternativement, pour veiller au grain.

Le Parlement retentissait de l'éloquence d'orateurs oubliés aujourd'hui, sauf par les amateurs d'études historiques; M. de Genoude réclamait à grands cris le suffrage universel; M. de Cormenin, sous le pseudonyme de *Timon,* était le pamphlétaire à la mode; les journaux s'attaquaient réciproquement avec une violence auprès de laquelle les aménités des éditeurs rivaux d'Eatanswill eussent semblé de purs compliments. Les épiciers et les drapiers s'élevaient contre l'immixtion de M. de Lamartine dans les affaires de l'État.

Le *Figaro* d'alors, le *Corsaire-Satan* extrêmement lu pourtant, joignait à grand'peine les deux bouts.

Chaque année pour la fête du roi, et afin d'améliorer le sort de l'ouvrier, il y avait distribution gratuite de saucisses (1).

(1) La dernière distribution *publique* de saucissons avait été celle de la Saint-Charles 1829. Sous Louis-Philippe, on distribuait à domicile. *L'Editeur.*

Le rendez-vous habituel des acteurs de Paris ou de province, en quête d'un engagement, était, non au Café de Suède, boulevard Montmartre, mais bien sous les arbres du Palais-Royal.

Frédéric Lemaître allait à la messe et se confessait chaque fois qu'il créait un nouveau rôle. Les légitimistes, pour le voir jouer, daignaient quitter leur aristocratique retraite et condescendaient à respirer le même air que les bourgeois et les prolétaires du boulevard du Crime.

Le Gouvernement faisait changer le titre du drame de Sue et de Goubeaux : « *Les Pontons anglais* » en celui-ci, plus court : « *Les Pontons* », et exigeait que la scène fût transportée d'Angleterre en Espagne.

Alexandre Dumas raillait Scribe et jetait son argent par les fenêtres, tandis que celui-ci thésaurisait, achetait des propriétés rurales et produisait plus de vingt pièces par an, dépassant ainsi de huit pièces l'engagement qu'il avait contracté.

Les gardes nationaux allaient, en compagnie et en uniforme, chasser les lièvres et les lapins de la plaine Saint-Denis et se pavanaient ensuite sur le Boulevard, lorgnant les femmes.

Vidocq ouvrait, passage Vivienne, une agence privée de renseignements et gagnait ainsi plus d'argent en surprenant les maris infidèles ou en taisant leurs escapades qu'en arrêtant des voleurs.

Bougival, Asnières et Joinville-le-Pont n'étaient pas encore devenus le rendez-vous des Parisiens.

L'éléphant de plâtre s'effondrait sur la place de la Bastille.

Les romances sentimentales de Loïsa Puget faisaient les délices des familles bourgeoises, disputant la vogue au fameux refrain des *Larifla, larifla, larifla, fla, fla* (1).

(1) La *Larifla* était une *scie* d'étudiants : on y ajoutait indéfiniment des couplets dont le refrain était *Larifla,* etc. — *L'Éditeur.*

Chose plus importante au point de vue populaire, la vie était à très bon marché, le prix du pain avait baissé, et le vin se vendait au détail quatre sous le litre. Les ouvriers s'en allaient en excursion, avec femmes et enfants, admirer le puits artésien de Grenelle. Poussaient-ils jusqu'aux Champs-Élysées, ils s'ébahissaient de voir passer Théophile Gautier dans sa toute petite voiture traînée par une paire de poneys minuscules.

Le poète avait renoncé aux gilets cramoisis qu'il avait naguère arborés afin d' « embêter le bourgeois ». Cette haine invétérée de la bourgeoisie était le trait distinctif de toute cette génération d'hommes de lettres et d'artistes; elle se manifestait en mille façons différentes. Nestor Roqueplan portait chez lui des bottes à l'écuyère, parce que les pantoufles étaient la chaussure de prédilection des boutiquiers. Gavarni publiait ses mordantes caricatures satiriques. En voici une : — Un fainéant de mine débauchée, adossé à un réverbère, considère avec mépris un couple bourgeois, propret et bien paré, faisant sa promenade du dimanche. Il fume une courte pipe de terre, et quelques bouffées de tabac arrivent jusqu'aux dignes promeneurs : « Voyou! » s'écrie dédaigneusement le bourgeois. « Voyou tant que vous voudrez, mais pas épicier », répond l'autre.

Mlle Thiers, sœur du premier ministre de France, tenait alors une table d'hôte. L'établissement, annoncé par une enseigne, était situé à l'entrée actuelle de la rue Drouot. Lorsque Thiers était au pouvoir, les membres de l'opposition et les journalistes de leur parti se faisaient un jeu d'y organiser leurs réunions. Les journaux du lendemain en rendaient toujours compte, et non sans commentaires. Thiers était bien le plus mauvais tireur qui eût jamais désolé un garde-chasse, ce qui ne l'empêchait pas de vanter bien haut ses prouesses cynégétiques. « Nous avons demandé à Mlle Thiers, disait un de ces articles, si les délicieux

faisans qu'elle nous servait provenaient de la chasse de son illustre frère. Elle a secoué négativement la tête : « Non, monsieur; le Président du Conseil n'a pas « l'honneur de fournir mon établissement. A quoi bon? « je peux acheter mon gibier à meilleur marché que « lui et au même endroit. S'il m'en envoyait, il pren- « drait un bénéfice, car il ne fait jamais rien pour « rien. C'est un peu le défaut de notre famille. »

J'ai toujours pensé que, malgré la vivacité de Thiers et le calme de Guizot, les Français préféraient ce dernier. M. Guizot avait dit : « Enrichissez-vous », et on savait qu'il était pauvre. M. Thiers s'était moqué du conseil, et il était notoire qu'il thésaurisait pendant que sa sœur en était réduite à gagner sa vie. Il faut se rappeler qu'à cette époque l'amour du lucre n'avait pas pénétré aussi profondément que de nos jours dans l'âme des Français de toutes classes, que la course à la fortune avait moins d'adeptes, et que le moindre agioteur n'aspirait pas encore à devenir l'émule des Rothschild dans leurs énormes transactions financières.

Ceux-ci habitaient, rue Laffitte, trois maisons séparées qui depuis ont été réunies pour n'en former qu'une seule, affectée exclusivement aux affaires. La rue Laffitte était néanmoins très calme. Les endroits préférés des flâneurs étaient, en dehors des boulevards, la rue Le Peletier et les galeries du passage de l'Opéra. Cette préférence était due à la proximité de l'Opéra, dont la façade donnait sur la rue susnommée, et qui n'avait du reste rien d'imposant et de monumental. L'architecte qui l'avait construit, Debret, eut pendant longtemps à essuyer un feu roulant de plaisanteries; une des meilleures et des plus amères fut peut-être celle-ci : un journaliste écrivait un jour qu'ayant eu à indiquer à un provincial où était l'Opéra, il avait dû répondre : « Descendez la rue, c'est la première grande porte cochère à votre droite. »

Mais si le bâtiment en lui-même manquait de grandeur, on pouvait voir généralement, dans les groupes formés à l'entrée, une demi-douzaine d'hommes dont les noms étaient connus du monde musical entier. C'était Auber, Halévy, Rossini, Meyerbeer, Saint-Georges, Adam ; nous les retrouverons tous au cours de ces Souvenirs.

Parmi les principales attractions de la rue Le Peletier, il faut citer encore le fameux restaurant italien de Paolo Broggi, patronné par les chanteurs, notamment par le célèbre Mario, aux débuts de sa carrière, et surtout l'estaminet du Divan. Sous les auspices d'un certain nombre de jeunes littérateurs et journalistes, à qui leurs ressources restreintes fermaient l'entrée du Café Riche et de Tortoni, ce café, très modeste à l'origine, s'était transformé en une sorte de club politico-littéraire, et les prosaïques consommateurs d'antan l'avaient peu à peu déserté. J'étais peut-être le seul des habitués qui n'eût aucune aspiration littéraire, qui ne jetât pas un œil d'envie sur l'intérieur des bureaux du *National*, dont les gros bonnets, Armand Marrast, le baron Dornès, Gérard de Nerval et autres, entraient quelquefois au Divan, par occasion, car leur restaurant ordinaire était le Café Hardi. Nous prétendions, du reste, que l'on respirait chez nous une atmosphère bien autrement littéraire que dans le magnifique établissement du Boulevard. Il est de fait qu'à l'estaminet du Divan, c'est le plus respectueusement du monde que le garçon vous demandait : « Monsieur désire-t-il avec son café le feuilleton de Sue ou celui de Dumas?... » Vingt fois pour une, j'ai entendu le propriétaire attirer l'attention des consommateurs sur un article remarquable. Le major Fraser n'y dînait jamais, mais il y venait tous les jours passer une heure ou deux à lire les journaux. C'était notre favori à tous, quoique aucun de nous ne connût le moins du monde ses antécédents; en dépit de la

consonnance anglaise de son nom, et quoiqu'il parlât très purement cette langue, il n'était pas Anglais. Sa mise était toujours des plus soignées, et je n'entends pas parler ici d'une élégance dans le genre de celle d'Eugène Sue. Il portait habituellement une redingote bleue très ajustée, à basques courtes, et des pantalons gris à la cosaque, coupe encore en usage en France dans quelques régiments de cavalerie.

Le major Fraser aurait pu, à juste titre, emprunter l'épitaphe que Piron s'était composée :

> Ci-gît Piron, qui ne fut rien,
> Pas même académicien.

Il était célibataire, ne faisait jamais allusion à sa famille, et vivait seul dans un entresol, au coin de la rue Laffitte et du boulevard des Italiens. Il avait toujours beaucoup d'argent, mais la source de ses revenus restait pour tous un mystère. Ce n'était certainement pas le jeu, comme on l'a suggéré depuis, car ses relations les plus intimes affirment ne l'avoir jamais vu toucher une carte.

J'ai toujours cru, sans pouvoir dire pourquoi, que le major Fraser était le fils de quelque haut personnage, et que la solution du mystère dans lequel il a vécu pourrait bien se trouver quelque part enfouie dans les archives relatant les intrigues et les scandales de la cour d'Espagne, sous Charles IV et Ferdinand VII. Les soldats de fortune arrivant à des postes élevés, sinon aux plus élevés, comme Richards et O'Reilly, n'étaient pas tous Irlandais. Mais, en ce qui concerne le major Fraser lui-même, il était de commerce si agréable, si constamment aimable et prêt à obliger, que personne ne tenta de soulever le voile qu'il avait évidemment à cœur de tenir baissé. Je me rappelle pourtant l'avoir vu une fois très irrité. Léon Gozlan, dans une de ses comédies, faisait paraître un major trois fois décoré. Sa

première croix lui avait été donnée, expliquait-on, parce qu'il n'en avait point ; la seconde, parce qu'il en avait une ; la troisième, enfin, parce que toutes les bonnes choses vont par trois. Après la représentation, le major Fraser envoya ses témoins à l'auteur ; mais ceux-ci arrangèrent la chose d'autant plus aisément que Gozlan donna sa parole d'honneur que toute allusion au major avait été loin de sa pensée. On découvrit ensuite qu'Alexandre Dumas avait été bien inconsciemment la cause première de cette aventure. Il causait un jour avec Gozlan, quand un de ses secrétaires vint lui conter qu'un individu qui était une de ses bêtes noires, être absolument nul par-dessus le marché, venait de recevoir la croix de la Légion d'honneur.

« Grand Dieu ! s'exclama Gozlan, pourquoi lui a-t-on donné cette croix?

— Vous ne le savez pas? lui dit Dumas d'un air bien informé et comme s'il allait lui révéler quelque secret d'État.

— Assurément non, je ne le sais pas, répliqua Gozlan, et vous non plus, j'imagine ?

— Ah, par exemple! moi, je le sais.

— Eh bien! dites-le alors.

— On lui a donné la croix parce qu'il ne l'avait pas. »

Cette plaisanterie, assez enfantine, amusa Gozlan, qui s'en souvint en écrivant sa pièce. Il l'amplifia légèrement et obtint le soir de la première un franc succès de fou rire.

Le major Fraser était très bienveillant pour tout le monde, sauf pourtant pour les politiciens de profession, qu'il détestait et méprisait depuis le premier jusqu'au dernier. Il parlait rarement politique ; mais quand il abordait ce sujet, sa verve était vraiment fort intéressante ; il excellait à prouver par les faits qu'un gouvernement dominé par l'esprit de parti est la plus stupide de toutes les stupides institutions. Sa connais-

sance très approfondie de l'histoire politique le cédait encore à sa science sociologique ; il parlait avec compétence de l'état social de tous les peuples civilisés, dans tous les temps. Sa bibliothèque particulière ne se composait pas de plus d'une soixantaine de volumes ; mais sa mémoire était prodigieuse : Balzac et Dumas eux-mêmes reconnaissaient sa supériorité à cet égard. Le sujet le plus insignifiant suffisait parfois pour mettre cette prodigieuse mémoire en branle, et il servait alors à ses auditeurs un véritable article de Revue « qui valait bien, disait Dumas, au moins cinquante centimes la ligne ». Mais jamais on ne put le décider à écrire. Chose assez étrange, il avait coutume d'insinuer qu'il n'avait pas acquis toute cette science dans les livres. « C'est, je le reconnais, absolument ridicule, ajoutait-il avec un singulier sourire, mais j'ai parfois cette sensation que je sais tout cela, non pour l'avoir lu, mais pour l'avoir éprouvé personnellement. Il y a des heures où je suis presque convaincu que j'ai vécu avec Néron, ou que Dante a été mon ami, et ainsi pour le reste. »

Lorsqu'il mourut, on ne trouva pas dans son appartement un indice, pas une seule lettre qui pût jeter le jour sur son passé et sur ses origines, mais seulement une liasse de notes acquittées. A l'une d'elles était épinglé un chiffon de papier : c'était le reçu de la Compagnie des Pompes funèbres pour le prix de sa tombe et les frais de son enterrement. Il avait inscrit dans son agenda ses dernières recommandations : il demandait qu'on fît insérer pendant une semaine l'annonce de sa mort dans le *Journal des Débats ;* l'argent nécessaire se trouvait dans le tiroir de sa table de toilette ; il désirait que son mobilier et ses vêtements fussent vendus au profit des pauvres de Paris. « Je ne charge personne en particulier de ce soin, disait encore le laconique testament, car j'ai beaucoup d'amis et je sais que chacun d'eux sera disposé à exécuter mes dernières volontés. »

Une autre personnalité mystérieuse, mais beaucoup moins intéressante que le major Fraser, c'était un Persan qu'on rencontrait partout, à l'Opéra, au bois de Boulogne, aux concerts du Conservatoire, etc. Toujours poli et souriant, il ne parlait jamais à personne. En dix ans, son voisin de fauteuil à l'Opéra ne l'entendit pas proférer une syllabe. Il était invariablement vêtu d'une grande robe flottante en soie blanche, d'une habaye, sorte de long surtout, en drap noir très fin, et portait un bonnet en astrakan de forme conique. Il vivait toujours seul, et quoique tout le monde sût qu'il habitait passage de l'Opéra, personne ne mit jamais le pied dans son appartement.

Des légendes de toutes sortes couraient sur lui. Suivant quelques-uns, il avait occupé une situation éminente dans son pays, d'où il s'était volontairement exilé, en haine des habitudes orientales; suivant d'autres, c'était tout bonnement un marchand de cachemires de l'Inde, qui avait fait fortune. Les malveillants assuraient qu'il vendait des dattes et des pastilles du sérail, et que s'il ne parlait pas, c'est qu'il était muet, sans être sourd. Il mourut pendant le second Empire, très respecté de son voisinage, à cause de ses larges charités.

Vers 1845, le passage de l'Opéra cessa d'être une promenade à la mode. Les courtiers marrons, que la police avait chassés des boulevards et du perron de Tortoni, y émigrèrent; les galeries qui avaient entendu les doux fredons — mezza voce — des clients de Bernard Latte, l'éditeur des opéras de Donizetti, n'entendirent plus que les hurlements de ces agioteurs de bas étage qui rendirent la place intolérable. Bernard Latte lui-même ne tarda pas à déménager.

Dans la maison dont Tortoni occupait le rez-de-chaussée, et dont l'aspect extérieur s'est depuis beaucoup modifié, habitait Louis Blanc. Vers neuf heures

du matin, il descendait prendre sa tasse de café au lait ; c'était toujours la première qu'on servît dans le restaurant. Je n'ai jamais été sur le pied de l'intimité avec Louis Blanc, et à cette époque moins qu'à aucune autre, car je partageais l'antipathie du major Fraser pour les faiseurs de politique, et, à tort ou à raison, j'ai toujours considéré comme tel l'auteur de l'*Histoire de dix ans*. Quoique Louis Blanc eût alors trente-trois ou trente-quatre ans, on ne lui en eût pas donné plus de dix-sept ; cela tenait, en partie, à sa taille minuscule : il était sinon le plus petit, du moins un des plus petits hommes que j'aie jamais vus, à part les nains, bien entendu. On m'a assuré pourtant que Louis Blanc était un géant, comparé à don Martinos Garay, duc d'Altamira et marquis d'Astorga, homme d'État espagnol, qui mourut entre 1820 et 1825. Comme ces notes ne s'étendront pas au delà de la chute de la Commune, et que ce fut après cet événement que je rencontrai une ou deux fois M. Blanc dans son ancien quartier, je consignerai ici le peu que j'ai à dire de lui.

Lorsque je le revis, à soixante ans, il avait encore toutes les apparences d'une bonne santé, mais je fus frappé de son air désillusionné. C'étaient, il est vrai, les années les plus critiques de la troisième République, mais M. Blanc se rendait compte que, la part faite aux difficultés du moment, les hommes placés à la tête des affaires n'étaient pourtant pas les républicains de ses rêves. Il avait eu, outre cette déception, à subir des pertes sérieuses, car tous ses papiers les plus importants, tels que sa correspondance avec George Sand et avec Louis-Napoléon pendant l'internement de ce dernier à Ham, d'autres documents encore, d'égale valeur, avaient été détruits dans l'incendie de la gare des marchandises du chemin de fer du Nord, à la Villette, incendie allumé par les communards.

Il avait conservé les modes de 1840, portait encore

une longue redingote brune, à grandes basques, une chemise vierge de tout empois et un chapeau à larges ailes. Quelques années plus tard, il fonda un journal, l'*Homme libre,* dont les bureaux étaient situés rue Grange-Batelière. L'affaire était soutenue, financièrement, par un noble polonais. Blanc déclara à ses lecteurs qu'il parlerait en toute sincérité des personnes et des choses, passées ou actuelles; qu'il n'avancerait rien qu'il ne pût appuyer de documents probants; mais que, quoi qu'il arrivât, il ne se laisserait jamais entraîner ni à envoyer, ni à accepter une provocation pour la défense de ses écrits. « D'abord, disait-il, je suis trop vieux; mais me fût-il donné de ressaisir ma jeunesse, je ne recommencerais pas la folie que j'ai faite en 1847, lorsque j'ai failli me battre avec Eugène Pelletan à propos d'une femme dont la vertu — si vertu elle avait — nous était à tous deux absolument indifférente. Peu importe d'ailleurs que nous n'ayons pas été les seuls preux chevaliers de l'époque, prêts à dégainer pour ou contre les charmes d'une femme dont les restes étaient depuis longtemps réduits en poussière (1). »

(1) M. Eugène Pelletan, père de M. Camille Pelletan, rédacteur en chef de la *Justice* et premier lieutenant de M. Clémenceau, avait sévèrement critiqué dans l'*Histoire de la Révolution* de M. Blanc quelques passages relatifs à Marie-Antoinette. L'auteur cita à l'appui de son dire un passage des *Mémoires de Mme Campan.* Le critique refusa d'admettre la preuve comme concluante; sur quoi, M. Blanc en appela à la Société des gens de lettres, qui, sur le rapport de M. Taxile Delord, se prononça en sa faveur. M. Pelletan refusa de se soumettre à la décision d'un tribunal dont il avait, par avance, décliné la juridiction. M. Blanc, qui avait au début repoussé bien loin toute idée de duel, voyant que M. Pelletan soutenait énergiquement son opinion, se crut obligé de recourir à ce moyen pour obtenir satisfaction. La rencontre était décidée quand éclata la révolution de 1848. Les deux adversaires, qui, l'un et l'autre, couraient à l'Hôtel de ville, s'étant rencontrés par hasard à l'entrée, tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

« Le ciel soit loué ! s'écria Thiers quand on lui raconta l'aven-

Ce n'était pas une parole en l'air qu'avait prononcée M. Blanc en déclarant qu'il n'avancerait rien sans preuve positive, et ses rédacteurs l'expérimentèrent à leurs dépens. Il arrivait régulièrement, à trois heures de l'après-midi, au bureau du journal pour lire les épreuves du numéro du jour, et, de la première ligne à la dernière, il ne tolérait pas une inexactitude. Si bon qu'il fût, il rendait la vie insupportable à ses reporters.

L'un d'eux m'a raconté une histoire qui, tout en faisant ressortir le ridicule des scrupules excessifs de M. Blanc, n'en vaut pas moins la peine d'être redite au crédit de sa véracité. Un chien avait été poursuivi sur le boulevard, et le reporter, usant de la méthode réaliste, avait tenté de reproduire, au moyen d'onomatopées, les sons émis par la bête en détresse :

« Êtes-vous sûr de vos sons, monsieur ? lui demanda Blanc.

— J'en suis aussi sûr que possible, étant donné que je ne suis pas zoologiste.

— Alors effacez-les ; il faudrait en être sûr scientifiquement. Pendant que nous y sommes, je vois que vous avez employé le mot « hurler ». Si je ne me

ture, si Pelletan avait tué Blanc, j'aurais été le plus petit homme de France. »

En parlant des preux chevaliers de l'époque, M. Blanc faisait allusion à M. Cousin, qui, après avoir été ministre malgré lui, poussa un soupir de soulagement quand le second Empire lui permit de retourner à ses études. Il avait une grande prédilection pour le dix-septième siècle, et s'éprit passionnément de la duchesse de Longueville, morte depuis deux siècles. Il la douait de toutes les perfections morales et intellectuelles; par malheur, il ne pouvait la doter d'un buste opulent, l'évidence historique étant trop accablante pour qu'il osât la gratifier d'avantages de ce genre. Mais quelqu'un lui ayant montré un jour un portrait de la sœur du grand Condé dans lequel elle semblait abondamment pourvue des charmes dont son adorateur regrettait l'absence, M. Cousin écrivit un chapitre tout entier sur ce sujet et fut bien près de jeter le gant à ses contradicteurs. *L'Éditeur.*

trompe, un chien en détresse « glapit ». Veuillez modifier. »

Une autre fois, en parcourant les annonces, il en trouva une relative à une potion contre la toux dont la vertu était prônée dans les termes les plus pompeux. Il envoya chercher sur-le-champ le rédacteur des annonces ; il avait refusé d'affermer ce service à une agence comme on le fait souvent à Paris, afin d'en conserver le contrôle absolu.

« Monsieur, je vois que vous avez une nouvelle réclame, et très lucrative, à ce qu'on me dit ; toutefois, avant de l'insérer, je voudrais être certain que ce remède opère tout le bien qu'il promet. Pouvez-vous répondre de son efficacité ?

— Mon Dieu, monsieur, je crois qu'il est efficace, mais vous ne pouvez pas exiger que je prenne une bronchite pour en faire personnellement l'expérience ?

— Le ciel me préserve d'avoir tant d'exigence et si peu de souci de la santé d'autrui ; mais tant que vous ne pourrez pas m'amener quelqu'un qui ait été guéri, nous n'insérerons pas. »

Revenons à la phrase de Louis Blanc sur l'usage du duel ; je veux rappeler à ce propos une des plus tragiques affaires de ce genre dont j'aie gardé le souvenir, le duel Dujarrier-Beauvallon. J'ai eu, pendant des années, l'habitude, toutes les fois qu'une rencontre importante avait lieu en France, de lire les opinions diverses des journaux anglais à cet égard ; et tout en rendant justice aux sentiments élevés des auteurs de ces articles, je n'hésite point à dire que pas un seul ne traitait le sujet en pleine connaissance de cause. Aucun ne voulait se rendre à cette évidence que, pour un homme d'un certain monde, en France, décliner une provocation ou négliger, le cas échéant, d'en envoyer une, équivaudrait, sauf dans des circonstances très excep-

tionnelles, à encourir une sorte de mort sociale ; ils ignoraient donc ou feignaient d'ignorer que, pour cet homme, désormais, toutes les portes resteraient closes ; que les meilleures amies de sa femme cesseraient de la voir, par ordre de leurs maris ; que ses enfants, à l'école, seraient délaissés de leurs camarades ; que pas un jeune homme de situation égale à la sienne, fût-il amoureux fou de sa fille, ne la demanderait en mariage ; pas plus qu'un père et une mère de famille ne voudraient de son fils pour gendre. C'est pourtant ce qui attendait, il y a quelques années, un homme convaincu d'avoir refusé de se battre ; c'est ce qui, — dans certaines classes, je le répète, — l'attend encore aujourd'hui. Est-il donc surprenant qu'avec une telle perspective devant les yeux, un homme préfère risquer la mort plutôt que de devenir un paria? Quel est le journaliste anglais qui s'exposerait volontiers à d'aussi sévères conséquences, qui se résignerait à entrer à son Club sans que jamais une main se tende vers lui, sans qu'une voix s'élève pour répondre à son bonjour? Et cette situation, encore une fois, serait la sienne si, Français ou habitant la France, il refusait de demander satisfaction d'une injure, même imaginaire.

Je connaissais M. Dujarrier, directeur de la *Presse,* et je suis convaincu qu'il n'était pas d'humeur plus batailleuse, ni plus désireux d'aller sur le terrain que Louis Blanc. Il est, en outre, certain qu'il sentait son infériorité, tant à l'épée qu'au pistolet, devant un adversaire comme M. de Beauvallon, fine lame et tireur émérite ; il fut prouvé jusqu'à l'évidence qu'il n'avait jamais manié une arme. Il s'opposa pourtant avec énergie à tout essai de conciliation de la part de ses amis, il ne voulut pas surtout que son adversaire pût se douter à quel point il était incapable de se défendre, dans la crainte que celui-ci ne lui fît grâce de la vie. La vie n'était pas désirable en effet, conservée

à ce prix : vraie tunique de Nessus, la pitié de son ennemi se fût attachée à lui comme un déshonneur. Aussi Dujarrier préféra-t-il aller sur le terrain comme un mouton à la boucherie, plutôt que de passer pour un lâche. « Je n'ai pas d'autre alternative que de me battre », disait-il, deux jours avant la rencontre, à Alexandre Dumas, qui, secondé par son fils, mettait en jeu toute son ingéniosité pour prévenir l'issue fatale. La seule combinaison possible était, suivant le raisonnement très logique des deux Dumas, d'obtenir de Dujarrier, qui, en sa qualité d'offensé, avait le choix des armes, qu'il choisît l'épée. Ils comptaient sur la générosité de Beauvallon, qui, découvrant à la première passe l'impéritie de son adversaire, se contenterait, en homme d'honneur, de le désarmer ou de lui infliger une légère blessure. Malheureusement le jeune Dumas, animé d'ailleurs des meilleures intentions, s'en ouvrit à quelques-uns des plus intéressés dans l'affaire, appartenant à l'état-major de la *Presse* et du *Globe*. Ces deux journaux étaient littéralement à couteaux tirés, et quelques rédacteurs du *Globe* insinuèrent à mots couverts, sinon ouvertement, que Dujarrier arborait le drapeau blanc. Dujarrier eut-il vent de ces commentaires? En eut-il le pressentiment instinctif? On ne l'a jamais su positivement, mais le fait est que, dès lors, il insista pour se battre au pistolet. « Je n'entends pas que mon adversaire me fasse une grâce quelconque, dit-il, ni en me désarmant, ni en me blessant au bras ou à la jambe. Je veux une rencontre sérieuse. » Dumas fils, effrayé peut-être des suites que pouvait avoir l'indiscrétion qu'il avait inconsciemment commise, pria son père d'aller voir Grisier (1) et de le faire intervenir. Alexandre Dumas, qui était le plus dévoué des amis et qui aurait de bon cœur risqué sa vie pour sauver celle

(1) Le grand maître d'escrime que Dumas a immortalisé dans le *Maître d'armes*. — *L'Éditeur*.

de Dujarrier, refusa de faire la démarche suggérée par son fils. « Je ne puis pas, répondit-il; la première chose et la plus importante est de sauvegarder la réputation de Dujarrier, et d'autant plus que c'est son premier duel. »

Son premier duel, — ce fut la note dominante et qui dirigea toutes les démarches de Dujarrier et de ses amis. Si Dujarrier avait été dans la situation du rédacteur en chef de son journal, Émile de Girardin, — s'il eût une fois déjà tué ou sévèrement blessé son homme, comme ce dernier avait, neuf ans plus tôt, tué Armand Carrel, il aurait pu déclarer ouvertement sa détermination de ne plus aller sur le terrain sous aucun prétexte. Malheureusement la situation de Dujarrier était tout autre; et l'on peut dire sans exagération qu'il porta la peine de la décision de M. de Girardin. On a fait un véritable abus de sentimentalité au sujet de la mort tragique d'Armand Carrel; en réalité, il n'eut que ce qu'il méritait. M. de Girardin n'en déplora pas moins, plus que personne, sa mort prématurée. Quoi qu'en aient dit certains écrivains, Armand Carrel est mort victime non de ses opinions politiques, mais bien d'une vulgaire question de boutique, dont il se fit le champion. Après plusieurs essais plus ou moins heureux de journalisme populaire, M. de Girardin, en 1836, lança la *Presse,* journal sérieux de même format que les journaux existant déjà et qu'il donna à moitié prix; aussi tous les autres se liguèrent-ils comme un seul homme contre lui. Armand Carrel, qui était un vaillant soldat, un écrivain de talent et un très galant homme, aurait dû se tenir en dehors de toute cette polémique. Émile de Girardin n'était pas d'humeur à supporter une injure manifeste ou même implicite. Son meilleur livre peut-être et le moins connu, *Émile,* nous révèle comme une autobiographie le fond de sa pensée à l'égard du duel. Émile entre dans la société comme un soldat dans

le camp ennemi. Non qu'il soit par nature cruel ou sanguinaire, mais parce qu'il sait que pour soutenir ses droits il doit être toujours prêt non seulement à la défense, mais à l'attaque.

« Le secret qu'on est tenu de garder, dit-il, pour les préliminaires d'une rencontre et ces préliminaires en eux-mêmes sont simplement horribles. Les précautions à prendre, le mystère dont on s'entoure ressemblent fort aux préparatifs d'un crime. Néanmoins, l'horreur de tout ceci disparaît quand un homme, poussé par le ressentiment ou la haine, est assoiffé de vengeance; mais quand il n'a dans le cœur aucune amertume, quand son imagination est encore accessible à des émotions plus douces, il faut, pour qu'il ne se révolte pas contre l'idée du duel, que cet homme soit profondément imbu de la force d'un préjugé qui résiste à toutes les lois prohibitives. »

C'est dans cette dernière disposition d'esprit que M. de Girardin rencontra son adversaire. Les deux hommes n'avaient jamais échangé une parole, ils n'avaient l'un contre l'autre aucune animosité personnelle; disons plus, le duel n'était pas inévitable; et cependant, à l'un d'eux il coûta la vie, et il devint pour l'autre une source de regrets ineffaçables.

L'issue eût-elle été différente que la *Presse* eût probablement disparu, et avec elle toutes les récriminations. Mais en l'état des choses, et rien ne pouvant faire revenir M. de Girardin sur sa décision de ne plus accepter de duel, après neuf ans d'insultes directes de la part d'un soi-disant parti politique et de mille vexations quasi légales, M. de Beauvallon s'érigea en nouvel Armand Carrel, et il choisit Dujarrier pour victime, ne pouvant atteindre son chef.

Mais toute ressemblance avec Armand Carrel s'arrête là, et la justice même dans ses arrêts souligna nettement la différence. Dans le premier cas, deux hommes

d'honneur, de vaillance incontestée, se rencontrant à chances équivalentes, avaient simplement violé la loi ; dans le second cas, sans parler de l'infériorité notoire de Dujarrier, on reconnut que les pistolets de Beauvallon avaient été essayés avant le duel. La cour ne pouvait relever le fait, mais elle témoigna sa désapprobation en condamnant Beauvallon à huit ans et un de ses témoins, M. d'Ecquevilley, à dix ans de prison pour parjure, tous deux ayant déclaré par serment qu'ils n'avaient pas essayé les pistolets.

Ce duel fit grand bruit et impressionna péniblement le public. Je m'y suis longuement arrêté, plus que de raison peut-être, parce qu'il m'inspira une résolution dont je ne me suis jamais départi. J'avais vingt-sept ans à cette époque, et, grâce à des circonstances inutiles à relater ici, je pouvais prévoir que la plus grande partie de ma vie se passerait en France. Je ne suis ni plus courageux ni plus poltron qu'un autre, mais je ne voulais point me résigner à être tué comme un chien enragé, sous le prétexte le plus futile, parce qu'un monsieur quelconque s'aviserait de me regarder de travers. Je ne pouvais cependant, avec mon genre de vie, refuser un duel en raison de ma nationalité. Aussi, à partir de ce moment, fréquentai-je assidûment le tir de Gosset et la salle d'armes de Grisier. Je ne devins très redoutable ni à l'épée, ni au pistolet, mais j'étais, à l'une et l'autre arme, de force à me défendre à l'occasion. Je pris soin en même temps de déclarer bien haut que pour moi un duel serait toujours sérieux, que je ne me contenterais jamais d'une rencontre au premier sang, et que, même dans le cas où l'un des adversaires serait mis hors de combat, j'entendais que le duel reprît après sa guérison jusqu'à ce que mort s'ensuivît. C'était bien dire que je ne me laisserais entraîner sur le terrain que pour une affaire d'importance, mais j'ajoutai cependant que si j'étais contraint à me battre

pour une bagatelle, je ne démordrais pas pour cela de mes premières conditions. Une fois seulement, douze ans plus tard, on me chercha noise dans l'excitation qui suivit l'attentat d'Orsini. J'étais l'offensé et pouvais par suite régler les conditions de la rencontre. Je refusai absolument de modifier en rien la règle que je m'étais imposée, et je le déclarai à mes deux témoins — le général Fleury et Alexandre Dumas. Les amis de mon adversaire ne voulurent point accepter ces conditions. Personne depuis ne m'a jamais attaqué, et la vie n'était pourtant alors pas toujours facile pour un Anglais, même sous le second Empire.

Avant d'en finir avec le duel Dujarrier, je dois dire quelques mots d'une femme *presque* merveilleuse, et j'appuie sur la restriction, car Lola Montès n'avait de vraiment merveilleux que sa beauté et sa rare impudence : elle ne possédait pas l'ombre d'un talent, et son éducation était nulle ; si elle parlait trois langues, l'anglais, le français et l'espagnol, elle les parlait toutes trois avec la même incorrection, professant un dédain absolu de la grammaire, et faisant usage du vocabulaire d'une femme de chambre prétentieuse quand ce n'était pas celui d'une poissarde en colère.

Elle me raconta qu'elle avait été dans un pensionnat à Bath, mais qu'elle était née à Limerick, et que ses parents l'avaient emmenée tout enfant à Séville. Son père, suivant elle, était Espagnol et sa mère créole. « Mais je scandalisais toute l'école, et je ne voulais rien apprendre », ajoutait-elle. Et je l'en crois sur parole ; ce qui m'aurait paru plus étonnant, c'est qu'une fille d'esprit aussi vif et aussi éveillé eût pu vivre pour un temps, si court qu'il fût, dans la société de jeunes filles comme il faut, sous la tutelle de maîtresses distinguées, sans acquérir au moins quelques notions de savoir-vivre. Elle avait le port et l'allure d'une duchesse,

car la grâce était inhérente à son être ; mais dès qu'elle ouvrait la bouche, l'illusion s'envolait — pour moi du moins ; car je dois reconnaître que des hommes d'une culture intellectuelle bien supérieure à la mienne et familiers avec la meilleure société en étaient fous, en dépit de tous ses défauts, qui ne pouvaient manquer de les choquer autant que moi. Le secret de son pouvoir était sans doute dans son admirable beauté, car si elle avait de l'esprit, c'était du genre le plus vulgaire : à peine tolérable dans un cabaret, on n'eût pas supporté cet esprit-là au fumoir d'un cercle même aux heures les plus avancées de la nuit.

Quand Dujarrier fut rapporté mourant rue Laffitte, une femme se jeta sur lui et le couvrit de baisers. C'était Lola Montès. Il lui laissa par testament dix-huit actions du théâtre du Palais-Royal, valant environ vingt mille francs. Plus tard, au moment du procès, à Rouen, elle insista pour y paraître comme témoin, quoique son témoignage ne dût pas jeter la moindre lumière sur les débats. Elle tenait à faire sensation, et elle y réussit. J'étais là, et bien que la salle fût bondée de gens connus, tenant le premier rang dans le monde littéraire et artistique et dans la société parisienne, il n'y avait d'yeux que pour elle. Le grave président lui-même et ses assesseurs en restèrent bouche bée, tout ébahis quand elle prit place au banc des témoins. Elle portait le deuil, mais un deuil atténué, permettant le plus élégant étalage de soie et de dentelles ; et lorsque, rejetant son voile, elle se déganta pour prêter serment, ce fut un murmure d'admiration dans la salle. C'est certainement pour provoquer ce murmure admiratif qu'elle avait fait le voyage de Rouen, et il faut convenir que son but fut pleinement atteint et son succès indiscutable.

Je fis, ce jour-là, par le plus grand des hasards, la connaissance d'un jeune homme qui, dix ou onze ans

plus tard, conquit d'un bond la renommée et la gloire, par la publication d'un roman de mœurs. J'ai dit déjà que la salle était comble; près de moi se trouvait un grand garçon, bien découplé, que je prenais pour un gentilhomme campagnard anglais ou pour le fils d'un fermier aisé. Pareilles méprises sont faciles en Normandie. Lorsque Lola Montès parut pour porter témoignage, quelqu'un près de lui remarqua qu'elle avait l'air d'une héroïne de roman : « Oui, répliqua-t-il; mais les héroïnes des vrais romans vécus dans la vie courante ne lui ressemblent pas. »

Et comme il m'avait vu parler à plusieurs des personnalités parisiennes qui étaient là, surtout à Alexandre Dumas et à Berryer que tout le monde connaissait, il se tourna vers moi et me demanda sur Lola Montès quelques renseignements que je lui donnai. Il était au courant de tout, nous causâmes un instant. En partant, il me tendit sa carte, espérant, dit-il, que nous nous reverrions. Je lus son nom : Gustave Flaubert. On me dit, le soir, que c'était le fils d'un médecin estimé de la ville. Douze ans plus tard, la France retentissait de son nom. Il avait écrit *Madame Bovary*, et jeté le fondement de ce qui devint plus tard l'école ultra-réaliste du roman français.

Revenons à Lola Montès. Le procès de Rouen fut vraiment le point de départ de sa grande et scandaleuse notoriété; car, malgré sa beauté, elle avait connu de mauvais jours et en avait été réduite, à Bruxelles, à chanter dans les rues. C'était après sa fuite de Calcutta, où son premier mari, un capitaine ou lieutenant James, au service de la Compagnie des Indes, l'avait emmenée. Elle aborda à Southampton, et trouva moyen, en allant à Londres, de s'insinuer dans les bonnes grâces d'un gentilhomme anglais à qui elle fit croire qu'elle était la femme d'un officier espagnol fusillé par les carlistes. C'est elle qui m'a raconté tout cela, car elle ne

faisait aucun mystère de ses machinations et de ses intrigues, surtout lorsqu'elles avaient échoué. Elle se refusa cependant à me nommer son compagnon de voyage; celui-ci, paraît-il, tenta de lui venir en aide en la présentant à plusieurs de ses connaissances, afin de lui procurer des leçons de chant. « Mais je ne faisais pas mes frais, parce que, vous autres Anglais, vous êtes trop prudes, et on suspecta mon protecteur de ne pas se donner tant de peine pour rien. De plus, on découvrit que je n'étais pas la veuve d'un officier espagnol, mais la femme d'un officier anglais : la mèche était éventée. J'obtins pourtant un engagement à l'Opéra, dans le corps du ballet; mais ce ne fut pas long. Il est vrai que je ne dansais guère, mais je dansais pourtant aussi bien que la moitié des horribles femmes en bois qui m'entouraient. Seulement on fit des histoires sur mon compte, et le directeur me renvoya (1). »

(1) Le noble anglais dont il est ici question devait être lord Malmesbury; voici ce qu'il dit de Lola Montès dans ses *Mémoires :* « C'était une femme remarquable, et, d'après sa conduite à Munich, on peut dire qu'elle a allumé l'incendie révolutionnaire qui couvait dans toute l'Europe, et qui a rendu l'année 1848 si mémorable. J'avais fait sa connaissance, très accidentellement, en allant d'Heron Court à Londres, en chemin de fer. Le consul m'avait prié, à Southampton, de veiller sur une dame espagnole qu'on lui avait recommandée et qui venait de débarquer. J'y consentis, et il me présenta à une fort belle personne, en grand deuil et semblant fort affligée. Quand nous fûmes seuls dans le compartiment, elle me raconta, de sa propre impulsion et en mauvais anglais, qu'elle était la veuve de Don Diego Leon, que les carlistes venaient de fusiller; qu'elle allait à Londres vendre des propriétés qu'elle possédait en Espagne, et qu'elle était très pauvre; elle essayerait de donner des leçons de chant. En arrivant à Londres, elle prit un appartement meublé; je donnai pour la faire entendre un petit concert où elle chanta quelques ballades espagnoles. Elle avait un accent étranger assez prononcé, et je ne doutai pas un instant de la vérité de tout ce qu'elle m'avait confié. Elle vendit différentes choses, des voiles, des étoffes, etc., à mes invités, et se gagna beaucoup de sympathies. Finalement, elle s'engagea dans le corps de ballet de l'Opéra; elle dansait

Elle ne nourrissait aucune illusion à l'égard de son talent chorégraphique; à dire vrai, elle ne se faisait aucune illusion d'aucun genre; et sa candeur était le trait le plus séduisant de son caractère. Elle ne réussit pas mieux comme danseuse à Varsovie qu'à Londres. En traversant Bruxelles, elle avait été obligée de chanter dans les rues pour ne pas mourir de faim. Je lui demandai pourquoi elle n'était pas venue de Londres à Paris, « où, pour une femme aussi séduisante qu'elle et aussi dégagée de scrupules, il y avait plus de ressources que partout ailleurs ». Sa réponse fut si caractéristique que je n'hésite pas à la citer tout entière; elle montre quel esprit d'audace animait cette aventurière sans ressource et la poussait à viser toujours au plus gros gibier. Je me méfie souvent de ma mémoire, mais dans cette circonstance je puis garantir son absolue fidélité. Disons d'abord que cette intrigante absolument illettrée,

fort mal. Enfin, on reconnut que j'avais eu affaire à une aventurière; elle s'appelait Mrs James, était d'origine irlandaise et s'était mariée dans l'Inde à un officier. On résilia son engagement à l'Opéra, elle quitta Londres et se retira à Munich. D'humeur très violente, elle frappa un jour un général bavarois pendant qu'il passait la revue de ses troupes. Le roi s'en éprit follement; il lui prodigua des sommes énormes et lui conféra un titre qu'elle porta plus tard quand elle revint en Angleterre. » — *Mémoires d'un ancien ministre,* par le comte DE MALMESBURY.

Lord Malmesbury se trompe dans presque tout ce qu'il n'a su que par ouï-dire. Lola Montès n'alla pas à Munich après la résiliation de son engagement à l'Opéra, mais à Bruxelles, et, de là, à Varsovie. Elle ne joua pas non plus, dans les émeutes et dans la révolution de Bavière, le rôle prépondérant que lui attribue lord Malmesbury. L'auteur de ces notes tient, comme on le verra, de Lola Montès elle-même tous les détails de sa carrière antérieurs à son séjour à Munich, et, comme il l'a déjà dit, elle ne faisait pas mystère de ses machinations. Quant à l'histoire des événements de Munich, j'ai pu conclure, d'après les notes, que l'auteur la tenait de Karl von Abel, ministre du roi Louis, qui vint plus tard à Paris, et qui, si je ne me trompe, était le père ou l'oncle de Herr von Abel, correspondant du *Times* à Berlin, il y a une quinzaine d'années. *L'Éditeur.*

n'ayant pas la plus légère notion de géographie et d'histoire, savait par cœur son Almanach Gotha, et, de plus, elle semblait deviner par instinct des choses que ledit Almanach Gotha se garde bien de mentionner, c'est-à-dire l'état de bonne ou de mauvaise intelligence de tous les couples royaux d'Europe.

« Pourquoi je ne suis pas allée à Paris? répliqua-t-elle. Et à quoi bon aller à Paris? Voir un roi, bourgeois jusqu'au bout des ongles, tenant les cordons de sa bourse serrés, et notoirement le meilleur des époux et des pères; des princes aussi vertueusement mariés que leur papa ou bien engagés dans des expéditions lointaines? A quoi bon aller dans une ville où le seul fait d'être « la maîtresse du prince » vous expose à être reconduite à la frontière entre deux gendarmes, où l'on ne peut pas espérer extirper mille louis même à un prince royal? A quoi sert de séduire un comte quand la première femme venue d'un épicier ou d'un bottier peut s'opposer à votre présence dans un bal, sous prétexte d'immoralité? Non, mon intention est d'aller à la Haye. J'ai entendu dire que Guillaume II bat sa femme comme un homme ivre, au point que ses fils sont parfois obligés d'intervenir. Des gens bien informés me l'ont assuré à Calcutta. Mais j'avais peur de trouver dans l'héritage les horions avec le Sire, et j'ai préféré essayer d'abord ma chance à Bruxelles; j'étais aussi très à court d'argent.

— Mais le roi Léopold est marié, et il est très heureux avec sa femme? interrompis-je.

— Naturellement, il est heureux, ils le sont tous; mais ça n'empêche pas les sentiments, n'est-ce pas? Je suis très ignorante et n'ai point de mémoire, mais je me rappelle pourtant avoir entendu raconter l'histoire d'un roi de Danemark ou de Suède — y a-t-il une différence? — qui épousa une aventurière comme moi, quoique la reine, mère du prince héritier, vécût encore. Il

était bel et bien bigame; mais les rois et les reines ont toujours eu des privautés. Un jour, lui et sa femme légitime étant installés dans une de leurs résidences d'été, ils virent de la fenêtre passer une voiture dans laquelle était une très jolie femme. « Qui est cette « dame? demanda la reine. — C'est ma femme, répon- « dit le roi. — Votre femme! mais que suis-je alors? « — Vous, madame? vous êtes ma reine (1). »

« Enfin, quels qu'aient été mes projets sur l'amour de Léopold et sur son argent, je n'ai pu les exécuter; car, avant que j'aie seulement pu l'apercevoir, je me suis trouvée sans ressource, réduite à vendre mes vêtements et à gagner mon pain en chantant dans les rues. C'est, je crois bien, un Allemand qui m'a emmenée de Bruxelles à Varsovie; il parlait plusieurs langues et était lui-même peu fortuné. Toutefois, il a été très bon pour moi et m'a procuré un engagement à l'Opéra dès notre arrivée en Pologne.

« Au bout de deux ou trois jours, le directeur du théâtre me fit appeler et me déclara que je ne savais pas danser. Je le regardai bien en face et lui demandai s'il croyait en bonne vérité que si j'avais su danser, je serais venue m'enfouir dans un trou tel que son théâtre. Il en rit, me dit que j'étais une habile créature et qu'il me gardait comme étant très décorative. Je me lassai vite de ce rôle d'accessoire.

« Deux mois après, je partais avec un gentilhomme polonais qui m'a amenée à Paris. Dès que j'aurai amassé une certaine somme, je reviendrai à mon projet primitif, je tâcherai de pêcher un prince. Je suis lasse d'entendre dire que je ne sais pas danser; on me l'a dit à Londres et à Varsovie, on me l'a dit encore à la Porte-

(1) Lola Montès avait parfaitement raison. Le roi était Frédéric IV de Danemark; seulement la femme en question n'était pas une aventurière comme Lola, c'était la comtesse Reventlow qu'il avait enlevée. *L'Éditeur.*

Saint-Martin, où j'ai été sifflée. Les hommes, eux, ne me siffleraient pas, j'en suis sûre, mais ils sont poussés par leurs femmes et leurs filles : une femme comme moi gâte leur métier d'honnêtes femmes. Ici, j'attends que sonne l'heure du berger, car, quoique vous soyez tous très gentils, généreux et le reste, vous n'êtes pas ce qu'il me faut. »

Peu après cette conversation, la mort de Dujarrier et les vingt mille francs qu'il lui léguait lui fournirent l'occasion attendue. Elle partit pour Londres avec un Anglais, dit-on ; mais, ne l'ayant jamais vu, je ne puis pas l'affirmer. Elle n'y séjourna pas longtemps ; un peu plus tard, plusieurs Parisiens de retour d'Allemagne racontèrent qu'ils l'avaient rencontrée à Wiesbaden, à Hombourg et ailleurs, pontant discrètement, ne se fixant nulle part et surtout évitant de parti pris les Français et les Anglais.

Son mari, disait la rumeur, avait retrouvé ses traces, et c'est dans la terreur de cette découverte qu'elle avait quitté Londres en toute hâte. En dépit de tant d'essais infructueux et de ses jours de misère à Bruxelles, Lola Montès n'était aucunement disposée à reprendre le joug conjugal. Six mois s'écoulèrent, et la belle intrigante fut vite oubliée ; seul, Dumas en parlait encore de temps à autre. Quoiqu'il ne fût pas superstitieux et qu'il eût été des plus épris parmi ses adorateurs, Dumas avouait qu'il avait été enchanté de sa disparition. « — Elle a le mauvais œil, disait-il, et soyez sûrs qu'elle portera malheur à tous ceux qui lieront leur destinée à la sienne, même passagèrement. Vous voyez ce qui est arrivé à Dujarrier. Si jamais on parle encore d'elle, ce sera au sujet de quelque terrible catastrophe arrivée à un de ses amants. »

Chacun rit de la prophétie, sauf pourtant le docteur Véron, qui, comme prophète, aurait rendu des points à Salomon Eagle lui-même. Mais, par bonheur, il évitait

de se mêler aux conversations de ce genre, étant fermement convaincu qu'il pouvait prévenir les événements en ne les prédisant pas, du moins ouvertement. Pour cette fois, Alexandre Dumas se révéla, lui aussi, bon prophète ; car, quand on reparla de Lola Montès, ce fut au sujet des troubles de Munich et de l'abdication de son royal amant, Louis Ier de Bavière, en faveur de Maximilien, son fils aîné.

Les détails qui vont suivre, relatifs à ces troubles, m'ont été communiqués par un personnage politique qui joua dans les événements un rôle considérable. Je sais bien qu'en toute affaire le témoignage des intéressés peut être suspect; mais, dans la circonstance, mon auteur échappe à la suspicion, car, comme il me le disait lui-même, « il n'y avait pas, en ce qui le concernait du moins, de réputation politique à sauvegarder ». Lola Montès avait simplement cherché à le renverser, comme Mme Dubarry avait autrefois renversé le duc de Choiseul, parce qu'il ne voulait pas devenir sa créature ; et elle avait continué la même tactique avec tous les ministres l'un après l'autre, et aussi bien avec ceux dont elle-même avait fait la fortune. Mais, ne l'oublions pas, la Révolution était dans l'air en 1848, et Lola Montès eût-elle été la plus paisible des favorites, ou Louis, le plus moral des rois, que le soulèvement ne se serait pas moins produit ; tout au plus, pour le roi, les conséquences auraient-elles pu en être moins désastreuses.

On a esquissé de ce souverain un portrait qui me paraît assez intéressant pour que je le transcrive ici :

« Louis était un rejeton de la vieille souche de Wittelsbach ; il y avait en lui du Lovelace et du *minnesinger*. L'âge n'avait pu tempérer ses ardeurs, et, à soixante et un ans, il réservait encore à Lola Montès, à son arrivée à Munich, le même accueil enthousiaste qu'il avait fait déjà à tant de *beautés* diverses. Et Dieu

sait s'il en était venu depuis le commencement de son règne, des brunes, des blondes et des châtaines, de tous les points du globe !... Presque immédiatement, le roi faisait faire le portrait de chaque nouvelle favorite, et l'ajoutait à sa collection placée dans une galerie spéciale, où il allait chaque jour chercher, disait-il, l'inspiration poétique, car il se prenait au sérieux comme poète, poète classique, s'il vous plaît, modelant ses vers sur ceux des maîtres anciens. Il avait publié un volume de poésies, intitulé : *Walhalla's Genossen* (1) ; mais ce qu'il avait le mieux étudié de l'antiquité, c'étaient les rites du culte de Vénus, la blonde déesse. D'humeur très facile et de relations aimables, il n'avait sûrement pas une once de fiel dans tout le corps. Très religieux à sa manière, il était devenu le jouet des Jésuites, qui, en réalité, gouvernaient le royaume sous son nom, mais qui savaient s'arranger aussi pour lui rendre la vie agréable et douce. Ils aimaient à le voir assister aux cérémonies religieuses et suivre les processions comme un bourgeois dévot ; mais, connaissant son faible pour les jolis minois, ils avaient soin de faire placer sur le parcours les belles filles et les attrayantes matrones aux premiers et aux seconds étages : de cette façon, si les yeux du roi s'élevaient vers elles, c'était aussi vers le ciel, et les apparences étaient sauvées.

« Dans ces conditions, il n'était pas difficile à une femme, belle et audacieuse comme l'était Lola Montès, d'en arriver à ses fins. Elle n'était pas sans ressource en arrivant à Munich, quoiqu'elle fût loin encore de posséder cent mille francs, comme elle s'en est vantée depuis. En tout cas, ce n'était plus l'aventurière aux abois de Londres et de Bruxelles, et lorsque, dans la plus élégante toilette, elle se présenta au directeur du Hof-Théâtre pour solliciter un engagement, celui-ci, bel

(1) Les Compagnons de Walhalla.

et bien ébloui, souscrivit à tout ce qu'elle lui demanda. Elle ne tenait pas autrement à danser, mais elle s'arrangea de telle sorte qu'avant son début il n'était bruit déjà que de sa beauté et que la rumeur en était arrivée jusqu'aux oreilles du roi. On a beaucoup accusé les Jésuites d'avoir favorisé les projets de Lola Montès, dans le but inavoué d'avoir en elle un instrument de domination sur le royal et sénile troubadour ; quoi qu'il en soit, le roi la vit, et trois ou quatre jours après leur entrevue, le souverain lui-même l'introduisait à la cour et la présentait à la famille royale et au corps diplomatique comme « sa meilleure amie ». Les événements marchèrent ensuite avec rapidité. En août 1847, Louis lui accorda des lettres de « naturalisation spéciale », la créa baronne de Rosenthal et, presque ausitôt, comtesse de Landsfeld. Il lui constitua, de plus, une rente de vingt mille florins et lui fit construire une magnifique habitation. Sur ses instances, enfin, la reine se vit contrainte de lui conférer l'ordre de Sainte-Thérèse. Nous nous y opposâmes, plusieurs de mes collègues et moi, de tout notre pouvoir, tout en nous doutant bien que jusque-là les Jésuites avaient été de son côté plutôt que du nôtre. La perte de nos fonctions nous punit sur-le-champ de notre opposition ; mais, débarrassée de nous, Lola Montès eut bientôt à tenir tête aux Jésuites. Elle s'était mis dans la tête de faire envahir le Wurtemberg non certes pour une cause politique : elle était aussi incapable de fournir une raison de ce genre que le dernier des rustres bavarois, mais tout simplement parce que, quelques mois avant son arrivée à Munich, elle avait été, suivant elle, offensée par le vieux roi. Le fait est que le vieux Guillaume, très attaché à l'actrice Amalia Stubenrauch, avait résisté aux avances de Lola Montès et l'avait à peine remarquée. L'invasion projetée du Wurtemberg était un acte de vengeance privée. Pure folie ! Mais, si folle que fût Lola, elle avait

trouvé plus fou qu'elle dans son amant, le roi Louis Ier de Bavière.

« Ce qu'elle fit de plus maladroit, sans contredit, fut de vouloir changer de protecteurs. En femme arrogante et ignorante qu'elle était, il lui déplut de partager avec les Jésuites le pouvoir qu'elle avait sur le roi, elle essaya de monter une cabale contre eux parmi les étudiants de l'Université, et elle y réussit jusqu'à un certain point. Le groupe de ses partisans fut bientôt connu sous cette dénomination : les *Allemanen*. Mais la portion la plus intelligente et la plus patriote de la jeunesse de Munich les frappa littéralement d'ostracisme. Quelques troubles s'étaient élevés, vite apaisés, lorsque, au commencement de février 1848, une manifestation beaucoup plus sérieuse se produisit contre ces Allemanen, qu'on avait aussi surnommés les « créatures de Lola ». L'aventurière ne manquait pas d'audace, et elle tint à braver en personne les émeutiers. Mais elle avait trop présumé de son empire ou de ses forces, oubliant qu'elle n'était, après tout, qu'une femme. Elle dut reculer pour échapper aux violences, mais pas une porte ne s'ouvrit devant elle. Le suisse en faction devant l'ambassade d'Autriche refusa de lui livrer passage. C'est alors qu'advint la scène la plus pitoyable; le roi lui-même, apprenant ces nouvelles, accourut à son secours; se frayant un chemin à coups de coude à travers la foule hurlante et menaçante, il parvint jusqu'à elle, lui offrit le bras et la conduisit à l'église des Théatins, qui était toute proche. Plusieurs officiers les avaient rejoints, et les choses auraient pu se terminer pacifiquement, si la favorite avait compris la leçon que lui donnait le peuple. Mais à peine se sentit-elle en sûreté que son caractère violent, vindicatif et dominateur prit le dessus. Enhardie par la présence des officiers, elle arracha à l'un d'eux son pistolet, et, munie de cette arme, elle sortit de l'église,

défiant la foule, menaçant de tirer. Dieu sait quel aurait pu être le résultat de cet acte de folie, sans l'arrivée fort opportune d'un escadron de cuirassiers qui couvrit sa retraite.

« Si mal choisie que fût l'année 1848 pour ce retour intempestif aux mœurs féodales, l'effervescence, une fois encore, se calmait peu à peu et aurait cédé tout à fait au bout d'une quinzaine de jours, si l'intraitable Lola n'avait voulu tirer vengeance des injures qu'elle s'était attirées. Dès le 10 février, elle obtint du roi un décret fermant l'Université pour un mois. L'irritation sourde que causait dans le pays son ingérence continuelle dans les affaires de l'État fit de nouveau explosion, et bien plus violemment que la première fois. Les ouvriers, la petite bourgeoisie commerçante, restés indifférents jusque-là aux extravagances du roi, qui, après tout, amenaient de l'eau à leur moulin, se rallièrent à la cause des étudiants. On éleva des barricades. Le cri de ralliement n'était pas : Vive la Constitution ! ou : Vive la République ! mais : A bas la concubine ! Il était donc impossible de se méprendre sur le but de l'insurrection ; mais, afin qu'il ne pût subsister aucun doute dans l'esprit du souverain, deux députations déléguées par le Conseil municipal et par la Chambre Haute se rendirent auprès de Louis et exigèrent le renvoi de Lola Montès. Une heure après, elle avait quitté Munich, escortée d'une troupe de gendarmes qui eurent toutes les peines du monde à la préserver de la fureur de la populace. Son départ fut le signal du pillage de sa maison, auquel le roi assista — il le crut du moins — incognito ! Quel mobile le poussa à cet acte inconsidéré ? Éprouvait-il un vague sentiment de délivrance en échappant à l'empire de cette tyranique maîtresse, car il y avait du cynique en ce troubadour mystico-philosophe ? Voulait-il, au contraire, méditer là sur son bonheur évanoui ?... Que ce

fût l'une ou l'autre raison, sa fantaisie lui coûta assez cher, car un inconnu, qui devait, lui, connaître fort bien sa victime, lui brisa un miroir sur la tête. On le remporta au palais privé de connaissance et baigné dans son sang.

« Sur ces entrefaites, Lola Montès, qui avait réussi à échapper à son escorte, rentrait déguisée à Munich, trois heures après son expulsion, et se dirigeait vers le palais. Mais on faisait bonne garde. Elle s'obstina pendant un mois entier, et renouvela chaque jour ses essais infructueux ; si audacieuse qu'elle fût, elle n'osa jamais toutefois passer la nuit dans la capitale. Du reste, je ne crois pas qu'un seul des habitants eût été disposé à lui donner l'hospitalité. Bien différente en cela des royales favorites des siècles précédents, elle n'avait ni partisans, ni serviteurs dévoués prêts à la suivre dans sa fortune bonne ou mauvaise, car elle n'avait jamais fait de bien à personne aux jours de sa prospérité ; habile à corrompre, elle était incapable d'inspirer une affection désintéressée à ceux qui échappaient à l'ensorcellement de son admirable beauté. »

Ici s'arrête le récit de mon narrateur. Le reste est bien connu de tous. Quelques années plus tard, Lola Montès ajouta la bigamie à ses autres exploits : elle épousa un officier anglais, nommé Heald, qui mourut noyé, à Lisbonne, presque à la même époque où mourait son premier et véritable mari. Alexandre Dumas avait eu raison : elle portait malheur à tous ceux qui, peu ou prou, s'attachaient à elle, maris ou amants.

Tandis que je transcrivais mes souvenirs sur Lola Montès, ma pensée est allée à une autre femme qui appartenait, selon le monde, à la même catégorie sociale que la fameuse aventurière, mais qui ne lui ressemblait en rien par le caractère. Je veux parler d'Alphonsine Plessis, « la Dame aux Camélias ». Je la rencontrais

fréquemment, en compagnie de quelques-uns de mes amis, de 1843 à 1847, année de sa mort. Son nom était bien celui que je donne ici, et non pas Marie ou Marguerite Duplessis, comme on l'a écrit par la suite.

On s'est en général singulièrement mépris, principalement en Angleterre, sur le compte de l'héroïne du roman et de la comédie de Dumas fils, et sur les intentions de l'auteur lui-même. On a blâmé l'auteur d'avoir choisi un être indigne pour l'idéaliser, on lui a reproché d'avoir ainsi fait en quelque sorte l'apologie du vice ; on a refusé surtout d'admettre la supériorité morale d'Alphonsine Plessis sur ses compagnes de vie galante. Supérieure à ses pareilles et à sa condition, elle l'était pourtant, non point assez toutefois pour se résigner à l'humble sort d'une femme de chambre, docile à des maîtres, travaillant dès l'aube pour un maigre gage, trouvant dans sa vertu sa récompense ; à moins encore que cette récompense ne se dessinât, dans un avenir presque inespéré, sous la forme d'un foyer à elle, encombré de marmots braillards : nouvelle sorte d'esclavage où son travail forcé ne trouverait même pas, au bout du mois, la mince rétribution accordée naguère à ses services. Non, Alphonsine Plessis n'avait pu se résoudre à enfermer dans un bonnet de linge cette superbe chevelure à qui les diamants convenaient mieux, ni à draper d'une robe de cotonnade ce corps de statue pour qui les étoffes précieuses, les dentelles et la soie semblaient faites ; mais elle ne fut pas néanmoins la vulgaire courtisane que certains rigoristes ont voulu dire et qui serait descendue ignorée dans sa tombe, sans l'enthousiasme intempestif d'un jeune poète, corrompu lui-même par l'atmosphère dans laquelle il était né et par le milieu où il avait vécu.

La vérité est que Dumas fils n'idéalisa en rien dans son roman le caractère d'Alphonsine Plessis. Quoiqu'il fût bien jeune lorsqu'elle mourut, il était déjà plus phi-

losophe que poète. Il avait bien moins connu sa future héroïne qu'on ne le suppose communément, et je crois fort que la première idée de son roman lui fut plutôt suggérée par la sensation que causa sa mort à Paris que par les relations éloignées qu'il avait eues avec elle. Le public, — le public féminin surtout, — se porta en foule à la vente après décès pour visiter l'appartement, admirer les bijoux, les robes, etc. « Elles auraient probablement accepté de les avoir aux mêmes conditions », observa un terrible cynique. La remarque, sans doute, fut faite devant le jeune Dumas, ou, du moins, lui fut répétée et le frappa, car dans toutes ses œuvres de jeunesse on retrouve la trace de cet esprit un peu âpre.

L'éducation d'Alphonsine Plessis avait très probablement été plus négligée encore que celle de Lola Montès, mais son tact naturel et son élégance instinctive suppléaient aux leçons qui lui avaient manqué. Elle parlait correctement et n'employait jamais de locutions grossières. Si Lola Montès était incapable de s'attacher un ami, elle ne pouvait, elle, se faire un ennemi. Sa gaieté n'avait jamais d'écarts ni d'éclats bruyants, car, au milieu des scènes les plus folles, elle était hantée par la certitude de sa mort prématurée, et cette pensée mettait sa goutte d'amertume dans la douceur de sa vie heureuse. Souvent, tandis qu'on riait autour de nous, assis l'un près de l'autre, nous causions; elle m'aimait assez parce que je ne lui faisais jamais de compliments; je n'avais pourtant que six ans de plus qu'elle, la femme la plus adulée de Paris. Dumas disait la stricte vérité en racontant qu'un grand seigneur étranger l'avait entretenue à cause de sa singulière ressemblance avec une fille qu'il avait perdue. Alphonsine Plessis aurait pu, à cette époque, se créer l'existence la plus paisible; elle aurait pu, comme tant d'autres demi-mondaines l'ont fait depuis, s'acheter une maison de campagne, rentrer dans « les sentiers de l'honneur »,

avoir son banc à l'église, faire des visites au curé, prolonger sa vie par cette calme monotonie des jours, et mourir en odeur de sainteté : mais, malgré son désir passionné de vivre, toute sa nature se révoltait contre cet exil volontaire.

Quand Alexandre Dumas lut à son père la *Dame aux Camélias,* celui-ci pleura comme un enfant, mais l'émotion n'abolissait pas en lui le sens critique. « Au commencement du troisième acte, racontait-il quelque temps après, je me demandais comment Alexandre s'y prendrait pour ramener sa Marguerite à Paris, sans la faire déchoir dans l'estime du spectateur. Car une femme telle qu'il la dépeignait, pour rester fidèle à la nature, à sa nature, ne devait pas pouvoir supporter plus de deux ou trois mois de solitude. Cela n'impliquait pas forcément qu'elle rompît ses relations avec Armand Duval, mais celui-ci, au bout d'un peu de temps , serait devenu forcément un plat dans le menu, et rien de plus.

« La façon dont Alexandre est sorti de cette impasse prouve qu'il est mon fils jusqu'aux moelles, et, dès le début de sa carrière, le montre dramaturge supérieur. Mais, croyez-le bien, dans la vie réelle, si le père Duval n'était pas intervenu, la belle Marguerite, étant donné son caractère, aurait pris la « clef des champs » ou plutôt la « clef de la rue », sous un prétexte ou sous un autre, et sans que cela l'eût empêchée d'ailleurs de vendre ses voitures et d'engager ses fourrures et ses diamants pour ne pas fatiguer l'homme qu'elle aimait de questions d'argent. A parler franc, il fallait le talent de mon fils pour tirer un drame de la vie d'Alphonsine Plessis. Ce fut aussi une chance, il faut le dire, qu'elle mourût comme elle est morte, de cette mort de poitrinaire que le poète pouvait attribuer à toute autre cause qu'à la vraie. Je sais bien qu'il n'écarta pas complètement la phtisie, mais il montra du moins la maladie singulièrement aggravée par l'abandon d'Armand Duval, et c'est

là la seule liberté qu'il ait prise pour le développement psychologique et par conséquent scientifique et logique du drame.

« Il en est qui ont comparé sa Marguerite Gautier à Manon Lescaut, à Marion Delorme; rien ne pouvait prouver plus péremptoirement leur incompétence à juger de l'œuvre même. Autant eût valu comparer Thiers à Cromwell. Manon Lescaut, Marion Delorme, Cromwell savaient ce qu'ils voulaient : Marguerite Gautier et Thiers ne le savent pas ; tous deux sont à la recherche de l'*inconnu,* l'un, sur le terrain de la politique expérimentale, l'autre sur celui plus brûlant des aventures amoureuses. Mon fils a été le peintre fidèle de la nature, mais il a choisi un épisode la laissant voir sous un jour favorable. Il n'était pas obligé pourtant de faire au public un cours de pathologie, de lui dire que le retour fréquent à ces délires amoureux avec des amants toujours nouveaux constitue une maladie aussi bien connue des spécialistes que le délire alcoolique et aussi incurable. Messaline, Catherine II et des milliers de femmes en ont souffert. Quand le hasard de la naissance les place dans des situations aussi hautes que les deux impériales courtisanes que je viens de citer, elles achètent des hommes ; d'humble condition, avec de la beauté, elles se vendent ; mais quand elles sont laides et rebutantes, elles tombent aux plus bas fonds de la dégradation et finissent en quelque cellule d'un asile d'aliénés, où nul homme n'oserait les approcher. Neuf fois sur dix, la maladie est héréditaire, et je suis sûr que si nous pouvions remonter la généalogie d'Alphonsine Plessis, nous retrouverions la tare originelle du côté paternel ou du côté maternel, peut-être plutôt venant du père, mais plus probablement encore des deux côtés à la fois (1). »

(1) Un article publié par le comte G. de Contades, dans une

Bien peu d'entre nous s'intéressaient assez à Alphonsine Plessis pour se livrer, de son vivant, à de telles

revue bibliographique française (*le Livre,* n° du 10 décembre 1885), montre combien Alexandre Dumas était près de la vérité. Je le cite fort au long, ou plutôt, je le résume en cette note. Mon excuse est dans l'immense popularité que les œuvres de Dumas ont obtenue parmi les amateurs de théâtre de toutes classes. Par suite de cette popularité, il n'y a pas de pièces modernes, celles de Shakespeare exceptées, dont la genèse ait été aussi commentée. On peut dire sans exagération que la plupart des spectateurs lettrés, sans parler de ceux qui étudient à fond l'art dramatique, ont exprimé une fois ou l'autre le désir d'être renseignés sur la famille et les antécédents de Marguerite Gautier de façon plus complète qu'ils n'avaient pu l'être par le roman et la comédie de Dumas, ou encore par les détails généralement apocryphes fournis par ses contemporains. Dumas dit dans sa préface que la mère de son héroïne était une servante de ferme. Il n'en savait pas davantage, et Alphonsine Plessis elle-même n'était sans doute guère mieux informée. Les années s'écoulèrent, et l'éminent dramaturge n'eut ni le temps ni l'envie de feuilleter, pour s'éclairer, de vieux registres de sacristie, fleurant le moisi à plein nez ; le comte de Contades l'a fait pour lui. Voici aussi brièvement que possible le résultat de ses recherches. La grand'mère maternelle d'Alphonsine Plessis, moitié mendiante et moitié prostituée, habitait, il y a un peu moins d'un siècle, la petite paroisse de Longé-sur-Maire, appelée depuis simplement Longé, canton de Briouze, arrondissement d'Argentan, à trente milles environ d'Alençon. On l'avait surnommée « la Guénuchetonne », version rustique du vieux mot français « guenipe ». Louis Descours, espèce de campagnard lourdaud, entré dans la prêtrise sans la moindre vocation et parce que les siens l'y avaient poussé, s'énamoura de la Guénuchetonne, et dans les premiers jours de janvier 1790, le curé Philippe baptisa un enfant mâle enregistré sous le nom de Marin Plessis, mère Louise-Renée Plessis, père inconnu. Le prénom donné au poupon prouve bien que le père n'était pas si inconnu qu'on voulait bien le dire, car le père de Louis Descours s'appelait Marin. Cette aventure galante du curé campagnard était, à plusieurs lieues à la ronde, le secret de Polichinelle.

Marin Plessis devint un superbe garçon, et vers l'âge de vingt ans, il se mit à voyager dans les provinces voisines de la haute et de la basse Normandie avec une balle de colporteur. Beau et d'humeur aimable, il était partout le bienvenu et il devint bientôt le favori des fermières normandes. Il flotta, pendant un temps, d'une beauté rustique à l'autre, mais il fut fixé définitivement par la plus belle de

recherches sur ses ancêtres. Néanmoins, nous convenions, pour la plupart, que ce n'était pas une fille vulgaire. La candeur avec laquelle elle avouait son manque absolu d'éducation première était en elle un intérêt de plus. « Il y a vingt ou vingt-cinq ans, — disait un jour le docteur Véron, après qu'Alphonsine Plessis eut quitté la table où nous étions réunis, — une femme de sa distinction et de son élégance n'aurait pas été un phénomène, dans la situation où elle se trouve, car à cette époque la grisette n'avait pas encore été promue au rang de femme entretenue. Le terme même n'existait

toutes, Marie Deshayes. Sa vertu n'était peut-être pas sans tache, mais, à coup sûr, en dehors de ses charmes personnels, ce n'était pas une paysanne ordinaire.

Quelque soixante ans avant l'union de Marin Plessis et de Marie Deshayes, vivait, dans les environs d'Évreux, certaine demoiselle de noble lignée, assez mal lotie du côté des biens terrestres. Elle était avenante et de bon caractère; mais, alors comme aujourd'hui, la belle mine et le bon caractère étaient peu cotés sur le marché matrimonial français, en province moins encore qu'à Paris. Grâce à son modeste apport, elle ne trouva point de prétendants, et, étant de complexion excessivement amoureuse, elle donna son amour où elle put, « sans regret et sans fausse honte », comme l'a dit un vieux chroniqueur français.

Les annales du village, — car, chose assez curieuse, ces annales existent, mais manuscrites, — les annales font preuve d'une réserve louable au sujet du nombre exact et des noms de ses amants. Il paraîtrait que l'auteur, contemporain de Mlle Anne du Mesnil d'Argentelles, et arrière-grand-père du présent possesseur des annales, gentilhomme des environs de Bernay, fut partagé entre le désir de ménager une voisine qui était après tout une femme de qualité et l'envie de laisser à la postérité un échantillon des mœurs campagnardes de son temps. Quoi qu'il en soit, les amoureux de Mlle d'Argentelles ont été, sauf le dernier, condamnés à un obscur anonymat. Mais quand paraît Étienne Deshayes, l'annaliste se départ de sa réserve, il lui fait les honneurs d'une mention spéciale; c'est sans doute pour le récompenser d'avoir enfin « fait une honnête femme » de son amoureuse. Car telle est la conclusion de son roman d'amour avec Mlle d'Argentelles, roman qui n'est pas, au début, sans avoir quelque analogie avec celui de Jean-Jacques Rousseau et de Mme de

pas. Les hommes désireux, en dehors du mariage, d'avoir un intérieur, choisissaient leur compagne dans un milieu tout autre qu'ils ne le font aujourd'hui ; c'étaient généralement des femmes bien élevées, souvent de bonne famille, coupables d'un faux pas, et comme telles rejetées de la société par celles de leurs égales qui n'avaient pas, du moins aux yeux du monde, à se reprocher pareille défaillance. J'avoue qu'Alphonsine Plessis m'intéresse beaucoup. D'abord, c'est la femme la mieux habillée de Paris ; secondement, elle n'étale, ni ne cache ses vices ; troisièmement enfin, elle n'est pas toujours à parler d'argent ouvertement ou à mots couverts ; bref, c'est une merveilleuse courtisane. »

Tant de sympathie fut très favorable à l'œuvre de Dumas fils, lorsque, dix-huit mois après la mort d'Alphonsine Plessis, il fit paraître son livre ; l'ouvrage fut bientôt dans toutes les mains, et la presse aiguisa encore la curiosité de ceux qui ne l'avaient pas lu en publiant nombre d'anecdotes personnelles sur l'héroïne. De plus, le titre était très attrayant et absolument nouveau ; car, quoiqu'il fût transparent par suite de l'habitude bien connue d'Alphonsine Plessis de porter des camélias blancs la plus grande partie de l'année, personne n'avait pensé

Warens, sauf toutefois que le Jean-Jacques normand était bien plus âgé que sa maîtresse.

Les enfants nés de ce mariage furent nombreux. L'un d'eux, Louis Deshayes, épousa une belle paysanne, Marie-Madeleine Marra, qui avait été, paraît-il, un peu trop bien avec un gentilhomme du voisinage, mais qui mit au monde quelques années après une fille dont Louis Deshayes ne pouvait désavouer la paternité, car elle était le vivant portrait de sa grand'mère maternelle, Mlle Anne du Mesnil d'Argentelles. La destinée aurait dû avoir en réserve pour la belle Marie Deshayes un lot meilleur qu'un mariage avec un pauvre colporteur comme Marin Plessis ; mais il était beau, et, en dépit de l'opposition de sa famille, elle devint sa femme. Le 15 janvier 1824, l'enfant qui devait être immortalisée sous le nom de *la Dame aux Camélias* vit le jour dans un petit village de la basse Normandie.

L'Éditeur.

à lui appliquer cette dénomination pendant sa vie. L'honneur de l'invention revient donc sans contredit à Dumas fils.

A ce propos, je tiens à consacrer quelques lignes au seul homme de notre cercle à qui ce surnom fût positivement désagréable, parce que, disait-il, il nuisait au sien : c'était M. Lautour-Mézerai, qu'on avait appelé l'*Homme au camélia,* — au singulier, — parce qu'il ne se montrait jamais sans une de ces fleurs à la boutonnière. Il ne faut pas oublier qu'à cette époque, les camélias étaient beaucoup plus rares qu'aujourd'hui, et, conséquemment, fort chers. Si, de ces deux fidèles du camélia, l'un avait plagié l'autre, ce devait être plutôt Alphonsine Plessis, car le docteur Véron qui connaissait Lautour-Mézerai de longue date, leur amitié remontant à 1831, ne se souvenait pas de l'avoir jamais vu sans son camélia. On a calculé que pendant ses dix-neuf ans de séjour à Paris Mézerai n'a pas dû consacrer moins de cinquante mille francs à cette coûteuse fantaisie, car il lui arrivait souvent de renouveler ses fleurs deux fois par jour, et chacune d'elles valait cinq francs. On comprendra donc sans peine qu'il fut vexé de voir son surnom usurpé de la sorte. C'était un des hommes les plus élégants que j'aie jamais connus. Il appartenait à une excellente famille de province (1), dont plusieurs membres s'étaient fait un nom dans la littérature. Il quitta Paris pour aller remplir les fonctions de préfet dans le midi de la France, puis en Algérie. Très aimable compagnon et d'un naturel généreux, il ne se serait cependant, pour rien au monde, séparé du camélia qui fleurissait sa boutonnière, fût-ce même à la prière de la meilleure de ses amies. Ce

(1) Par une coïncidence assez curieuse, il était du même département que Marin Plessis, et mourut presque exactement au lieu même où était né celui-ci.

n'était pas pour lui un simple accessoire de toilette, mais un vrai talisman. Il occupait toujours à l'Opéra la même place de balcon, ou de ce que nous appelons « le cercle paré », et plus d'un œil brillant jetait un regard de convoitise sur le fameux camélia se détachant en sa blancheur sur le bleu sombre de l'habit ; mais aucun regard, aucune requête même directe, n'avait le don de l'émouvoir; et si, poussé de trop près, il mettait une sorte de rudesse dans son refus, c'est que, de son propre aveu, il était assez superstitieux pour croire que s'il rentrait chez lui dépouillé de son fétiche, quelque affreux malheur ne manquerait pas de lui arriver pendant la nuit.

M. Lautour-Mézerai n'était pas seulement un homme à la mode; c'est à lui que revient l'honneur d'avoir le premier fondé en France une publication périodique pour les enfants. Pour la somme relativement minime de six francs par an, des milliers de petits abonnés recevaient tous les mois un numéro du *Journal des enfants,* broché sous couverture bleue et entouré d'une bande sur laquelle était imprimé leur propre nom. Rien ne flattait plus leur vanité que d'être traités ainsi comme leurs aînés et de recevoir directement leur quote-part de littérature contemporaine ; il n'y a pas de doute que cette ingénieuse innovation contribua puissamment au succès primitif et énorme de l'entreprise. Mais M. Lautour-Mézerai était un trop fin lettré pour faire reposer son succès sur la réussite d'un *truc* de ce genre, et il suffit de feuilleter les premiers numéros du *Journal des enfants* pour se convaincre que jamais, ni en France, ni en Angleterre, ni en Allemagne, on n'a depuis résolu plus heureusement le problème difficile qu'il s'était posé d'instruire l'enfance en l'amusant. Ce directeur-rédacteur en chef d'une publication enfantine réussit à s'assurer, pour la partie historique, la collaboration d'hommes comme Paul Lacroix, dit le biblio

phile Jacob, et Charles Nodier, qui n'ont jamais été surpassés dans l'art de rendre l'Histoire attrayante pour de jeunes imaginations. C'étaient encore Émile Souvestre, Léon Gozlan, Eugène Sue, Alexandre Dumas, qui leur contaient les plus merveilleuses histoires. Ces hommes, qui tenaient positivement la population adulte de France sous le charme de leurs émouvantes fictions, semblaient prendre plaisir à rivaliser avec des femmes comme Virginie Ancelot, la duchesse d'Abrantès et bien d'autres, en s'adressant à leur jeune public. Aussi devint-il de mode d'offrir à ces bambins pour leurs étrennes, à la place de l'éternel sac de bonbons, une quittance, — faite à leur nom, — d'abonnement au *Journal des enfants*. Le tirage s'en éleva un instant à 60,000 exemplaires, et M. Lautour-Mézerai en tirait, dit-on, le joli bénéfice de 100,000 francs par an.

J'ai parlé plus haut, de façon incidente, d'Auguste Lireux. Son nom est à peine connu des Français de la génération actuelle, et je doute fort qu'il y ait en Angleterre cent amateurs de littérature française qui l'aient entendu prononcer ; ses écrits sont plus ignorés encore, et cependant ni l'homme ni l'œuvre ne méritaient un si profond oubli. Il avait ce qui manque en France à beaucoup d'écrivains d'un talent d'ailleurs bien supérieur au sien, le don de l'*humour*. A vrai dire, son *humour* n'était pas toujours d'essence très subtile, il avait parfois quelque chose d'un peu gros. Celui des journalistes actuels qui semblerait présenter avec lui le plus d'analogie est M. Francisque Sarcey, mais l'éminent critique dramatique a reçu une excellente instruction qui manquait à Lireux. Si celui-ci pourtant était resté fidèle à ses débuts, il ne serait pas aujourd'hui aussi absolument oublié. Malheureusement pour sa gloire, sinon pour son bien-être matériel, il se mit en tête de devenir millionnaire et ne fut pas loin d'y

réussir ; il était, à tout le moins, dans une grande aisance quand il mourut à Bougival, où il possédait une belle villa.

Je me rappelle ma première rencontre avec Lireux, presque immédiatement après son arrivée à Paris, à la fin de 1840 ou dans les premiers mois de 1841. Il venait, je crois, de Rouen, et, n'eût été son accent, on l'eût pu prendre pour un Marseillais. Grand, fortement bâti, très mal habillé dans ses vêtements presque neufs, les yeux brillants abrités derrière des lunettes d'or, son large chapeau sur l'oreille, les cheveux et la barbe d'un brun foncé et le teint vermeil, bruyant, animé, il réalisait au physique le type de ce que nous appelions alors à Paris « un oracle de département ». Et c'était bien un peu cela en effet, mais l'impression désagréable qu'il produisait ainsi à première vue ne tardait pas à s'effacer. Par suite de la collaboration active qu'il avait fournie de sa province à plusieurs journaux de Paris, il se trouva d'emblée en relation avec le dessus du panier des journalistes de l'époque. Très versé en matière théâtrale, — théoriquement du moins, car il n'avait jamais écrit une pièce et déclarait hautement qu'il n'en écrirait jamais, — ayant donné à plusieurs Revues des articles de critique dramatique remarqués, articles, je l'ai dit, qui, malgré la différence d'instruction des deux hommes, font inévitablement penser, quand on les relit, à ceux que publie M. Sarcey dans le *Temps,* ayant par-dessus tout une confiance inébranlable en son étoile, Auguste Lireux se croyait appelé non seulement à tirer l'Odéon de l'état de marasme dans lequel il était tombé, mais encore à en faire le rival de la Comédie française. C'était son idée fixe. L'Odéon était alors dans une passe difficile. Harel, pendant sa direction, avait reçu une subvention de 130,000 francs. Bien que le gouvernement reconnût la nécessité d'un second Théâtre-Français. M. d'Épa-

gny, onze ans plus tard, avait dû se contenter de moins de la moitié. Soit incapacité, soit malchance, il ne réussit pas à ramener le public à l'Odéon. On offrit alors la direction à M. Hippolyte Lucas, critique dramatique du *Siècle,* et, soit dit en passant, l'homme de France le plus versé dans la littérature anglaise; mais il se récusa, et la place fut donnée à Lireux, qui, pour le plaisir de faire un mot, s'écria : « Directeur!... au refus d'Hippolyte Lucas (1) ! »

La plaisanterie était d'un goût douteux de la part de Lireux, M. Lucas lui étant à tous égards très supérieur; peut-être cependant aurait-il échoué où l'autre réussit, du moins pour un temps. Sauf cette manie de vouloir faire des mots à tout propos, Auguste Lireux était vraiment un bon garçon, et nous vîmes tous avec plaisir se réaliser son rêve. Au début, la chance parut le favoriser; il composa une excellente troupe réunissant Bocage, Monrose, Gil-Pérès, Maubant, Mlle Georges, Mme Dorval, Mlle Araldi, etc., et si, comme les soldats du jeune Bonaparte, ses artistes étaient mal payés et manquaient de tout, ils n'en luttaient pas moins vaillamment, parce que, toujours comme les soldats de Bonaparte, ils avaient confiance en leur chef. Lui, de son côté, les appréciait à leur valeur, et sous aucun prétexte il n'aurait toléré qu'on les évinçât de la situation qu'ils avaient honorablement conquise par leur talent et leur travail opiniâtre. Il se montrait l'adversaire implacable des médiocrités vaniteuses toujours prêtes à se pousser par les protections ou l'intrigue, et dans ces cas-là répondait de façon à décourager les plus tenaces.

Un jour, un acteur d'une incapacité notoire, Macha-

(1) Il parodiait ainsi un vers de Victor Hugo dans *Hernani :*

« Empereur!..... au refus de Frédéric le Sage! »

L'Éditeur.

nette, émettait devant lui la prétention de tenir le premier rôle dans le *Misanthrope :*

« Vous n'avez personne pour jouer Alceste, disait-il.

— Mais si, répondit Lireux, j'ai un des receveurs de contremarques. »

Auguste Lireux était de cette race de directeurs qui commença avec Harel à la Porte-Saint-Martin et le docteur Véron à l'Opéra, et dont, plus tard, Montigny au Gymnase, Duponchel à l'Opéra, Buloz et Arsène Houssaye à la Comédie française, s'efforcèrent de maintenir les grandes traditions de libéralité envers le public et les artistes, et de bienveillance envers les jeunes auteurs.

Ce ne fut pas la faute de Lireux si son succès fut de courte durée. Toute chose a, reconnaissons-le, son côté ridicule. Mais si, pendant le choléra, Harel inventa de publier une statistique démontrant que pas un seul de ses spectateurs n'avait été atteint par le fléau, cette réclame puérile ne doit pas nous faire oublier l'aide efficace qu'il prêta à Dumas au début de sa carrière, et si, pendant le rude hiver de 1841-42, Lireux, par une nuit terriblement froide, envoya des chaufferettes aux rares auditeurs qui le favorisaient de leur présence, sous prétexte que « le souffle tragique faisait frissonner la salle », ce brin de charlatanisme n'enlève rien, en somme, au mérite qu'il eut de tendre le premier la main à Émile Augier en montant la *Ciguë*.

Des procédés de ce genre manquent rarement leur effet, et ils devaient réussir surtout avec la jeunesse du quartier Latin, c'est-à-dire avec un public composé en majeure partie de jeunes gens à l'esprit généreux et aux façons un peu bruyantes. Tous s'accoutumèrent peu à peu à aller à l'Odéon, « sinon pour voir la pièce, du moins, disaient-ils, pour entendre Lireux qui est toujours amusant ». Ce qui, à parler franc, signifiait que leur but était de pousser Lireux à leur faire des discours.

Si flatteuse pour l'éloquence de Lireux que fût cette résolution, les moyens qu'ils employaient pour en venir à leurs fins auraient rendu la vie intolérable à un directeur ordinaire. Mais Lireux était loin d'être un directeur ordinaire; sa faconde était merveilleuse. Aussi fit-il savoir à MM. les étudiants qu'il les haranguerait en toute occasion sans se faire prier, heureux de leur épargner ainsi des frais de pommes cuites et d'œufs durs le soir de la représentation, de pâtes pectorales le lendemain; mais qu'il osait espérer en retour que MM. les étudiants voudraient bien respecter son mobilier et les costumes de ses artistes. La motion eut le plus grand succès, et pendant quatre ans le directeur et les étudiants vécurent dans l'harmonie la plus parfaite.

Lireux faisait plus encore que d'apaiser la tempête : il savait souvent la prévenir, quand il devinait dans la pièce un passage hasardeux. Je me rappelle encore la première représentation de *Jeanne de Naples*. L'action se traînait péniblement. Lireux en était déjà à son troisième discours de la soirée, mais il prévoyait pour la fin du drame un vacarme tel que toute son éloquence serait impuissante à l'apaiser. Il paraît, — nous le sûmes le lendemain, comme on va le voir, — que la malheureuse reine, avant d'être traînée au supplice, avait à débiter un monologue de cent cinquante à deux cents alexandrins. A peine eut-elle commencé qu'un soldat gigantesque se précipita sur la scène, et, saisissant l'infortunée, l'emporta de vive force, en dépit de sa résistance. Ce brusque dénouement fit grand effet. Le rideau tomba au milieu d'un tonnerre d'applaudissements. La pièce était sauvée !

Dans l'après-midi du jour suivant, dès que Lireux parut à Tortoni, on se mit tout naturellement à discuter l'œuvre représentée la veille au soir.

« Je ne puis comprendre, dit Roger de Beauvoir, comment, avec l'admirable sens scénique dont son

dénouement fait preuve, l'auteur a pu se rendre coupable du fatras qui remplit les actes précédents. »

Lireux partit d'un éclat de rire :

« Pensez-vous réellement qu'il soit de lui, le dénouement? demanda-t-il.

— Sans doute, il faut bien le croire.

— Eh bien! n'en croyez rien. Après avoir exhalé son désespoir en une longue tirade qui durait bien vingt minutes, la reine se laissait docilement emmener par les soldats. J'en connaissais la fin d'avance : les étudiants auraient cassé les bancs et Dieu sait quoi encore! Vous n'ignorez pas non plus que lorsque le gaz reste ouvert après minuit, ne fût-ce qu'un instant, il y a, outre le luminaire consommé, une surtaxe à payer. J'ai regardé ma montre au moment où la déplorable victime commençait sa tirade. Il était exactement 11 heures 47 minutes; elle aurait peut-être pu finir à minuit, mais la chose était douteuse. Et ce qui n'était pas douteux pour moi, c'était le tumulte qui allait s'ensuivre, et le temps qu'il m'eût fallu pour m'en rendre maître. Sur-le-champ, ma décision fut prise. J'appelai le plus robuste des sapeurs de garde et je fis enlever la reine. Vous savez le reste. »

Il n'est guère de directeur de théâtre de l'époque qui ait pu échapper aux imaginations de Balzac. Parmi les mille et un projets dont les plans s'enchevêtraient dans son cerveau tant pour le bonheur à venir de l'humanité que pour l'édification de sa propre fortune, il en était un qui dominait tous les autres et que je ne puis mieux définir qu'en employant l'expression américaine « to make a corner » — accaparer. — Il voulait accaparer, et nous allons voir sur quoi il prétendait exercer cette manie d'accaparement.

Deux ans environ avant l'avènement de Lireux à l'Odéon, la maison de Ville-d'Avray dont j'ai parlé

ailleurs venant d'être terminée, un groupe d'hommes de lettres reçut une invitation à y passer le dimanche. Ce n'était pas une invitation ordinaire, mais une sorte de circulaire ; on y lisait en post-scriptum : « M. de Balzac fera une communication importante. » Léon Gozlan, Jules Sandeau, Louis Desnoyers, Henri Monnier et d'autres encore, auxquels les projets de Balzac étaient familiers, se doutaient bien de ce qui les attendait. Aussi, quand Lassailly, un des quatre nez légendaires, émules du nez de Bouginier, confirma leurs appréhensions en leur confiant qu'il ne s'agissait de rien moins que de faire leur fortune, ils comprirent qu'ils n'avaient plus qu'à se résigner. Jules Sandeau, qui était la douceur même, remarqua seulement avec un soupir que c'était la quinzième fois que Balzac lui proposait de faire de lui un millionnaire ; Henri Monnier offrit de vendre pour 7 francs 50 centimes sa part des bénéfices futurs ; et Léon Gozlan suggérait justement que leur hôte avait peut-être découvert une mine de diamants, lorsque Balzac parut. Il avait entendu la dernière phrase de Gozlan et déclara aussitôt que la découverte d'une mine de diamants ne serait rien auprès des résultats de sa propre invention. Il allait tout simplement monopoliser la direction de tous les théâtres de Paris. Et il développa son plan en un beau discours, qui dura deux heures, et qui se serait certainement prolongé d'autant, si l'un des invités ne lui avait tout à coup rappelé qu'il était l'heure du dîner.

« Le dîner, s'écria Balzac, je n'y ai pas songé. »

Heureusement, un restaurant était proche, d'où l'on fit apporter quelque pitance, et les futurs millionnaires et leur soi-disant bienfaiteur purent s'asseoir « à un banquet tout à fait en rapport, — comme ensuite le conta Méry, — non seulement avec les perspectives magnifiques qu'on venait d'ouvrir devant eux, mais encore avec les splendeurs qui les environnaient ».

Car il faut bien l'avouer : cette maison qui, dans la pensée de Balzac, devait devenir la plus somptueuse des habitations, était pour l'heure, sauf des tables et quelques chaises, absolument dénuée de tout mobilier. Le jardin était une forêt vierge, coupée çà et là de sentiers tortueux et si raides qu'il fallait un alpenstock pour s'y maintenir en équilibre, malgré les larges pierres enfoncées provisoirement dans le sol en guise de degrés.

Un jour, Dutacq, l'éditeur, ayant manqué une de ces marches rustiques, roula jusqu'au mur d'enceinte du domaine sans qu'il fût possible à ses amis de l'arrêter.

Ce jardin était destiné, comme tout ce que touchait l'imagination de Balzac, à rivaliser avec le Pérou. Une partie devait être construite et devenir une laiterie ; une autre serait consacrée à la culture des ananas et des raisins de Malaga, et Balzac ne pensait pas que son revenu annuel, de ce chef, pût s'élever à moins de 30,000 francs, « au bas mot », ajoutait-il.

L'installation des appartements n'était pas moins grandiose — en théorie, toujours. Si les murs complètement nus ressemblaient à des cartes géographiques, c'est qu'on y pouvait lire en de superbes inscriptions quelle serait leur future splendeur. Là, regardant le nord, se déploierait une admirable tapisserie flamande du treizième siècle, flanquée — nous suivons les inscriptions — de deux toiles inappréciables de Raphaël et de Titien. En face, au-dessous d'un chef-d'œuvre de Rembrandt, un canapé, deux fauteuils et six chaises du style Louis XV le plus pur, recouverts de tapisseries d'Aubusson représentant les *Fables* de La Fontaine. En face encore, une cheminée monumentale en malachite (don *futur* du czar Nicolas, qui avait exprimé son admiration pour les romans de Balzac), et sur cette cheminée une pendule et des bronzes de Gouttières. Au plafond la place était indiquée d'un lustre en verre de

Venise, et, dans la salle à manger, un large carré dessiné sur le plancher sans tapis, figurait le vaste buffet où s'étalerait « la vaisselle plate et la splendide argenterie de famille ».

En attendant l'installation du mobilier, la construction de la laiterie et des serres pour les raisins de table et les ananas, etc., les invités, assis sur des escabeaux de bois, mangeaient un méchant dîner, relevé heureusement d'un dessert plus délicat : les fruits, les poires surtout, ne manquaient jamais chez Balzac, qui les aimait beaucoup et en mangeait à profusion.

Le vin était, en général, de qualité médiocre, mais dans cette circonstance particulière, les hôtes de Balzac eurent lieu de s'apercevoir que son imagination pouvait lui jouer des tours plus cruels encore dans l'approvisionnement de sa cave que dans l'élaboration de ses combinaisons financières ou dans ses projets pour l'ameublement de sa maison.

Au dessert, Balzac prit un air solennel :

« Messieurs, dit-il, je vais vous offrir du Château-Laffitte comme vous n'en avez jamais goûté, comme il est donné à peu de mortels d'en boire. Je vous demande de le déguster avec attention, je dirais presque avec recueillement, car pareille occasion ne se représentera peut-être pas dans notre vie. »

Là-dessus, on remplit les verres, on but... et tout le monde fit une affreuse grimace, car c'était la plus abominable des drogues. L'un des convives, plus hardi que les autres, en donna son opinion :

« C'est peut-être du « château de la rue Laffitte », c'est assez, en tout cas, pour donner la colique. »

Tout autre que Balzac eût été horriblement déconcerté ; lui, au contraire, sans se troubler :

« Oui, dit-il avec orgueil, vous avez raison, en un sens : ce nectar, pure ambroisie, vient en droite ligne

de la rue Laffitte; car c'est le baron James de Rothschild qui m'en a offert deux barils, ce dont je lui rends grâce. Buvons à sa santé, messieurs! »

On se tromperait en croyant que Balzac jouait là une habile comédie; son imagination agissait sur son palais comme sur ses autres organes, et il était intimement convaincu qu'il régalait ses invités du vin le plus exquis qui fût au monde.

Bien que la nature même de mes Souvenirs me rende la chose assez difficile, j'ai essayé jusqu'à présent de m'égarer le moins possible dans d'inutiles digressions. Mais il le fallait ici pour faire à peu près comprendre ce que pouvait donner la rencontre de deux cerveaux comme ceux de Balzac et de Lireux.

Ce dernier avait à peine pris en main la direction de l'Odéon que Balzac trouvait le chemin de son *sanctum*. Il lui apportait une pièce : *les Ressources de Quinola*. Si incroyable que cela puisse paraître, il est certain qu'en 1842 Balzac ne tenait pas, aux yeux du gros public, le premier rang comme romancier; mais pas un jeune directeur ne lui eût cependant refusé de jouer une de ses pièces. Aussi Lireux accepta-t-il sans grande appréhension les *Ressources de Quinola*. Je ne veux pas dire que l'œuvre fût mauvaise et qu'il aurait dû s'en apercevoir : il est bien prouvé que le directeur le plus expérimenté peut se tromper en pareille occurrence; mais le point discutable est de savoir si le chef-d'œuvre le plus incontesté aurait pu réussir avec la tactique adoptée par Balzac pour assurer le succès de sa pièce. Tout ce que je vais raconter semble être tiré d'une comédie burlesque; je peux pourtant en affirmer la parfaite véracité dans les moindres détails : je tiens le récit de Lireux lui-même, qui fut, somme toute, la principale victime de l'insatiable avidité de Balzac, ou, pour m'exprimer avec plus d'indulgence, de son envie

immodérée de faire de l'argent. La détermination qu'il prit de composer toute la salle pour le soir de la première représentation ne venait pas de son désir d'être favorablement accueilli par un auditoire ami; sa préoccupation était de s'assurer à tout événement une forte recette. On retrouvait dans son caractère les deux traits contradictoires de l'avarice et de la prodigalité; il se montrait très âpre au gain pour être ensuite un bourreau d'argent.

Voici donc l'histoire. Les répétitions étaient déjà fort avancées; l'auteur et le directeur discutaient les invitations à envoyer, etc. Tout de suite, Balzac déclara qu'il ne voulait au parterre que des chevaliers de Saint-Louis.

« J'y consens, répliqua Lireux, pourvu que vous vous chargiez de les dénicher (1).

— Je m'en charge, dit Balzac. Continuons, je vous prie. Quelles places viennent ensuite?

— Les fauteuils d'orchestre.

— Là, rien que des pairs de France.

(1) La réponse de Lireux montre qu'il n'était pas très au courant des édits royaux concernant cet Ordre; Balzac lui-même s'exagérait singulièrement l'importance sociale et financière de ses membres. Louis-Philippe l'avait supprimé à son avènement au trône, mais ses deux prédécesseurs n'avaient pas créé moins de 12,000 nouveaux chevaliers. Ceux-ci avaient bien conservé leurs prérogatives et leurs pensions, mais, même avant la chute des Bourbons, cette distinction avait beaucoup perdu de son prestige. Après la bataille de Navarin, l'amiral de Rigny, sollicitant des récompenses pour les officiers qui s'y étaient distingués, passa sous silence l'Ordre de Saint-Louis et ne demanda que des décorations de la Légion d'honneur. L'Ordre, tel que l'avait fondé Louis XIV en 1693, n'était accessible qu'aux catholiques et aux officiers; plusieurs modifications furent introduites plus tard dans ses statuts. L'Ordre de Saint-Louis et celui du Mérite militaire furent les seuls reconnus par l'Assemblée constituante de 1789; mais la Convention supprima le premier pour ne conserver que le Mérite militaire.

L'Éditeur.

— Mais les fauteuils d'orchestre n'y suffiront pas, monsieur de Balzac.

— Ceux qui n'auront pas de place dans la salle resteront dans les couloirs ou au foyer, continua imperturbablement Balzac.

— Les avant-scènes? poursuivit Lireux.

— Elles seront réservées pour la Cour.

— Les loges de premier rang ?

— Pour les ambassadeurs et les ministres plénipotentiaires.

— Les loges ouvertes du rez-de-chaussée ?

— Pour les ambassadrices et leurs familles.

— Le second rang ? reprit Lireux, sans qu'un muscle de son visage trahît la moindre émotion.

— Pour les députés et les grands fonctionnaires de l'État.

— Le troisième rang ?

— Les chefs des grandes banques et des établissements financiers.

— Les galeries et l'amphithéâtre ?

— Une bourgeoisie triée sur le volet », conclut enfin Balzac.

Lireux, qui avait un talent de mime remarquable, nous répéta la scène vingt-quatre heures après qu'elle eut été jouée dans son cabinet, tout à fait persuadé que son interlocuteur s'était livré là à une vaste plaisanterie ; mais il dut bientôt reconnaître que la chose était terriblement sérieuse : quelques jours plus tard, Balzac réclamait toutes les places pour les trois premières représentations, sous peine du retrait immédiat de sa pièce. Lireux fit la folie de se soumettre. On ferma le bureau de location, et tous ceux qui venaient prendre des billets étaient renvoyés à Balzac, ou plutôt à l'obscur personnage qui l'avait poussé à cette spéculation. En outre, on avait surélevé les prix, ce qui acheva de dégoûter le public : aussi, lorsque le rideau

se leva sur les *Ressources de Quinola,* ce fut devant une salle à peu près vide. Là-dessus, on expédia par les rues une troupe de gens récoltés à l'aventure, afin de placer les billets à tout prix ; mais l'expédient ne réussit guère : l'assistance peu nombreuse resta froide et mal disposée; et le rideau tomba au milieu d'une tempête de sifflets. Dans de telles conditions, je le répète, un chef-d'œuvre eût subi le même échec; mais le peu de durée de la reprise qu'on tenta, une vingtaine d'années après, au Vaudeville, prouva bien que la pièce était vraiment médiocre. Elle ne tint pas l'affiche plus de huit à dix jours.

Lireux fut plus heureux avec d'autres ouvrages, notamment avec une pièce de Léon Gozlan, connue peut-être des amateurs de drame français sous ce titre : *la Main droite et la Main gauche,* mais qui s'appelait d'abord : *Il était une fois un roi et une reine.* Il ne pouvait pas y avoir le moindre doute sur les tendances de l'œuvre dans sa forme primitive : ce n'était rien moins qu'une accusation de bigamie portée contre la reine Victoria et le Prince consort. Par ordre supérieur, il fallut changer la qualité et le nom des personnages, transporter la scène de Londres à Stockholm. Précaution inutile : le public, qui eut vent de l'affaire, envahit la salle à toutes les représentations, fort amusé de comprendre à demi-mot.

Rien ne m'a diverti pendant des années comme de parcourir les *speeches* de banquets et les *political leaders* (1) des journaux anglais, dans lesquels orateurs et écrivains s'étendaient avec emphase sur l'entente cordiale des Français et des Anglais et sur les sentiments d'amitié qui unissaient les deux nations. Je transcris ces notes près de quatorze ans après la

(1) Ce que nous appelons en France les *premier-Paris.*

guerre franco-allemande, et trois quarts de siècle se sont presque écoulés depuis Waterloo. Il n'y a pas un seul Français, si chauvin qu'il soit, qui pense jamais à venger la défaite de Napoléon par Wellington ; par contre, le moins patriote rêve de laver dans une revanche éclatante l'humiliation subie à Sedan. Eh bien, en dépit de leur oubli presque complet du premier de ces désastres et du souvenir poignant qu'ils gardent de l'autre, les Français d'aujourd'hui haïssent les Anglais plus encore que les Allemands ; ou, — pour être plus exact, — ils ont pour les Allemands de la haine, et pour nous une sorte d'antipathie que rien ne pourra jamais diminuer.

Et aussi loin que remontent mes souvenirs, il en a toujours été ainsi ; aucune visite royale, aucun échange de courtoisie internationale n'a pu atténuer ce sentiment d'aversion. Il est toujours près d'éclater, et l'acte agressif le plus léger, qu'il soit réel ou imaginaire, amènera l'explosion. De 1840 à 1850, les provocations ne manquèrent pas de la part de l'Angleterre ; aussi, comme conséquence naturelle, l'hostilité redoubla sur le continent et se manifesta où toute hostilité se manifeste toujours en France : au théâtre et dans les chansons. Après *La main droite et la main gauche,* ce fut le tour du *Charles VI* d'Halévy. Il faut reconnaître que le gouvernement fit de son mieux pour arrêter le courant ; mais, malgré les ordres positifs qui furent donnés pour qu'on modifiât le fameux chant de guerre du premier acte, ce chant subsista et fut dès lors regardé comme un hymne patriotique. La visite que la Reine fit à Eu, en 1843, au roi Louis-Philippe, ne changea rien à cet état de choses ; et, bien entendu, nous ne manquions pas de l'autre côté du détroit d'user de représailles et de rendre dent pour dent, sans pourtant, je crois, prendre rien au tragique. En janvier 1844, étant à Londres pour quelques jours, j'assistai à la re-

présentation d'une pantomime de Noël qui faisait fureur à Drury-Lane, c'était « *King Pippin* », — le roi Pippin. Je me rappelle qu'une des scènes se passait dans la boutique d'un marchand de statues de plâtre. On y voyait le roi de France et la reine de Grande-Bretagne et d'Irlande. A un moment donné, les deux statues s'animaient, s'approchaient l'une de l'autre et échangeaient de profonds saluts. Mais, pendant ce temps, au fond de la scène, le coq gaulois et le lion ou léopard britannique prenaient des attitudes menaçantes, et, à chaque démonstration amicale des deux souverains, ils secouaient violemment la tête, comme en proie à un furieux désir de se mesurer dans un combat singulier. Les spectateurs applaudissaient à outrance, et il me parut que, ni à Londres ni à Paris, les deux nations n'étaient, en fait d'entente cordiale, au même diapason que leurs gouvernants.

CHAPITRE VI

Rachel et quelques-uns de ses camarades de théâtre. — Son âpreté au gain ; sa vanité, son esprit. — Sa puissance de séduction. — L'histoire de sa guitare. — Dix billets pour un concert de charité. — Génie comique de Rachel. — Une représentation à l'« île des Paons ». — Rachel et Samson. — Régnier. — Giovanni, perruquier de la Comédie française. — M. Ancessy et ses trois perruques.

Parmi les auteurs contemporains de Rachel, je n'en sais guère, pour peu qu'ils aient été en rapport avec elle, qui ne lui aient consacré au moins quelques pages de leurs écrits ; mais aucun ne l'a présentée au public sous son vrai jour, soit que, éblouis par son génie, ils aient à dessein fermé les yeux sur ses défauts, soit qu'ils aient préféré respecter la croyance populaire qui la douait d'une amabilité, d'un bon caractère, d'une générosité, etc., qui n'étaient pas du tout son fait. La vérité est que Rachel, en dehors du théâtre, était, qu'on me passe l'expression, de pâte très vulgaire. De la race juive, elle avait surtout les défauts : elle était rapace à l'excès et fort rancunière. Mais tous ces travers étaient rachetés, dans l'opinion de la plupart de ses biographes, par son admirable talent de tragédienne, par le charme vraiment merveilleux de sa conversation, aussi bien que par ses allures bon garçon et ses façons de familière brusquerie avec ceux qu'elle tenait à se concilier. Il n'empêche que, par moments, on la voit, à la Comédie française, isolée, sans un seul ami, et, quoi qu'en aient dit ses défenseurs, cette hostilité ne pouvait

être attribuée à la jalousie, de la part d'hommes qui s'appelaient Beauvallet, Régnier, Provost, Samson, et qui avaient largement partagé ses triomphes. Tous eussent volontiers maintenu la porte fermée quand elle eut dans un accès de dépit quitté la Comédie française. Elle était très difficile à vivre; la modestie qu'elle affectait dans la vie de tous les jours n'était qu'une feinte, il ne fallait pas s'y laisser prendre, et j'aurais plaint l'hôte candide qui, trompé par ce mensonge, n'en eût pas fait la reine de sa fête, bien que rien en elle ne justifiât cette exigence ! — Spirituelle, elle l'était, à sa manière : elle avait la vivacité d'esprit naturelle d'une Française, qui, n'étant point née sotte, n'avait pas manqué de s'affiner encore par le contact et le frottement continuel avec tout ce que Paris comptait d'esprits distingués dans l'Art et la Littérature. Je doute fort néanmoins qu'elle ait jamais lu, sinon apprécié, aucun des chefs-d'œuvre des écrivains du temps, à part ceux qui avaient un rapport direct avec sa profession. Pour les romans, les romans à sensation surtout, nul doute qu'elle en fût aussi folle que la dernière des concierges ou la modiste la plus sentimentale.

On ne peut nier toutefois qu'il émanât d'elle une puissance de séduction singulière ; ce charme n'aurait peut-être pas résisté à l'analyse; mais ses contemporains, ce qui fait honneur à leur spontanéité, ne songeaient même pas à analyser leur impression : ils s'y laissaient aller. Tout ce qu'elle disait, au théâtre ou ailleurs, était applaudi, toutes ses fantaisies tolérées, et si onéreuses parfois que fussent pour eux ses « aimables plaisanteries » (on convenait d'appeler ainsi les manifestations de son avidité), ses admirateurs s'exécutaient de bonne grâce.

Elle dînait un soir chez le comte Duchâtel, ministre de Louis-Philippe. La table était couverte de fleurs,

mais les fleurs, Rachel s'en souciait peu : ce qui excitait son envie, c'était le splendide surtout en argent qui occupait le milieu du couvert. Trop habile pour démasquer d'un coup ses batteries, elle commença par admirer les fleurs qu'il contenait, puis elle en vint au point principal. Son hôte, d'humeur généreuse ce soir-là, le lui offrit sur-le-champ. Rachel, ravie, n'oublia pas que, même avec un grand seigneur comme le comte Duchâtel, il y a des « lendemains d'enthousiasme », d'autant plus à craindre avec un homme marié dont la femme ne voit pas volontiers sa maison dépouillée de ses trésors artistiques. La tragédienne était venue dans un fiacre ; le comte lui proposa de la faire reconduire dans sa voiture. Elle accepta, et, voulant battre le fer pendant qu'il était chaud : « Oui, cela m'ira admirablement, je n'aurai pas à craindre ainsi qu'on me vole le cadeau que vous m'avez fait, et je l'emporterai avec moi. — Parfaitement, mademoiselle, répliqua le comte... mais vous me renverrez ma voiture, n'est-ce pas ? »

Le docteur Véron fut dévalisé avec moins de cérémonie encore. Ayant remarqué de petites coupes en argent dans lesquelles le propriétaire du *Constitutionnel* offrait des glaces à ses amis, Rachel commença par en mettre une dans sa poche, et ne se déclara satisfaite qu'elle n'eût fait suivre à toutes les autres le même chemin. Bref, tout était bois pour son feu. Elle allait jusqu'à se faire donner par ses amis des bibelots et des brimborions sans aucune valeur intrinsèque, mais elle savait y attacher quelque curieuse légende — de son invention la plupart du temps — afin de les vendre mille fois ce qu'ils avaient jamais pu valoir. Un jour, dans le cabinet d'un de ses intimes, elle aperçoit une guitare, et tout de suite : « Donnez-moi cette guitare, on croira que c'est celle dont je jouais pour gagner ma vie, place Royale et place de la Bastille. » Et comme telle, en effet, M. Achille Fould la lui paya mille louis.

Le grand financier faillit avoir une attaque quand à la mort de Rachel il apprit la vérité; lui aussi avait cru faire « une affaire ». Il n'y eut du moins pas de chrétien dupé dans cette petite transaction, puisque la vendeuse et l'acheteur étaient de même race. Lorsque l'histoire arriva aux oreilles des panégyristes de Rachel, ils assurèrent que les mille louis avaient été employés à une œuvre de bienfaisance; on ne sut dire cependant quel quartier de Paris ou quelle institution charitable en avait bénéficié. Ceux-là mêmes qui jugent Rachel avec impartialité ne peuvent louer sa libéralité envers ses parents, car elle ne cessait de se lamenter sur les extravagances de son frère et de ses sœurs, tandis que ceux-ci racontaient de singulières histoires sur la difficulté qu'elle avait à dénouer les cordons de sa bourse, même pour la somme la plus modeste. Quant à faire le bien à la dérobée, à rougir de le voir dévoilé, la pensée ne lui en vint jamais... Elle n'avait même pas la générosité quasi professionnelle des comédiens et n'accordait qu'à regret son concours pour les concerts et les représentations donnés dans un but philanthropique. Loin de là, elle ne craignait pas de mettre à profit ces occasions pour arrondir le chiffre de ses économies.

A l'appui de ce que j'avance, je garantis l'authenticité de l'anecdote suivante. Le fameux baron Taylor, ancien directeur de la Comédie française, vint justement un jour solliciter sa participation à un concert de charité. Il s'agissait de secourir des chrétiens de Perse ou de Chine. Le billet valait cent francs. Sontag, Alboni, Rosine Stoltz, Mario, Lablache, Vieuxtemps et bien d'autres artistes célèbres devaient se faire entendre. C'était en 1850, M. Arsène Houssaye dirigeait le Théâtre-Français. Si j'appuie sur la date et sur ce fait, c'est que Rachel refusa sous le prétexte que son directeur ne lui permettrait pas de paraître sur une scène autre que celle de la Comédie. Or il faut savoir que

jamais femme n'eut un ami plus dévoué, un défenseur plus chevaleresque que Rachel dans Arsène Houssaye. Son amitié pour elle tournait à l'idolâtrie, et je crois vraiment que si elle lui avait demandé de marcher sur les mains, la tête en bas, il l'aurait essayé pour lui plaire, sans craindre le ridicule, — lui qui redoutait le ridicule plus que tout au monde. C'était le plus impressionnable et le plus sensible des hommes de son temps, la bonté incarnée, et nul ne s'est jamais, dans la misère ou dans la peine, adressé à lui vainement. Comment eût-il rien refusé à sa favorite? Le baron Taylor le savait bien, et il le dit à Rachel; mais celle-ci demeura inflexible. « J'en suis très peiné, conclut-il enfin, en se levant pour partir, car je suis convaincu que votre nom sur l'affiche aurait fait tout de suite monter la recette de plusieurs milliers de francs.

— Oh! s'il ne vous faut que mon nom, répondit-elle, prenez-le! Vous pourrez, à la dernière heure, expliquer mon absence par une indisposition subite : le public des concerts de charité est habitué à ces déceptions; et puis, vous avez tant de célébrités que cela ne fera pas grand'-chose... A propos, — il sortait, — je pense que mon nom vaut bien dix ou vingt billets? »

Taylor connaissait trop Rachel pour être surpris de la requête, et il déposa dix billets sur la cheminée.

Dans le même après-midi, il rencontra le comte Walewski et lui demanda de vouloir bien prendre quelques billets. « Désolé, cher baron, mais j'en ai déjà dix. Vous comprenez, la pauvre Rachel ne sait pas bien comment se débarrasser des deux cents cartes dont vous l'avez accablée comme dame patronnesse : aussi voulait-elle m'en faire prendre vingt, je m'en suis tiré pour dix. Et cela me coûte mille francs. »

Taylor ne répondit rien, il ne pouvait articuler un mot, littéralement abasourdi de la promptitude avec laquelle Rachel avait fait argent de ses billets. Mais ce

qui l'étonnait surtout, c'était qu'elle eût offert à Walewski vingt billets quand il ne lui en avait donné que dix. D'où venaient donc les autres ? Il avait fini par croire qu'elle en avait offert vingt pour être plus sûre d'en placer dix, quand il tomba sur le comte Le Hon, mari de la célèbre Mlle Mosselmann, ancien ambassadeur de Belgique à la cour de Louis-Philippe, le même qui, ceci entre parenthèses, avouait franchement qu'il était père de famille sans avoir jamais eu d'enfants.

Taylor fit une nouvelle tentative ; mais, aux premiers mots, le comte l'arrêta : « Cher baron, je suis désolé, mais je viens de prendre cinq billets à Mlle Rachel. Il paraît qu'en sa qualité de dame patronnesse, elle en a deux cents à placer ; fort heureusement, m'a-t-elle dit, ils sont enlevés, et voilà les cinq derniers. »

« Elle avait bien décidément deux cents billets ! » conclut *in petto* le baron Taylor, cherchant qui avait bien pu voir Rachel avant lui.

Mais personne ne l'avait vue. Les cinq billets vendus au comte Le Hon provenaient bien des dix que lui avait laissés Taylor et qu'elle avait vendus au comte Walewski, par qui, une fois qu'il eut payé, elle s'en était fait gentiment rendre cinq pour elle et sa famille, ou plutôt pour ses quatre sœurs et pour elle. Du comte Le Hon, elle n'en avait exigé qu'un, et, chose étonnante, ne l'avait pas revendu. Voilà comment Rachel entendait la charité.

« Mais rappelez-vous donc les cadeaux qu'elle faisait », disent encore ses admirateurs. Ils oublient d'ajouter qu'une heure après elle regrettait sa générosité et ne cessait plus de s'ingénier pour se faire rendre son cadeau. Tout le monde le savait. Beauvallet, à qui elle faisait don d'une superbe épée, lui dit au lieu de la remercier : « J'y ferai mettre une chaîne, mademoiselle, pour la fixer au mur de ma chambre : je serai sûr qu'elle ne disparaîtra pas en mon absence. » Alexandre

Dumas fils, à qui elle offrait une bague, s'inclina très bas, et, lui prenant la main, remit la bague à son doigt : « Permettez-moi de vous prier à mon tour de l'accepter, mademoiselle, je vous éviterai ainsi la peine de me la redemander. » Elle ne dit pas non, et s'en tira en lui répondant avec le plus séduisant de ses sourires : « Rien n'est plus naturel que de reprendre ce qu'on a donné quand on a donné ce qui vous était cher. »

De 1846 à 1853, je vis beaucoup Rachel, surtout au Salon vert de la Comédie française. Ce n'était en aucune façon le bel et confortable appartement qu'on pourrait croire, quoique la Comédie possédât déjà à cette époque une collection de bustes, de statues et de peintures dignes de former un petit musée. Le principal ornement de la pièce était une grande glace, placée entre deux fenêtres; mais eût-elle été nue comme une grange, que, en écoutant Rachel, nul ne s'en fût aperçu; car, à part Dumas père, je n'ai jamais rencontré personne, homme ou femme, dont la conversation fût aussi captivante. On m'a assuré depuis que Bismarck possédait ce même don à un point singulier. Je n'en puis parler par expérience, n'ayant vu que trois ou quatre fois le grand homme d'État, et dans des circonstances qui ne me permettaient pas de le juger à cet égard; mais, pour Dumas et pour Rachel, je crois qu'il faut chercher le secret de leur charme à tous deux dans la complète indifférence où ils restaient de l'effet à produire, ou encore dans la confiance absolue que leur inspirait la parfaite simplicité de leur diction. L'art de Rachel, en contant une histoire, me rappelait celui des chroniqueurs des *Niebelungen;* car, si familière qu'elle fût avec les chefs-d'œuvre de Corneille et de Racine, son vocabulaire était extrêmement limité, et sa syntaxe, sinon sa grammaire, n'était pas toujours à l'abri de tout reproche.

Je ne prétends pas, après tant d'années, pouvoir

raconter ces histoires telles qu'elle les disait, ni surtout les raconter toutes. Quelques-unes cependant me semblent dignes d'être rappelées, même dépouillées du charme unique dont elle les revêtait.

Elle me dit un soir : « Connaissez-vous Poirson ? »

J'avais connu Poirson lorsqu'il était directeur du Gymnase. Il m'avait depuis engagé à ses soirées ; l'une d'elles eut lieu le dimanche qui précéda la révolution de 1848. Je lui répondis donc : « Oui, je connais Poirson.

— Vous a-t-il jamais dit pourquoi il ne m'a pas réengagée ?

— Jamais.

— Je vais vous le dire. On a prétendu que c'était parce que je n'avais pas réussi dans la *Vendéenne* de Paul Duport ; mais pas du tout. C'était quelque chose de bien plus ridicule ; et maintenant que j'y pense, je suis sûre que je ne devrais pas vous le raconter ; car vous êtes Anglais, et vous en serez choqué. »

Choqué, je ne le fus pas, mais je crus mourir de rire, car Rachel, non contente de nous narrer son histoire, se leva, et, peu à peu gagnant le milieu de la pièce, nous la mima. C'était une de ces mésaventures grotesques comme il en arrive parfois au théâtre, et que ni le directeur le plus consciencieux ni l'acteur le plus habile ne sauraient prévenir, mais qui tuent sans rémission la meilleure des pièces. Il y avait là huit ou neuf acteurs ou actrices (Régnier, Samson, Beauvallet, etc.); c'était bien l'auditoire critique le plus autorisé qui pût se rencontrer en Europe ; tous riaient aux larmes, et Mlle Anaïs Ambert en vint à perdre complètement connaissance.

Régnier avait coutume de dire que si Rachel avait été un homme, on aurait eu en elle le plus grand acteur comique de tous les temps ; on ne sait généralement pas qu'elle joua une fois Dorine de *Tartuffe,* et

qu'elle souleva la salle entière d'un immense éclat de rire. Mais c'est depuis la soirée dont je parle que je compris par moi-même à quel point Rachel, outre son talent tragique, était douée de cette *vis comica* qui est l'essence même de la comédie aristophanesque. Tout bien réfléchi, je ne puis vraiment redire son histoire, même à mots couverts. Qu'on sache seulement que Poirson s'était écrié qu'il ne fallait pas à Rachel un directeur de théâtre, mais une bonne pour prendre soin d'elle. Si le mot semble dur, il était parfaitement justifié par l'événement, et maman Félix était à blâmer plus que sa fille. L'enfant, — c'est à peine si ce n'en était plus une, — aurait dû rester au logis, et, au lieu de le lui dire, elle l'avait envoyée au théâtre « fort mal en point », comme le disait drôlement Rachel.

Maman Félix seule était de taille à se mesurer avec son illustre fille en matière d'argent. On n'a jamais pu savoir ce que faisait Rachel des sommes énormes qu'elle gagnait. Comme nous l'avons vu, elle ne les dépensait pas en charités. De nos jours, quelle que soit la coutume des autres théâtres, la Comédie française habille ses pensionnaires et ses sociétaires de la tête aux pieds : elle paye également la note du bottier et celle du perruquier, et ne néglige pas le compte de la blanchisseuse... Autrefois, il n'en était pas ainsi, et Madeleine Brohan, dont le langage était souvent plus énergique qu'élégant, a pu dire en parlant du début de sa carrière qui coïncidait avec les dernières années de celle de Rachel : « Dans ma jeunesse, on nous mettait toutes nues sur la scène, nous étions assez jolies pour cela. » Mais les costumes de Rachel ne variaient guère et ne pouvaient lui occasionner de bien lourds déboursés. J'en dirai autant de ses toilettes de ville et de son installation ; j'ai pu en juger *de visu* en avril 1858, lorsque tout fut vendu à son appartement de la place Royale par les soins du commissaire-priseur. Le mobi-

lier était des plus ordinaires, sauf pourtant quelques peintures et bibelots de prix qui lui avaient été donnés ou qu'elle s'était appropriés de la manière que j'ai racontée plus haut. Il va de soi qu'elle n'avait pas acheté non plus les dentelles et les bijoux. On a dit que son frère Raphaël jetait l'argent par les fenêtres ; c'est fort possible, mais à coup sûr ce n'était pas celui de sa célèbre sœur. Alors cet argent, où allait-il?... J'ai toujours été tenté de croire que Mlle Rachel se mêlait fort de jouer à la Bourse, et que, si bien informée et si maligne qu'elle fût, elle avait été la dupe de plus malins qu'elle. En tout cas, une chose certaine, c'est qu'elle était toujours très gênée ; et après avoir épuisé le bon vouloir de tous ses amis du sexe fort, elle se voyait contrainte de recourir à sa mère qui thésaurisait au profit de ses quatre autres filles et peut-être aussi de son mauvais sujet de fils ; car, il est assez curieux de le constater, maman Félix tenait pour des dieux tous ses enfants, la vraie *déesse* exceptée. L'indifférence bizarre de cette mère devant le talent et les éclatants succès de sa propre fille me rappelle une anecdote qui me fut contée par Meissonier. Sa petite-fille, à l'occasion du quinzième ou seizième anniversaire de sa naissance, avait reçu un ravissant éventail. La monture d'ivoire délicieusement sculptée était une merveille, mais l'éventail lui-même, de gaze noire entièrement unie, attendait sûrement, dans l'intention du donateur, qu'une peinture du grand-père vînt lui donner tout son prix. Meissonier l'avait compris ainsi et prenait ses pinceaux, quand une exclamation de sa petite-fille l'arrêta dans son élan : « Voilà qu'il va me gâter mon éventail avec ses mannequins ! » L'ironie de cette appréciation ou plutôt de ce manque d'appréciation chez une enfant qui lui tenait de si près et si fort au cœur se passe de commentaires.

Maman Félix était donc très dure à la détente et ne

prêtait à sa fille que sur de bonnes garanties, généralement sur des bijoux. De plus, elle faisait signer à Rachel une reconnaissance stipulant que si, à une certaine époque, capital et intérêts ne lui avaient pas été intégralement remboursés, les bijoux servant de caution lui resteraient en toute propriété. Et elle n'en démordait pas, en dépit des fureurs de Rachel. Ces petites transactions de famille expliquent la quantité relativement restreinte de bijoux précieux que laissa Rachel en mourant.

Quelques-uns de ceux que je lui ai vu porter avaient une valeur artistique considérable, toute question de prix mise à part; d'autres, au contraire, étaient si communs, et leur fausseté sautait aux yeux de façon si évidente, que pas une grisette n'en aurait voulu. Je remarquais un jour à son poignet un singulier bracelet : il se composait d'un grand nombre de bagues, quelques-unes inestimables, d'autres moins précieuses, mais encore très artistiques, d'autres enfin sans aucune valeur. Je la priai de l'ôter, et je le trouvai étonnamment lourd, si lourd que je ne pus m'empêcher de lui en faire la remarque. « Oui, me répondit-elle, je ne puis pas en porter deux du même poids, je suis obligée de garder l'autre dans ma poche. » Et elle m'exhiba un second bracelet du même genre, mais qui contenait deux fois plus de bagues encore que le premier. Je restai songeur à me demander d'où pouvait bien lui venir cette avalanche de bagues, m'abstenant toutefois de la questionner. Je finis par me faire une opinion à ce sujet de la manière suivante.

Pendant que nous admirions ce bracelet, Rachel tira de son doigt une autre bague : c'était un anneau d'or tout uni dont une aigle impériale également en or formait le chaton. « Elle m'a été donnée, nous dit-elle, lors de mon dernier voyage à Londres, par le prince Louis-Napoléon. Il m'a dit que c'était un souvenir de

sa mère, et qu'il ne s'en serait séparé pour nulle autre que pour moi. »

Je ne me rappelle pas la date exacte de cette conversation, mais ce devait être peu après la révolution de Février, et le futur empereur venait de rentrer en France. Trois ou quatre jours plus tard, nous causions avec Augustine Brohan qui revenait de Londres après un engagement d'un mois ou deux; Rachel était absente ce soir-là ; quelqu'un demanda à Augustine Brohan si elle avait vu le prince Louis à Londres. « Oui, répondit-elle ; il allait s'embarquer, et il m'a fait un cadeau avant son départ. » Là-dessus, elle tire de son doigt une bague exactement pareille à celle de Rachel, en ajoutant : « Il m'a dit que c'était un souvenir de sa mère, et qu'il ne s'en serait séparé pour nulle autre que pour moi. »

Nous nous regardâmes en souriant. Le prince avait évidemment un bijoutier auquel il faisait fabriquer à la douzaine les « souvenirs de sa mère », qu'il distribuait ensuite indistinctement « en mémoire de certaines heures heureuses ». La multiplicité des bagues s'entrelaçant au poignet de Rachel n'était plus une énigme pour moi. Un conte longtemps oublié des *Mille et une Nuits* me revenait à la mémoire pour m'en donner la solution, c'est celui où l'on voit la dame aux quatre-vingt-dix-huit bagues séduire le sultan Schariar et le sultan Schahzenan, malgré la jalouse vigilance du monstre auquel elle appartient, et compléter ainsi la centaine.

Parmi les nombreuses anecdotes que m'a racontées Rachel, celle de sa présentation à Nicolas Ier n'est pas connue, que je sache : je la citerai ici. Malgré l'accueil enthousiaste qu'elle avait reçu à Londres, et quoiqu'elle parlât avec gratitude des marques de bienveillance dont on l'avait comblée, je ne puis me défendre de croire qu'elle avait été blessée du peu de cordialité de l'aristo-

cratie anglaise qui l'avait invitée à venir déclamer dans ses fêtes. C'est de ma part une simple conjecture ; elle n'a d'autre fondement qu'un mot qui lui échappa un jour où nous parlions de la société de Londres : « Oui, les Anglais sont très aimables, mais il semble que les artistes soient des bêtes sauvages dont ils ont peur, car ils vous parquent comme les animaux du Jardin des Plantes. » Je finis par découvrir qu'elle gardait rancune aux Anglais d'avoir toujours installé pour elle une sorte d'estrade ou d'enceinte formée par des cordelières de soie qui l'isolait du reste de la compagnie. J'ai remarqué souvent que, sauf quelques phrases éloignées et indifférentes sur Londres, elle n'abordait avec moi ce sujet qu'à contre-cœur. Quand elle revint de Potsdam, au contraire, en août 1851, elle ne tarissait plus en détails sur son voyage. Elle m'avait raconté, au commencement de juillet, qu'elle avait un engagement spécial pour paraître devant la cour le 13 du même mois. Je ne la revis que quelques semaines après son retour, et elle me narra longuement son odyssée. Je tâche de la reproduire ici aussi textuellement que possible ; mais si je ne puis vraiment, après si longtemps, me rappeler les termes qu'elle employa ni donner une idée du charme de son récit, je me porte garant de l'exactitude des faits.

« Vers six heures, Raphaël — c'était son frère — qui devait me donner la réplique et moi, nous arrivions à Potsdam, où nous attendait Schneider. Vous savez peut-être que Schneider, qui a négocié mon engagement, est un ancien acteur, promu d'abord à la direction de l'Opéra-Royal, puis devenu lecteur privé du roi avec le titre de conseiller aulique ou secret.

« C'est un charmant homme ; je n'ai jamais entendu un Allemand parler aussi parfaitement notre langue et j'en rends grâce au ciel, car je ne sais ce que seraient devenus mes nerfs et mes oreilles si j'avais dû suppor-

ter en jargon franco-tudesque le déluge de lamentations dont je fus accablée à mon arrivée.

— Et pourquoi des lamentations ? demandai-je.

— Ah ! nous y voilà ! Vous vous rappelez que j'étais en deuil. Je n'avais pas mis pied à terre qu'il se récrie : « Mais vous êtes en noir, mademoiselle ? » Et moi : « Naturellement, puisque je suis en deuil. — En deuil ! ciel ! que vais-je faire ? Le noir n'est pas admis à la cour en pareille circonstance. » Il s'agissait, je crois, de l'anniversaire de la naissance de la czarine, mais je n'étais pas obligée de le savoir.

« Le temps manquait pour retourner à Berlin, et je ne pouvais songer à me procurer une robe à Potsdam; Raphaël et Schneider se concertèrent longuement, et comme résultat de la conférence, je fus emballée plutôt que conduite dans une voiture qui m'emporta au triple galop au château de Glinicke. A peine eus-je le temps d'apercevoir la campagne des environs de Potsdam, qui semblait pourtant ravissante.

« En arrivant à Glinicke, propriété du prince Charles, je fus remise aux mains des dames d'honneur de la princesse. Remise est bien le mot, car je me faisais l'effet d'une prisonnière; et toutes autour de moi s'évertuaient à rendre « la petite Rachel » présentable. L'une d'elles, après m'avoir attentivement examinée, proposa de me prêter une de ses robes. Mais il se trouve que j'appartiens à la catégorie des maigres, qui n'était certes pas la sienne; aussi, à peine émise, l'idée fut-elle abandonnée. Ce peuvent être de très dignes femmes, ces dames allemandes, mais je déclare que leur ingéniosité en matière de chiffons se réduit à zéro. Une fois l'idée suggérée par la première dame reconnue impraticable, elles furent à bout de ressources. Vous pouvez en conclure, mon ami, que leur stratégie en fait de toilette est un champ assez limité. Une chose me consolait de leur pauvreté d'imagination.

Elles étaient là six, incapables de dire un mot, après que cette première et unique proposition eut été déclarée irréalisable. Et je pensais que si des Françaises avaient été réunies en nombre égal et en pareille occasion, la chambre où nous étions aurait ressemblé à une minuscule maison de fous. Il y régna, au contraire, pendant dix minutes un profond silence, que vint rompre seulement le toc toc discret d'une femme de chambre heurtant à la porte. Herr Schneider envoyait ses compliments et exprimait son désir d'être fixé sur le résultat du conciliabule. La piteuse réponse qu'on lui porta l'amena aussitôt auprès de nous, et là où six femmes n'avaient rien su trouver, il trancha du premier coup la difficulté. « Apportez une mantille de dentelle à Mlle Rachel, qu'on pique une rose dans ses cheveux et qu'on lui donne une paire de gants blancs. » Si j'avais cru qu'on pût se contenter d'un expédient aussi simple, je ne serais pas venu à Glinicke. En moins de dix minutes j'étais prête, et aussitôt nous nous embarquions, Raphaël, Schneider et moi, sur un joli petit yacht à vapeur qui nous amena à huit heures précises à l'île des Paons, — *Pfauen Insel*.

« Je n'étais pas au bout de mes peines et de mes étonnements. Ma première pensée avait été de m'assurer de l'installation qui m'attendait : tente, estrade ou organisation quelconque. Ah, oui! Rien, mais ce qui s'appelle rien. « Voilà la scène », me dit Schneider en me désignant une petite pelouse, séparée du reste du jardin par une allée large de trois ou quatre pieds. Je refusai absolument de jouer dans des conditions pareilles et j'insistai pour qu'on me reconduisît immédiatement à la gare, et de là à Berlin. Ce pauvre Schneider était littéralement au désespoir. En vain s'efforçait-il de me faire toucher du doigt que pour toute autre le manque de décors et d'accessoires pouvait être un

inconvénient, mais que pour moi au contraire il tournerait à mon avantage et donnerait plus de relief encore à mon talent : je ne voulais pas être persuadée. Voyant qu'il s'adressait en vain à ma vanité d'artiste, il chercha à éveiller en moi un amour-propre de femme du monde. « Cette absence même de préparatifs, insinuait-il, prouve que Leurs Majestés n'ont pas engagé Mlle Rachel, de la Comédie-Française, à venir leur donner une séance de déclamation, mais qu'elles ont invité Mlle Rachel Félix à une de leurs soirées, espérant qu'avec son amabilité si connue, après avoir pris le thé avec elles, Mlle Rachel Félix sera assez bonne pour leur dire quelques vers. » Et vous devinez la suite. Vous pouvez m'en croire, mon cher, j'ai rarement eu affaire à un aussi habile diplomate, et Dieu sait cependant si j'en ai vu, des diplomates, et qui se croyaient habiles ! Ils n'étaient pas dignes de tenir la chandelle à cet ancien acteur; néanmoins, et quoique je fusse sincèrement peinée à cause de Schneider, je demeurai ferme comme un roc.

— Qu'est-ce qui vous a fait céder ? demandai-je. Est-ce le regret de perdre de magnifiques honoraires ?

— Pour cette fois, vous vous trompez, repartit-elle en riant. Schneider ne manqua pas cependant d'amener cet argument comme sa plus grosse pièce d'artillerie. « N'oubliez pas, mademoiselle, me dit-il en désespoir de cause, n'oubliez pas que cette soirée peut vous fournir le moyen d'empocher trois ou quatre cent mille francs. Ne disiez-vous pas, tout à l'heure, à bord du yacht, que vous désiriez vivement un engagement à Saint-Pétersbourg ? Je n'ai pas besoin de vous faire remarquer que si vous refusez de jouer ce soir devant Leurs Majestés, je serai obligé d'en dire la raison, et la Russie vous sera fermée pour toujours. De plus, toute considération pécuniaire mise à part, vos ennemis — et la situation éminente que vous avez conquise vous

en a fait beaucoup — vos ennemis diront que vous n'avez pas réussi à plaire à l'impératrice. Mais, encore une fois, ce fait même que rien n'a été préparé pour recevoir une actrice prouve qu'on vous accueille en femme du monde. »

— C'est ce qui vous a convaincue ?

— Pas du tout.

— Alors l'argent ?

— Je suis bien sûre que vous le croiriez quand bien même je vous jurerais cent fois que non ; toutefois, vous chercheriez jusqu'à demain pour deviner le véritable motif qui me retint, que vous ne le trouveriez pas.

— Bien, alors je ferai mieux de ne pas chercher, et vous, de me le dire tout de suite.

— Si surprenant que cela puisse vous paraître, ce ne fut ni la satisfaction d'être traitée en femme du monde, ni l'argent, qui me décidèrent à rester, mais bien le désir de voir celui qui était, m'avait-on assuré, le plus bel homme d'Europe, le czar Nicolas Ier. Je l'ai vu, et je confesse que par exception la rumeur publique n'avait cette fois rien exagéré. Schneider venait à peine de m'arracher mon consentement, lorsque le yacht portant les familles impériale et royale longea l'île, et les illustres passagers débarquèrent sous une pluie de fleurs lancées des autres embarcations. Schneider me présenta au roi, qui était aussi très bien, et celui-ci me présenta au czar. La séance commença immédiatement. Vous allez croire, peut-être, que j'abuse de votre crédulité, mais je peux vous dire cependant que moi, Rachel, qui jamais de ma vie n'ai eu le moindre *trac,* j'étais troublée. Cet homme me semblait un dieu. Heureusement pour ma réputation, le crépuscule tombait rapidement ; vingt minutes encore, et il ferait nuit ; j'étais presque satisfaite que mon auditoire pût à peine apercevoir mes traits. Raphaël, au contraire, qui ne savait par cœur

que le rôle d'Hippolyte et qui était obligé de lire les autres, déclara qu'il lui était impossible de distinguer une ligne, et on apporta des bougies. La soirée était admirablement belle, mais il soufflait une légère brise, et, à peine allumées, les bougies s'éteignirent. On ne pouvait songer à poser des lampes ordinaires à nos pieds sur la pelouse ; par bonheur, un des gentilshommes de la cour se souvint d'avoir vu dans l'intérieur des candélabres munis de globes qu'on fut querir. La scène était curieuse. Raphaël, tout près de moi, à la lisière de la pelouse, tenait un de ces candélabres de la main gauche. Derrière nous et des deux côtés, une foule compacte de généraux et de dignitaires en grand uniforme. En face, et séparé par toute la largeur de l'allée, le groupe des souverains et de leurs familles ; derrière eux on apercevait les murs de l'habitation, contre laquelle était dressée la table à thé qu'entouraient les dames d'honneur de la reine de Prusse et de l'impératrice de Russie. Partout un profond silence, interrompu parfois par le bruissement du vent dans les feuilles et par le clapotement continu de deux fontaines qui semblaient jouer en sourdine un accompagnement mélancolique à nos deux voix.

« La séance dura près d'une heure, et, si j'avais voulu, je les aurais tenus là toute la nuit, car je n'ai jamais eu un auditoire plus religieusement attentif. Le roi s'aperçut le premier que j'étais lasse, et il donna le signal de la fin en se levant et en venant me remercier. L'empereur suivit son exemple, et resta un instant auprès de moi à causer. En quelques minutes, je devins le centre d'un cercle que je n'oublierai de ma vie.

« Le dernier train était parti, et nous nous demandions comment nous allions faire pour rentrer à Berlin, lorsque, Schneider ayant suggéré l'idée de faire former un train spécial, on expédia un messager à cheval pour le commander. Tout ayant été arrangé ainsi pour mon

confortable retour, les souverains partirent comme ils étaient venus; seulement, à cause de l'heure, le yacht royal et toutes les embarcations qui l'escortaient étaient brillamment illuminés. C'est ainsi que je fus présentée à Nicolas Ier. »

Il n'y avait pas d'homme au monde à qui Rachel dût autant qu'à Samson : sans lui, et malgré son incontestable talent, la Comédie-Française lui serait restée fermée de longues années, si ce n'est pour toujours. Frédérick Lemaître et Marie Dorval, qui, dans leur genre, la valaient, ne purent jamais décrocher ce bâton de maréchal des comédiens. Cela n'empêcha pas Rachel, une fois arrivée au pinacle, de se montrer souvent ingrate envers lui et de manifester son ingratitude par d'indignes et méchants procédés. Lorsqu'on distribua les rôles d'*Adrienne Lecouvreur*, de Legouvé, Samson, après avoir déjà, à bien des reprises, pardonné à Rachel, se trouvait être avec elle dans des termes si froids que les auteurs craignirent de lui voir refuser le rôle du prince de Bouillon. Samson, qui était toujours, au théâtre comme ailleurs, le plus honorable et le plus consciencieux des hommes, accepta néanmoins, ne permettant pas à son ressentiment d'entrer en ligne de compte lorsqu'il s'agissait de s'acquitter d'un devoir envers la Compagnie dont il était un membre si éminent. Cela seul aurait dû apaiser le différend entre le professeur et l'élève ; pas une femme ayant l'ombre de générosité dans le cœur n'aurait hésité, dans une situation pareille, à faire le premier pas. Rachel, comme on va le voir, sentait parfaitement la conduite qu'elle avait à tenir ; c'était une trop grande actrice pour n'avoir pas étudié à fond les meilleurs sentiments de l'âme humaine, et cependant elle agit tout à rebours et sembla prendre plaisir à souligner la rupture. Tout le monde connaît la fable des « Deux Pigeons », qu'Adrienne récite à la

soirée de la princesse de Bouillon. Berryer, le grand avocat et le célèbre orateur, était renommé pour la façon exquise dont il disait ce genre de vers. D'une simplicité charmante, il prenait grand plaisir à se mêler aux jeux des petits enfants ; grand amateur surtout du jeu des « gages », il était toujours certain d'avoir pour pénitence à réciter quelque fable de son répertoire. Mais, si excellent diseur qu'il fût, il reconnaissait pourtant la supériorité de Samson, dont il aurait volontiers, disait-il, accepté les leçons.

Or, chaque fois qu'elle étudiait un nouveau rôle, Rachel avait coutume de consulter son ancien professeur ; cette fois, elle s'adressa à Berryer, et, circonstance aggravante, elle prit soin d'ébruiter la chose. « Mon cœur me le reprocha », dit-elle plus tard, après avoir une fois de plus, avec ses façons irrésistibles, obtenu le pardon de son maître. C'était bien là un des plus fieffés mensonges qu'elle eût jamais commis, et en parlant de Rachel, ce n'est pas peu dire. Le fait est que, l'affaire s'étant ébruitée, et par ses soins, comme je viens de le dire, et le public paraissant disposé à prendre le parti de Samson, elle redoutait pour le premier soir une réception un peu houleuse.

Elle eut recours alors à un artifice qui, pour être théâtral, n'en produisit pas moins son effet. A la première répétition, au moment où Adrienne doit se tourner vers Michonnet en disant : « Voilà mon fidèle ami à qui je dois tout », elle se tourna, non vers Régnier qui tenait le rôle de Michonnet à qui ces paroles s'adressent, mais vers Samson, et tout en parlant elle lui tendit la main. Celui-ci, en dépit de leur brouille, restait très fier de sa fameuse élève, et comme il était, de plus, d'un naturel très affectueux, quoique généralement réservé, il donna dans le panneau. Il prit la main qu'on lui tendait, Rachel se jeta dans ses bras, et la bonne intelligence fut rétablie, au moins pour un temps.

Rachel ne manqua pas de faire grand bruit de cette réconciliation.

Je n'ai jamais été très intime avec Samson, mais pour le peu que je l'ai vu je l'aimais. Homme d'honneur et foncièrement honnête, je le répète, il était très indulgent pour les faiblesses du beau sexe. Et il en fallait, à cette époque, de l'indulgence! Augustine Brohan, Sylvanie Plessis, Rachel, et une demi-douzaine d'autres, toutes remplies de talent, mais capricieuses à l'excès, faisaient le tourment de la vie de Buloz. Il était alors à la fois directeur du Théâtre-Français et de la *Revue des Deux Mondes ;* et lui qui imposait sa volonté à des hommes célèbres dans toute l'Europe, se trouvait souvent impuissant devant ces femmes qui, malgré leur réputation, et Rachel exceptée, ne pouvaient leur être comparées. Très impérieux et désagréable, je le reconnais, il poussait les choses au pire par son humeur. « Après tout, dit-il un jour à Mme Allan, une des plus intraitables, je suis le maître ici. — Ça se peut, monsieur, répondit-elle, mais nous sommes les *contremaîtres.* »

Dans tous ces dissentiments, on en appelait toujours à Régnier et à Samson pour mettre le holà et concilier les deux parties adverses. Augustine Brohan expliquait assez drôlement la façon opposée dont ils jouaient leur rôle de pacificateurs : « Régnier, disait-elle, c'est le Bon Dieu des chrétiens, qui se paye de mots et se laisse mener par le bout du nez. Du reste, son nez s'y prête (1). Samson, c'est le Dieu juste des Juifs, mais le Dieu vengeur, qui ne veut pardonner qu'après soumission complète et entière. Samson ne vous promet pas le ciel, il vous offre des compensations solides ici-bas. » Il serait difficile de mieux peindre en moins de

(1) Le nez de Régnier était un sujet de plaisanteries continuelles parmi ses camarades de théâtre. « Ce n'est pas parce qu'il est gros, disait Beauvallet, mais parce que c'est son principal organe d'élocution. » *L'Éditeur.*

mots le contraste des deux caractères. Mais en voici un exemple.

En 1845, quand Mlle Sylvanie Plessy (1) quitta la Comédie-Française, elle reçut de Régnier une lettre très bienveillante, l'engageant à venir s'expliquer elle-même ou à lui écrire ses raisons : « Que votre lettre soit bonne et affectueuse, lui conseillait-il, et soyez sûre que les choses s'arrangeront d'elles-mêmes mieux que vous ne l'espérez. »

Samson lui écrivit aussi, mais pour lui déclarer sans ambages que si elle ne revenait pas immédiatement (elle était partie en Russie, où elle avait contracté un engagement), toutes les rigueurs de la loi seraient invoquées contre elle. Ce qui fut fait. La Comédie-Française lui intenta un procès, réclamant deux cent mille francs de dommages et intérêts et vingt mille francs à titre de provision. La justice condamna Mlle Plessy à six mille francs de provision et cent mille francs de dommages-intérêts. Dix ans plus tard, la fugitive rentrait au bercail. Grâce à Samson, elle ne paya pas un centime de dommages, et la Comédie garda à sa charge tous les frais.

Samson et Régnier étaient tous deux extrêmement fiers de leur profession, mais cet orgueil se manifestait très différemment : Régnier, lui, aurait volontiers consenti à ce que tout le monde fût acteur, et bon acteur; il aidait les amateurs de ses conseils, de ses leçons, organisant lui-même et dirigeant les représentations. Samson, au contraire, n'avait aucune sympathie pour les théâtres de société, et rien n'était plus difficile que d'obtenir de lui l'ombre d'un avis; mais il aurait voulu que tous ceux qui sont appelés à parler en public étudiassent la déclamation. « L'éloquence et l'élocution sont deux choses différentes, disait-il, et un homme éloquent qui

(1) On pourrait déjà dire Mme Anould-Plessy, car elle venait de se marier.

ne soigne pas sa diction est comme un Apollon mal habillé. Je vais plus loin et je soutiens que chacun devrait apprendre à parler, non pas dans le but d'amuser ses amis et connaissances, mais dans celui plus louable encore de ne pas les ennuyer. Je suis fort occupé, mais je consacrerais avec joie trois heures par semaine à apprendre à parler à la jeune génération et surtout à ses plus humbles représentants. »

Ce désir qu'exprimait Samson de voir tout homme, obligé par sa situation ou poussé par son goût à parler en public, posséder une élocution claire et précise, me rappelle une curieuse histoire dont je devins accidentellement le confident. Un matin de l'été 1860, je rencontrai Samson, rue Vivienne. Après avoir échangé quelques mots, nous nous serrâmes la main, et chacun s'en alla de son côté. Dans l'après-midi, j'étais assis chez Tortoni, quand un monsieur d'environ trente-cinq ans vint à moi :

« Monsieur, me dit-il, voulez-vous me permettre de vous adresser une question?

— Certainement, monsieur, répliquai-je, s'il m'est possible d'y répondre.

— Je crois que je vous ai vu ce matin dans la rue Vivienne parler à quelqu'un dont je ne sais pas le nom, mais dont je suis grandement l'obligé. J'étais très pressé, et j'étais en voiture : avant que j'aie pu arrêter le cocher, vous aviez tous deux disparu. Verriez-vous quelque inconvénient à me dire son nom?

— Je me rappelle, répondis-je, avoir abordé dans la rue Vivienne M. Samson de la Comédie-Française.

— Je l'avais pensé, observa mon interlocuteur. Permettez-moi, monsieur, de vous remercier. »

Et il s'éloigna en soulevant son chapeau.

Cet incident s'était complètement effacé de ma mémoire, lorsque Samson lui-même me le rappela trois semaines plus tard au salon vert de la Comédie-Fran-

çaise. A peine y étais-je depuis quelques instants qu'il entra et vint à moi :

« Voilà l'homme qui m'a trahi! dit-il en riant. Je me creuse la cervelle depuis trois semaines pour le trouver! car j'ai bien parlé à une demi-douzaine d'amis et de connaissances dans la rue Vivienne le matin où je vous ai rencontré, et tous portaient l'impériale et les moustaches. Vous m'avez fait là un joli coup : vous m'avez gratifié pour le reste de mes jours d'un ami reconnaissant! »

Et il me raconta toute l'aventure : comment, deux ans auparavant, il avait passé à Granville la fin de l'été, et comment, au hasard de la flânerie, étant entré un jour au Palais de justice, il avait entendu le procureur impérial prononcer un réquisitoire avec une diction dont aurait rougi le pire des élèves du Conservatoire.

« J'étais furieux contre le personnage, et j'avais envie de lui écrire pour lui dire qu'il était inutile de mettre l'auditoire entier à la torture en même temps que le malheureux prévenu. Et j'aurais signé ma lettre. Je ne sais pourquoi j'en restai au projet. Mais jugez de ma surprise, quand, le même soir, à dîner, je me trouvai à table en face de mon homme. Je dus le regarder de travers, et il me rendit la monnaie de ma pièce. Il paraît qu'il vivait momentanément à l'hôtel pendant l'absence de sa femme et de son enfant. Je n'ai pas besoin d'appuyer sur la haute opinion que nos juges ont d'eux-mêmes, et j'ose dire qu'il considérait comme le comble de l'impertinence qu'un simple mortel comme moi osât le regarder. J'en tirai bientôt cette conclusion, que si je voulais épargner à mes semblables la pénitence que j'avais eu à endurer le matin, il ne fallait pas provoquer la colère de cet homme. Je m'adoucis et j'entamai la conversation. C'est grand dommage que vous n'ayez pu voir sa figure quand je commençai à critiquer son ton et ses gestes; mais il sentit évidemment

que j'étais moi-même une autorité en cette matière, et, finalement, je l'emmenai sur la plage, où je lui donnai une leçon sur la façon de débiter un discours ; nous nous séparâmes sans que j'eusse consenti à lui dire mon nom. Le lendemain matin, je quittai Granville et je ne l'avais jamais revu, quand, il y a trois semaines, il a déposé sa carte chez moi, me priant de le recevoir. C'est un garçon très intelligent qui a profité de ma première leçon. Je lui en ai donné trois encore pendant les trois jours qu'il a passés à Paris. Il m'a promis, si j'ai quelque mauvaise affaire sur les bras, de faire mieux que de me défendre, de requérir contre moi, et je serai sûr, affirme-t-il, de m'en tirer. »

Je n'ai jamais vu Samson donner leçon au Conservatoire, mais, grâce à Auber, qui était alors directeur et que je connaissais beaucoup, j'ai pu assister à plusieurs cours de Régnier ; celui-ci ne redoutait pas la présence d'un étranger, pourvu qu'il fût bien certain qu'on ne venait pas là pour se moquer de lui. Je crois que Samson se serait opposé à cette intrusion, en principe, et sans se préoccuper des dispositions bienveillantes ou malignes du profane ; du moins, Auber sembla me le faire entendre, et je préférai ne pas m'exposer à un refus par une demande directe.

D'ailleurs, je doute fort qu'une leçon de Samson à ses élèves m'eût autant intéressé que celles de Régnier. De tous les dons qui contribuent à faire un grand acteur, Régnier n'en possédait naturellement que deux : le goût et l'intelligence ; il remplaçait les autres par ce que, faute d'un meilleur terme, j'appellerai des artifices de comédien. C'était pour lui un sujet d'étude continuelle. Il avait à conquérir son public uniquement par l'habileté et la finesse de son jeu, car son physique à la scène était absolument insignifiant : il avait une voix rauque, indistincte et nasillarde ; ses traits manquaient de mobilité ; et ses yeux, sans être dépourvus d'ex-

pression, n'étaient jamais ni pétillants de gaieté ni étincelants de passion. Aussi, pour interpréter un nouveau rôle, devait-il d'avance chercher tous ses effets, petits ou grands, et les essayer à différentes reprises, jusqu'à ce qu'il se sentît arrivé à l'idéal qu'il rêvait. Toutes ses intonations étaient mesurées à une seconde près ; mais, une fois ce travail accompli, le naturel avec lequel il entrait dans la peau de son personnage pouvait faire illusion au critique le plus expérimenté et au plus intelligent des auditoires. Jamais ses contemporains, — et la postérité moins encore, — ne se seraient doutés du travail intense qu'exigeait chacune de ses créations, s'il ne l'avait franchement avoué lui-même ; car ses camarades prenaient si grand intérêt à le voir, suivant leur expression, « se manipuler », qu'ils n'en auraient jamais soufflé mot à âme qui vive. Ils convenaient tous qu'il y avait toujours quelque chose à apprendre avec lui pendant les répétitions. Ainsi, dans un de ses rôles les plus connus, celui du vieux domestique de *La joie fait peur* (1), de Mme de Girardin, il y a une scène qui, jouée par Régnier et Delaunay, paraissait au spectateur absolument spontanée. Le plus léger détail en avait été pourtant minutieusement réglé d'avance. C'est celle où le vieux serviteur, tout en époussetant la chambre, se parle à lui-même de son jeune maître, le lieutenant Adrien Désaubiers, que l'on croyait mort.

« Je le vois encore, dit Noël qui ne peut pas se faire à cette idée, je le vois encore, comme il avait l'habitude de revenir de ses longues promenades, fatigué, mourant de faim et me criant avant même d'être dans la maison : « C'est moi, me voilà, mon bon Noël ; je

(1) Il existe plusieurs versions anglaises de cette comédie ; et je crois bien, en outre, que Tom Robertson s'en est inspiré pour sa pièce « Caste ». Je pense ici à la scène du troisième acte, où Georges d'Alroy revient inopinément, et où Polly Eccles l'apprend à sa sœur.

meurs de faim. Vite! une omelette. » A ce moment, le jeune lieutenant entre dans la chambre, et, ayant entendu la phrase de Noël, la répète, mot pour mot.

Si courte que soit cette phrase, il avait été décidé que Delaunay la couperait en quatre parties.

Aux mots : « C'est moi », Régnier frissonnait de la tête aux pieds; à : « Me voilà, mon bon Noël », il levait les yeux au ciel comme pour se convaincre que la voix ne venait pas d'en haut et que lui-même n'était pas sous l'empire d'une hallucination; à cette phrase : « Je meurs de faim », il finissait par se rendre compte que c'était bien après tout une voix humaine; et enfin quand arrivait : « Vite! une omelette », il se tournait brusquement et tombait comme une masse dans les bras du jeune homme.

Toute cette scène, je le répète, avait été réglée à un geste près; néanmoins, le premier soir, Régnier, nerveux comme tous les grands acteurs, oublie ses propres combinaisons, et au premier son de la voix de Delaunay, écrasé d'émotion, il s'affaisse littéralement sur ce dernier, qui, n'étant pas préparé à recevoir ce choc, a toutes les peines du monde à ne pas tomber aussi. Régnier, lui, gît, étendu tout de son long sur la scène, et la salle éclate en applaudissements frénétiques.

« C'était superbe, dit Delaunay après la représentation. Nous recommencerons bien demain, n'est-ce pas? »

Mais rien ne put y décider Régnier; il s'en tint à sa conception primitive en quatre temps. Il préférait s'en fier à son art qu'à l'élan spontané de la nature.

C'est pour cela même qu'une leçon de Régnier à ses élèves était, pour un profane, d'un intérêt si rare. On était, du coup, initié à toutes les ressources que le grand acteur gardait en réserve pour produire ses effets devant le public. Par le genre même de son talent, il préférait, entre tous, ceux de ses élèves qui, sans se

laisser entraîner par leur propre sensibilité, s'en tenaient strictement aux instructions qu'il leur donnait. Les autres lui inspiraient toujours une vague inquiétude. « Les sentiments changent, disait-il; des effets intelligemment conçus, bien étudiés et consciencieusement exécutés, ne doivent jamais varier. » En conséquence, il avait pour théorie favorite que les élèves plus généreusement doués par la nature n'arrivaient pas à une perfection plus grande que ceux qu'elle avait traités parcimonieusement, pourvu toutefois que la vocation de ces derniers fût réelle et persévérante. Tandis que Samson mettait tout son orgueil dans sa célèbre élève Rachel, Régnier n'était pas à moitié aussi fier de Coquelin que de ceux qui lui avaient donné plus de peine. Augustine Brohan expliquait ce sentiment avec sa verve endiablée : « Régnier est comme le grand seigneur qui s'amourache d'une paysanne à qui il faut tout apprendre; moi, si j'étais homme, j'aimerais mieux une demoiselle de bonne famille qui n'aurait pas besoin de tant de leçons. »

Mlle Brohan exagérait un peu. Les élèves de Régnier n'étaient pas, tant s'en faut, filles ou garçons, des paysans à qui il fallait tout enseigner; à un grand nombre, à Coquelin par exemple, peu de leçons avaient suffi, et les autres avaient tous les facultés de compréhension et d'assimilation qui font de l'enseignement un plaisir. Ils finissaient par devenir, comme Régnier lui-même, quelque chose de très préparé, *bundles of tricks* (1), et, ce qui n'est pas pour étonner les familiers d'études psychologiques et physiologiques, leurs traits mêmes avaient contracté une sorte de ressemblance avec les siens. Au premier abord, on aurait pu les prendre pour ses enfants. Et ne s'était-il pas formé entre eux, par le fait de son enseignement, une sorte de

(1) Littéralement : des paquets de trucs.

parenté intellectuelle ? Sa patience était admirable ; parfois, pourtant, elle semblait près de lui échapper ; il empoignait alors avec frénésie son épaisse chevelure grise ébouriffée, ou s'enfonçait le nez dans un grand mouchoir rouge à carreaux pour se moucher bruyamment, tout en se tenant dans l'un ou l'autre cas perché sur une jambe ; malgré le comique irrésistible de cette attitude, ses élèves ne bronchaient jamais, y étant faits et saisissant le sens de cette pantomime.

Ceux qui s'imagineraient que les cours de Régnier étaient de simples leçons de gestes et de diction seraient dans l'erreur la plus profonde. Régnier, différent en cela de la plupart de ses célèbres camarades contemporains, avait reçu une excellente instruction ; il avait même travaillé chez un architecte et s'était occupé de peinture. Très instruit, il connaissait à fond les caractères de la plupart des grands personnages historiques ; c'était une autorité à consulter quand il s'agissait des mœurs et des coutumes du moyen âge, et sa connaissance approfondie de l'antiquité grecque et romaine aurait fait honneur à plus d'un professeur. Aussi l'appelait-on tour à tour avec une égale justesse « le comédien savant » et « le savant comédien ». Un de ses élèves semblait-il méconnaître l'importance sociale ou politique d'un des personnages des tragédies de Corneille ou de Racine, Régnier aussitôt ouvrait une parenthèse, s'embarquait dans une dissertation en règle, renseignait au mieux le jeune ignorant, et cela avec une méthode qui charmait les auditeurs et aurait pu exciter l'envie d'un conférencier universitaire. Un vrai souffle artistique semblait passer sur ces ossements desséchés de l'histoire et leur redonner le mouvement et la vie.

« Que croyez-vous donc qu'était Auguste ? demanda-t-il un jour devant moi à un jeune homme qui déclamait des vers de *Cinna*. Pensez-vous que c'était un

concierge ou le commissionnaire du coin ? » Et partant de là, il nous fit assister à une véritable évocation d'Auguste. Tout frémissant de vie, il conduisait son interlocuteur à travers les rues de Rome, entrait au palais avec lui, et, là, devenait Auguste lui-même. Après pareille démonstration, on le voyait souvent descendre les quelques marches de la scène et tomber dans un fauteuil, anéanti.

D'autres fois, à propos de quelque personnage des comédies de Molière ou de Regnard, c'était une anecdote sur ces grands peintres de mœurs, mais une anecdote jouée, après laquelle ses yeux se remplissaient de larmes et l'immense mouchoir à carreaux faisait une nouvelle apparition.

Régnier était très aimé de ses camarades comme de tout le personnel de la Comédie-Française ; mais le perruquier de la maison, Giovanni, l'adorait, littéralement. Le Figaro italien avait, par grande faveur, ses entrées au foyer de la Comédie, et il y tenait de fréquentes consultations ; plus fréquentes encore, quand un des sociétaires étudiait un nouveau rôle. On a souvent dit de Balzac qu'il croyait fermement à la réalité des caractères sortis de pied en cap de son cerveau. Régnier était de même quant aux types créés par les grands auteurs dramatiques de tous les temps. Je ne parle pas, bien entendu, de ceux qui ont un fondement historique. Mais Alceste, Harpagon, Georges Dandin, Sganarelle et Scapin étaient aussi réels pour lui qu'Œdipe et Oreste, Auguste et Mahomet. Il ne donnait pas seulement leurs biographies, mais dépeignait leur extérieur, leur démarche, leur manière d'être et même leur tempérament. La première fois que je l'entendis discourir ainsi, je crus de bonne foi qu'il s'amusait à mystifier Giovanni ; mais Rachel, qui était là, me tira de mon erreur. L'Italien assis, écoutant respec-

tueusement, se leva tout d'un coup en s'écriant : « Ze sais ce qu'il vous faut, monsu Régnier, ze vais faire oune parruque à étonner Molière lui-même. » Et il tint parole, car il considérait que la perruque contribuait autant que la diction et peut-être plus que le costume au succès ou à l'échec d'un acteur. Quand Delaunay devint sociétaire, son premier rôle fut celui de l'amoureux dans la *Migraine,* de M. Viennet. « Voilà, monsu Delaunay, oune véritable parruque di sociétaire. Zouez à présent, vous êtes sour de votre affaire. »

Un jour, Beauvallet le trouva arrêté devant la vitrine de Brandus, l'éditeur de musique de la rue de Richelieu. Il contemplait d'un air navré le portrait de Rossini.

« Que faites-vous là, Giovanni ? lui demanda Beauvallet.

— Ah ! monsu Bouvallet, ze regarde le portrait du maestro Giovanni Rossini, et quand ze pense qu'il s'appelle Giovanni comme moi, quand ze vois cette abominable parruque qui a l'air d'oune pelouse après un mois de sécheresse, ze souis rempli de honte et de tristesse. Mais ze veux aller le voir et ze lui ferai pour rien, s'il le veut, oune parruque qui le razeunira de vingt ans. » Il y alla en effet, mais Rossini ne voulut pas en entendre parler, ou plutôt Mme Rossini mit des bâtons dans les roues. Giovanni, furieux, ne prononça plus jamais son nom.

Il avait été amené à Paris par Ligier et travailla sans relâche pendant un quart de siècle à la gloire de la Comédie-Française.

Lorsqu'un critique influent venait à parler élogieusement de la « tête réussie » d'un acteur, comme le fit Paul de Saint-Victor à propos de la création de « Noël » par Régnier, Giovanni ne manquait jamais d'aller lui porter sa carte.

C'était Giovanni qui avait fait la perruque de M. An-

cessy, chef d'orchestre de l'Odéon, et plus tard de la Comédie-Française sous la direction de M. Édouard Thierry. M. Ancessy, excellent chef d'orchestre, était en outre un compositeur de talent, mais il avait une faiblesse : chauve comme une boule de billard, il voulait passer pour un Absalon. Giovanni lui avait servi de complice en lui confectionnant trois perruques qui étaient, en l'espèce, le comble de l'art. La première, les cheveux très courts, coupés presque ras, servait du 1er au 10 du mois ; du 11 au 20, M. Ancessy en portait une autre dont les cheveux sensiblement plus longs venaient presque à couvrir les oreilles. Mais les dix derniers jours du mois, ses boucles étaient absolument luxuriantes, et il ne manquait jamais de dire, le dernier soir, de manière à être entendu de tout le monde : « Quel fléau que ces cheveux ! il faut que je les fasse couper demain. »

CHAPITRE VII

Deux compositeurs : Auber et Félicien David. — Légende de la jeunesse perpétuelle d'Auber. — Son chapeau. — Son opinion sur Meyerbeer et Halévy. — Auber pendant le siège. — Félicien David ; sa pauvreté. — Voyage en Orient. — A la cour de Méhémet-Ali. — Première audition du *Désert*. — A quoi aboutit son succès. — La *Perle du Brésil* et le coup d'État. — L'histoire d'*Aïda*. — Pourquoi ce ne fut pas Félicien David qui en composa la musique.

J'ai connu Auber depuis 1842 ou 1843 jusqu'au jour de sa mort. Tous deux, nous sommes restés à Paris pendant le Siège et la Commune ; nous nous voyions fréquemment, et je suis persuadé que sa vie fut abrégée d'au moins dix ans par les terribles infortunes qui accablèrent son pays. Car, bien qu'au commencement du siège il touchât à sa quatre-vingt-dixième année, il n'avait pas alors l'air sensiblement plus vieux que lorsque je l'avais vu pour la première fois, trente ans auparavant. C'était un vieillard actif et bien portant, j'en suis d'accord, mais enfin c'était un vieillard. On a dit et écrit tant de sottises au sujet de son éternelle jeunesse, qu'il est bon d'en parler sensément. La masse du public parisien et pas mal de journalistes ne pouvaient comprendre qu'un octogénaire fît presque chaque jour une promenade à cheval. M. de Lesseps, plus tard, les émerveilla de même et de la même façon. Ils ignoraient et sans doute ignorent encore que M. Mackenzie-Grieves, qui n'est pas plus jeune, et une bonne

demi-douzaine d'Anglais en résidence à Paris, qui ont le même âge, ne manquent guère non plus leur sortie quotidienne à cheval. S'ils l'avaient su, ils se seraient peut-être extasiés moins bruyamment sur un fait aussi simple.

Ce qui contribua peut-être plus que toute autre chose à accréditer cette légende, qu'Auber possédait le secret de l'éternelle jeunesse, ce fut sa grande prédilection pour la société des femmes, et aussi la belle prestance qu'il conserva jusqu'au bout, en dépit de sa petite taille, et enfin la correction impeccable de sa mise.

En effet, il était surtout charmant avec le beau sexe. Au Conservatoire, la plupart de ses élèves, positivement, raffolaient de lui. Bien qu'il fût d'une politesse exquise avec les hommes (et comment Auber eût-il fait pour n'être pas poli? il n'aurait pas su), il avait pour les femmes un sourire particulièrement aimable. Le *Don Juan* de Mozart lui inspira, lorsqu'il l'entendit pour la première fois, cette réflexion caractéristique : « C'est la musique d'un amoureux de vingt ans, et à moins qu'un homme soit un imbécile, il peut toujours, par un petit coin de son cœur, croire et sentir qu'il n'a que vingt ans. »

Il y avait pourtant une ombre à la joie qu'éprouvait Auber à se trouver dans un cercle féminin : il fallait ôter son chapeau ; or, il avait horreur de rester découvert. Pourquoi ? Mystère. Il était loin d'être chauve ; chez lui, à la rigueur, il aurait pu porter une calotte ; mais non, c'est son chapeau qu'il lui fallait. Il composait avec son chapeau, prenait ses repas avec son chapeau, et, au théâtre, bien qu'il lui eût été plus agréable de s'asseoir aux fauteuils d'orchestre ou au balcon, il prenait invariablement une loge et presque toujours une avant-scène, pour pouvoir garder son chapeau. Il passait des heures au balcon de sa maison de la rue Saint-Georges, toujours avec son chapeau.

« Je ne me sens nulle part, pas même chez moi, aussi à mon aise qu'à la synagogue », disait-il un jour. Il y allait fréquemment, en effet, et uniquement pour le plaisir d'être assis au milieu d'une foule avec son chapeau sur la tête. Mais la répétition de ces pieuses visites et son habitude de rester couvert firent croire à bien des gens qu'Auber était Juif. Cette supposition ne manquait jamais de le faire sourire. « Qui sait ? cela m'eût valu peut-être, répondait-il, le génie d'un Meyerbeer, d'un Mendelssohn, d'un Halévy ! Non, j'ai eu assez de chances dans ma vie, mais celle-là ne m'est pas échue. » Auber, ce mot le montre bien, aimait à proclamer le mérite des autres : jamais personne n'y mit plus d'empressement. Et, certes, il n'était pas Juif. Sa manie de garder son chapeau n'avait rien à faire avec sa religion ; c'était une manie, et rien de plus. Lorsqu'en janvier 1855 on trouva ce pauvre Gérard de Nerval pendu à une grille de la rue de la Vieille-Lanterne, il avait son chapeau sur la tête ; ses amis, et la police elle-même, crurent y voir la preuve qu'il ne s'était pas suicidé, mais qu'on l'avait assassiné. « Un homme qui va se pendre ne garde pas son chapeau », disait-on. « Pourquoi pas, mon Dieu ? demandait tranquillement Auber. Moi, si je voulais me tuer, je garderais certainement mon chapeau. »

Auber n'aurait pu vivre loin de Paris. Après un séjour à Londres où son père l'avait envoyé pour se familiariser avec la manière dont se font les affaires en Angleterre, il revint à Paris pour ne plus le quitter jamais. Vers la fin de sa vie, s'il regrettait parfois de ne pas connaître l'Italie, c'est parce que Rossini, pour lequel il avait un culte, avait dit un jour « qu'un musicien doit avoir erré et rêvé sous ce ciel ». Mais, tout de suite, il se consolait en pensant que Paris est le seul lieu sur la terre où il vaille la peine de vivre. « J'aimais beaucoup ma mère, mais je lui garde presque ran-

cune d'avoir quitté Paris au moment où j'allais venir au monde. Qu'avait-elle besoin d'aller à Caen?... Sans cette fantaisie, je serais un vrai Parisien. » Parisien *parisiennant,* il l'était bien pourtant, je n'en ai jamais connu qui le fût davantage. Lorsque l'investissement de Paris devint certain, quelques-uns de ses amis le pressaient de partir ; il ne voulut pas en entendre parler. On lui prédisait toutes sortes de désagréments, d'ennuis, la famine, que sais-je encore?... « Cette dernière éventualité ne m'effraye pas outre mesure, répliqua-t-il, car je ne mange qu'une fois par jour et extrêmement peu. Quant au bruit de la canonnade, je ne pense pas en être troublé. On a souvent dit que la première partie de mon ouverture de *Fra Diavolo* m'avait été inspirée par une retraite de régiment; il y a peut-être du vrai là dedans. S'il m'était donné d'entendre la retraite des Allemands, j'écrirais une ouverture et un opéra, et qui ne ressembleraient pas à *Fra Diavolo,* je vous le jure. »

Je ne crois pas que personnellement Auber ait enduré beaucoup de privations pendant le siège. Un homme dans sa situation, auquel suffit par jour un seul repas très léger, était toujours sûr de pouvoir se le procurer quelque part ; mais il avait grand'peine à trouver du fourrage pour le vieux et fidèle cheval qu'il montait depuis tant d'années, et lorsque, à bout d'inventions et d'expédients, il dut l'abandonner pour la subsistance des affamés, ce sacrifice lui coûta plus que tout ce qu'il avait pu endurer lui-même. « Ils m'ont pris mon vieux cheval pour le manger, — me répétait-il sans cesse, quand je le revis après l'événement; — je l'avais depuis vingt ans. » Son chagrin était réel et profond.

Il court encore sur Auber une autre légende dénuée de tout fondement : on prétend qu'il pouvait se passer absolument de sommeil. A la vérité, il se couchait très

tard et se levait de bonne heure ; mais il ne faut pas oublier que tous les soirs, au théâtre, il s'offrait un bon petit somme d'une heure et demie ou deux heures. Il manquait rarement une représentation à l'Opéra-Comique et à l'Opéra (sauf pourtant quand on donnait une de ses œuvres), et il avait coutume de s'y endormir paisiblement « en homme du monde, observait Nestor Roqueplan, sans ronfler ».

« Je ne savais pas ce que c'était que ronfler, — disait plus tard Auber, en manière d'excuse, — jusqu'au jour où j'ai pris l'habitude de dormir dans la loge de Véron ; maintenant même, je ne ronfle pas sans y être provoqué. Mais il n'y aurait pas moyen de dormir à côté de Véron sans ronfler, il faut faire plus de bruit que lui ou se résigner à être réveillé. »

Auber était un très brillant causeur, mais il ne se donnait guère la peine de faire des frais quand l'entretien ne roulait pas sur la musique. La musique, c'était tout pour lui, et ce qu'il a produit est vraiment quelque chose de prodigieux. Les plus versés dans l'histoire de la musique d'opéra seraient incapables, si bonne que soit leur mémoire, de citer par cœur la liste complète des œuvres d'Auber. Nous l'avons essayé un jour, en 1850, et cette liste était alors moins longue qu'elle ne le serait aujourd'hui : personne n'arriva à une énumération exacte, ce fut le ténor Roger qui approcha le plus de la vérité.

En dépit de sa réputation universelle, Auber était resté aussi modeste que Meyerbeer ; il avait pourtant plus de confiance en lui-même que le grand musicien allemand. Il était loin d'être ingrat envers les artistes qui contribuaient à son succès : « Mais, disait-il, je ne les dorlote pas et je ne les mets pas dans du coton comme Meyerbeer, qui, du reste, est absolument logique et a, lui, mille fois raison de faire ce qu'il fait. Des Nourrit, des Levasseur, des Viardot-Garcia et des

Roger, on n'en trouve pas au coin des rues ; mais moi, qu'on m'amène le premier gamin venu, pourvu d'une intelligence honnête et d'une voix *idem,* je me fais fort de le mettre à même, en six mois, de chanter le rôle le plus difficile que j'aie jamais écrit, sauf toutefois celui de Masaniello. Mes opéras sont comme une sorte de bassinoire pour les grands musiciens... Hé, c'est bien déjà quelque chose d'être une bonne bassinoire ! »

Au premier abord, on pourrait prendre cette humilité pour de l'envie; mais je suis certain qu'Auber n'était pas envieux. Quoique peu d'hommes aient été aussi uniformément heureux, il avait eu ses difficultés au début, « lorsque ma musique était peut-être meilleure que celle que j'ai faite depuis », ajoutait-il quand il parlait de ces temps-là. Cette phrase ne manquait jamais en certains cas, et, en particulier, lorsqu'un élève du Conservatoire venait auprès de lui se plaindre d'avoir été traité injustement. Je me rappelle que Coquelin cadet concourait en 1865 ou 1866 pour le prix de comédie; il ne l'obtint pas, et comme nous sortions de la loge d'Auber, le jeune homme vint à nous, des larmes dans les yeux, larmes de colère, je crois, plutôt que de tristesse.

« Ah ! monsieur Auber, s'écria-t-il, c'est une injustice !

— Peut-être bien, mon cher enfant, répliqua celui-ci; mais rappelez-vous que le jugement définitif à porter sur toutes choses en ce monde peut se résumer dans les mots mêmes que vous venez d'employer : *C'est une injustice !* Laissez-moi vous donner un conseil. Si vous voulez devenir un bon Figaro, soyez le premier à rire d'une injustice au lieu d'en pleurer. » Là-dessus, il tourna les talons. Coquelin s'est consolé, à ce qu'il paraît, et il est devenu un de nos meilleurs comédiens.

Auber, sur qui j'aurai l'occasion de revenir dans le

cours de ces Notes, aurait pu en parlant au jeune Coquelin, au lieu de généraliser, lui citer l'exemple d'une injustice si criante qu'elle n'avait guère qu'un précédent en ce siècle, dans l'histoire de la musique, et qu'on ne revit heureusement la pareille que bien longtemps après. Les critiques n'ont-ils pas, pendant toute la dernière partie du règne de Louis-Philippe, refusé de reconnaître le génie de Félicien David, comme ils avaient refusé déjà de reconnaître celui d'Hector Berlioz ? Et n'ont-ils pas encore, il y a une vingtaine d'années, été moralement coupables de la mort de Georges Bizet, le compositeur de *Carmen ?*...

J'ai à peine connu Hector Berlioz, mais je rencontrais fréquemment Félicien David, chez Auber. C'était pitié de voir cet homme, même après son succès, — succès, hélas ! qui n'avait pas mis d'argent dans sa bourse. — Les souffrances morales, les privations matérielles n'avaient laissé que trop de traces sur son visage et dans son esprit. David avait positivement subi et enduré la faim pour pouvoir acheter le papier et les quelques livres nécessaires à son travail ; et néanmoins, il était assez vaillant pour dire : « Si c'était à recommencer, j'agirais de même. » Les respectables parents qui, tout en roulant carrosse, réduisent leurs rejetons à la portion congrue et refusent de croire à l'essor futur de leur génie parce qu'ils ne leur voient point d'ailes, ces parents assument une grande responsabilité. Le père de Flotow lui coupe les vivres après sept ans, parce que son fils n'est pas arrivé à son but au jour dit, comme un cheval de course. Berlioz ne jouit pas même d'un délai aussi long, son père lui accorde trois mois pour conquérir la renommée. Mais Félicien David n'avait pas de père pour l'aider ou l'entraver dans la réalisation de ses rêves de gloire. Orphelin à cinq ans, il avait été élevé par une sœur trop pauvre elle-même pour lui venir en aide. Un de ses oncles, fort à l'aise, lui alloua

magnifiquement la somme de cinquante francs par mois pendant un trimestre entier; puis, déjà à bout de générosité, il supprima la pension malgré l'assurance formelle de Chérubini que le jeune artiste avait en lui l'étoffe d'un grand compositeur.

Et le pire, c'est que ces jeunes gens souffrent en silence, tandis qu'il y a des centaines d'hommes riches et généreux qui seraient heureux de leur ouvrir leur bourse. Quand ils avouent leur misérable condition, c'est généralement à aussi pauvre qu'eux. Les favorisés de la fortune achètent souvent à prix d'or les autographes de ces grands artistes, après leur mort, tandis qu'une partie de la somme qu'ils y consacrent aurait suffi à leur rendre l'existence facile pendant qu'ils luttaient vainement contre la misère, poursuivant en dépit de tout leur idéal. J'ai là devant moi une lettre que j'ai payée dix francs. Et j'en donnerais bien cent pour ne pas l'avoir achetée. Félicien David écrivait à un ami de jeunesse : « ... Quant à l'argent, puisque je suis obligé d'en parler, les choses vont de mal en pis. Et il est très certain qu'avant peu je serai obligé d'abandonner la partie. J'ai été malade pendant trois semaines avec des douleurs dans le dos, la fièvre, des frissons partout. Je puis bien dire que mon mal vient de mes ennuis, de la mauvaise nourriture des restaurants de Paris et de l'humidité dans laquelle je vis. Pourquoi ne suis-je pas un peu plus riche? Je suis sûr que les petites douceurs qu'un artiste devrait pouvoir se donner me feraient grand bien. Je ne parle pas du corps, quoique cette moitié de nous-mêmes influe considérablement sur l'autre, sur l'esprit; mais mon imagination en vaudrait mieux, car comment un cerveau constamment fatigué par les mille tracasseries des besoins matériels pourrait-il travailler librement? En vérité, je n'hésite pas à dire que l'imagination meurt en nous sous le poids de la pauvreté et des privations. »

La pauvreté et les privations ne tuaient pas l'imagination en Félicien David, mais elles minaient sa constitution. C'est vers la fin de 1831 qu'il s'affilia aux saint-simoniens ; il me présenta bien des années plus tard à leur grand prêtre, M. Enfantin, devenu finalement administrateur de la Compagnie des chemins de fer de Paris-Lyon-Méditerranée. Après leur dispersion, le groupe auquel appartenait Félicien David partit pour l'Orient, et c'est à cette circonstance toute fortuite que nous devons non seulement *le Désert, la Perle du Brésil* et *l'Éden,* mais probablement aussi *l'Africaine.* Meyerbeer, en effet, convenait volontiers que, s'il n'avait pas connu les partitions de David, si profondément imprégnées de la poésie orientale, il n'aurait jamais pensé à choisir ce sujet d'opéra. M. Scribe, il est vrai, d'autre part, a toujours soutenu que l'idée était de lui et qu'elle datait de 1847, époque à laquelle le compositeur, ayant à choisir entre *le Prophète* et *l'Africaine,* préféra le premier libretto. On pourrait presque lui répondre en paraphrasant le dialogue du Loup et de l'Agneau, dans la fable de La Fontaine : « Monsieur Scribe, si vous ne devez pas votre idée à Félicien David, vous la devez à Montigny, directeur du Gymnase, qui, sous le gouvernement de Juillet, fit représenter à l'Ambigu-Comique certaine pièce dont le titre était curieux et l'intrigue plus curieuse encore (1). »

(1) J'ai eu quelque peine à déterrer cette pièce, qui est vraiment, comme le dit l'auteur, une curiosité : qu'on en juge ! Elle était intitulée : « Amazampo, ou la Découverte de la quinine. » La scène se passait au Pérou en 1636. Amazampo, chef d'une tribu péruvienne, est amoureux de Maïda, qui, elle, aime Ferdinand, fils du vice-roi. Amazampo, le cœur brisé, en proie à une fièvre ardente, poussé par le désespoir et par un vague délire, tente de s'empoisonner : il boit de l'eau d'un étang dans lequel, depuis des années, gisent submergés des troncs d'un arbre qu'on appelle *kina* et qui passe pour vénéneux. Il en ressent presque immédiatement l'effet, mais non pas l'effet qu'il attendait. Il guérit, et, en recouvrant la santé, il oublie

Une chose certaine, c'est que, si Scribe avait offert *l'Africaine,* Meyerbeer l'avait refusée, et n'y serait jamais revenu, sans son admiration profonde et franchement avouée pour le génie de Félicien David.

Revenons à celui-ci. Sa mélancolie s'évanouissait comme par enchantement quand il racontait ses pérégrinations en Orient. Ce qu'il se plaisait alors à redire, ce n'était pas tant les grandes impressions poétiques qui avaient été la source de son inspiration, c'était plutôt le côté aventureux, les incidents plaisants et quasi grotesques de ce singulier voyage apostolique. Je ne me rappelle pas quel était le costume des saint-simoniens, j'étais trop jeune à l'époque pour y prendre garde ; mais il se composait, m'a-t-on dit, d'une tunique bleue avec les pantalons assortis et d'un tricot écarlate boutonné dans le dos, qu'on ne pouvait enlever sans l'aide d'une autre personne : c'était le symbole de la dépendance mutuelle des membres de l'association. « Jusqu'à Marseille, tout alla relativement bien, disait David ; nous vivions en donnant des concerts, et, quoique les recettes fussent loin d'être magnifiques, elles écartaient le loup de la porte. Nos embarras commencèrent à Constantinople. Qu'est-ce qui leur déplut en nous, notre musique, notre costume ou nos personnes, je n'ai jamais bien pu le démêler ; mais, bref, on nous dénonça aux autorités, qui nous firent mettre en prison. Notre incarcération n'excéda pas une couple d'heures, grâce à l'intervention de notre ambassadeur, l'amiral Roussin. Toutefois, notre mise en liberté était conditionnelle : nous devions sur-le-champ quitter les lieux.

son triste amour (?) et ne songe plus qu'à se venger des oppresseurs de son pays (?). Ceux-là sont pour la plupart dévorés par la fièvre. Lima est devenue un vaste cimetière. La femme du vice-roi est atteinte à son tour. Maïda veut la sauver, mais elle est devancée par Amazampo, qui contraint Dona Théodora à avaler la liqueur (???), etc., etc., etc... Et Amazampo et Maïda meurent !!! *L'Éditeur.*

Nous nous dirigeâmes alors vers Smyrne, où ma musique reçut un accueil plus favorable. Je jouais chaque soir, en plein air, et l'un de nous faisait le tour avec son chapeau comme si nous avions été une compagnie de musiciens ambulants, rompus au métier dès le berceau. Nous n'étions cependant pas trop malheureux, puisque nous avions à boire et à manger, ce qui était pour moi, je l'avoue, le point capital. Jusque-là, une alimentation suffisante n'était pas entrée quotidiennement dans le programme de ma vie. Mes compagnons cependant s'agitaient et s'impatientaient ; ils disaient qu'ils n'étaient pas venus pour boire, manger et chanter, mais pour convertir à leurs doctrines ces contrées plongées plus profondément que tout autre pays d'Europe dans les ténèbres de l'obscurantisme. Ainsi nous traversâmes successivement Jaffa, Jérusalem, Alexandrie, pour arriver enfin au Caire. Kœnig-Bey venait justement d'entreprendre l'éducation des soixante ou soixante-dix enfants de Méhémet-Ali; ce fut lui qui me présenta à leur père, dans la pensée de me faire obtenir la place de professeur de musique des dames du harem. « Il est inutile, m'avait-il expliqué, de chercher à devenir professeur de musique des jeunes princes, parce que Méhémet-Ali, bien qu'il ne manque pas d'intelligence, ne voudrait pas en entendre parler. Il ne juge pas nécessaire que des garçons s'adonnent à un art aussi efféminé. Je ne vous donne pas là mon opinion, mais la sienne. Or, il a en matière d'éducation des idées très arrêtées. Quand je vous aurai dit que mon rapport mensuel sur les progrès intellectuels de mes élèves est invariablement accueilli par ces paroles : « Dites-moi de combien leur poids a augmenté ou diminué ! » vous comprendrez que je ne parle pas à l'aventure. Le vice-roi estime en effet qu'un travail opiniâtre doit produire une déperdition de poids proportionnelle ; or, il n'en est pas toujours ainsi, car, pour peu qu'un tempérament

ait quelque tendance à l'embonpoint, elle se développera par le seul fait de rester assis chaque jour durant des heures pour étudier. D'où il suit que ceux de mes élèves qui ont le malheur d'être gras ne sont pas les plus en faveur, et cependant l'un des plus intelligents, Mohammed-Saïd, est au nombre de ceux-là.

« Ceux qui par là se croiraient autorisés à penser, disait un jour David, revenant sur ce sujet, que Méhémet-Ali n'était peut-être pas lui-même très intelligent, se tromperaient fort. Je suis convaincu, par le peu que j'ai vu de lui, que c'était un homme extrêmement bien doué. Ses traits, sans être d'une beauté absolue, étaient remarquablement expressifs. Bien qu'il eût dépassé la soixantaine, il semblait encore capable de supporter toute espèce de fatigue ; il devait avoir une constitution de fer. Au lieu du calme oriental que j'attendais, il m'avait reçu avec une raideur moitié européenne, moitié militaire, qui se dissipa bientôt dans la conversation. Je peux dire vraiment la conversation, car, bien qu'il ne comprît pas un mot de français, que je fusse également ignorant de sa langue maternelle et que Kœnig-Bey dût agir en qualité d'interprète, ce n'en était pas moins entre nous une véritable conversation. Il avait l'air de deviner le sens des mots, au moment où je les articulais, et de temps en temps il souriait à une observation. Il paraissait lire dans mes pensées, et je ne m'étonne pas qu'il en fût diverti, car je ne me suis, de ma vie, à part moi, autant amusé qu'en ce débat original. Peut-être vous en amuserez-vous aussi quand vous saurez que je ne devais pas voir les dames qu'il me fallait instruire ; mon enseignement s'adresserait aux eunuques, qui, à leur tour, le transmettraient aux femmes et aux filles du vice-roi. J'essayais naturellement de démontrer l'impossibilité d'un pareil système, mais Méhémet-Ali secouait la tête en souriant d'un air fin. Il n'admettait pas que ses femmes

fussent autrement initiées aux beautés de Mozart et de Mendelssohn. Je n'ai pas besoin de vous dire que l'affaire n'aboutit pas. »

Presque tous les détails que je transcris ici, sans me préoccuper beaucoup des transitions, m'ont été donnés par David à des intervalles éloignés. Un jour qu'il nous contait certains incidents de ses voyages dans les régions moins fréquentées de l'Égypte, j'en vins à lui dire : « Après tout, monsieur David, ces voyages vous ont réussi ; ils vous ont inspiré les sujets de vos œuvres les plus belles. »

Un sourire très amer parut un instant sur ses lèvres; mais son visage reprit bientôt son expression habituelle de mélancolie.

« Oui, ils m'ont réussi. Savez-vous ce qui arriva la veille de la première audition du *Désert*, de cette soirée après laquelle je peux bien constater sans orgueil excessif que je m'éveillai fameux?... Je vais vous le dire. Sans Azevedo (1), je me serais couché sans souper. Je le rencontrai sur le boulevard et le forçai presque à me prendre des billets; j'avais faim, et le désespoir me gagnait. J'avais couru pendant la matinée entière pour placer des entrées à tout prix ; ce que je redoutais le plus, c'était une salle vide. J'en avais vendu une demi-douzaine peut-être, mais personne ne m'avait payé. Azevedo me dit : « Oui, envoyez-m'en « quelques-uns dans l'après-midi. — Je puis vous les « donner tout de suite, insistai-je, je porte mon bureau « de location avec moi. » Il comprit alors et me remit l'argent. Que Dieu le bénisse et l'en récompense à jamais !

« Maintenant voulez-vous savoir ce qui arriva après

(1) Alexis Azevedo, un des meilleurs critiques de musique du temps, aussi enthousiaste dans ses sympathies que déraisonnable dans ses antipathies. Il devint un admirateur fervent de Félicien David. *L'Éditeur.*

l'exécution? continua-t-il. La salle (1) était comble, et on applaudissait à tout rompre. Le lendemain matin, les journaux étaient remplis de mon nom; j'étais, suivant eux, « une révélation dans l'art musical ». Mais pour tout cela, je n'en vivais pas moins dans un grenier, au cinquième étage, et l'argent me manquait pour payer mon orchestre, à plus forte raison pour organiser un autre concert. Quant à la partition du *Désert,* elle fit le tour des éditeurs avant d'en trouver un qui voulût l'accepter; enfin la maison Escudier m'en offrit douze cents francs que je me gardai de refuser. Au reste, ils se conduisirent très bien, car ils organisèrent une série d'auditions que je dirigeais au prix de mille francs par soirée. Ces bons saint-simoniens n'avaient pas levé le petit doigt pour me secourir dans ma détresse; néanmoins, je ne voulais pas condamner les bons principes parce que certains hommes ne les représentaient pas dignement. Qu'advint-il de cette détermination de ne pas me targuer de l'injustice des autres pour être injuste à mon tour? Je déposai mes petites économies dans un établissement dirigé par l'un d'eux. J'y ai perdu jusqu'à mon dernier centime, et je n'ai jamais depuis eu la possibilité de mettre un sou de côté. »

Félicien David avait raison : — il ne fit jamais d'argent, d'abord, comme le disait Auber, « parce qu'il était un trop grand artiste pour devenir jamais populaire »; ensuite, parce que l'ère des cantates et des oratorios n'était pas encore ouverte en France; en troisième lieu, parce qu'il composait très lentement; et enfin, *parce qu'il n'avait pas de veine.* Les représentations de son principal opéra furent interrompues par le coup d'État. Je veux parler de *la Perle du Brésil,* qui avait bien été représentée à l'Opéra-Comique en 1850, mais qui n'avait alors tenu l'affiche que

(1) La première audition eut lieu le 8 décembre 1844, à la salle du Conservatoire; l'orchestre était dirigé par Tilmant.

peu de soirées, des divergences d'opinion s'étant élevées entre le compositeur et le directeur, M. Émile Perrin (le même qui arriva plus tard à la direction du Grand-Opéra, puis de la Comédie-Française). Quand on reprit *la Perle du Brésil,* le 22 novembre 1851, le grand événement qui devait amener la ruine de la seconde République et l'avènement du second Empire pesait déjà sur l'horizon. Bientôt il éclata, et le public déserta les théâtres, absorbé qu'il était par les drames qui se jouaient alors dans la vie réelle. En 1862, Napoléon III nomma Félicien David officier de la Légion d'honneur; Louis-Philippe l'avait fait chevalier en 1846 ou 1847, après une représentation aux Tuileries de son *Christophe Colomb*. Lorsqu'on apprit à Auber l'honneur qui venait d'être conféré à David, il s'écria : « Napoléon est pire que le poisson qui avait avalé l'anneau de Polycrate, mais qui, du moins, n'avait pas mis onze ans pour le rendre. » Et, de son côté, Alexandre Dumas prédit « qu'on pourrait bien encore pendant dix ou vingt ans appliquer aux œuvres de David le fameux : *Margaritas... etc...* »

Lorsque, vers la fin de l'Empire, on choisit le nom d'Auber pour l'une des rues avoisinant le bâtiment projeté du nouvel Opéra, celui-ci remarqua que l'Empereur avait été assez bon pour lui faire crédit, en lui accordant de son vivant un honneur réservé généralement aux morts. « Sans doute, ajouta-t-il, il veut s'acquitter ainsi envers la musique, car il a été le débiteur de Félicien David pendant onze ans. En tout cas, je ferai mon possible pour équilibrer le compte : ne commandez donc pas de crêpes avant 1879. » ...En 1879, le bon Auber reposait déjà dans sa tombe depuis près de huit ans !

J'ai dit que Félicien David composait très lentement. Sans ce défaut, — si c'en est un, — la partition d'*Aïda* n'aurait pas été écrite par Verdi. Les encyclopédies musicales vous diront que le signor Ghislanzoni est

l'auteur du libretto, et que le Khédive s'adressa au signor Verdi pour obtenir un opéra sur un sujet égyptien. La première partie de cette assertion est absolument fausse, et la seconde n'est qu'à moitié vraie. Le signor Ghislanzoni n'est à tout prendre que l'adaptateur en vers et le traducteur du libretto. L'original en prose, de M. Camille du Locle, a été tiré d'un scénario fourni par Mariette-Bey, à qui Ismaïl-Pacha avait donné carte blanche pour la musique et les paroles. Mariette-Bey avait pensé tout de suite à s'adresser à un auteur dramatique français, quand une nuit, s'étant attardé à Memphis dans le Serapeum, il se souvint soudain d'une vieille légende égyptienne. Dès le lendemain, il composa le scénario, le montra au Khédive, en fit imprimer dix exemplaires à Alexandrie et en envoya un à M. du Locle, qui développa le sujet en prose.

M. du Locle avait été aussi autorisé à choisir un compositeur français : il est hors de doute que Mariette-Bey, à qui revient l'honneur d'avoir complètement organisé et monté cet opéra, avait dû penser à l'auteur du *Désert,* bien qu'il ne l'eût pas stipulé expressément. Quoi qu'il en soit, M. du Locle s'adressa à David ; mais celui-ci refusa, malgré que le prix à forfait et payé d'avance fût de cinquante mille francs. Il ne voulut pas souscrire à la condition première et capitale de l'affaire, de livrer la partition dans les six mois. On pensa alors à Wagner ; il est plus que probable qu'il aurait refusé. Verdi accepta.

C'est ainsi que Félicien David, qui avait dans sa musique révélé l'Orient aux Européens, ne recueillit pas plus les fruits de sa conception originale, que Decamps, qui l'avait révélé, lui, dans sa peinture. Auber n'avait-il pas raison en disant au jeune Coquelin cadet que le jugement définitif à porter sur toutes choses en ce monde peut se résumer dans une phrase : « C'est une injustice ! »

CHAPITRE VIII

Une vente de tableaux en 1845; quelques prix. — Trois peintres : Gabriel Decamps, Eugène Delacroix et Horace Vernet. — Decamps, l'homme et le peintre. — Eugène Delacroix, son apparence extérieure, son talent d'écrivain. — Delacroix et George Sand. — Jenny Leguillon. — Delacroix chez lui. — Horace Vernet, ses opinions politiques. — Une réponse hardie. — Laurent Jan et ses projets d'épopée. — Le chapelain de la *Belle-Poule*. — Horace Vernet et les vétérans de la Grande Armée. — Une école de pifferari. — Nouvelle visite au Quartier Latin.

En feuilletant, il y a quelques semaines (1), de vieux papiers, mémorandums, documents de tous genres, je suis tombé sur le catalogue d'une vente de tableaux à l'hôtel Bullion, en 1845. J'avais noté les prix atteints par une vingtaine de toiles signées d'artistes de l'époque, déjà plus ou moins fameux, et qui ont acquis depuis une réputation universelle. Un seul faisait exception et appartenait au passé ; c'était Herrera le Vieux, mort depuis deux siècles et dont le nom est surtout familier aux connaisseurs parce qu'il fut le maître de Velasquez. Bien qu'aucun doute n'eût été élevé sur l'authenticité de l'attribution, on adjugea pour 3 fr. 75 l'œuvre de l'irascible vieillard (2) ; *Un saint*, disait simplement le catalogue. J'ai vainement essayé de me

(1) Écrit en 1882.

(2) François Herrera le Vieux était d'un caractère âpre et intraitable ; il est resté célèbre aussi par ses colères.

rappeler pourquoi je l'avais laissé passer ; il fallait que j'eusse pour cela quelque bonne raison, car « le cadre seul valait bien le double », selon la phrase consacrée des commissaires-priseurs. Me méfiais-je ?... J'ai vu qu'un Américain avait, deux ans plus tard, payé ce même tableau 14,000 francs ! Mais ce n'est pas, après tout, une garantie de sa valeur.

La vogue était certainement alors aux artistes contemporains plutôt qu'aux anciens maîtres, car, quelques pages plus loin, une note marginale me donne le prix de vente de trois toiles de Meissonier : *le Corps de garde, Une partie de piquet,* et *Un jeune homme regardant des dessins;* elles avaient paru toutes trois au Salon de l'année, et chacune se vendit 3,000 francs. Il est assez difficile de dire quelle serait aujourd'hui leur valeur marchande, étant donnée surtout l'énorme dépréciation de l'argent depuis cette époque. Une peinture d'Alfred de Dreux, au contraire, que j'ai notée aussi, ne trouverait certes pas aujourd'hui acquéreur pour 200 francs : elle en obtint 3,000, tandis qu'il ne se produisait pas d'enchère pour l'esquisse originale du *Serment du Jeu de paume,* de David, sur la mise à prix de 2,500 francs. Un paysage de Jules André, artiste bien supérieur à Alfred de Dreux, partait pour 300 fr., et *les Oies du Frère Philippe,* de Baron, pour 500. Il n'y eut pas une seule offre pour le *Marc-Aurèle,* d'Eugène Delacroix ; d'ailleurs, quand Delacroix vendait ses tableaux, c'était pour cinq ou six cents francs. Par contre, des dessins de Decamps pour son admirable *Histoire de Samson* atteignirent chacun mille francs. Gabriel Decamps était néanmoins plus malheureux et plus à plaindre qu'Eugène Delacroix. Les œuvres méconnues du public devenaient chères à celui-ci comme la prunelle de ses yeux, et il ne consentait plus à s'en séparer, à aucun prix ; il agit ainsi, par exemple, pour son *Marino Faliero* tandis que Decamps, lorsqu'il

habitait faubourg Saint-Denis, détruisit un jour délibérément cent quarante dessins qu'il aurait aisément vendus 1,000 francs pièce et qui vaudraient aujourd'hui quatre fois autant. Delacroix, heureux par le don divin du génie en lui-même, « considérait son œuvre et la trouvait très bonne », alors que le pauvre Decamps se lamentait du dédain systématique dans lequel le tenait, croyait-il, le gouvernement qui ne lui donnait pas de commande.

« Vous peignez avec une grosse brosse, mais vous n'êtes pas un grand peintre », disait sir Joshua Reynolds à un pseudo-Michel-Ange. Gabriel Decamps n'eût guère compris ce mot, car pour lui l'idée d'être admis ou invité par l'État à couvrir de peinture un certain nombre de mètres de toile, de muraille ou de plafond, était chose si séduisante qu'il en perdait positivement l'appétit et le sommeil. Ce fut peut-être la seule goutte amère mêlée à la coupe presque débordante de son bonheur, mais qui ne sait que cette goutte unique suffit parfois à empoisonner la coupe entière?

Bien qu'il fût d'humeur assez inégale, Decamps avait de bons côtés dans le caractère; ainsi il était absolument indifférent aux résultats pécuniaires de son art et fort généreux envers ceux qui « avaient succombé en chemin ». Souvent, par contre, il se donnait des airs d'ours et de sauvage, non qu'il eût l'horreur du monde, mais dans la crainte qu'on ne le soupçonnât d'être aimable par intérêt et de se faire sociable pour servir son ambition. Personne n'a jamais aussi peu compris cet axiome : « Bien faire et laisser dire. » Decamps n'était jamais las de bien faire, mais il n'était jamais las non plus de se tourmenter sur ce que le monde en pourrait bien penser. Il n'est pas un seul de ses tableaux qui ne contienne une pensée originale, et il fonda une école absolument nouvelle, ce qui n'est pas une œuvre de mince importance. Le public s'accordait à le recon-

naître, mais Decamps se refusait à jouir de cet hommage, parce qu'il lui manquait l'estampille officielle. Lorsqu'il consentait à oublier ses griefs réels ou imaginaires, il devenait le meilleur des compagnons, pourvu toutefois qu'on appréciât la satire amère et mordante. J'ai toujours pensé que Jonathan Swift devait ressembler à Gabriel Decamps dans ses rapports journaliers avec ses intimes. Attaquant rarement les artistes, ses confrères, il réservait tous ses traits pour les hommes politiques de son temps et pour ceux qui avaient vécu sous le règne précédent. Il méprisait les Bourbons du fond du cœur, et son dédain s'exhala sous la Restauration dans des caricatures qui, en pleine actualité, devaient marquer comme un fer rouge. Il avait gardé bon nombre de ces productions éphémères, et je dois avouer qu'elles m'ont paru après coup d'une sévérité excessive. « Si les Bourbons, disait-il un jour, avaient continué à régner en France, j'aurais sollicité du Sultan des lettres de naturalisation. »

Decamps mourut comme Géricault d'une chute de cheval ; mais il avait depuis longtemps cessé de produire. « Je ne puis plus ajouter beaucoup à ma réputation, disait-il, et je ne tiens pas à rien ajouter à mon œuvre. »

Le monde entier, en 1855, retentissait littéralement de son nom, mais je ne crois pas que cette admiration unanime lui ait donné beaucoup de joie. Il avait à l'Exposition universelle de cette année-là plus de cinquante tableaux dont plusieurs avaient été refusés par les jurys des Salons précédents. Fidèle à son système, ce n'est que rarement, peut-être même jamais directement, qu'il en avait appelé de cet ostracisme, mais il vécut et mourut en mécontent. Bien différent en cela de ceux pour qui la popularité est une telle jouissance que, comme Mirabeau, ils ne se sentiraient pas le courage d'être impopulaires, Decamps ne sut jamais trouver aucun plaisir dans sa popularité.

De toute la merveilleuse constellation des peintres de cette période, c'est Eugène Delacroix que j'ai le mieux connu ; notre amitié dura jusqu'à sa mort, en décembre 1863. J'étais en fort bons termes aussi avec Horace Vernet ; mais, quoiqu'il fût peut-être un plus gai compagnon que Delacroix, je préférais ce dernier. Notre mutuelle affection dura presque un quart de siècle, sans qu'il y eût jamais entre nous un seul désaccord ; son humeur était cependant, je le confesse, extrêmement variable. Personne, à ma connaissance, sauf peut-être Gustave Flaubert, n'a porté à un point pareil le mépris du bourgeois. Bien que ses manières fussent parfaites, son effort n'allait pas à être plus que strictement poli dans ses rapports avec la classe moyenne.

Dante et Shakespeare exceptés, Eugène Delacroix est sans doute le plus grand poète qui ait jamais vécu : il était plus vraiment poète que Victor Hugo, en ce qu'il était absolument indifférent aux résultats matériels de son génie. Si Shakespeare et l'auteur de l'*Enfer* avaient peint, ils auraient peint comme Delacroix ; son *Sardanapale* est le poème de Byron condensé et transcrit sur la toile.

Si longtemps que j'aie connu Delacroix, je n'ai jamais bien su s'il était grand ou petit, et la plupart de ses amis et connaissances étaient dans la même incertitude à cet égard. Quand nous fûmes réunis autour de son cercueil, sa longueur nous étonna.

Il avait vraiment une physionomie étrange ; figés parfois dans une immobilité de statue, ses traits frémissaient soudain de la chute du menton à la jonction des sourcils, avec un mouvement singulier des narines, presque mathématique dans sa régularité. Il avait l'air d'être affecté par une odeur désagréable ; dans un de ses jours de bonne humeur, je me risquai à lui en faire la remarque. « Vous avez parfaitement raison, me répondit-il ; je crois toujours sentir de la corruption

dans l'air, mais cette corruption n'est pas nécessairement d'essence matérielle. »

Passionné pour les fleurs, il aimait à s'en entourer ; son atelier se transformait souvent en serre. La température y était invariablement très haute, ce qui ne l'empêchait pas de frissonner de temps en temps. J'ai toujours pensé que Delacroix avait du sang indien dans les veines ; son physique justifiait jusqu'à un certain point cette conjecture que rien n'appuie dans les traditions de sa famille. Ce n'était, à vrai dire, ni ses cheveux noirs, ni son teint olivâtre, ni l'originalité de ses traits qui m'avaient amené à cette conclusion, mais bien la bizarrerie inexplicable de son caractère que j'ai étudié pendant des années sans parvenir à le comprendre. Un trait dominait le tout à frapper même un petit enfant, c'était son honnêteté ; le reste n'était plus qu'un amas de contradictions.

Il est difficile d'imaginer un poète, et surtout un poète-peintre, sans la passion absorbante de la femme, — non pas nécessairement toujours de la même femme ; Delacroix, à ma connaissance, n'eut jamais de passion de ce genre, car il est difficile d'admettre que Jenny Leguillon, sa gouvernante, ait pu lui inspirer un pareil sentiment. Quand j'ai connu Delacroix, il avait, il est vrai, dépassé la quarantaine, mais ses amis de jeunesse ne lui ont jamais attribué aucun attachement romanesque, pas même une calme affection domestique. Un homme de quarante ans n'est certainement pas invulnérable à cet égard ; nous avons vu pourtant Delacroix résister victorieusement aux avances de la femme qui ensorcela positivement les uns après les autres tant de ses illustres contemporains, Jules Sandeau, Alfred de Musset, Michel de Bourges, Chopin, Pierre Leroux, Cabet, Lamennais, etc.

Paul de Musset, en représailles peut-être des torts qu'elle avait eus envers son frère, donna un jour une

amusante narration de la tentative avortée de George Sand pour captiver Delacroix.

Le peintre, paraît-il, avait semblé subir l'ascendant auquel peu d'hommes savaient se soustraire, ou du moins George Sand crut pouvoir à quelques indices présager sa victoire.

Il serait assez difficile de déterminer à quel mobile obéit George Sand en cette affaire. Voulait-elle vraiment précipiter les choses, ou au contraire arrêter Delacroix dès le début?... Les deux hypothèses sont admissibles. Il est certain qu'elle suivit sa tactique habituelle en essayant d'obtenir de son admirateur l'aveu de ses sentiments. Toutefois, bien que j'aie pu me convaincre par la suite que le récit de Paul de Musset était vrai en substance, connaissant son animosité contre elle, je n'admets pas absolument sa théorie du désir qu'avait la dame « de brusquer les fiançailles (1) ».

Un matin donc, tandis que Delacroix était au travail, George Sand entra dans son atelier. Elle semblait abattue, et presque immédiatement lui déclara le but de sa visite.

« Mon pauvre Eugène! commença-t-elle, j'ai peur d'avoir à vous annoncer une triste nouvelle.

— Oh! vraiment? dit Delacroix sans interrompre son travail, mais lui donnant un de ses bons sourires en guise de bienvenue.

— Oui, mon cher ami, j'ai bien consulté mon cœur, et cet examen, j'ai le regret de vous le dire, m'a convaincue que je ne peux pas et ne pourrai jamais vous aimer. »

Delacroix continuait de peindre.

« Est-ce bien sûr? demanda-t-il.

— Oui, et je vous prie encore de me pardonner en faveur de ma candeur, mon pauvre Delacroix. »

Delacroix ne quitta pas son chevalet.

(1) En français dans le texte.

« Vous êtes fâché contre moi, n'est-ce pas? Vous ne me pardonnerez jamais?

— Certainement si. Seulement, je vous prie de rester tranquille pendant dix minutes. J'ai là un coin de ciel qui m'a donné beaucoup de peine et qui vient à souhait. Asseyez-vous un instant, ou bien faites un petit tour et revenez dans dix minutes. »

George Sand naturellement ne revint pas et naturellement aussi ne souffla mot de l'histoire; mais, on ne sait comment, elle s'ébruita. Peut-être Jenny Leguillon avait-elle écouté la scène, cachée derrière une porte ou un paravent — elle en était bien capable — et prit-elle un malin plaisir à la répéter. Delacroix lui-même, taquiné à ce sujet, ne nia jamais l'aventure. Il n'y était pas tenu, puisqu'en somme elle tournait à l'honneur de la dame : n'avait-elle pas repoussé ses avances?

Je l'ai racontée ici pour prouver que la poésie de Delacroix « n'allait pas se faufiler dans les jupons (1) », car nous ne pouvons admettre que d'autres aient réussi là où George Sand avait échoué. C'est un fait authentique que, seul parmi tous ceux sur lesquels elle essaya le pouvoir de ses charmes, un autre homme y resta insensible. Ce fut Prosper Mérimée, l'auteur de *Colomba* et de *Carmen*, l'ami de Panizzi. « Quand je fais un roman, disait-il, je choisis mon sujet; je ne veux pas qu'on me découpe pour en faire un. Mme Sand ne met pas ses amants dans son cœur, elle les met dans ses livres, et elle le fait si diablement vite qu'on n'a pas le temps de la devancer. »

Mérimée avait raison, chacun des premiers romans de George Sand a été écrit avec le sang du cœur d'une des victimes de ses insatiables passions; car je ne voudrais pas prostituer le mot « amour » en l'appliquant à ses liaisons. Je suis heureux de penser que cette épreuve

(1) En français dans le texte.

fut épargnée à Eugène Delacroix. Il n'y aurait pas résisté, et l'auteur de *Sardanapale* était plus précieux à l'art comme peintre que comme sujet d'étude littéraire pour le talent de Mme Sand ; talent qui laisse, d'ailleurs, n'en déplaise à d'éminents critiques, une impression désagréable à tous ceux qui par bonheur ne sont pas à la merci d'une influence hystérique.

Une liaison avec George Sand aurait tué Eugène Delacroix, j'en suis certain, car il eût engagé de l'or là où elle ne risquait que des jetons. Le flambeau de sa vie et de son génie se fût éteint dans cette atmosphère viciée. Flambeau déjà vacillant par nature et qui ne donnait souvent qu'une lueur affaiblie, car Delacroix, on peut le dire, eut toujours un pied dans la tombe ; seules les saines brises des régions pures de l'art avaient le pouvoir de raviver parfois cette flamme mourante et d'en faire jaillir de brillantes clartés ; de là vient sans doute la valeur si inégale de quelques-uns de ses tableaux.

Cette santé délicate explique, peut-être, pourquoi Delacroix n'aimait pas le monde, où il était pourtant toujours très bien accueilli ; il avait tout ce qu'il faut pour y briller, mais il s'en donnait rarement la peine.

J'ai dit que si Dante et Shakespeare avaient peint, ils auraient peint comme Delacroix ; je suis presque tenté d'ajouter que si la vocation de Delacroix l'avait poussé de ce côté, il aurait chanté comme chantaient ces poètes. Je ne veux pas dire assurément qu'il eût plané aussi haut, mais son nom aurait vécu dans la littérature comme il vit dans la peinture, entouré seulement d'une auréole un peu moins brillante. C'était un lettré ; il suffit de lire pour s'en convaincre quelques-uns des articles de critique qu'il publia dans la *Revue des Deux Mondes*. Théophile Gautier disait un soir que c'est le style d'un poète pressé. Les phrases brèves semblent des pièces d'or nouvellement frappées. Chacune contient une pensée dont le commentaire fourni-

rait un paragraphe admirable. Il donne à ses lecteurs ce que lui-même attend d'un auteur, une sensation, une émotion en deux ou trois lignes. Les phrases sont modelées sur celles de son prosateur favori, qui, chose assez curieuse, n'est autre que Napoléon Ier.

J'ai souvent essayé de l'intéresser à la littérature anglaise. Malheureusement, il savait peu l'anglais et était obligé d'avoir recours à des traductions. Walter Scott lui parut long et ennuyeux, et après avoir essayé de lire Shakespeare en français, il y renonça. « Ça ne peut pas être cela », disait-il. Il avait plusieurs traductions des *Voyages de Gulliver* et les lisait à tour de rôle. Je lui citais un jour une sentence tirée des *Conférences sur les héros* de Carlyle : « Montrez-moi comment un homme chante, et je vous dirai comment il se battra. » « C'est cela, dit-il, si Shakespeare avait été général, il aurait gagné ses batailles comme Napoléon, par coups de foudre. »

Delacroix avait le sens de l'*humour* qui manque à un grand nombre de Français, mais ce sens très fin était tempéré en lui par ce que, faute d'un meilleur terme, j'appellerai la bosse du respect. Il ne pouvait pas rire aux dépens de ceux qu'il admirait ou respectait. Aussi échoua-t-il au début de sa carrière comme caricaturiste au *Nain jaune :* il ne réservait pas son admiration et son respect pour ceux qui, en art et en politique, étaient avec lui en communion d'idées, il les accordait à quiconque tentait quelque chose de grand ou d'utile, et même en cas d'insuccès. L'homme qui, à l'âge de soixante ans, pouvait encore s'étendre avec enthousiasme sur sa rencontre avec Gros qu'il avait un jour, par maladresse, quarante ans auparavant, accidentellement décoiffé, n'était pas fait pour ridiculiser, *sans malice préméditée,* les célébrités du jour.

Cette malice ne s'éveillait guère en lui qu'en présence de quelque personnalité ignorante et vaniteuse,

mais alors elle pétillait, débordait, et il fallait qu'il jouât un tour à son interlocuteur ; que ce fût un opulent Mécène, un fonctionnaire influent ou un marchand de tableaux connu, peu importait à Delacroix, qui avait le plus souverain mépris pour la faveur, le népotisme et l'argent. C'était une vraie scène de comédie de le voir se lever, se redresser de toute sa hauteur pour bien pénétrer sa victime de l'importance de ce qu'il allait lui dire. Pour se le représenter en pareille circonstance, il faut avoir vu au Louvre son portrait peint par lui-même. Un sourire, mi-hautain, mi-bienveillant, joue sur les lèvres entr'ouvertes découvrant, sous des moustaches noires et touffues qui rappellent celles de Rembrandt, deux rangées de dents régulières et superbes dont il était fier.

La victime hypnotisée écoutait avec une attention religieuse, tâchant de se graver dans la mémoire chaque mot de cette conférence sur l'Art, bien décidée à la servir comme de soi à la première occasion favorable. Et le malheureux en effet n'y manquait pas, à sa propre confusion et à l'amusement de ses auditeurs. Si ces derniers connaissaient Delacroix, ce qui arrivait fréquemment, ils ne tardaient pas à deviner à quelle source l'orateur avait puisé ses renseignements. Une conférence sur Holbein, que j'ai entendue de cette manière, aurait fait la fortune d'un auteur comique. Le perroquet humain, inférieur en cela à son modèle emplumé, loin de redire exactement ce qui lui avait été dit, en avait fait le plus singulier amalgame. Je m'appliquai à le répéter textuellement à Delacroix et je ne l'ai jamais vu rire de meilleur cœur. Généralement, quand il mystifiait un sot de ce genre en présence d'une demi-douzaine d'amis, Delacroix restait parfaitement sérieux, tandis que les autres se mordaient les lèvres pour ne pas éclater.

Il était difficile de deviner sous l'homme du monde

bien élevé avec ses manières courtoises, charmantes et tant soit peu hautaines, le peintre qui nous a donné la *Barque de Dante* et les *Massacres de Scio*. Extrêmement soigneux de sa personne, de ses ongles tout particulièrement, qu'il portait très longs, habillé à la perfection, Delacroix était, en dépit de l'épisode avec George Sand rapporté plus haut, très en faveur auprès des femmes.

Dans son atelier il était tout autre. Quoique sa porte fût ouverte de trois à cinq heures pour les visiteurs des deux sexes, il était bien entendu que personne n'interrompait son travail, et il n'avait pas à jouer le rôle de seigneur hospitalier qu'affectionnent de nos jours les peintres à la mode. On ne connaissait pas encore le thé de cinq heures offert dans des ateliers encombrés de bric-à-brac et de tentures somptueuses.

Si le maître du logis portait un habit de velours, un col à la Byron et de superbes babouches, c'était pour sa satisfaction personnelle, et non pour éblouir ses visiteurs. Mais, en thèse générale, les peintres avaient renoncé aux costumes extravagants dont s'était amusée leur jeunesse : Horace Vernet travaillait souvent en manches de chemise, Paul Delaroche portait presque toujours une blouse, et Ingres, jusqu'au moment où il devint « un homme du monde », vers la fin de sa vie, endossait une robe de chambre. Delacroix était, s'il est possible, encore plus négligé dans sa tenue de travail. Une vieille jaquette boutonnée jusqu'au menton, un large cache-nez autour du cou, une casquette de drap rabattue sur les oreilles et une paire d'épaisses pantoufles de feutre constituaient son costume habituel. Tout cet attirail ne l'empêchait pas d'être presque toujours grelottant ; de plus, il était atteint d'une affection de la gorge qui l'obligeait aux plus grands soins. « Si je ne m'étais pas emmitouflé, disait-il, je serais mort avant trente ans. »

Néanmoins, au coup de huit heures, hiver et été, il était à son atelier, qu'il ne quittait qu'à la nuit tombante pendant six mois de l'année, et un peu plus tôt pendant les six autres mois. Il ne goûtait jamais et rentrait généralement pour dîner un peu après six heures — la fatigue de dîner hors de chez lui aurait été au-dessus de ses forces.

J'étais certainement des amis de Delacroix un de ceux avec lesquels il parlait sans contrainte. J'allais souvent le trouver le soir quand le temps l'empêchait de sortir, ce qui, dans son état de santé, arrivait fréquemment. Il s'irritait toujours de cette claustration forcée ; car, sans aimer le monde, il prenait plaisir, son travail terminé, à flâner sur le boulevard, où il rencontrait ses intimes. Delacroix fumait ; mais, différant en cela de la généralité des fumeurs, il ne pouvait pas rester oisif ; ses mains comme son cerveau voulaient être occupées ; aussi, lorsqu'il était emprisonné par la neige ou la pluie, il esquissait tout en causant des personnages et des groupes.

Son nom fut bientôt connu des artistes du monde entier, et il lui arrivait souvent, de pays lointains, des lettres très flatteuses. Un jour, peu après la mort de David d'Angers, auquel je reviendrai longuement dans ces notes, Delacroix reçut un journal américain dont j'ai oublié le titre, et où, en un article fort bien fait, le grand sculpteur était étudié à la fois comme homme et comme artiste. L'article se terminait par cette question : « Et quel monument lui élèvera l'homme qui a, en fait, abrégé sa vie en le condamnant à l'exil pour sa fidélité aux principes républicains, à ces principes qu'il avait feint d'embrasser lui-même pour les fouler bientôt aux pieds en montant sur le trône d'un tyran ? »

Je traduisis tout l'article, et quand j'arrivai aux dernières lignes, Delacroix secoua tristement la tête. « Vous vous rappelez, dit-il, la réponse de notre ami Dumas

quand on lui demanda sa souscription pour le monument d'un homme que tout le monde avait outragé au commencement de sa carrière : « Ils auraient mieux « fait de se contenter des pierres qu'on lui a jetées pen- « dant son existence ; aucun monument ne parlera aussi « éloquemment de leur imbécillité et de son génie. » ... Je puis supposer, continua Delacroix, que pareille question sera soulevée un jour, après ma mort, bien des années peut-être après que j'aurai disparu. Si vous vivez encore, vous vous élèverez contre ce projet. J'ai fait mon portrait ; je veillerai à ce qu'il ne soit pas reproduit de mon vivant, et je défendrai qu'il le soit quand je dormirai mon dernier sommeil. Je ne veux pas de buste sur ma tombe. »

Une quinzaine de jours avant sa mort, Delacroix déclara formellement ses volontés à cet égard dans son testament, et jusqu'à l'heure présente (1883) elles ont été respectées. Il repose dans une partie assez solitaire du Père-Lachaise. Nul emblème, ni buste, ni statue, n'orne son tombeau, qui a été exécuté d'après ses propres instructions. « On m'a tant diffamé pendant ma vie, dit-il un jour, que je ne veux pas qu'on me diffame encore après ma mort, que ce soit sur la toile ou par le marbre. La flatterie qu'on m'a prodiguée ensuite m'a paru si grossière que je la redoute encore plus, s'il est possible, que les attaques qui l'avaient précédée. »

Il serait difficile de trouver deux hommes se ressemblant aussi peu qu'Eugène Delacroix et Horace Vernet. Le premier aimait son art avec la dévotion passionnée d'un poète amoureux à l'excès pour une capricieuse maîtresse avec laquelle la moindre négligence peut amener une rupture irréparable ou du moins une brouille persistante ; Vernet, au contraire, l'aimait avec la calme affection d'un mari adoré par une femme fidèle dont il a eu de nombreux enfants, qu'il a connue dès l'enfance, avec laquelle il a été fiancé étant encore petit

garçon, et qu'il peut négliger pour un temps sans que la force de leur lien en soit en rien diminuée.

D'après leur acte de naissance, Vernet était de dix ans l'aîné de Delacroix ; quand je les ai vus pour la première fois, vers 1840, il avait l'air d'être son cadet d'autant. S'ils avaient voulu se déguiser en mousquetaires du temps de Louis XIII, Vernet aurait rappelé à la fois Aramis et d'Artagnan ; Delacroix eût été le mystérieux Athos.

Montaigne, dit-on, parlait latin avant de pouvoir parler français ; Vernet dessinait des hommes et des chevaux avant de savoir l'une et l'autre langue. Ses jouets étaient de vieux pinceaux usés, des palettes hors d'usage et des bâtons de fusain ; son alphabet, c'étaient les peintures du Louvre, où son père habitait et où il naquit un mois avant l'explosion de la Révolution française. Il me dit un jour : « Je suis peintre comme il y a des hommes qui sont rois, parce qu'ils ne peuvent pas être autre chose. Il fallait un homme de génie pour sortir d'un pareil bourbier, et malheureusement je n'ai que du talent. » Par ce bourbier, il entendait son arrière-grand-père, ses deux grands-pères et son père, qui tous étaient peintres et dessinateurs.

La postérité décidera si Horace Vernet fut un génie ou seulement un peintre de grand talent, mais elle ne pourra avoir une idée même approximative du charme de l'artiste. Un seul de ses contemporains a exercé le même attrait sur son entourage, c'est Alexandre Dumas père. Quoique Vernet fût un nain à côté de Dumas, les deux hommes possédaient les mêmes facultés physiques, morales et intellectuelles. Ni l'un ni l'autre ne connaissaient la fatigue corporelle ; tous deux pouvaient travailler quatorze à quinze heures par jour pendant trois semaines ou un mois, et s'accorder ensuite, pour employer leur expression, « une partie de paresse », qui aurait encore été, pour d'autres, doués d'une

moindre dose d'énergie et d'activité morale, une vraie période de travail forcé. Tous deux aimaient à gagner de l'argent, mais plus encore à le dépenser. L'un et l'autre créaient sans effort : Dumas riait aux éclats en écrivant, et Vernet, tout en peignant, chantait à pleine voix ou lançait des plaisanteries à ses visiteurs, qui pouvaient à toute heure entrer et sortir à leur gré. Dumas, surtout à ses débuts, dut lire énormément pour bien s'assimiler la couleur locale de ses romans et de ses drames : lui-même nous a avoué qu'il ne savait pas du tout l'histoire de France ; mais quand il avait fini de lire la période dans laquelle se mouvait son action, il écrivait comme s'il y avait vécu. Vernet était une encyclopédie vivante du costume militaire ; il ne savait peut-être pas grand'chose d'autre, mais cela, il le savait parfaitement et n'avait jamais à penser deux fois aux uniformes de ses modèles, et comme il le disait lui-même : « Je n'ai jamais étudié la chose, ni appris à peindre ni à dessiner. Suivant bien des gens, je ne sais même maintenant ni peindre, ni dessiner ; cela se peut; mais du moins j'ai cette consolation de n'avoir fait perdre le temps de personne en essayant d'apprendre. »

Comme Dumas, il était très fier de sa vocation et du nom qu'il s'était fait, il ne l'aurait pas changé pour le titre d'empereur, moins encore pour celui de roi, car, toujours comme son grand contemporain, il était républicain du fond du cœur. Cela ne diminuait en rien son admiration, ni celle de Dumas, pour Napoléon Ier. « Je puis comprendre une monarchie absolue, voire même une franche autocratie ou une République, disait Vernet; mais ce qui passe les limites de ma compréhension, c'est l'utilité d'un roi constitutionnel, justement parce qu'il implique et entraîne le principe d'hérédité. Dans une autocratie, il y a un chef et des millions de sujets; dans une monarchie constitutionnelle, il y a

cinq ou six cents chefs directs, des millions de chefs indirects et un seul sujet qu'on appelle le roi. Qui voudrait laisser en héritage à son fils un pareil esclavage? A la bonne heure, donnez-moi une République comme nous la comprenons en France, tous gouvernants, tous rois-nés, dieux sous une enveloppe mortelle dansant au son des flûtes du diable. J'en ai vu deux depuis ma naissance; il peut y en avoir encore une demi-douzaine de semblables dans les deux siècles qui vont suivre, car pour avoir une République idéale, il faut avoir des républicains idéaux, et la Nature ne peut vraiment pas gaspiller ses dons les plus précieux, en les jetant à une troupe d'avocats percés aux coudes et de rustres en souliers ferrés. Elle condescend de temps à autre à produire un tyran idéal, mais elle ne produira jamais une nation de républicains idéaux. Il serait aussi facile d'exiger d'elle une nation de Raphaëls et de Michel-Anges, de Molières et de Shakespeares. »

Dumas et Vernet, en dépit de leurs opinions républicaines, étaient attachés du moins à quelques-uns des membres de la famille d'Orléans; mais tous deux avaient une aversion invincible pour les Bourbons. Vernet eut moins d'occasions d'exprimer son antipathie que Dumas; toutefois il refusa de recevoir le duc de Berry, quand celui-ci offrit de venir voir les tableaux de bataille qu'il peignait alors pour le duc d'Orléans, plus tard Louis-Philippe. Vernet avait stipulé que ses peintures illustreraient exclusivement les campagnes de la première République et de l'Empire ; il y ajouta pourtant quelques épisodes des guerres d'Algérie dans lesquels le fils du Roi s'était distingué. « Des cocardes tricolores, avait-il déclaré, ou pas de tableaux. » Et Louis-Philippe, d'un air de bonne humeur, y avait acquiescé. Extrêmement courtois, il ne mâchait jamais les choses à son interlocuteur, roi ou berger. Pendant qu'il était en Russie, Nicolas le prit en amitié. Le

peintre, qui devait sembler plus petit encore auprès du Czar qu'à côté de Dumas, avait accompagné le souverain dans un voyage sinon périlleux, du moins très pénible, surtout au cœur de l'hiver. Seuls, lui et l'Empereur avaient supporté non seulement sans murmures, mais avec une gaieté constante, les privations et les fatigues de la route. Cette sorte de bravoure allait toujours au cœur de Nicolas, et doublement en cette circonstance à cause de l'apparence plutôt chétive de Vernet. Dès lors, il s'attacha à celui-ci et l'envoyait souvent chercher. La conversation roulait parfois sur des thèmes assez sérieux ; un jour, après le partage de la Pologne, le Czar proposa à Vernet de composer un tableau sur ce sujet :

« Je crains de ne pouvoir le faire, Sire, lui répondit-il ; je n'ai jamais peint de Christ en croix. »

« A peine eus-je prononcé cette phrase, continua Vernet, en me racontant cette histoire peu connue, que je crus ma dernière heure arrivée. Un Russe, sans contredit, aurait payé ces paroles sinon de sa vie, du moins d'un exil perpétuel en Sibérie. Je n'oublierai jamais le regard qu'il me lança ; il avait un éclat meurtrier dans les yeux ; mais ce fut l'affaire d'un instant. Néanmoins je suis convaincu que Nicolas était fou, j'ai de plus la conviction qu'il y avait une sorte de folie latente chez tous les membres de la famille Romanoff. J'ai vu plusieurs d'entre eux pendant mon séjour en Russie : tous faisaient et disaient des choses qui auraient conduit indubitablement de simples particuliers dans un asile d'aliénés. Mais aussi plusieurs avaient évidemment du génie. J'ai souvent essayé d'en causer avec des médecins étrangers résidant en Russie ; mais, comme on peut l'imaginer, ils y mettaient force réticence. Notez bien ce que je vous dis, il y aura un jour un terrible esclandre. Sans doute, l'étranger qui voit la vénération superstitieuse, le respect servile dont ils sont entourés,

peut à peine s'étonner que ces hommes et ces femmes se considèrent comme bien au-dessus des millions de vils mortels qu'ils gouvernent, et par suite dégagés de toute obligation envers eux; malgré cela, ce n'est, à coup sûr, qu'une question de temps, et quand l'empire russe s'effondrera, le cataclysme laissera bien loin derrière lui tous ceux du même genre qui l'ont précédé. »

Le côté comique ne manquait pas dans le caractère d'Horace Vernet. A force de peindre des tableaux de bataille, il en était arrivé à se considérer comme une autorité en matière de tactique et de stratégie ; et ses critiques sur le système de fortifications de M. Thiers nous causaient généralement de vrais accès de fou rire. Je crois me rappeler, mais je n'en jurerais pas, qu'à l'instigation de deux farceurs invétérés de notre bande, Laurent Jan (1) et Méry, il eut quelques entrevues avec M. Thiers; mais nous n'en connûmes jamais le résultat. Il est à peu près certain que le ministre de Louis-Philippe, qui n'était pas loin à cette époque de se croire un Napoléon doublé d'un Vauban, n'accueillit pas les conseils de Vernet avec tout l'enthousiasme dont celui-ci les croyait dignes ; en tout cas, à partir de ce moment, il n'entendait plus prononcer le nom de M. Thiers sans hausser dédaigneusement les épaules. « C'est tout à fait l'histoire de Napoléon et de Jomini, mon cher Vernet, lui disait Laurent Jan; mais, après tout, qu'est-ce que cela vous fait? La postérité jugera entre vous deux. Elle saura bien démêler dans quelle part vous avez contribué à ces travaux immortels. »

(1) Laurent Jan, de son vrai nom Lausanne, était un journaliste extrêmement spirituel, mais d'une paresse incorrigible. Il est aujourd'hui entièrement oublié, sauf peut-être par certains de ses contemporains, MM. Arsène Houssaye et Roger de Beauvoir, par exemple. Il est l'auteur d'une excellente parodie de l'œuvre de Kotzebue, *Menschenhasz und Reue*. *L'Éditeur.*

Horace Vernet ne marchandait pas son admiration à tous ses contemporains illustres dans l'art ou la littérature, mais il avait réservé un culte à Alfred de Vigny, le soldat-poète, qui n'était pourtant pas très sympathique. Après celle de Vigny, dont il jouissait rarement, la société préférée de Vernet était celle d'Arthur Bertrand, fils du compagnon d'exil de Napoléon ; son frère aîné, Napoléon Bertrand, avait mis pour l'assaut de Constantine une paire de gants de chevreau blancs tout neufs emportés de Paris à cette intention. Horace Vernet avait bien fait cinquante esquisses de cet incident, mais il ne peignit jamais le tableau.

« Je ne pourrais lui rendre justice, disait-il, quand on lui reprochait ses lenteurs, ni donner une idée de la grandeur de la chose. » Là-dessus, Laurent Jan, qui, lui, n'avait pas la bosse du respect, proposa de composer un poème en plusieurs chants qu'illustrerait Vernet. En voici le plan tel que le développait le futur auteur :

I. — Le chevreau au foyer de ses ancêtres, au milieu des montagnes. Une voix mystérieuse venant du ciel lui prédit que sa peau est destinée à faire une paire de gants. Le chevreau proteste et demande si la peau d'un autre chevreau ne ferait pas aussi bien l'affaire. La voix révèle le glorieux emploi qui sera fait des gants. Le chevreau consent, et aussitôt apparaît un chasseur. Le chevreau, au lieu de fuir, prend une posture favorable pour être tué. Il prononce un discours avant de mourir.

II. — Un magasin de gants sur le boulevard. Entre Napoléon Bertrand qui demande une paire de gants. La vendeuse lui dit qu'il ne lui en reste qu'une paire et lui fait part de la légende qui s'y rattache. La paire coûte vingt francs. Napoléon Bertrand hésite et lui confie, à son tour, à quel usage il réserve ces gants. La jeune fille refuse d'en recevoir le prix, et son patron, qui a suivi de loin la conversation, la renvoie séance

tenante. Il garde ses gages pour se payer des gants. Napoléon Bertrand met ceux-ci dans sa poche, offre son bras à la demoiselle et l'emmène déjeuner en cabinet particulier, en tout bien tout honneur. Pour bien prouver la parfaite honorabilité de ses intentions, il lui raconte l'histoire de Jeanne d'Arc. L'imagination de la jeune fille s'enflamme à ce récit, et, en sortant du restaurant, elle se met en quête d'un livre sur ce sujet. Un bouquiniste déshonnête et peu scrupuleux lui glisse un exemplaire de la *Pucelle,* de Voltaire. La jeune fille écrit à Napoléon Bertrand qu'il s'est moqué d'elle, que Jeanne d'Arc ne valait pas mieux qu'une autre, et que, pour son propre compte, elle va entrer au harem du bey de Constantine.

III. — Napoléon Bertrand devant Constantine, bourrelé de remords. On donne l'ordre de l'assaut, Napoléon Bertrand cherche ses gants et s'aperçoit qu'ils sont trop justes. Il arrive à les enfiler, mais ne peut saisir la poignée de son sabre. Son domestique lui annonce une visite mystérieuse, une femme étrangère voilée. Elle est introduite ; elle s'est, dit-elle, échappée du harem : une voix mystérieuse venant du ciel — la même qui avait parlé au chevreau — l'a avertie la nuit précédente que les gants seraient trop petits et qu'il fallait y mettre une pièce. Réconciliation. Tableau. Les clairons sonnent le boute-selle. Assaut de Constantine.

J'ai reproduit fidèlement le texte de Laurent Jan, mais je ne puis donner sa façon de dire qui était inimitable. Horace Vernet et Arthur Bertrand riaient aux larmes, et ce dernier offrit à Laurent Jan de le prendre chez lui pendant un an s'il voulait écrire le poème. Jan accepta; il vécut grassement pendant les douze mois, mais le poème ne vit jamais le jour.

C'était un des plus gais compagnons de son temps

qu'Arthur Bertrand. Lui, Eugène Sue et Lautour-Mézerai étaient les meilleurs clients de la fleuriste du Boulevard. Il accompagna le prince de Joinville à Sainte-Hélène pour ramener les restes de Napoléon. Après leur retour, notre bande se grossit de temps à autre d'un nouveau personnage. C'était l'abbé Coquereau, le chapelain de la *Belle-Poule*. L'abbé Coquereau fut le premier prêtre catholique français qui abandonna la soutane et le chapeau ecclésiastique et adopta le costume du clergé anglais. Le plus charmant homme du monde et le moins collet monté; il avait cependant tracé une ligne de démarcation, utile à certaines heures, entre sa vie et celle de son joyeux camarade, et refusait d'accompagner Arthur Bertrand dans ses déambulations nocturnes. Un soir qu'ils flânaient tous deux sur le Boulevard, ils rencontrèrent Alexandre Dumas qui voulait à toute force entraîner l'abbé aux Variétés. Celui-ci tint ferme ou plutôt tourna les talons.

Il y avait encore à cette époque un grand nombre de vétérans de la Grande Armée, et Horace Vernet dépensait une bonne partie de son argent à les régaler dans les cafés et les restaurants, surtout quand il préparait l'esquisse d'un nouveau tableau. Il préférait aux modèles ordinaires, si utiles qu'ils soient, les vieux guerriers bronzés de l'Empire, dont quelques-uns venaient de rentrer d'Afrique. « Ils peuvent aussi bien gagner l'argent que je paye aux autres », disait-il. En conséquence, il n'était pas rare de voir un général, des colonels, une demi-douzaine de capitaines, autant de sergents et de troupiers, tous ayant servi sous Napoléon, réunis dans l'atelier de Vernet. Les officiers étaient naturellement trop heureux d'offrir leurs services gratuits, mais Vernet avait alors une singulière façon d'établir son budget quotidien. Vingt modèles à quatre francs — c'était le prix — faisaient quatre-vingts francs. Quinze d'entre eux refusaient d'être payés. Les quatre-vingts francs

étaient partagés entre les cinq autres. Et les vétérans jouissaient ainsi pendant un laps de temps plus ou moins long d'un superbe revenu.

Je dois à la vérité de convenir que pendant toutes ces séances « la mère prudente n'aurait pu conduire sa fille » dans l'atelier de Vernet. Une paire de chevaux vivants, quelquefois trois, un nombre égal de coursiers empaillés, des marmites de campement, des avant-trains brisés, des pièces d'artillerie, une voiture de munitions renversée, une collection d'uniformes qui aurait fait la fortune d'un costumier, remplissaient la pièce, encombrée encore de tambours, d'épées, de selles et de fusils ; et au milieu de cette confusion, une vingtaine de vétérans, pour la plupart anciens compagnons d'armes, oublieux pour l'heure présente de toute différence hiérarchique, chacun fumant à force et racontant ses histoires de garnison les plus salées : tout cet ensemble formait une scène digne du pinceau de Vernet lui-même, mais quelque peu intimidante pour le malheureux civil qui tombait là à l'improviste.

Vernet n'était jamais si heureux que dans ces circonstances. Perché sur un échafaudage mouvant ou sur une haute échelle, il avait plutôt l'air d'un acrobate que d'un peintre. Comme Dumas, il pouvait travailler au milieu d'un brouhaha de conversations rappelant la tour de Babel; mais toute espèce de musique, si bonne qu'elle fût, le dérangeait.

Les musiciens ambulants italiens et les pifferari qui ont disparu depuis le décret d'expulsion de 1881, étaient nombreux, à cette époque, dans les rues de Paris, et leur nombre croissait chaque année. Pour ma part, j'ai regretté leur disparition, car je me rappelle avoir passé à les écouter quelques délicieuses soirées. Et voici comment.

Quoique mes visites régulières au Quartier Latin eus-

sent cessé depuis longtemps, j'y retournais de temps à autre en 1863 et 1864, en compagnie d'un jeune Anglais qui finissait ses études médicales à Paris : il avait pris ses quartiers sur la rive gauche de la Seine, et il est devenu depuis un des médecins occupés de la capitale. On me l'avait chaudement recommandé, et je n'étais pas encore assez vieux pour qu'il me fût désagréable de passer une soirée par semaine ou par quinzaine avec de tout jeunes gens. Nous avions remarqué dans un café qui a été démoli depuis pour faire place à un établissement beaucoup plus somptueux, au coin du boulevard Saint-Michel et du boulevard Saint-Germain, nous avions remarqué un vieux monsieur extrêmement soigné et scrupuleusement propre, quoique ses vêtements fussent usés jusqu'à la corde. Il était toujours assis à la même table, à droite du comptoir, et allongeait indéfiniment sa tasse de café à l'aide de nombreuses rasades d'eau, tandis qu'il copiait — ou du moins nous l'avions cru d'abord — de la musique. Mais nous en vînmes bientôt à une autre conclusion, en le voyant poser sa plume par intervalles, s'appuyer contre le dossier de son siège et regarder le plafond en se souriant à lui-même d'un sourire suave : le sourire d'un poète ou d'un artiste sollicitant l'inspiration des esprits qu'on suppose planer parfois autour d'eux.

Cet homme n'était pas un vulgaire copiste, mais un génie obscur, méconnu sans doute, tentant sa chance, espérant contre tout espoir, tout en menant une vie de privations et de rêves jalousement cachés. Car il avait, la plupart du temps, l'air assez triste, triste d'une sorte de mélancolie paisible que seule l'entrée d'un couple ou d'un trio de pifferari parvenait à dissiper. Sa physionomie s'éclairait alors tout à coup; il repoussait doucement sa musique, leur parlait en italien, leur demandait de jouer certains morceaux, battant la mesure d'un air de satisfaction touchant à observer. Les

jeunes pifferari, de leur côté, semblaient lui témoigner plus de déférence qu'aux clients ordinaires ; la petite surtout qui les accompagnait se montrait particulièrement anxieuse d'obtenir son approbation.

Il nous fallut peu de temps pour être dans les termes les plus amicaux avec le vieillard ; il nous dit un soir : « Si vous voulez venir mercredi prochain, les pifferari nous donneront quelque chose de nouveau. »

Le soir en question, il semblait tout pimpant et avait fait évidemment des frais de toilette ; il avait changé d'habit, et sa large cravate blanche était plus empesée encore que de coutume. Il paraissait fort excité. Les pifferari eux-mêmes avaient l'air inquiets et soumis. Le café était comble, car tous les habitués aimaient le vieillard et s'étaient piqués de répondre à cette quasi-invitation. Ils en furent récompensés, car j'ai rarement entendu une musique plus exquise. Très différente de celle qu'on a l'habitude d'entendre de musiciens de ce genre, elle avait quelque chose de suranné et de vieillot qui allait droit au cœur. Quand nous regardâmes le vieux musicien au milieu des applaudissements qui suivirent la fin du premier morceau, nous vîmes deux grosses larmes courir le long de ses joues ridées.

Les pifferari revinrent souvent, et, bien qu'ils ne s'adressassent jamais à lui directement, nous sentions d'instinct qu'il y avait quelque lien entre eux. Tous nos efforts pour percer ce mystère restèrent vains, car notre vieil artiste se montrait fort réservé.

Sur ces entrefaites, mon jeune ami passa ses examens et transporta ses pénates sur la rive droite, que j'habitais. Il n'abandonna pas complètement le Quartier Latin ; néanmoins, lorsque je le questionnai de nouveau sur le vieux musicien, je n'en obtins aucun renseignement plus précis. Le vieillard avait disparu. Près de deux ans s'écoulèrent, le jeune docteur vint me prendre

un après-midi : « Venez avec moi, me dit-il, je vais vous montrer un coin de Paris très curieux, que vous ne connaissez pas ; vous y trouverez une vieille connaissance que vous serez bien aise de revoir. »

Ce curieux recoin de Paris existe toujours jusqu'à un certain point, mais les pifferari en ont disparu. Situé derrière le Panthéon, il est plus bizarre encore que sa contre-partie à Londres : Saffron-Hill ; c'est comme un coin des vieilles cités italiennes, Rome, Naples ou Florence ; il n'y manque que le glorieux soleil d'Italie pour le mettre en valeur et prêter un éclat pittoresque aux guenilles et aux haillons de ses habitants : mécréants basanés portant des boucles aux oreilles et des bagues à leurs doigts sales, le chapeau de feutre mou graisseux planté effrontément de côté ou enfoncé sur les yeux sombres et brillants, devant lesquels tremblent leurs femmes ; vieillards semblables à de vieux camées, sauf pourtant le poil rude qui couvre leur menton ; belles filles bien découplées à la figure de madone ; matrones rappelant les sorcières de *Macbeth ;* adolescents à peine formés ; bambins et fillettes qu'on dirait sortis d'une toile de Murillo ; bref, une population de modèles, de sculpteurs sur bois et de modeleurs, de marchands de plâtres, de sucre d'orge et de mosaïques, vivant dans les rues la plus grande partie de la journée, se retirant la nuit dans de misérables greniers, généralement sobres et paisibles, mais hardis et intraitables sous l'influence du vin.

La voiture s'arrêta dans une rue étroite et sombre où la clarté du ciel pénétrait à peine, devant une maison à six étages qui avait connu de meilleurs jours. A peine descendus, nous entendîmes un charivari de voix et d'instruments à cordes, et à mesure que nous montions l'escalier délabré, raide et glissant, les sons se firent plus distincts. Au dernier palier, mon ami frappa à l'une des trois ou quatre portes et, sans atten-

dre de réponse, pénétra avec moi à l'intérieur. C'était une chambre carrelée, mesquinement meublée, un vieux bois de lit dans un coin, quelques chaises de paille, une table en bois blanc, le tout très pauvre, mais d'une propreté irréprochable. Notre vieil ami le compositeur, un bonnet de coton sur la tête, son long corps mince enveloppé dans un vieux pardessus, était derrière la table; devant lui, une demi-douzaine de gamins vêtus à peu près à la mode des paysans de Calabre, barbouillés comme des charbonniers, leurs cheveux noirs hérissés par l'intensité de leur attention, répétaient un nouveau morceau de musique. Je compris tout. C'était le professeur des pifferari : un artiste malgré tout, un génie méconnu peut-être, qui, plutôt que de ne pas faire entendre sa musique, l'intercalait dans le programme rebattu de ses élèves, et goûtait ainsi les joies de la popularité, mais sans jouir des profits positifs qui l'accompagnent en général à l'époque actuelle. Cet homme avait connu Paisiello et Rossini; il avait été au plus épais de l'agitation de la première soirée du *Barbier,* et il avait rêvé de triomphes semblables. Il y avait peut-être autant de titres que ces grands musiciens, mais il avait aimé « non pas judicieusement, mais trop bien (1) », selon le mot du vieux Will, et quand il s'était réveillé de son rêve d'amour, il était trop ruiné de corps et d'esprit pour pouvoir poursuivre son idéal artistique. Il ne voulut accepter aucun secours. Trois mois après, nous suivions son cercueil. Une simple pierre marque la place de sa tombe au cimetière Montparnasse.

(1) « *Not wisely, but too well.* »

CHAPITRE IX

Louis-Philippe et sa famille. — Ses rapports avec la bourgeoisie. — Le faubourg Saint-Germain déserte les Tuileries. — A propos de la *Marseillaise*. — Les fils du roi. — Une plaisanterie du prince de Joinville. — Le duc de Nemours miniaturiste et aquarelliste. — L'atelier d'Eugène Lami. — Popularité du duc d'Aumale. — Une curieuse histoire de spiritisme. — Le duc d'Orléans, sa mort. — Les républicains jugés par un pick-pocket.

Comme on le verra par la suite, j'ai été le témoin oculaire de bien des incidents de la révolution de 1848; beaucoup d'autres m'ont été racontés par des amis, dont la véracité était et est encore au-dessus de tout soupçon. Nous n'avons pu, ni les uns ni les autres, trouver à ce soulèvement un véritable et plausible motif politique. Peut-être est-ce parce que nous étions affranchis des préjugés engendrés par ce que, faute d'un meilleur terme, j'appellerai le sentiment dynastique. Sans nous aveugler sur les fautes de Louis-Philippe, nous nous refusions à les considérer à travers les lunettes que nous offraient tour à tour les légitimistes, les impérialistes et les républicains. L'exemple suivant prouvera jusqu'à quel point ces lunettes étaient propres à augmenter la puissance de vision du peuple.

J'ai devant moi quelques cahiers de papier in-quarto cousus ensemble de façon assez grossière. C'est, sous forme de scène dialoguée, une satire manuscrite raillant l'habitude bien connue qu'avait le roi de serrer la main à

tous ceux qui l'approchaient. Les personnages sont le roi Fip Ier, roi des Épiciers, lisez roi des Philistins ou Boutiquiers, et son fils et héritier, Grand Poulot. Le monarque donne à l'héritier présomptif une leçon sur l'art de gouverner. « Ne vous laissez pas entraîner, lui dit-il, par un groupe de théoriciens qui vous diront que la monarchie bourgeoise est basée sur la volonté souveraine du peuple ou sur la stricte observance de la Charte : ce sont là radotages de politiciens de droite et de gauche. En réalité, peu importe que la France soit libre à l'intérieur, crainte et respectée au dehors, que le trône soit entouré d'institutions républicaines ou soutenu par une pairie héréditaire, que le langage de ses hommes d'État pèse dans les conseils européens et que les actes de ses soldats soient héroïques. La monarchie bourgeoise et l'art de gouverner reposent sur une seule chose : la dextérité du principal gouvernant à serrer la main au premier goujat ou loqueteux venu. » Là-dessus, le roi Fip montre à son fils comment on serre la main dans toutes les circonstances imaginables : à pied, à cheval, au galop, au trot, en se penchant hors d'une voiture, et ainsi de suite. Grand Poulot, non seulement avide d'apprendre, mais désireux déjà d'améliorer la méthode paternelle, questionne le roi. « Qu'en diriez-vous, papa, si, en leur serrant la main, on s'informait de leur santé en les tutoyant : « Comment vas-tu, mon vieux cochon ? » ou mieux encore : « Comment vas-tu, mon vieux citoyen ? » « Ce serait parfait, répond papa, mais vous pouvez dire indifféremment cochon ou citoyen, les deux termes sont synonymes. »

J'incline à croire que sous cette plaisanterie, d'un sel un peu gros, il y avait une certaine dose de vérité. Louis-Philippe n'était en aucune façon, quoi qu'il fît pour le paraître, un ardent admirateur de la bourgeoisie. Il ne se faisait pas d'illusion sur la valeur intel-

lectuelle de messieurs les bourgeois, et, dans son for intérieur, souffrait de leur soi-disant sympathie, sous laquelle il reconnaissait fort bien une intention de patronage mal déguisée. Ils formaient la haie autour de lui pour empêcher de sa part toute tentative de réconciliation avec sa propre caste, la vieille noblesse. Il est, au reste, douteux qu'une tentative de ce genre eût réussi, surtout dans les premières années de son règne : le noble faubourg était froid. Cet ostracisme dans lequel on le tenait, lui et sa famille, le blessait profondément, et son aigreur se faisait jour de temps à autre par quelque épigramme, arme à double tranchant qui atteignait autant son auteur que ceux contre qui il la dirigeait. « Il est plus difficile, disait-il, d'attirer aux fêtes de la Cour les habitants de l'autre côté de la Seine que ceux de l'autre côté du détroit. »

Il est de fait qu'à cette époque le faubourg Saint-Germain tout entier brillait aux Tuileries par son absence, et que les Anglais y formaient la trop grande majorité. La compagnie n'était pas toujours des plus distinguées. J'étais encore presque un petit garçon, mais je me rappelle fort bien la réponse invariable de lord *** quand ses amis lui demandaient si le dîner avait été bon et s'il s'était amusé : « C'était le dîner d'une bonne table d'hôte, et je me suis amusé comme dans un bon hôtel, en Suisse ou à Wiesbaden, dont le propriétaire m'aurait connu personnellement et aurait donné au premier garçon l'ordre de me soigner. Mais, ajoutait-il, c'est, après tout, plus agréable d'y dîner quand les Anglais y dominent. Il y a plus de tenue. Quand la table est entourée de Français, ce n'est plus un roi qui dîne avec ses sujets, mais cinquante ou soixante rois dînant avec leur unique sujet. » Tout en faisant la part d'une certaine exagération, j'ai pu reconnaître plus tard qu'il y avait beaucoup de vrai dans la remarque de lord ***. « La bourgeoisie, dans son

attitude envers moi, disait un jour Louis-Philippe au même noble étranger, me rappelle toujours Adalbéron de Reims apostrophant Hugues Capet. « Qui t'a fait « roi ? » demandait l'évêque. « Qui t'a fait duc ? » répliquait le roi. Je les ai bien plus encore faits ducs qu'ils ne m'ont fait roi. »

Car Louis-Philippe était un roi d'esprit, le plus spirituel peut-être qui eût occupé le trône de France depuis Henri IV. Quelques-uns de ses mots sont devenus historiques, et ses détracteurs les plus acharnés n'ont jamais pu l'accuser à cet égard du moindre plagiat. Il excellait surtout à trouver « le mot de la fin ». Telle fut, par exemple, sa dernière remarque sur la mort de Talleyrand. Il lui avait fait une visite la veille, et comme on lui apportait la nouvelle de sa mort :

« Êtes-vous bien sûr qu'il soit mort ? demanda-t-il.

— Absolument sûr, Sire. Votre Majesté ne s'est-elle pas aperçue hier qu'il était mourant ?

— Si bien, mais avec Talleyrand il ne faut jamais juger sur les apparences, et je suis depuis vingt-quatre heures à me demander quel intérêt il pouvait bien avoir à mourir précisément à cette époque. »

Pour qui connaissait personnellement Louis-Philippe, il était très évident qu'il détestait la bourgeoisie, qui lui avait servi d'instrument pour arriver au trône, et qui, sous le couvert des mots sonores de *liberté, ordre public,* etc., ne cherchait au fond que son propre intérêt. Il savait que sa prétendue bienveillance pour lui n'était que pure hypocrisie ; peut-être aussi lui et elle se ressemblaient-ils trop sous certains rapports, j'entends surtout dans leur amour de l'argent pour l'argent et pour le plaisir de l'entasser. A vrai dire, cet esprit d'épargne est le seul grief sérieux qu'on puisse invoquer contre la famille royale, mais il faut avouer qu'aucun de ses membres, sauf le duc d'Orléans, n'en était exempt.

Il ne faudrait pas croire cependant que Louis-Philippe fermât sa bourse à des détresses réelles. Loin de là. Je tiens l'histoire suivante de mon vieux précepteur, à qui je dois, au reste, bien des documents ayant trait à des événements que j'aurais sans lui tout à fait ignorés.

La plus grande partie de la galerie d'Orléans, au Palais-Royal, fut terminée en 1829. On avait abattu les affreuses baraques de bois, et la charpente démolie valait à elle seule une petite fortune. Plusieurs entrepreneurs en avaient offert un bon prix; mais Louis-Philippe (alors duc d'Orléans) refusa de la vendre, voulant la faire distribuer comme combustible aux pauvres du voisinage pendant l'hiver qui s'annonçait fort rigoureux. Un jour que le duc inspectait les travaux en compagnie de son intendant, un individu, éloigné d'eux de quelques mètres, se mit à crier à tue-tête : « Vive le duc d'Orléans! » — « Allez voir ce que veut cet homme, car assurément il veut quelque chose », dit le duc, qui, voltairien à sa manière, estimait à juste prix l'enthousiasme du bonhomme. Ce bonhomme était *le père Sournois,* et le père Sournois était un de ces personnages indéfinissables qui, encore de nos jours, trouvent plus de ressources pour soutenir leur problématique existence dans la capitale de la France que partout ailleurs. A l'époque dont je parle, il gagnait sa vie en vendant des contremarques à la porte des théâtres. Il avait entendu parler des projets du duc à l'endroit des matériaux provenant de la charpente, de là son cri enthousiaste de « Vive le duc d'Orléans! » On lui expédia une voiture de bois, qu'il s'empressa de convertir en espèces sonnantes, et il ne dégrisa pas pendant quinze jours. Lorsque l'intendant, horriblement scandalisé, raconta au duc les résultats de sa générosité, celui-ci ne fit qu'en rire et envoya chercher la femme de l'ivrogne, qui arriva bientôt,

accompagnée d'un bambin de cinq ans. Le duc lui donna une pièce de cinq francs et lui dit de se présenter chaque jour chez le concierge du Palais-Royal, par qui même somme lui serait remise quotidiennement pendant les mois d'hiver. On dira que cinq francs par jour, c'était une goutte d'eau prise dans la mer, étant donnés les énormes revenus de Louis-Philippe; on trouva bien pourtant, lors du pillage des Tuileries, en 1848, un amas de documents réunis dans le seul but d'épargner quelques francs par jour sur l'entretien des jeunes princes.

« Je suis si écœuré du mot *fraternité,* disait le prince de Metternich à son retour de France, que si j'avais un frère, je l'appellerais mon cousin. » Louis-Philippe finit par éprouver un dégoût pareil à force d'entendre ce chant de la *Marseillaise* qui l'avait accompagné à l'Hôtel de ville, le jour où La Fayette le désigna comme personnifiant « la meilleure des républiques ». Le temps vint pourtant où il en fut, lui aussi, écœuré.

Il n'y pouvait rien : ses essais pour introduire en France un nouveau chant national avaient absolument échoué. Non seulement la populace n'avait pas voulu adopter la *Parisienne,* composée par Casimir Delavigne au refus d'Alexandre Dumas, mais elle avait obligé le roi à se joindre au refrain de la *Marseillaise,* comme il l'avait fait déjà en mainte occasion (1).

On s'était résigné, tout en murmurant, à ne plus

(1) Les adversaires politiques du roi ou même de simples farceurs, connaissant son antipathie, faisaient naître volontiers ces occasions : ainsi Édouard Ourliac, journaliste bien connu, auteur de plusieurs romans, s'amusait, quand il n'avait rien de mieux à faire, à réunir des bandes de vagabonds et à les envoyer hurler la *Marseillaise* sous les fenêtres du roi. Ils chantaient jusqu'à ce que Louis-Philippe, de guerre lasse, se décidât à sortir et à chanter avec eux. *L'Éditeur.*

le voir battre la mesure; mais un refus plus radical de coopération de sa part eût été sans doute accueilli de façon moins pacifique. Par contre, on trouvait généralement dans la bourgeoisie que, la monarchie étant entrée dans une phase plus conservatrice, la participation du roi au chant de la *Marseillaise* était chose absolument déplacée et sentant trop la manifestation républicaine.

« C'est Guizot qui le lui a dit », raconta lord ***, qui, se trouvant au Palais-Royal à l'occasion de la fête du roi, avait entendu le premier ministre lui faire cette observation.

« Et qu'a répondu le roi? lui demanda-t-on.

— Ne vous tourmentez pas, monsieur le ministre: je remue seulement les lèvres; il y a longtemps que j'ai cessé de prononcer les paroles. »

Voilà les expédients auxquels était réduit Louis-Philippe après six ans de règne.

« Je suis comme le sot placé entre deux chaises, observa plus tard le roi, s'adressant en anglais à lord ***; seulement je me trouve entre la chaise longue confortablement rembourrée des salons bourgeois et le siège spécial sur lequel Louis XIV était installé, dit-on, quand il reçut les ambassadeurs de Hollande. »

Il me revient à l'esprit, à propos de la *Marseillaise,* une anecdote qui va nous faire remonter bien au delà du règne de Louis-Philippe, mais qu'on me permettra de citer en passant, car elle a son intérêt historique, et je la crois peu connue.

C'est toujours de mon vieux maître que je la tiens.

« Nous savions bien tous plus ou moins, me raconta-t-il, que Rouget de l'Isle n'avait pas composé toutes les paroles de la *Marseillaise;* mais personne ne savait, même à Lons-le-Saulnier, où il est né, quel était l'au-

teur de la dernière strophe, appelée communément « la strophe des enfants »; je ne crois pas qu'on fût mieux renseigné à Paris. Quelques-uns de mes camarades — car j'avais près de dix-huit ans à cette époque — l'attribuaient à Marie-Joseph Chénier, d'autres au poète Louis-François Dubois (1).

« L'énigme n'en subsistait pas moins, quand, un jour, sous le règne de la Terreur, la rumeur se répandit à Lyon qu'un ci-devant prêtre, ou plutôt un prêtre non assermenté, avait été surpris célébrant un mariage religieux et serait traduit dans l'après-midi devant le Tribunal révolutionnaire.

« Bien que vos lectures sur cette période de notre histoire nationale aient pu vous faire supposer le contraire, la comparution d'un prêtre excitait toujours un intérêt plus qu'ordinaire, et ce qu'un intérêt plus qu'ordinaire signifiait alors, vous ne sauriez vous l'imaginer. Ce prêtre, que les Terroristes pouvaient insulter et menacer à leur aise, n'en était pas moins pour eux plus qu'un mortel vulgaire; ils le considéraient comme un être étrange, soit meilleur qu'un homme, soit pire qu'un démon. Aucun principe philosophique ne remplaçait en eux les croyances religieuses de leur jeunesse, qu'ils avaient jetées par-dessus bord; je vous laisse le soin d'en tirer les conséquences. Toujours est-il que la salle où ce prêtre devait être jugé était remplie à étouffer au moment où nous arrivâmes à l'Hôtel de ville. C'était une grande chambre, à l'extrémité de laquelle se trouvait une table oblongue, recouverte d'un tapis noir. Tout autour étaient assis sept juges, élevés d'ailleurs à

(1) Louis-François Dubois, auteur de plusieurs poèmes héroïques aujourd'hui complètement oubliés : *Ankarström, Geneviève et Siegfried,* etc. Son titre principal à la mémoire de la postérité est d'avoir sauvé, pendant la Révolution, un nombre considérable d'ouvrages littéraires de grande valeur, qu'il restitua ensuite à l'État.

L'Éditeur.

cette fonction de leur propre autorité. Ils étaient ceints d'une écharpe tricolore et portaient, suspendue au cou par un ruban, une petite hache d'argent.

« Il n'y avait pas en général d'éloquence perdue. La mort sans phrase, inaugurée à l'exécution de Louis XVI, n'avait pas cessé d'être à l'ordre du jour. Cinq ou six prisonniers furent introduits et emmenés sans que la foule manifestât le moindre sentiment de pitié ou de haine. Après avoir écouté la lecture de l'acte d'accusation, les juges étendaient les mains sur la table ou les portaient au contraire à leur front. Le premier de ces gestes signifiait l'acquittement et la mise en liberté; le second, c'était la mort, mais non pas toujours la guillotine, car cet instrument n'était pas encore assez perfectionné pour aller aussi vite que leur soif de destruction.

« Tout à coup, le prêtre parut ; un silence de mort s'établit dans la salle. Il n'était pas très âgé, quoique sa chevelure fût d'une blancheur de neige.

« Qui es-tu? » demanda le président.

« Le prisonnier se redressa de toute sa hauteur : « Je suis l'abbé Pessonneaux, ancien professeur au col- « lège de Vienne et l'auteur de la dernière strophe de la « *Marseillaise* », répondit tranquillement l'accusé.

« Je ne saurais rendre l'émotion produite par ces simples mots. Le silence devint accablant, on entendait la respiration oppressée de la foule. Quant au président, il ne prononça pas une parole; la réponse du prêtre l'avait abasourdi : il interrogea simplement ses collègues d'un regard circulaire. Les soldats et les gardes semblaient changés en pierre ; tous les yeux, dirigés vers la table, suivaient avec anxiété les mouvements des juges. Lentement et délibérément, tous étendirent la main. Une tempête d'applaudissements éclata aussitôt et répondit à leur geste. C'est ainsi que l'abbé Pessonneaux dut la vie à sa strophe, car son assertion, accueillie de prime abord sans hésitation, fut contrôlée par la suite et trou-

vée parfaitement exacte. En allant à Paris pour assister à la prise des Tuileries, le 10 août, les Marseillais s'étaient arrêtés à Vienne pour célébrer la fête de la Fédération. La veille de leur arrivée, l'abbé Pessonneaux avait composé cette fameuse strophe qu'il fit chanter par ses élèves, et l'on n'aurait peut-être jamais su qu'il en était l'auteur si son arrestation n'avait donné lieu au dramatique incident que je viens de vous conter (1). »

Revenons à Louis-Philippe, que je ne connaissais

(1) Les titres de l'abbé Pessonneaux ne sont pas si sûrs que le croyait « le vieux précepteur » de notre *Anglais à Paris*. Il est même aujourd'hui constant que l'auteur de la « strophe des Enfants » est cet obscur poète, nommé plus haut, Louis Dubois ou Du Bois, lequel fut en outre un érudit tout à fait distingué et un fort honnête homme. Deux brochures extrêmement rares : une *Notice sur la Marseillaise de Rouget de Lisle,* par Louis Du Bois lui-même (Lisieux, 1848, in-8°), et une *Biographie de M. Louis Du Bois,* par M. Julien Travers (in-8°, Caen, 1857), tranchent la question.

On s'explique que l'auteur anglais, écrivant, comme il le dit, vers 1882 d'après des notes antérieures, ait ignoré les documents qui controuvaient la légende de son vieux maître, car ils étaient restés dans l'ombre, comme Louis Du Bois, et ils viennent seulement d'être remis en lumière, il y a quelques mois, par M. Julien Tiersot (*Rouget de Lisle, ses œuvres, sa vie,* 1 vol. Delagrave) et par M. Anatole France, qui y a apporté sa docte contribution en plusieurs articles du *Temps*.

La légende à laquelle on a cru si longtemps est vraie d'ailleurs en tous points, sauf dans la conclusion qu'on en tire. On pourra, si l'on veut, compléter le récit du vieux précepteur par les détails contenus dans une curieuse brochure publiée à Vienne en 1872 : *Un couplet de la Marseillaise et l'abbé Pessonneaux,* par E. J. Savigné. Il est parfaitement exact que l'abbé Pessonneaux fut arrêté, traduit devant le tribunal révolutionnaire, et qu'il sauva sa tête par le coup de théâtre que l'on sait. Il profita du doute où tous étaient alors, à part quelques amis de Louis Du Bois, sur le véritable auteur du septième couplet de la *Marseillaise*. Il faudrait être bien sévère, en un cas si critique, pour lui en vouloir de son ingéniosité. D'autant que, si une légende se forma, il ne semble pas que, par la suite, il

encore que par ouï-dire lorsque mon vieux précepteur me racontait cette histoire, mais que j'ai vu depuis bien souvent à des revues ou dans des fêtes publiques. J'ai toujours été surpris qu'un roi dont tout le monde disait du bien et qui semblait n'avoir que des causes de joie et de bonheur dans sa propre famille eût en public l'air si soucieux et accablé. Malgré ma grande jeunesse, je démêlai tout de suite, sous son apparence calme et souriante, les traces d'un profond chagrin à grand'peine dissimulé. Toutefois, j'étais trop enfant encore pour saisir l'amère ironie de sa réponse à un de mes parents, quelques mois après son avènement au trône : « La couronne de France est trop froide en hiver, trop chaude en été ; le sceptre n'est pour l'attaque ou la défense qu'une pauvre arme émoussée, il est trop court pour servir de soutien ; un grand chapeau de feutre et un bon parapluie sont bien plus utiles en toute occasion. » Je comprenais moins encore le caractère des Français dans leurs rapports avec leurs gouvernants ; à vrai dire, je ne suis pas, à l'heure où j'écris ces Notes, après cinquante ans d'un séjour constant au milieu d'eux, beaucoup plus éclairé, et il me serait impossible de donner la moindre raison psychologique de leur attitude morale envers les différents régimes qui se sont succédé dans leur pays ; je préfère emprunter l'opinion d'une de leurs plus célèbres compatriotes, Mme Émile

ait rien fait pour l'accréditer : « Dans sa vieillesse, après 1830, dit M. Julien Tiersot, il passait encore, auprès de la population de Vienne, pour avoir produit le fameux couplet, *bien qu'il n'en parlât jamais.* »

Nous nous sommes imposé pour règle, dans cette traduction, de laisser à notre auteur l'entière responsabilité de ses jugements et de ses opinions, sans les prendre en aucun cas pour notre compte et sans les commenter. Il nous a paru toutefois ici qu'il ne s'agissait pas d'une opinion, mais d'un point historique récemment élucidé, sur lequel nous devions aux lecteurs quelques indications.

(*Note du Traducteur.*)

de Girardin : « Quand le maréchal Soult est dans l'opposition, on l'acclame comme le vainqueur de la bataille de Toulouse ; lorsqu'il est du parti gouvernemental, on l'accuse d'avoir perdu cette même bataille. » Depuis, les Américains ont inventé un mot pour exprimer cet état d'esprit : *cussedness*.

Les enfants de Louis-Philippe, ses fils surtout, que je connaissais déjà presque tous personnellement avant d'avoir été invité aux Tuileries, prenaient les choses plus gaiement. Sauf parmi les partisans de la branche aînée, pas une voix ne s'élevait contre eux. Ils gagnaient l'admiration des bonapartistes eux-mêmes par leur belle mine et leur mâle vaillance. Étant un jour à Tortoni, je vis passer à cheval le duc d'Orléans et son frère le duc de Nemours. Deux de mes voisins, impérialistes à n'en pas douter et, de plus, anciens officiers, les regardèrent longtemps avec attention ; l'un d'eux dit alors : « Si le *Petit*, au lieu de filer le parfait amour un peu partout, avait mis tous ses œufs dans le même panier, il aurait eu des *grands* comme cela, et nous ne serions pas dans l'impasse où nous sommes.

— Mon cher, répliqua l'autre, des grands comme cela ne se font qu'à loisir, et pas entre deux campagnes (1). »

C'étaient vraiment de beaux garçons que ces fils du roi Louis-Philippe, les deux aînés surtout, quoique le duc d'Orléans fût d'apparence plus frêle que le duc de Nemours, et l'admiration des deux vétérans était parfaitement justifiée. Leur éducation, excellente du reste, péchait peut-être par excès de sévérité, étant donnée leur haute situation sociale. Tous allaient au collège

(1) Cette réponse me rappelle celle de Dumas fils à un personnage dont la femme avait été notoirement connue pour ses infidélités conjugales et dont tous les fils étaient malingres. « Ah ! monsieur Dumas, c'est un fils comme vous qu'il me fallait », s'écriait-il. « Mon cher monsieur, lui répondit Dumas, quand on veut avoir un fils comme moi, il faut le faire soi-même. » *L'Éditeur.*

Henri IV ; il me souvient d'avoir souvent, en 1838, croisé le matin sur le pont Neuf le carrosse bleu et jaune à la livrée royale qui conduisait au collège le duc d'Aumale et le duc de Montpensier encore écoliers à cette époque.

Quand je parle de la sévérité de leur éducation, je ne veux pas dire par là que les jeunes princes fussent ce que nous appelons des *bébés de mamans* (1), ou, selon l'expression familière des Français, de grands garçons encore pendus aux jupes de leur mère, bien au contraire. Comment s'y prenaient-ils? Mais le fait est que, le soir, lorsqu'ils étaient censés, sinon au lit, du moins rentrés dans leurs appartements privés, on pouvait les rencontrer en bien des endroits publics, surtout dans les petits théâtres comme le Palais-Royal et même le Vaudeville et les Variétés, qui n'étaient pas si près des Tuileries. Il est entendu que le roi semblait ignorer ces escapades, mais je crois au contraire qu'il les connaissait fort bien et s'en faisait volontiers le complice. Il ne parut pas le moins du monde étonné un jour que lord ***, parlant de ses fils, lui dit les avoir rencontrés la veille au soir ; c'est toutefois avec une certaine anxiété qu'il demanda : « Où? »

« Au Café de Paris, Sire. »

Le roi respira comme un homme tiré de peine. « C'est parfait, dit-il en riant. Tant qu'ils ne vont pas dans des endroits que fréquente Guizot, je n'y attache aucune importance ; mais s'il les voyait sortir le soir, je risquerais d'y perdre ma couronne. Guizot est si terriblement respectable! Je ne puis me défendre de croire qu'on découvrira un jour que nous nous sommes mépris soit sur sa nationalité, soit sur sa respectabilité ; l'une et l'autre sont si mal assorties! »

Sans doute, Louis-Philippe aimait et respectait

(1) Dans le texte : *mother's babies*.

Guizot, mais, avouons-le, sans parvenir à le comprendre. Il fut cependant, sans contredit, le plus respectable des rois modernes, si nous entendons par respectabilité une vie privée irréprochable; seuls Charles Ier et Guillaume III méritent sous ce rapport de lui être comparés. Néanmoins, la respectabilité de Guizot restait une énigme pour lui. L'homme qui, après avoir dit aux autres : « Enrichissez-vous, enrichissez-vous ! » quittait la carrière ministérielle aussi pauvre qu'il y était entré, devait nécessairement sembler un être énigmatique au souverain, qui, avec une liste civile dépassant dix-huit millions, était hanté de la terreur de la pauvreté, hanté au point de fatiguer de ses appréhensions ses conseillers et ses amis. « Mon cher ministre, disait-il un jour à Guizot, après lui avoir énuméré longuement ses charges domestiques, mon cher ministre, je vous prédis que mes enfants manqueront de pain. » Le souvenir de sa misère d'antan s'élevait sans cesse en lui comme un horrible cauchemar, et en faisait le premier bourgeois, et non, comme l'avaient été ses prédécesseurs, le premier gentilhomme de son royaume. Si un marchand, ayant laissé tomber une pièce de monnaie, néglige de se baisser pour la ramasser, il peut à juste titre être taxé d'imprévoyance coupable; mais lorsqu'un prince laisse échapper un louis d'or, s'il s'arrête pour le chercher, il agit d'une manière mesquine et indigne de son rang.

Le thème principal de la conversation de Louis-Philippe, si charmant et spirituel qu'il fût parfois, c'était toujours l'argent; il avait le tort d'en parler d'une façon qui rappelait beaucoup plus l'esprit de lucre d'un Thomas Guy ou d'un John Overs que les aspirations aventureuses et, somme toute, plus nobles d'un John Law. Le cliquetis de l'argent, dans l'un et l'autre cas, blesse l'oreille, mais strident, aigre et importun dans le premier, il semble au moins, dans l'autre, être

l'accompagnement de préoccupations moins vulgaires.

Un fait bien typique, qui se passa pendant mon séjour à Eu et au Tréport en 1843, lors de la visite de la reine Victoria à Louis-Philippe, donne une idée assez exacte de l'état d'esprit du roi. Lord *** rentra, un matin, à l'hôtel où nous étions tous deux installés, place du Château, en riant aux éclats : « Savez-vous, me dit-il, ce qu'a fait le roi aujourd'hui ?... Il y a une heure, lui et la reine Victoria se promenaient dans le jardin, lorsque, avec une galanterie toute française, il lui offrit une pêche. La reine parut assez embarrassée, ne sachant comment la peler. Louis-Philippe sortit alors de sa poche un gros couteau. « Quand on a été, « comme moi, un pauvre diable réduit à vivre avec qua- « rante sous par jour, on a toujours un couteau dans sa « poche. J'aurais pu, depuis quelques années, perdre « cette habitude ; mais je ne l'ai pas voulu, on ne sait « pas ce qui peut arriver. » La reine en avait les larmes aux yeux. Vraiment, il devrait apprendre à ne pas importuner tout le monde de ses soucis d'argent. »

Je fus, je dois l'avouer, moins surpris que mon interlocuteur, qui connaissait pourtant Louis-Philippe depuis plus longtemps que moi. Personne, même ses pires ennemis, n'aurait pu accuser le fils de Philippe-Égalité d'être un lâche. Les bulletins de Valmy, de Jemmapes et de Neerwinde sont là pour proclamer hautement le contraire. Mais le mépris du danger physique sur le champ de bataille ne constitue pas, à proprement parler, l'héroïsme dans le sens le plus élevé du mot, quoique le plus souvent ce terme soit employé dans cette acception particulière. Un homme ne meurt qu'une fois, et la philosophie, mi-positiviste, mi-voltairienne, de Louis-Philippe l'avait, à coup sûr, cuirassé contre la peur de la mort. Sa religion n'était guère qu'à fleur de peau, et quand il accepta, à son lit de mort, les secours de la religion, ce fut uniquement par déférence

pour la reine Marie-Amélie. Les prêtres étaient à peine sortis qu'il se tourna vers elle : « Ma femme, lui dit-il, es-tu contente de moi? »

Même pendant sa vie, il était trop bon mari pour peiner la reine, qui était profondément religieuse, en manifestant de façon ostensible son incrédulité. Il tâchait toujours de trouver autant que possible une bonne raison pour s'abstenir de paraître à l'église. Il était, ainsi que les princesses, très amateur de musique, et le compositeur Adam était souvent invité à venir faire de la musique dans les appartements royaux. Après son abdication, Louis-Philippe pensa même sérieusement à écrire, en collaboration avec Scribe, le libretto d'un opéra roulant sur un fait de l'histoire d'Angleterre ; Halévy devait en composer la musique. Le compositeur de la *Juive* et l'auteur du livret des *Huguenots* vinrent une fois conférer avec le roi de ce projet, auquel sa mort, survenue peu de mois après, coupa court.

Pendant ces visites d'Adam, les princesses travaillaient à leurs broderies, tandis que le roi restait debout auprès de l'exécutant. C'est à cette époque que parurent les premières orgues de salon; sur le conseil d'Adam, on fit emplette de la nouvelle invention pour les Tuileries. Louis-Philippe en fut ravi lorsqu'il l'entendit pour la première fois. « Ce sera une bonne fortune pour les églises de campagne, dit-il. Il doit y avoir beaucoup de gens qui, comme moi, s'abstiennent d'y aller par horreur de cet affreux instrument qu'ils appellent un serpent. N'est-ce pas, ma femme ? »

La conception idéale de la vie, s'il en avait jamais eu une, avait été éteinte en lui, d'abord par sa gouvernante, Mme de Genlis, puis par la dure pauvreté qu'il avait endurée pendant son exil : et, bien qu'on ait beaucoup dit le contraire, il fallait alors à la France un souverain idéaliste, et non le prosaïque père d'une

nombreuse famille appréciant sa souveraineté comme un bon moyen de caser tous ses enfants. Il n'avait ni l'audace, ni la grandeur qui justifient un usurpateur. L'exemple de Napoléon Ier avait été perdu pour lui, comme, plus tard, l'a été pour son petit-fils, le comte de Paris, celui de Napoléon III. Quand je dis la France, j'ai tort, je devrais dire Paris ; car, depuis 1789, il n'y a plus de roi de France, il n'y a plus qu'un roi de Paris. La province ne compte pas en matière politique ; nous avons en Angleterre des manifestations provinciales, Manchester a son école politique : l'équivalent serait radicalement impossible en France, où Paris absorbe tout.

Malheureusement, Paris, qui avait applaudi à la glorieuse *mise en scène* du premier Empire et avait vu d'un œil favorable la pompe et l'apparat de la Cour de Louis XVIII et de Charles X, n'avait que des railleries pour la Cour de Louis-Philippe avec ses grotesques réunions de tailleurs, d'épiciers et de bottiers, « ces gardes nationaux d'un pays qui n'a plus rien à garder », et leurs prétentieuses épouses « qui, disait la duchesse de la Trémoïlle, ont plus de robes que nos aïeules n'avaient de chemises (1) ». Celle qui parlait ainsi représentait à ces réunions tout l'élément féminin du faubourg Saint-Germain, car, malgré sa grande distinction, la comtesse Lehon, à laquelle j'aurai peut-être l'occasion de revenir, n'appartenait pas à l'aristocratie, et la princesse russe Bagration, qui épousa un Anglais, lord Howden, et qui habitait d'ailleurs le faubourg Saint-Honoré, était à double titre de noblesse étrangère.

(1) Elle répétait, sans le savoir, presque littéralement, les paroles de la duchesse de Coislin, qui, quelques années auparavant, disait en semblable occasion à Mme de Chateaubriand : « Cela sent la parvenue ; nous autres femmes de la cour, nous n'avions que deux chemises, on les renouvelait quand elles étaient usées ; nous étions vêtues de robes de soie et nous n'avions pas l'air de grisettes comme ces demoiselles de maintenant. » *L'Éditeur.*

N'oublions pas qu'à cette époque le ridicule n'avait pas perdu le pouvoir de tuer.

Or, la haute société n'était pas seule à user de cette arme ; le peuple lui-même prodiguait les sarcasmes au monde de la Cour. J'étais dans le jardin des Tuileries en 1837, quand la duchesse d'Orléans fit son entrée à Paris. Le temps était splendide, et la mise en scène en elle-même considérée dans son ensemble, — accessoires et figurants mis à part, pour me servir d'un terme de théâtre, — la mise en scène était en harmonie avec le temps. La foule faisait plaisir à voir, rangée en masses serrées derrière les gardes nationaux et les troupes d'infanterie alignées le long du parcours du cortège, de l'Arc de triomphe à l'entrée du château. Tout à coup parut un piqueur lancé au galop, couvert de poussière; la foule se pressa pour mieux voir. Une femme du peuple, en frais bonnet blanc, fut jetée avec violence contre une vieille dame, accompagnée de sa fille, toutes deux fort élégamment mises. Au lieu de s'excuser, l'ouvrière dit bien haut qu'elle voulait voir la princesse, et se tournant vers ses voisines : « Vous pourrez la voir à la Cour, mesdames », ajouta-t-elle. La vieille dame regarda sa fille sans articuler un mot; mais celle-ci, haussant les épaules, répliqua aussitôt : « La bonne femme ne sait pas qu'elle a bien plus de chances que nous d'aller à cette Cour. Elle n'a qu'à épouser un épicier ou un industriel quelconque, et on la regardera tout de suite comme une grande dame. » Le cortège arrivait. D'abord, les gardes nationaux à cheval, puis le roi et M. de Montalivet, suivis de la princesse Hélène et du duc d'Orléans à cheval auprès de la voiture de sa jeune épouse. Jusque-là tout allait bien : les trois ou quatre premières voitures étaient plus ou moins élégantes, mais, Dieu du ciel, celles qui suivirent et ce qu'il y avait dedans! Une vraie collection de ces marchandes à la toilette si bien décrites par Balzac.

Quand tout fut passé, la femme du peuple se retourna vers les deux dames : « Je vous demande pardon, madame, ce n'était vraiment pas la peine de vous bousculer. Si ce sont là de *grandes* dames, je préfère les *petites* que je vois dans mon quartier, rue Notre-Dame-de-Lorette. Comme elles étaient attifées ! »

Il est certain que Louis-Philippe commit une faute — dont la reine eut sa part — en ne tenant aucun compte de l'amour des Parisiens pour la pompe et l'apparat. Personne ne s'en rendait mieux compte que ses enfants, notamment le duc d'Orléans, le duc de Nemours et la princesse Clémentine (1). Ils l'appelaient familièrement *le père*. « Il est trop père, disait la princesse, il fait concurrence au Père Éternel. » C'était une femme très intelligente, supérieure à tous ses frères, sans en excepter le Solon de la famille, le duc de Nemours. Elle n'en aimait pas moins pour cela la plaisanterie et les farces. Elle avait trouvé son maître, en ce genre, dans son frère, le prince de Joinville, de tous les fils de Louis-Philippe celui que la France connut le moins, parce qu'il était marin. Sa sœur lui avait demandé de lui rapporter d'un de ses voyages le costume complet d'une femme de chef chez les Peaux-Rouges ; son absence, cette fois, fut relativement courte, et, peu de jours avant son retour, il lui écrivit qu'il lui rapportait le costume désiré. « Tenez, Clémentine, voici pour vous, lui dit-il à son arrivée, en déposant sur la table un collier de perles de couleur.

— Ah ! très joli, fit Clémentine, mais vous m'aviez promis le costume complet ?

(1) La mère du prince Ferdinand de Saxe-Cobourg, souverain actuel de la Bulgarie. C'était la favorite de la reine Victoria, et Louis-Philippe lui-même la regardait non seulement comme la plus intelligente de ses trois filles, mais aussi comme la plus apte à remplacer auprès de lui sa sœur Adélaïde en qualité de conseiller privé. Les événements ont prouvé qu'on n'avait pas trop présumé

— C'est bien cela. Je ne leur en ai jamais vu porter d'autre. »

Je n'ai guère aperçu plus de deux ou trois fois le prince de Joinville : ce fut au moment de son mariage avec la princesse Françoise de Bourbon, fille de l'empereur du Brésil, Dom Pedro Ier, et sœur de l'empereur actuel, lorsqu'il amena sa jeune femme à Paris. C'était un habile dessinateur et un caricaturiste plus remarquable encore; mais si le premier de ces talents faisait les délices de ses parents, le second les remplissait de terreur, le roi surtout, qui ne savait jamais sur lequel de ses ministres son troisième fils exercerait la verve de son crayon. J'ai vu de lui toute une série de croquis contre les satiristes de son père : ces croquis, destinés à divertir sa jeune femme et ses frères, auraient, s'ils avaient été publiés, atteint leur but de façon plus profonde et plus sûre que toutes les productions quotidiennes visant le souverain. Car, à cette époque, si sages et si prudents qu'ils soient devenus plus tard, les fils de Louis-Philippe n'étaient pas d'humeur à accepter sans révolte les insultes qu'on prodiguait au chef de leur maison. Tous, filles et garçons, avaient les plus grandes dispositions pour les arts du dessin ; ils les tenaient de leur mère, élève distinguée d'Angelica Kauffmann. La princesse Marie, morte si jeune, est l'auteur d'une statue de Jeanne d'Arc que des juges compétents, incapables de se laisser influencer par le fait de la haute naissance de l'artiste, considèrent comme une œuvre de grand

de ses capacités. La dernière fois que je vis cette princesse, dans une « garden party » à Sheen-House, à l'occasion des noces d'argent du comte et de la comtesse de Paris, je ne la reconnus pas tout d'abord; elle avait changé depuis vingt ans. Je demandai son nom à un attaché de l'ambassade d'Autriche. La réponse du jeune homme la peint en quelques mots : « Le cauchemar d'Alexandre III, la pierre d'achoppement de François-Joseph, et la potion calmante de Bismarck; une des trois femmes supérieures de l'Europe; la mère de la Bulgarie. » — *L'Éditeur.*

mérite. Je n'en puis donner mon opinion, ne l'ayant jamais vue; mais j'ai admiré quelques miniatures du duc de Nemours qui pouvaient soutenir la comparaison avec les productions des maîtres du genre, en n'en exceptant que celles des hommes de génie.

C'est une chose curieuse, mais bien prouvée, que le monde n'a jamais rendu justice au second fils de Louis-Philippe. Il n'était pas, à beaucoup près, aimé des Parisiens comme son frère aîné, et cependant sa ressemblance extraordinaire avec Henri IV, qu'ils adorent toujours, — probablement parce qu'il est mort, — aurait dû lui gagner leurs sympathies. Les partisans de la dynastie d'Orléans ont généralement attribué cette froideur du peuple à l'égard du duc de Nemours à ses manières réservées, que bien des gens prenaient pour de la hauteur. Je crois plutôt qu'on le suspectait d'être le conseiller de son père, et ce qui aggravait les choses, son conseiller dans un sens réactionnaire. On l'accusait d'être antiparlementaire, et il ne prit jamais la peine de réfuter cette assertion ; c'est peut-être parce qu'il était trop honnête pour mentir (1). J'avais rencontré pour la première fois le duc de Nemours dans l'atelier du peintre Eugène Lami ; on n'a pas oublié peut-être que j'avais fait ainsi la connaissance du duc d'Orléans dans l'atelier de Decamps. Tous ces jeunes princes étaient les admirateurs sincères et les protecteurs des artistes de leur temps, et s'ils avaient pu en agir à leur guise, les soirées des Tuileries auraient été plus souvent animées par la

(1) Il y avait sous l'Empire la même divergence d'opinion dynastique entre le souverain et ceux qui lui touchaient de plus près. Quand Alphonse Daudet vint à Paris pour se faire un nom dans la littérature, le comte, plus tard duc de Morny, lui offrit une situation d'attaché à son cabinet. « Avant d'accepter, monsieur le duc, il vaut mieux que je vous dise que je suis légitimiste », répliqua le futur romancier. « Que cela ne vous tourmente pas, lui dit de Morny en riant, l'Impératrice l'est encore plus que vous. »

L'Éditeur.

présence des littérateurs et des peintres ; mais, si absurde et si incroyable que cela puisse paraître, la bourgeoisie regardait ces relations familières des princes avec les artistes de leur temps comme une condescendance regrettable dont elle ne voulait pas se faire la complice. Il convient toutefois que je me montre à cet égard fort réservé, car l'aristocratie anglaise n'était pas alors beaucoup plus libérale.

Ce qui frappait tout d'abord dans le duc de Nemours, c'était l'étendue de ses connaissances; sa mémoire était merveilleuse. Eugène Lami revenait de Londres, où il avait été, de par son art, en rapport avec quelques membres des plus anciennes familles d'Angleterre. Il lui suffisait de citer un nom pour que le duc de Nemours nous fît aussitôt l'histoire générale et anecdotique de toute la lignée; il aurait pu soutenir avec avantage une discussion sur l'armorial du Royaume-Uni avec le meilleur fonctionnaire d'Herald-College.

Eugène Lami s'occupait alors de dessiner pour l'armée française de nouveaux uniformes, dont plusieurs ont été abolis après la guerre de 1870. Il habitait cette partie de la rue du Marais qu'on a démolie plus tard pour faire place au boulevard Magenta ; il avait là pour voisins deux hommes que leur talent a rendus immortels : Honoré de Balzac et Paul Delaroche. J'en ai déjà parlé, mais sans relater l'incident qui mit les deux peintres en rapport avec le romancier, incident si bizarre qu'un auteur comique y regarderait à deux fois avant de l'utiliser dans une comédie. Il m'a été raconté par Lami lui-même. Un matin qu'il travaillait avec Paul Delaroche, on frappa à la porte, et un corpulent personnage enveloppé d'une sorte de froc monastique parut sur le seuil. Delaroche se souvint de l'avoir rencontré parfois dans l'escalier, mais, pas plus que Lami, il ne savait son nom, quoiqu'ils connussent bien de réputation le célèbre écrivain. « Messieurs, dit le visiteur, je suis Honoré de

Balzac, un voisin et un confrère tout à la fois. On va saisir mon mobilier, et je viens vous prier de m'aider à sauver le reste de ma bibliothèque. » Il va sans dire qu'on fit droit à sa requête : les livres furent dissimulés derrière les toiles, à la grande satisfaction de Balzac, qui, depuis, vint souvent faire un bout de causerie avec ses voisins; mais ni l'un ni l'autre n'éprouvaient une réelle sympathie pour l'auteur de la *Comédie humaine,* leurs caractères étaient trop foncièrement dissemblables. J'ai connu bon nombre de ces hommes illustres dont le nom est aujourd'hui familier à tous les esprits cultivés, délicats et amoureux de l'art; je les ai suivis du début de leur carrière à son apogée; je n'en ai point vu de plus indifférents aux profits financiers de leurs œuvres qu'Eugène Lami et Paul Delaroche, sans en excepter Delacroix et Decamps. Balzac, au contraire, n'a eu dans la vie qu'une ambition : faire une grosse fortune. Ils ne pouvaient donc s'entendre.

Je reviens encore aux fils de Louis-Philippe. Le duc de Nemours était, par excellence, je l'ai dit déjà, le grand seigneur de la famille; la vérité m'oblige à ajouter qu'il avait dans ses façons, on n'en peut disconvenir, une certaine raideur peu faite pour plaire à ceux qui lui étaient inférieurs au point de vue social. C'était Henri IV, mais Henri IV sans sa bonhomie, sans cette galanterie légendaire prolongée jusqu'aux limites de la vieillesse, qui avait rendu le roi vert-galant si cher à son peuple. Aux jours dont je parle, le duc de Nemours était très jeune; personne ne songeait à mettre en doute son courage personnel, comme on l'a fait, au grand désespoir de son père, après la révolution de Février. Aucun éloge n'a jamais été plus mérité que celui que faisait sir Robert Peel de la famille du dernier roi des Français, « famille, disait-il, où tous les hommes sont braves et toutes les femmes sont chastes ». Au reste, le duc de Nemours et ses frères eussent-ils été mille

fois plus vaillants, que le misérable esprit de parti qui divise la France aurait encore trouvé moyen de contester leur bravoure.

Si ces notes sont jamais publiées, les Anglais souriront de ce que je vais dire, à moins toutefois que leur surprise ne se manifeste de façon plus dédaigneuse.

Les exploits du duc d'Aumale en Algérie sont cités par toutes les autorités militaires impartiales comme autant d'actes de pur héroïsme; ils appartiennent à l'histoire, et aucun écrivain sérieux n'a jamais tenté d'en amoindrir l'éclat. Croira-t-on que, à l'époque, les journaux de l'opposition en parlaient avec un mépris mal déguisé comme de simples escarmouches contre des bandes de demi-sauvages? Et sous la seconde République, plusieurs de ces feuilles revinrent à la charge, parce que le duc d'Aumale, fils d'un roi constitutionnel, fidèle en cela au principe constitutionnel, résigna son commandement au lieu d'arriver à la tête de son armée pour contraindre la France à conserver le souverain qu'elle avait, tout au moins en apparence, librement accepté et qu'elle était en conséquence libre aussi de rejeter.

A propos de cette campagne d'Algérie du duc d'Aumale, une histoire m'a été racontée par le duc de Montpensier, qui devient particulièrement intéressante à l'heure actuelle où le spiritisme est si vivement discuté. Il la tenait de deux sources irrécusables, de son frère d'Aumale et du général Cousin-Montauban, plus tard comte de Palikao, celui-là même qui, après la campagne de Chine, eut si grand'peur d'être créé comte de Pékin qu'il envoya sans délai un aide de camp à l'Empereur pour le prier de lui épargner un pareil titre (1).

(1) Pour que le lecteur anglais comprenne la terreur du général, il faut qu'il sache que le terme de *pékin* est une sorte de sobriquet méprisant employé par les troupiers français pour désigner les simples civils. *L'Éditeur.*

C'est au général Montauban qu'Abd-el-Kader se rendit après la bataille d'Isly et de Djemma-Gazhouat. Le jeune capitaine de Géreaux succomba dans ce dernier engagement; lorsque la nouvelle de sa mort parvint à sa famille, elle l'y trouva presque préparée. Le bruit se répandit que, le jour même de l'engagement et à l'heure exacte où le capitaine de Géreaux avait été frappé, sa sœur, jolie jeune fille, fort impressionnable, avait tressailli soudain, s'était levée comme mue par un ressort, s'écriant qu'elle voyait son frère entouré d'Arabes qui le terrassaient, puis était tombée évanouie.

Quelques années s'écoulèrent. Le général Montauban était devenu gouverneur militaire de la province d'Oran, lorsqu'il reçut une lettre de la famille de Géreaux, le priant de faire quelques recherches au sujet des circonstances qui avaient accompagné la mort du capitaine. Cette lettre était écrite sur les instances de Mlle de Géreaux, qui n'avait jamais cessé de penser à son frère et d'en parler. Un mois environ avant l'envoi de la requête au général Montauban, elle l'avait vu encore, et sans en éprouver une émotion aussi profonde que la première fois. Il était vêtu du costume indigène, semblait fort pauvre, et bêchait la terre. Ces visions se reproduisirent à de fréquents intervalles, au grand chagrin de la famille, qui ne pouvait que les attribuer à l'imagination frappée de la jeune fille. Peu après, elle soutint avoir vu son frère en robe blanche et en turban; il chantait des hymnes qui lui avaient semblé être en arabe. Elle supplia ses parents d'organiser des recherches; de là, cette lettre au général Montauban.

Le pays étant pacifié, celui-ci put procéder à une enquête minutieuse; et au bout de quelques mois, on apprit qu'un Français était effectivement prisonnier dans un village de la frontière du Maroc, qu'il avait, depuis deux ou trois ans, entièrement perdu la raison, mais qu'antérieurement à ce malheur, il s'était converti

à l'islamisme. Sa démence étant inoffensive, on l'avait employé au service de la mosquée. Tous ces renseignements, grossis et embellis en passant par un nombre considérable d'intermédiaires, étaient loin, on le comprend, d'avoir la netteté succincte que je leur donne ici.

Sur ces entrefaites, le général Montauban reçut un autre commandement, et, pendant près d'un an, l'enquête fut abandonnée. Quand on la reprit, le prisonnier français était mort, mais on envoya à Oran des papiers trouvés sur lui : ils étaient écrits en français et prouvèrent à n'en pas douter que le défunt était bien le capitaine de Géreaux.

Pour en revenir au duc d'Aumale, il faut reconnaître qu'il exerça toujours une bien plus grande influence sur le monde extérieur que ses autres frères ; cette influence venait sans doute de son immense fortune, plutôt que de ses qualités personnelles, très remarquables pourtant, au dire de bien des gens. Je ne l'ai rencontré que rarement du vivant de son père. Il réalisait l'idéal du preux chevalier, du Bayard moderne, tel que l'imaginent les Français : beau, vaillant, d'une séduction irrésistible avec les femmes, de relations faciles et surtout très spirituel. C'est lui qui, après la confiscation des biens de la Maison d'Orléans par Napoléon III, répondit à l'ambassadeur de France à Turin, qui lui demandait des nouvelles de sa santé : « Je vais très bien ; la santé est une des choses qu'on ne peut confisquer. »

Néanmoins, quand je l'ai connu davantage, je n'ai rien trouvé en lui qui justifiât cette préférence si manifeste de l'opinion publique, et j'ai découvert depuis que je n'étais pas seul de mon avis. A l'heure qu'il est, je suis encore persuadé que s'il n'avait été l'héritier de l'infortuné prince de Condé, et, par conséquent, le défendeur véritable dans tous les procès suscités par la mort tragique de ce prince, il serait resté socialement confondu avec le reste de la famille d'Orléans.

La popularité au contraire de son frère aîné, le duc d'Orléans, lui était toute personnelle. Autant qu'on ait pu en juger, il était exactement l'opposé de Charles II, *qui parlait bien et agissait mal :* lui ne moralisait pas et vivait bien. Ce n'était ni un fin lettré comme son père, ni un brillant officier comme le duc d'Aumale, ni le joyeux marin qu'était le prince de Joinville. Il ne prétendait pas plus à la sagesse de son frère Nemours qu'aux tendances mystiques de sa plus jeune sœur ou à la vivacité d'esprit de la princesse Clémentine; et pourtant, mieux qu'eux tous, il comprenait la nation française et savait s'en faire aimer. Ses escapades de garçon mêmes, bien connues sans être affichées, n'étaient que fredaines de grand seigneur, et, par là, ne déplaisaient pas à la majorité du peuple : « Chacun colon...ise à sa façon », disait-on avec indulgence, en faisant allusion à son admiration pour Jenny Colon, au moment où la colonisation de l'Algérie était le thème de toutes les conversations.

Peut-être, au fond, aimait-il les artistes plus que l'art, mais cela ne l'empêchait pas d'acheter leurs œuvres dans la mesure de ses moyens. Quoique bien jeune encore, vers 1836 ou 1838, je fréquentais beaucoup les ateliers des peintres de renom, et c'est chez Decamps que j'appris, pour la première fois, à apprécier l'excellence du caractère du duc d'Orléans. J'étais un jour chez le grand peintre, quand il y entra familièrement. Nous ne nous connaissions pas, mais il me serra aussitôt la main, comme son père l'avait accoutumé à le faire, lorsqu'on lui présentait un Anglais. A ma grande stupéfaction, il portait sur le bras une paire de pantalons. Notre causerie dura une dizaine de minutes, pendant lesquelles je ne cessai de me demander ce qu'il allait faire de ce vêtement intime ; il saisit un de mes regards de côté et partit d'un éclat de rire. « J'oubliais, s'écria-t-il, tenez , Decamps, voilà vos

culottes. » Et se tournant vers moi : « Je les monte toujours, quand je viens dans la matinée. La concierge est très vieille, et je lui épargne ainsi de grimper péniblement les quatre étages. » J'appris ensuite que la concierge, avant de le connaître, l'avait prié un jour de monter les vêtements du peintre et ses bottines. Depuis, il ne manquait pas de les lui demander, en passant devant sa loge.

Je ne puis que le répéter, le duc d'Orléans est un des hommes les plus charmants que j'aie jamais connus. Je l'unis toujours dans ma pensée à Benjamin Disraeli et à Dumas père. J'ai été aussi lié avec l'homme d'État anglais qu'avec le romancier français. Sans pouvoir leur être comparé au point de vue intellectuel, le duc avait avec eux deux traits communs dans le caractère : un profond dédain de l'argent et un charme extrême de séduction. Je ne sais si les deux autres devaient ce charme à leurs éminentes qualités intellectuelles, mais ce n'était sûrement pas le cas du duc d'Orléans. Il ne disait jamais rien qui fût digne d'être répété et avouait en toute franchise la modestie de son bagage scientifique; incapable de composer une épigramme, il ne pouvait même se rappeler celles des autres. « Je n'aimerais pas à en convenir devant mon père, qui est très versé dans la littérature grecque et latine, disait-il, du moins si j'en crois mes frères, de Nemours et d'Aumale, qui sont bons juges; car, malgré les prix qu'ils ont eus au collège, je les crois très savants. Ah! vous êtes surpris que je dise « malgré les prix qu'ils ont eus »? Mais c'est que j'en ai obtenu autant qu'eux, et quand il devrait m'en coûter la vie, je ne serais pas capable de construire une phrase grecque, tout au plus une latine, et non sans peine : mon ignorance m'a déjà coûté cher. » Et il nous raconta plaisamment comment il avait dû créer une place de secrétaire auprès de la duchesse, pour un ancien con-

disciple. « Vous comprenez, il m'est arrivé tout d'un coup avec un chiffon de papier que je lui avais écrit, pendant que nous étions au collège, pour lui demander de m'expliquer un texte grec. Impossible de nier, je l'avais signé. Le plus joli, c'est qu'il est censé traduire et entretenir la correspondance allemande de la duchesse. Lorsque je lui ai donné cet emploi, il ne savait pas le premier mot de la langue de Schiller, de sorte que, outre ses appointements, il a fallu que je lui paye un professeur d'allemand. »

J'ai dit que le duc d'Orléans était indifférent aux questions d'argent; il ne voulait pas toutefois qu'on l'escroquât impunément. Il avait horreur de l'avidité des petits boutiquiers bourgeois. Un jour qu'il traversait la Lorraine, il s'arrêta à un relais pour déjeuner; on lui servit deux œufs, quelques tartines de beurre et une tasse de café. Au moment de partir, son domestique vint l'avertir que M. l'hôtelier exigeait modestement deux cents francs d'écot. Le duc envoya chercher le maire de l'endroit, lui remit un billet de mille francs et la note du déjeuner, lui dit de payer l'aubergiste suivant le tarif habituel et de distribuer le surplus aux pauvres de sa commune. Il est plus que probable que ledit hôtelier fut des premiers en 1848 à saluer la République; les princes et les rois devaient, suivant lui, être rançonnables à merci; s'ils s'y refusaient, à quoi bon alors être en monarchie?...

Toute idole populaire en France doit faire des largesses publiques et privées; l'homme aimé de la foule doit lui être profitable en quelque manière. L'avidité et l'intérêt personnel forment le fond des luttes politiques en France.

Pendant une des émeutes si fréquentes sous le règne de Louis-Philippe, Mimi-Lepreuil, pick-pocket émérite (1),

(1) Mimi-Lepreuil avait la spécialité du vol à la tire; son habileté était telle qu'on l'avait surnommé « la Main d'or. »

(Note du Traducteur.)

criait à tue-tête : « Vive Louis-Philippe ! A bas la République ! » En règle générale, les seigneurs de ce métier inclinent plutôt du côté de la plèbe, et un des agents supérieurs de la police qui le surveillait de près lui demanda, assez surpris, la raison de cette apostasie : « Je suis dégoûté de vos républicains, répondit Mimi-Lepreuil, je viens ici tous les matins, — la scène se passait place de la Bourse, — et je fouille plus de vingt poches sans y trouver un rouge liard. Aux funérailles du général Lamarque, sous la révolution de Juillet, je n'ai pas fait mes frais. Donnez-moi un beau cortège royal pour faire de l'argent. » Cette singulière profession de foi politique a du moins le mérite de la sincérité.

A peine peut-on conjecturer la conduite qu'aurait tenue le duc d'Orléans, s'il avait vécu pour régner. Une chose est certaine, c'est que le jour de sa mort, des larmes sincères coulaient des yeux de tous les Français, les légitimistes exceptés. Comme je l'ai dit déjà, ils affectèrent de voir dans ce fatal accident le juste châtiment de Dieu, vengeant sur le fils le crime d'usurpation commis par le père. « S'il en est ainsi, dit fort irrespectueusement, mais non sans esprit, un journaliste de l'époque, s'il en est ainsi, votre Providence fait preuve de bien peu de prévoyance, car désormais elle aura à maintenir la paix entre le duc de Berry, le duc de Reichstadt et le duc d'Orléans. »

CHAPITRE X

La révolution de 1848. — La garde nationale parade dans toute sa gloire. — Le café Grégoire, place du Caire. — Mouvements sur les boulevards le dimanche 20 février 1848. — Accalmie dans l'orage. — La Comédie-Française ferme ses portes. — Les journées de Février. — Le Gymnase et les Variétés, la veille de la Révolution. — Le peuple souverain tire sur l'armée. — Abdication de Louis-Philippe. — Sac des Tuileries. — Le peuple festoie dans la galerie de Diane. — Proclamation de la République. — Quelques membres du gouvernement provisoire.

Je rentrais chez moi plus tôt que de coutume, dans la soirée du samedi 19 février 1848, lorsque, au coin de la rue Laffitte, je me heurtai à un jeune Anglais établi à Paris depuis quelques années comme représentant de son père, riche filateur de coton du Nord. Nous nous étions déjà fréquemment rencontrés, et une grande cordialité s'était établie entre nous, fondée surtout — je dois en convenir — sur le même sentiment d'ironie que nous inspirait alors la présomptueuse vanité des Français (1).

(1) L'*Anglais à Paris* manque assurément d'enthousiasme pour la révolution de 1848, et son peu de sympathie pour les républicains le rend même, en ce chapitre, d'une excessive sévérité à l'égard de ces Français parmi lesquels il a rencontré tant d'aimables gens, de ce Paris où l'on mangeait de si bonne cuisine, et où il a si bien déjeuné encore, à si bas prix, en pleine révolution, au café Grégoire.

« Venez déjeuner avec moi demain matin, me dit-il, je crois que vous vous amuserez. Nous déjeunerons dans mon quartier, et vous verrez les gardes nationaux dans toute leur gloire. Ils prendront les armes demain en grand nombre, s'il fait beau.

— Mais pourquoi demain ? répliquai-je. J'ai cru comprendre qu'on avait abandonné le projet du banquet réformiste aux Champs-Élysées ; ils n'auront donc aucun prétexte à parader ! De plus, ce ne serait jamais que mardi.

— On a, en effet, abandonné le projet du banquet ; mais si vous croyez que cela les empêchera de sortir, vous êtes dans l'erreur ; en tout cas, venez assister aux préliminaires. »

Je lui promis d'y aller, sans avoir la moindre idée que je serais témoin du pacifique prologue d'une révolution.

Le lendemain, la matinée était superbe et la température d'une douceur de printemps ; tout en flânant, le long du boulevard Montmartre et du boulevard Poissonnière, je remarquai que les rues étaient remplies de passants endimanchés. Mon compatriote m'avait donné rendez-vous en plein quartier d'affaires ; c'était partout des magasins de dentelles, de fleurs, de soie ; quelque chose d'analogue aux environs de Cheapside, à Lon-

Mais il n'a pu se procurer du lait pour son thé le jeudi suivant : grave conséquence des barricades ! il leur en a gardé rancune.

Nous n'oserions garantir l'exactitude de tous les détails qu'il donne aussi bien que de celui-là : ce qu'il a vu des gens et des choses, en ces circonstances, il l'a peut-être vu parfois avec des yeux un peu prévenus ; ce qu'il n'en a pas vu, on le lui a raconté, et l'on devait en ces jours agités raconter bien des choses. — Quant à ces appréciations d'un étranger sur les événements et sur le caractère des Français en général, il est bon de les connaître : elles sont instructives ; et il faut aussi se rassurer et sourire en pensant que cet étranger a pourtant, sans y être contraint, préféré, pour y vivre, notre pays à celui où il était né. (*Note du Traducteur.*)

dres. Les riches industriels de cette époque n'habitaient pas la banlieue de Paris, comme ils le font de nos jours, et quand nous arrivâmes, mon ami et moi, au principal café-restaurant de la place du Caire, — c'était, je crois, le café Grégoire, — à peine y restait-il une table libre. Les habitués, presque tous gardes nationaux, étaient des commerçants aisés, bien plus désireux, comme je le reconnus plus tard, de jouer un rôle politique que de sauvegarder la tranquillité publique. S'il m'en souvient bien, l'un d'eux, chimiste-droguiste, que l'on me signala, est devenu député après la chute du second Empire; j'ajouterai en passant que c'est de ce café, véritable serre chaude politique, que sortit plus tard M. Tirard, qui, modeste fabricant de joaillerie fausse à ses débuts dans la vie, s'est élevé à la dignité de ministre des finances sous la troisième République.

Le déjeuner fut tout uniment parfait, le vin naturel, le cognac et le café excellents; et lorsque, par simple curiosité, je demandai à mon ami de me montrer la note afin d'en comparer les prix à ceux du Café Riche et du Café de Paris, je vis qu'il avait dépensé un peu moins de onze francs. Au Café Riche, ç'aurait été vingt-cinq francs, et, à l'heure actuelle, ce serait certainement le double. C'étaient alors les beaux jours de la cuisine française, ou pour mieux dire de la cuisine bourgeoise, que, quelques années plus tard, un étranger aurait vainement réclamée à Paris. Heureusement, par exemple, aussi bien pour mon agrément que pour le bon fonctionnement de mes organes digestifs, je connaissais à fond Paris et les Français, sinon mon plaisir et ma bonne digestion eussent été fort compromis par l'excitation extrême de mon entourage; un étranger aurait cru sans contredit à une marche immédiate sur les Tuileries et à la répétition des scènes sanglantes de la première Révolution. Il m'a souvent été donné, par la suite, d'entendre de singulières divaga-

tions politiques, soit en Angleterre, soit en France; mais je déclare que c'étaient des entretiens de haute et saine philosophie à côté de ce qui se débitait autour de moi, ce matin-là.

J'ai parlé déjà de l'Hôtel des Haricots, où des hommes comme Hugo, Balzac, Béranger et Alfred de Musset préféraient se laisser incarcérer plutôt que de remplir leur service de gardes nationaux ; je compris soudain leur répugnance à être confondus avec un pareil assemblage de vaniteux imbéciles.

Tout ce verbiage n'aboutit à rien, mais mon intérêt s'étant éveillé, je pris rendez-vous avec mon ami pour le mardi suivant, sauf le cas d'incident imprévu. Je ne pensais certes pas encore, à ce moment, que la monarchie de Juillet fût condamnée, quoique j'eusse bien remarqué, en remontant le boulevard, que l'agitation s'était considérablement accrue depuis le matin. Le même soir, dès minuit, au train dont allaient les choses, j'avais acquis la conviction que la dynastie d'Orléans n'avait plus une semaine à vivre.

Tous les théâtres étaient encore ouverts; mais étant invité à un bal donné par Poirson, l'ex-directeur du Gymnase, je me rendis chez lui, faubourg Poissonnière. « Nous ne danserons plus jamais sous Louis-Philippe! » C'était le cri général, qui n'empêchait pas, du reste, les invités de s'amuser à cœur joie.

Le lendemain matin, lundi, l'horizon sembla s'éclaircir ; mais dès le mardi les symptômes d'orage reparurent plus menaçants. On fit garder le ministère de la marine par une compagnie d'infanterie. J'avais différentes courses à faire dans la rue de Rivoli, qui, à cette époque, se terminait brusquement au Louvre ; tout en me dirigeant vers le café Grégoire, je croisai patrouilles sur patrouilles de gardes nationaux battant le rappel. Je passai devant la Comédie-Française. Une large bande de papier jaune, portant le mot *Relâche,* imprimé

en gros caractères, biffait en biais l'affiche du spectacle du jour. C'en fut assez. Je me rappelai les paroles de mon vieux précepteur : « Quand la Comédie-Française ferme ses portes aux jours troublés, c'est comme lorsque les poussins rentrent par le mauvais temps : il y a de l'orage dans l'air. » Une fois arrivé place du Caire, je me trouvai au plus épais du mouvement. Nous étions, mon ami et moi, les seuls civils. Le propriétaire du café, lui-même, avait endossé son uniforme. C'est un caporal qui nous apporta notre filet de bœuf, et un sergent qui nous servit le café. Ces garçons-guerriers avaient-ils l'intention de délaisser leur poste pacifique pour frapper un grand coup en faveur de la liberté? Nous ne pûmes nous en rendre compte; mais déjà ils ne traitaient plus leurs clients de « messieurs », mais de « citoyens ». J'étais tenté de leur redire, en empruntant la phrase de Dupin, plus tard président de la Chambre des députés, au moment du coup d'État, et ami personnel de Louis-Philippe : « Soyons citoyens, mais restons messieurs. » Je jugeai plus prudent, toutefois, de m'abstenir.

Mon ami avait renoncé à s'occuper d'affaires : « C'est absolument inutile, me dit-il. Ah! si j'avais des rubans à vendre au lieu de coton, je pourrais réaliser de beaux bénéfices; car je parierais bien que plus d'un de ces bons négociants-patriotes, que vous voyez secouer le grelot au dehors et faire vacarme, a chez lui ses ouvriers bien en train de fabriquer force cocardes tricolores ou rosettes marquées au centre du magique R F qui les fera vendre.

— Vous ne voulez pas dire qu'ils puissent avoir des préoccupations pareilles à une heure aussi critique, quand bien même la proclamation éventuelle de la République serait plus probable encore? lui dis-je d'un ton de reproche.

— C'est bien ce que je veux dire, au contraire »,

répliqua-t-il, faisant signe de la main à un gros lieutenant bien astiqué qui se trouvait à quelques pas de nous.

« Pourriez-vous vous arranger d'un joli lot de rubans de soie étroits ? lui murmura-t-il, tandis qu'il s'approchait de notre table.

— De quelle couleur ? » demanda le lieutenant.

Mon ami me lança un regard significatif et énuméra toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, sauf le bleu, le blanc et le rouge.

« Cela ne peut m'aller, dit le lieutenant en secouant négativement la tête ; s'ils avaient été rouges, blancs et bleus, je vous en aurais acheté autant que vous auriez voulu, car je fabrique des rosettes pour la bonne cause. » Sur quoi, il nous quitta.

Dans l'après-midi du mardi, les boulevards et les rues principales fourmillaient de vendeurs d'insignes républicains ; plusieurs de mes amis en exprimèrent devant moi leur surprise, se demandant d'où et comment toute cette pacotille avait bien pu arriver si promptement. J'aurais pu le leur dire, mais tous étaient Français, et je me mordais la langue pour ne pas leur donner une explication qui eût blessé leur sentiment national, lorsque l'un d'eux s'écria : « Elles viennent sûrement d'Angleterre ; nos bons voisins spéculent toujours sur nos malheurs, et assez habilement, il faut en convenir. Ils ont eu vent de ce qui allait arriver et ont expédié ces insignes en toute hâte. C'est vraiment une grande nation... de boutiquiers. »

Je pensai, à part moi, au bohème de la chanson :

Qu'est-ce que ça me fait, à moi,
Que l'on me traite d'ivrogne ?
Qu'est-ce que ça me fait, à moi,
Quand je chante et quand je bois ?

Et je me tus.

Le jour s'avançait, l'agitation allait croissant, les nouvelles des boulevards devenaient alarmantes, et, vers trois heures, la compagnie se mit en marche. Nous la suivîmes sans hésiter pour ne la plus quitter jusqu'à deux heures et demie du matin. Peu d'incidents à signaler. Au coin de la rue de Cléry, un tambour reçoit dans la joue une coquille d'huître qui lui fait une large éraflure. Ni batailles, ni escarmouches. Nos bourgeois gardes nationaux fraternisent à outrance avec le « peuple souverain » ; ce sont là cependant ces mêmes ouvriers que, dans leur vie d'affaires, ils traitent de façon moins démocratique à l'ordinaire et mènent quotidiennement comme des esclaves.

A partir de cette époque, je n'ai jamais ouvert aucun livre d'histoire moderne traitant des causes politiques et des résultats des divers soulèvements qui ont troublé la France pendant la seconde moitié du dix-neuvième siècle. Peut-être ces ouvrages méritent-ils d'être lus, je ne prétends pas soutenir le contraire ; mais, pour ma part, j'ai toujours préféré étudier les hommes qui ont été les instigateurs de ces désordres, et j'en suis arrivé à cette conclusion, que si chacun d'eux était né avec un patrimoine de cinq ou dix mille francs de rente, leurs noms n'auraient jamais figuré dans ces pages d'histoire contemporaine. Cela ne veut pas dire que les troubles eussent été évités, mais seulement que d'autres, dépourvus du susdit revenu, auraient pris alors la tête du mouvement. Cette étude des hommes et des choses m'a amené encore à cette autre conclusion, que si la maison d'Orléans avait été moins riche, la troisième République ne se serait jamais établie d'une façon stable ; tandis qu'au contraire, si Louis-Napoléon avait été moins pauvre, il n'aurait pas, selon toute probabilité, créé le second Empire. Ajoutez que, si ce dernier régime avait duré un an de plus, Gambetta serait vraisemblablement devenu ministre de Napo-

léon III, tout comme Émile Ollivier « au cœur léger (1) ».

Nous avions été frustrés, mon ami et moi, du drame que nous espérions, — car nous convenions franchement entre nous que le complet anéantissement de cette compagnie de la garde nationale nous aurait laissés parfaitement froids, — et nous avions assisté, au lieu de cela, à une espèce de premier acte d'une pièce militaire à grand spectacle, rappelant celles qu'on applaudissait à Franconi. Les civiques guerriers bivouaquaient avec ostentation sur le boulevard Saint-Martin ; après avoir formé les faisceaux, ils fraternisaient avec la foule ; rien ne m'aurait semblé plus naturel que de voir un corps de ballet s'avancer au milieu de nous pour l'intermède de rigueur. Cela seul manquait au tableau ; un vieux misérable, évidemment pris de vin, s'était chargé de l'incident comique. Il était tombé pendant le passage d'une patrouille de troupes régulières, sans se faire au reste le moindre mal. Mais sur-le-champ la populace avait décidé de le porter en triomphe à l'Hôtel de ville comme un martyr de la bonne cause. On avait déjà apporté un brancard où on le hissait à grand'peine en dépit de ses violents efforts pour échapper à cette ovation, lorsqu'un capitaine des gardes nationaux le délivra de ses sauveurs intempestifs.

Néanmoins, le jour suivant, nous retournions au café Grégoire. Au milieu de la place gisait le cadavre d'un vieillard, bien mort celui-là, sur lequel un piquet de gardes nationaux avait tiré sans rime ni raison. Il était près de onze heures, et les vaillants défenseurs de l'ordre public se reposaient encore de leurs fatigues de la veille, ou du moins on en voyait peu sous les armes. Un capitaine, deux lieutenants et autant de sous-lieutenants discutaient entre eux de l'opportunité d'une nouvelle prise d'armes, sans avoir la plus légère idée

(1) En français dans le texte.

d'en référer aux ordres du colonel du régiment ou plutôt, comme on le disait alors, de la légion. Ils prétendaient décider seuls de la chose. Le plus grand argument en faveur de l'appel était que l'un d'eux, étant à sa fenêtre, le matin même, avait été visé de la rue par un polisson qui passait. La balle avait brisé les vitres sans l'atteindre.

« Eh bien ! dit un des lieutenants opposé à l'appel, nous sommes quittes, après tout ; voyez ce vieillard qui gît là-bas.

— Certainement non, nous ne sommes pas quittes, répliqua le capitaine ; celui-là a été tué par erreur, il ne compte pas. »

L'esprit ne perd jamais ses droits en France : c'est lui qui finit toujours par avoir raison ; aussi, quelques minutes après, de vigoureuses batteries retentissaient-elles à travers les rues du quartier. Nous suivîmes un instant les tambours, car il était trop tôt pour déjeuner; cette promenade nous procura le plaisir de voir bon nombre des pseudo-guerriers dans leur tenue d'intérieur, c'est-à-dire en robe de chambre, en pantoufles et en bonnet grec. Les fenêtres s'ouvraient au premier, au second, au troisième étage. L'appel était-il urgent? demandait-on. Les tambours entraient en pourparlers. Non, l'appel n'était pas urgent, mais le capitaine avait décidé une promenade militaire pour rassurer les alentours et pour stimuler l'esprit martial des traînards de la compagnie. Cette explication provoquait invariablement la même réponse, et, à la cantonade, on entendait une voix d'un registre plus élevé que celle du citoyen-guerrier : « Que le capitaine attende jusqu'après le déjeuner. »

Davout a dit que sur l'intendance militaire repose en grande partie la responsabilité des dispositions bonnes ou mauvaises d'un corps d'armée ; il faut croire que les gardes nationaux connaissaient l'opinion de

Davout et tenaient à fortifier en règle l'homme intérieur, car cette occupation les retint longtemps. Enfin, vers deux heures, ils parurent, aux cris de : « Vive la Réforme ! » poussés par toute la canaille et tous les malandrins des faubourgs du Temple et du faubourg Saint-Antoine qui avaient envahi les voies principales. La *Marseillaise,* le *Chant des Girondins,* « *La République nous appelle* » résonnaient de tous côtés ; je me demandais tout à la fois si l'on pliait bagages aux Tuileries et où les gardes nationaux voulaient en venir. Ils semblaient n'être là que pour entraver la marche des patrouilles des troupes régulières et pour provoquer les rassemblements au lieu de les dissiper. A n'en pas douter, ils étaient persuadés qu'ils offraient un coup d'œil superbe, et, à chaque commandement, je m'attendais à voir le capitaine éclater. Nous atteignions le boulevard Saint-Martin, lorsqu'on prévint cet officier que la 6e légion campait sur le boulevard du Temple ; la colonne prit aussitôt cette direction.

Là, notre citoyen se retrouve, le voilà chez lui : il est au milieu de la foule qu'il préfère, la foule du boulevard du Crime avec ses théâtres, grands et petits, spectacles ambulants, guignols, représentations en plein vent, ses cafés, ses voitures de charlatans et de saltimbanques, et surtout, il est là, en uniforme, distingué du vulgaire et devenu le point de mire de toutes les petites actrices et jolies figurantes qui sortent des répétitions, — car il est plus de trois heures — et qui ne demandent qu'à être régalées. Les rendez-vous se prennent pour dîner ou souper ensemble sans le moindre souci de ce qui peut advenir dans l'intervalle. Tout à coup s'élève une clameur, et la foule se précipite du côté de la porte Saint-Martin ; nos guerriers, forcés de quitter leurs belles, croient reprendre leurs fusils qu'ils avaient déposés dans les coins pour plus de commodité. Mais un bon nombre a disparu, les clients de l'endroit,

membres du peuple souverain, s'étant esquivés en les emportant. Néanmoins les rangs se reforment au son du tambour, on part, et, au coin du faubourg Saint-Martin d'où vient tout ce bruit, voilà que la colonne se heurte à soixante-dix ou quatre-vingts individus, autres échantillons dudit peuple souverain, malpropres, échevelés, en haillons, poussant devant eux deux élèves de l'École polytechnique. Les deux jeunes gens sont très pâles et peuvent à peine parler. Ils parviennent cependant à expliquer que la garde municipale de la caserne Saint-Martin a tiré sur le peuple : puis ils poursuivent leur route. Où vont-ils ? Dieu le sait...

Mais notre capitaine d'une voix de stentor donne le commandement : « Par file à droite, marche ! » et nous remontons le faubourg, qui est absolument désert, jusqu'à la hauteur de la rue des Marais. Une collision semble presque inévitable, les gardes municipaux vont mettre en joue, quand, brusquement, notre capitaine et un des lieutenants sortent des rangs et se jettent dans les bras des officiers de la garde municipale. Tableau ! Frustré encore de la bataille attendue, je laisse mon ami assister à la fin de cette ridicule comédie et pars sur-le-champ.

Ce qui se passa après mon départ m'a été raconté par mon jeune compatriote.

« Dès lors, me dit-il, les chefs de la garde nationale semblèrent s'être arrogé la mission de protéger l'armée contre les violences de la foule. Comment la troupe, infiniment mieux armée que ses prétendus défenseurs, a-t-elle pu y consentir, je ne saurais l'expliquer. Quoi qu'il en soit, l'armée se soumit, le drapeau flottant sur la porte principale de la caserne fut amené, et je crois bien que les municipaux formèrent les faisceaux, et, de fait, livrèrent ainsi leurs armes à leurs adversaires de la minute précédente. Mais je ne l'affirmerai pas. En tout cas, quelques heures après, pendant que la compagnie

était allée dîner, le peuple assaillit la caserne, assomma les hommes et les officiers, et mit le feu au bâtiment. Lorsque, vers onze heures, la 5e légion regagna le faubourg Saint-Martin, les flammes s'élevaient, rouges sur le ciel, ce que voyant, ils tournèrent paisiblement les talons dans la direction du boulevard du Temple, où ils bivouaquèrent entre la Gaîté et l'Ambigu-Comique, tandis que ceux qui avaient donné rendez-vous aux petites actrices faisaient le guet à la porte des théâtres pour tenir leurs engagements. Telle fut, autant que j'en ai pu juger, la part prise par les gardes nationaux de la 5e légion aux événements de ce jour. Je les quittai dans toute leur gloire, se jugeant sans doute de fiers patriotes.

« Le jeudi matin, — mon ami me narrait tout ceci dans la soirée du samedi 26 février, — le jeudi matin, je me levai de très bonne heure, le bruit du tambour et du clairon m'empêchant de dormir. Dès huit heures, le café Grégoire regorgeait de monde; les héros de la nuit précédente étaient revenus vaquer à leurs ablutions matinales et, je pense aussi, rassurer leurs épouses inquiètes, mais ils n'avaient plus cet air conquérant qui m'avait frappé en les quittant la veille. Avaient-ils acquis la triste persuasion qu'ils n'avaient, en somme, en amour comme à la guerre, remporté que des victoires stériles, je l'ignore, mais leur ardeur républicaine me sembla s'être considérablement refroidie. Je suis convaincu qu'en dépit des événements de la nuit du mercredi au faubourg Saint-Martin, ils ne pensaient pas que ni le peuple, ni l'armée, en dussent arriver aux dernières extrémités. Et j'imagine aussi qu'après mon départ, pas un homme n'était resté à son poste, car aucun d'eux n'avait la moindre idée de l'horrible tuerie du boulevard des Capucines (1). Ils ne demeurèrent pas

(1) L'auteur, comme on va le voir, n'assista pas à ce massacre, quoiqu'il eût passé à quelques centaines de mètres de l'endroit où il

longtemps dans l'ignorance de l'état réel des affaires; ils comprirent alors qu'ils avaient déchaîné une tempête qu'ils seraient impuissants à apaiser. Dès ce moment, j'en suis sûr, ils auraient voulu retourner en arrière, mais c'était trop tard. Ils discutaient encore, lorsqu'un individu se précipita dans la salle et les avertit qu'un ou deux régiments, commandés par un général, — le général Bedeau, — s'étaient rangés en bataille devant la barricade élevée pendant la nuit sur le boulevard Bonne-Nouvelle, et que défendait un détachement de la 5e légion. Tous sortirent en courant, je les suivis de la même allure. Lorsque nous atteignîmes le boulevard, les affaires étaient déjà arrangées, et nous n'eûmes que le

eut lieu, au moment même où il allait commencer. L'aurait-il vu, qu'il n'aurait pu l'expliquer, puisque les historiens les plus consciencieux, consultant les témoins oculaires les plus dignes de foi, n'ont pu y arriver. On ne saura jamais d'où partit le premier coup de feu, si ce fut de l'armée qui occupait le boulevard des Capucines, sur l'emplacement actuel du Grand Café, ou de la foule qui voulait couper les rangs pour aller donner une sérénade à Odilon Barrot, parce que celui-ci, malgré l'opposition du roi, devait faire partie du nouveau ministère que Molé était chargé de former. On peut affirmer toutefois que, sans ce coup de fusil et la bagarre terrible qui s'ensuivit, la Révolution aurait pu être évitée — mais après tout ce n'eût été peut-être que pour un temps. *L'Éditeur.*

Sur le moment, en effet, l'on n'a pas su d'où était parti le coup de feu du boulevard des Capucines, et ce mystère a donné naissance à bien des légendes. Il est acquis aujourd'hui que l'auteur du coup fut un obscur sous-officier du 14e de ligne, nommé Giacomoni, et Corse d'origine. Cet homme avait pour son lieutenant-colonel un de ces attachements passionnés comme en ont souvent pour leurs chefs les hommes de son pays. Il le vit à plusieurs reprises insulté et menacé par une sorte d'énergumène, le crut sérieusement attaqué, et tira pour le défendre. Ce point historique a été élucidé par M. Maxime du Camp, qui s'est trouvé, après plusieurs années, en rapport avec Giacomoni et qui a recueilli ses confidences. M. Maxime du Camp a raconté le fait en tous ses détails dans ses *Souvenirs de l'année 1848,* et c'est à son récit que s'en est référé M. Thureau-Dangin dans son *Histoire de la monarchie de Juillet,* tome VII. (*Note du Traducteur.*)

temps de nous joindre à l'escorte que le général Bedeau avait acceptée, après avoir consenti à laisser sans exécution les ordres qu'on lui avait confiés. Je commençai alors à sentir de quel côté soufflait le vent : la canaille, bras dessus, bras dessous avec les gardes nationaux, avait insisté non sans courtoisie, mais avec fermeté, pour débarrasser ceux-ci de leurs armes à feu. En arrivant rue Montmartre, ils dételèrent les chevaux des convois de munitions; les soldats les regardaient faire sans ombre de résistance, en dépit des injonctions de leurs officiers. Ceux-ci tentaient-ils d'appuyer leurs ordres en frappant les récalcitrants du plat de leurs épées, ces derniers quittaient aussitôt les rangs et rejoignaient la populace. J'en avais assez et je rentrai chez moi par des rues écartées. Oui, j'en avais assez, je ne sortis plus de tout l'après-midi. »

Les renseignements de mon compatriote s'arrêtent là. Pour ma part, je ne vis rien ou presque rien des événements de cette nuit, et bien par ma faute : j'avais été trop optimiste. A peine avais-je fait un tour de promenade, après mon dîner, que, juste en face du Gymnase, on commença à crier : « *La Patrie,* journal du soir, achetez *la Patrie*. Voyez le nouveau ministère de M. Molé. » Je payai, je m'en souviens, cinquante centimes le numéro au marchand, qui prit mon argent en grommelant, quoique ce fût trois fois le prix habituel. Je parcourus le journal et conclus assez inconsidérément de cette lecture que la révolution était finie, et je fus confirmé dans mon opinion par l'embrasement presque instantané des boulevards. C'était une vraie scène de féerie : on illuminait un peu trop tôt, comme le prouvèrent les événements.

Las d'errer sans but et n'ayant aucune envie de me coucher, j'entrai au Gymnase. Il y avait là Bressant, Rose Chéri et Arnal : j'y passerais certainement quelques heures agréables. Mais, hélas! trois fois hélas! la

salle présentait un aspect lamentable; les spectateurs peu nombreux avaient des figures consternées, sauf pourtant quelques-uns de ces individus qui, s'ils ne peuvent jouer du violon eux-mêmes, comme le faisait Néron pendant l'incendie de Rome, iraient en entendre jouer, quelles que soient les circonstances, pourvu qu'ils n'aient rien à débourser. Je ne restai pas là longtemps, mais je retrouvai dans les rues un vacarme assourdissant. La *Marseillaise* m'a toujours affecté les nerfs d'une façon désagréable. Il y a des jours où je pourrais être assez cruel pour préférer « les rugissements de ces féroces soldats qui viennent égorger les fils et les compagnes » d'une section de patriotes sans défense, pour les préférer, dis-je, aux refrains entraînants de l'autre section arrivant à la rescousse... C'était tout particulièrement mon humeur ce soir-là. Aussi, une fois arrivé au boulevard Montmartre, j'entrai aux Variétés. Je me rappelle encore le programme de la soirée. On jouait : *le Suisse de Marly; le Marquis de Lauzun; Les extrêmes se touchent* et *les Vieux Péchés*. J'avais vu la seconde et la dernière de ces pièces au moins une douzaine de fois, mais j'étais toujours prêt à revoir Virginie Déjazet dans l'une et Bouffé dans l'autre. Le directeur des Variétés était alors un Anglais. J'étais lié d'amitié avec Bouffé; aussi me décidai-je à aller causer avec lui, espérant que Déjazet, dont la conversation était pétillante et excitante comme une bouteille de champagne, viendrait se joindre à nous. La salle était presque vide comme celle du Gymnase, mais je pénétrai dans les coulisses, et, avant qu'une demi-heure se fût écoulée, j'avais oublié tous les événements du dehors. Bouffé me racontait force anecdotes sur ses représentations de Londres, et Déjazet contrefaisait le français des gros bonnets de la cour du roi Léopold : les heures passèrent ainsi fort agréablement. A la fin de la représentation, nous descendîmes ensemble la rue Montmartre pour aller souper de compagnie. Je ne

rentrai chez moi que fort tard, sans avoir rien vu de la tuerie du boulevard des Capucines.

Bien que je me fusse couché tard, je fus debout de bonne heure le jeudi matin. Un simple coup d'œil sur les boulevards, en tournant le coin de ma rue, vers neuf heures et demie, me convainquit que les illuminations de la veille avaient été prématurées, et qu'avant la fin de la journée la monarchie de Juillet ne serait plus qu'un souvenir. Un léger brouillard flottait sur la ville, tandis que je remontais en flânant du côté de la Madeleine; le temps était humide et aigre, mais au bout d'une demi-heure le soleil perça. On entendait de temps à autre un coup de fusil, mais je n'assistai à aucun conflit entre les troupes et le peuple. Il me parut au contraire que les soldats auraient désiré ne s'en pas mêler.

Comme j'avais été obligé de sortir sans avoir pris ma tasse de thé habituelle, faute de lait — mon domestique m'avait dit qu'il n'y en avait point — je retournai sur mes pas pour aller chez Tortoni, où je reçus la même réponse. On m'offrit du thé, du café, du chocolat à l'eau, mais de lait point. Il n'y en avait pas de ce côté de Paris, et, à moins d'un revirement dans les choses, le beurre manquerait aussi. Le peuple souverain avait élevé des barricades pendant la nuit pour fermer toutes les issues du côté nord et nord-ouest, et ne permettait pas aux voitures de lait de passer. Ils se rattrapaient, pour leur part, sur des liquides plus capiteux, à en juger par la démarche de beaucoup d'entre eux qui, malgré l'heure matinale, allaient d'un pas mal assuré. Le boulevard fourmillait de ces gens-là.

Après mes tentatives infructueuses pour me procurer mon déjeuner accoutumé, je repris ma flânerie par la rue Vivienne jusqu'au Palais-Royal. Entre dix heures et demie et onze heures, j'arrivai à la place du Carrousel, qui, au juger, devait être occupée par environ cinq mille hommes : fantassins, cavaliers et gardes

nationaux. La place du Carrousel, très spacieuse actuellement, était encore, à cette époque, envahie en partie par de petites rues étroites bordées de maisons très hautes; des fenêtres et des toits de ces maisons, le peuple souverain s'amusait à tirer sur l'armée, non par décharges franches, mais par coups isolés frappant un homme çà et là. C'est du moins ce que me raconta un officier qui était de service depuis l'aube. « Mais, observai-je, une demi-douzaine de pompiers et une vingtaine de lignards suffiraient pour les déloger en moins de dix minutes : pourquoi vous borner à riposter à leurs coups de fusil un à un ?

— Nous le savons bien, me répondit mon interlocuteur, mais nous suivons les ordres du Château qui interdisent l'attaque, et nous en restons là. Au reste, ajouta-t-il, donnerais-je à mes hommes l'ordre d'assaillir la place que je douterais fort d'être obéi; ils sont absolument démoralisés. J'ai eu grand'peine à les amener ici; il me serait assez difficile, sans un appel nominal, de vous dire combien il en manque, mais, tout en venant, j'en ai vu plus d'un quitter le rang pour entrer, avec quelque frère et ami, chez le marchand de vin. Aucun n'est revenu. J'ai dû fermer les yeux. Si j'avais tenté de les retenir, la bagarre eût été plus terrible encore que celle de la nuit dernière sur le boulevard des Capucines, et le pire, c'est que les hommes solides au poste, se trouvant en minorité, n'auraient pas pu tenir pied. La populace s'est emparée des fusils des gardes nationaux. Je suppose que vous avez vu, chemin faisant, tracée à la craie sur bien des portes, cette inscription : « Armes données. » Et, au-dessous, ces mots ajoutés d'une autre main : « Avec plaisir ! » — C'était parfaitement vrai, je l'avais remarqué.

Je parlais encore au capitaine lorsque, tout à coup, les trompettes sonnèrent, les tambours battirent aux champs. Le roi en uniforme de général de la garde

nationale traversait à cheval la cour d'honneur. Je distinguai un grand nombre de dames aux fenêtres du rez-de-chaussée du palais, mais sans pouvoir reconnaître leurs traits. J'ai su depuis que c'étaient la reine et les princesses tâchant de relever le courage du monarque septuagénaire. Louis-Philippe avait alors soixante-dix-sept ans.

Certains historiens de la révolution de 1848 ont soutenu que le duc d'Aumale et le prince de Joinville, s'ils s'étaient trouvés à Paris, auraient sauvé la couronne de leur père. C'est une assertion difficile à combattre, étant donnée la grande popularité des jeunes princes. Mais si l'on veut dire par là que la foule, à la vue de ces braves jeunes gens, eût déposé les armes sans résistance, je n'hésite pas à affirmer le contraire. La troupe, sans contredit, aurait suivi les princes au combat comme elle aurait suivi leur frère de Nemours, en dépit de son impopularité ; pour les gardes nationaux, c'est moins sûr; en tout cas, le dernier mot ne serait resté au gouvernement qu'après beaucoup de sang versé. C'est le plus grand titre de gloire de Louis-Philippe d'avoir prévenu cette effusion de sang.

Cet acte d'abnégation a été généralement bien peu compris des Français, même des plus intelligents ; je citerai, à l'appui de mon dire, une anecdote qui m'a été contée, bien des années après, par un officier français. Cet officier revenait alors des États pontificaux qu'il avait aidé à défendre contre la petite armée garibaldienne. Il faisait à Napoléon III la description du champ de bataille de Mentana et lui racontait comment il avait retrouvé dans un prisonnier qu'il venait de capturer une vieille connaissance du boulevard. « Il était furieux, Sire, expliquait l'officier, et ne pouvait pardonner à Garibaldi de l'avoir mis dans le cas de tirer sur ses compatriotes en pays étranger : « Je ne suis pas un émigré, « disait-il, je ne serais jamais allé à Coblentz ; je suis

« bon Français. S'il s'était agi de me battre contre « mes compatriotes dans les rues de Paris, c'eût été « tout différent. Je n'éprouverais pas le moindre scru- « pule à tirer sur la garde impériale ou sur la foule, « suivant le cas, car ce serait alors la guerre civile. » Voilà, Sire, ses paroles textuelles. »

Napoléon hocha la tête, et avec son étonnant sourire de sphinx : « Votre prisonnier avait raison, murmura-t-il, c'est très différent. »

Les princes d'Orléans, un seul peut-être excepté, n'ont jamais su faire ces distinctions ; s'ils avaient su les faire, le comte de Paris serait actuellement roi de France.

Mais revenons, pour un instant, aux dernières heures du règne de Louis-Philippe. Il éprouva évidemment une grande déception de la froideur avec laquelle le peuple l'accueillit ; les cris timides de : « Vive le Roi ! » poussés par l'armée, avaient été immédiatement étouffés par les vociférations de la canaille, qui, appuyée par une partie de la garde nationale, hurlait : « Vive la Réforme ! » Louis-Philippe avait hâte de rentrer aux Tuileries ; je le regardai longuement disparaître sous la porte du palais ; je ne devais plus le revoir. Une heure et demie après, il avait quitté Paris pour toujours.

Je n'assistai pas personnellement à la fuite du roi et ne pénétrai pas aux Tuileries avant le départ de la famille royale. Tous les détails de leur exode m'en ont été donnés plus tard par le duc de Montpensier. De plus, ne supposant pas à cette époque qu'un jour viendrait où je serais tenté de confier mes souvenirs au papier, je vivais de cette vie un peu fiévreuse du moment, sans tenir bien compte de la fuite des heures ; je ne peux donc indiquer la succession exacte des événements. Il m'est impossible de dire combien de temps je passai mêlé à la foule et à l'armée, à peine séparées

l'une de l'autre par une ligne imaginaire. Cette foule n'avait rien d'agréable; cependant j'y aperçus plus de gens convenablement vêtus que je ne m'y attendais, et je pris le parti de rester. Environ une demi-heure après la rentrée du roi aux Tuileries, je remarquai deux personnages qui essayaient à grand'peine de se frayer passage à travers ces masses serrées; je reconnus aisément celui d'entre eux qui était en civil. Quoiqu'il ne jouît pas encore de la grande notoriété qu'il s'est acquise plus tard, pas un Parisien n'aurait hésité à le nommer sur-le-champ. On avait fait son portrait aussi souvent que celui du roi, et c'est un fait positif que les bonnes d'enfants s'en servaient comme d'un croque-mitaine pour effrayer leurs bébés. Bref, c'était l'homme le plus laid du siècle : M. Adolphe Crémieux (1).

Son compagnon portait l'uniforme. J'ai su plus tard que c'était le général Gourgaud, que je ne connaissais alors que de nom par sa polémique avec le duc de Wellington, polémique dans laquelle celui-ci ne se conduisit pas avec la courtoisie qu'un ennemi tombé a le droit d'attendre d'un gentilhomme anglais. On reconnut sans doute le vieux brave sur son passage, car plus de cent cris s'élevèrent de : « Vive la Grande Armée! vive l'Empereur! » Il me parut ensuite que ces acclamations avaient eu quelque chose de prophétique, bien que, cependant, aucun de ceux qui les poussaient ne pût conserver alors le plus léger espoir, ni même, j'oserais presque le dire, le moindre désir d'une restauration napoléonienne; en tout cas, ce n'était qu'une faible minorité. Une chose toutefois n'a pu manquer de frapper un observateur impartial de ces vingt dernières

(1) L'auteur commet là une légère erreur. Les trois hommes les plus laids du dix-neuvième siècle ont été Andrieux, l'auteur des *Étourdis,* Villemain et Littré, tous trois d'ailleurs membres de l'Académie française; mais Crémieux arrivait bon quatrième.

L'Éditeur.

années. J'ai été témoin d'un grand nombre d'émeutes, légères ou sérieuses, sous la deuxième République et le second Empire ; j'ai entendu bien des cris séditieux : personne n'a jamais crié : « Vivent les d'Orléans ! » ou : « Vivent les Bourbons ! » tandis que le prestige de la légende napoléonienne était demeuré tout-puissant ; j'aurai l'occasion d'y revenir en parlant du neveu du premier Napoléon.

Crémieux et Gourgaud n'étaient pas entrés aux Tuileries depuis un quart d'heure qu'ils en sortirent brusquement. Ils faisaient une communication aux soldats, car je vis ceux-ci agiter leurs armes, mais j'étais trop éloigné pour saisir une seule de leurs paroles. Ils annonçaient, paraît-il, la formation d'un nouveau ministère et la nomination d'un nouveau commandant de la garde nationale.

Aussitôt, chapeaux et casquettes volèrent en l'air, et aux acclamations du peuple je me persuadai que cette fois la Révolution touchait à sa fin. J'étais dans l'erreur la plus profonde. Cet enthousiasme n'était pas provoqué par la communication de Crémieux, mais bien par une autre annonce faite de la porte même des Tuileries immédiatement après le départ de l'éminent avocat : le roi, était-il dit, avait abdiqué en faveur du comte de Paris.

Entre la première et la seconde déclaration, il ne s'était pas écoulé plus de cinq à six minutes, dix au plus, car avant que j'eusse eu le temps de revenir de mon étonnement, j'aperçus Crémieux et Gourgaud, bataillant de nouveau à travers la cohue pour rentrer aux Tuileries afin de vérifier les nouvelles. J'écris tout ceci sur des renseignements recueillis après coup, car, je le répète, il était impossible de se rendre compte clairement des événements par les effets si prompts et successifs qu'ils produisaient. Dix minutes s'écoulèrent encore ; — dix minutes que je n'oublierai de ma vie,

car chacun des milliers d'assistants entassés sur la place du Carrousel était en danger immédiat de mourir étouffé sur place. Et qu'y faire? Il n'y avait, si je me rappelle bien, qu'une issue étroite du côté du fleuve, et sur les rives, une foule dense et frémissante stationnait en dépit des coups de fusil des insurgés qui tiraient sans relâche et au hasard par-dessus la Seine. Aucun moyen de sortir du côté opposé : sur la place du Palais-Royal, la bataille entre le peuple et les gardes nationaux faisait rage, et ceux des spectateurs qui ne tenaient pas à se faire tuer ou estropier pour la chute ou le maintien de la monarchie de Juillet, avaient néanmoins grand'peine à échapper à l'atteinte des balles. La rue de Rivoli, ou du moins la partie alors existante de la rue actuelle, était entièrement bloquée à l'ouest; l'enchevêtrement des rues qui ont été démolies depuis pour permettre sa prolongation à l'est, était hérissé de barricades; une seule voie de salut était ouverte par une fuite précipitée dans la direction du midi : de là, cette cohue terrible, étouffante, où plusieurs personnes laissèrent la vie; parmi les victimes de ces dix funestes minutes, on cita une pauvre femme qui portait sur les bras son petit enfant.

Lorsque Crémieux sortit pour la seconde fois des Tuileries et confirma la nouvelle de l'abdication du roi, les masses qui stationnaient sur le quai s'ébranlèrent du côté de la place de la Concorde et du Palais-Bourbon, où, disait-on, se rendaient la duchesse d'Orléans et ses deux fils; et graduellement la foule pressée sur la place du Carrousel put s'écarter et respirer librement. On vit alors cette femme tomber lourdement comme une quille qu'on renverse; elle était morte, mais son enfant qu'elle avait tenu élevé au-dessus de la foule et qu'on eût quelque peine à dégager de son étreinte, était sain et sauf.

Je m'attardai encore quelques instants sur la place

du Carrousel, ne sachant quel parti prendre : irais-je place de la Concorde ou place de l'Hôtel de ville?

Je savais que les nouveaux pouvoirs élus, quels qu'ils fussent, se rendraient à l'Hôtel de ville; mais combien de temps s'écoulerait jusque-là? Je n'en avais aucune idée. J'étais bien décidé toutefois à voir un acte du drame ou de la farce qui allait se jouer; il était impossible de prévoir le tour que prendraient les événements. De tous côtés, on entendait les détonations d'armes à feu; pourquoi tirait-on toujours, puisque le roi s'était démis? Je renonçais à le comprendre.

Enfin j'avais opté décidément pour l'Hôtel de ville, et je m'étais frayé ma route jusqu'à la hauteur de la place actuelle du Châtelet, lorsque je fus forcé de rebrousser chemin. La fine fleur de la canaille parisienne se préparait à dicter ses volontés au gouvernement nouveau; bannières au vent, ils se dirigeaient vers la Chambre des députés. Un jupon de flanelle rayée rouge et blanc, attaché au bout d'une longue perche, formait un des drapeaux. Je n'avais plus le choix, il fallait suivre le courant; si mes amis m'avaient aperçu à ce moment, ils auraient pu s'imaginer que j'étais devenu l'un des chefs de la tourbe révolutionnaire.

Nous prîmes par le quai de la Mégisserie; en face du pont des Arts, il se produisit une halte momentanée. L'avant-garde, que je semblais conduire, décida de tourner à droite, afin de visiter la demeure de l'odieux tyran.

Si le sort avait voulu que j'appartinsse au gros de la division, j'aurais assisté à une scène bien plus intéressante au point de vue historique; en l'état des choses, je devins le témoin oculaire du *sac des Tuileries*.

L'idée qu'une sorte d'auréole divine entoure la royauté était assez absurde, j'en conviens, en pareille occurrence; cependant je ne pus m'empêcher d'être frappé de sa vérité relative au premier moment où le

palais fut envahi par la populace. Je dis bien la populace, et je le maintiens, car s'il y avait là bon nombre de gens attirés par pure curiosité ou entraînés par le courant sans qu'ils l'eussent voulu, et que ce serait une insulte de ranger sous ce titre, ils ne comptaient pas. Les portes se trouvèrent trop étroites pour le flot humain qui s'y précipitait, beaucoup entrèrent par les fenêtres. Toute la racaille mâle et femelle, au grand complet, qui logeait dans les rues adjacentes — et quelles rues! — semblait s'être donné rendez-vous. Et pourtant, pendant les dix premières minutes, ils restèrent immobiles, comme stupéfiés, n'osant toucher à rien. Ce n'était certes pas la crainte d'être pris en flagrant délit de pillage qui les arrêtait. La très faible minorité qui aurait pu protester était trop insignifiante comme nombre pour que la moindre action lui fût possible. Non, ce n'était ni la honte ni la crainte qui liait les mains à ces misérables, c'était un sentiment qu'aucun mot n'est capable d'exprimer. C'était la conscience que ces objets avaient appartenu au roi, à la famille royale, qui les leur faisait considérer avec une espèce d'admiration superstitieuse. Cette impression toutefois dura peu.

Nous étions au rez-de-chaussée, où se trouvaient principalement les appartements privés de Louis-Philippe et de sa famille; nous errions, ou plutôt nous nous faufilions à grand'peine du cabinet de travail et de la chambre à coucher du roi aux appartements des princes et des princesses. Je ne crois pas qu'on ait rien touché de prime abord. Mais comme si l'atmosphère que respiraient si récemment encore ses oppresseurs lui eût semblé suffocante, la foule se répandit dans le vestibule et monta le grand escalier. Le charme fut alors complètement rompu. La seconde bande, qui avait escaladé les fenêtres au fur et à mesure que nous laissions la place libre, n'éprouva pas apparemment la même

impression de craintif respect, car lorsque je redescendis, une demi-heure après, toutes les armoires avaient été forcées; on avait, à vrai dire, pris, je crois, peu de chose; les livres, les vêtements, le linge, etc., jonchaient les parquets; quant aux caves, qui contenaient environ quatre mille bouteilles de vin, elles étaient, par contre, absolument vides. Deux heures plus tard, les vêtements, ceux des princesses surtout, avaient tous disparu. Disparus sur le dos des pensionnaires de Saint-Lazare dont on avait ouvert les portes et qui s'étaient précipitées aux Tuileries pour se parer de ces belles plumes qui, dans le cas particulier, n'en faisaient pas de beaux oiseaux. J'en croisai plusieurs sur le boulevard, dans la soirée, et j'ai rarement vu un spectacle plus écœurant et plus triste.

Ces trois heures passées aux Tuileries furent si remplies d'événements qu'il m'est impossible d'en donner un résumé succinct. Je ne peux me les rappeler que par fragments, d'abord parce que, bien que les gens convenablement vêtus n'aient pas été inquiétés au début, cette tolérance ne dura pas longtemps de la part des nouveaux possesseurs des Tuileries; les porteurs de vêtements de drap s'éclipsèrent peu à peu, et le petit nombre qui resta dut faire preuve de la plus grande circonspection et surtout ne pas s'attarder longtemps au même endroit. Cette hostilité croissante aurait été facilement étouffée dans son germe, si, selon l'exemple des gardes nationaux, nous nous étions mis en manches de chemise à fraterniser avec la canaille; mais j'avoue que le courage et le cœur me manquèrent pour les imiter. J'ai lu des descriptions de révolte en mer où l'on voit les matelots mutinés défoncer les fûts de rhum et se gorger de victuailles; si révoltantes qu'aient paru ces orgies à ceux qui y assistaient en spectateurs indignés, je doute qu'elles aient égalé en horreur celle dont je fus témoin dans la galerie de Diane.

La galerie de Diane était une des grandes salles de réception du premier étage, qui servait en général de salle à manger à la famille royale (1). Le couvert avait été dressé pour trente ou quarante personnes, car Louis-Philippe avait coutume d'inviter les principaux membres de sa maison civile et de sa maison militaire à partager son repas. L'émeute avait interrompu les préparatifs. Lorsque j'entrai dans la pièce, soixante ou soixante-dix bandits des deux sexes s'étaient attablés, tandis qu'une vingtaine d'entre eux s'occupaient à les servir. Ils tentaient d'accomplir ce que la plus haute autorité, la sagesse populaire, a déclaré impossible : « faire d'un goujat un gentilhomme (2). » Ils se donnaient, ou du moins ils croyaient se donner des airs de bonne compagnie, et en toute autre occasion, l'effet eût été d'un comique irrésistible pour un homme bien élevé; mais, dans les circonstances, les larmes en montaient aux yeux.

J'ai insinué ailleurs que la cuisine des Tuileries, sous le règne de Louis-Philippe, était en général exécrable et le vin assez bon. Si médiocre que pût être le menu abandonné sur cette table, il était sans contredit infiniment supérieur à celui qu'avaient l'habitude de consommer les convives qui venaient ainsi remplacer le roi et les princes fugitifs. Ceux-là pourtant n'en jugeaient pas ainsi; ils critiquaient les mets, ordonnaient aux serviteurs improvisés de leur donner « quelque chose d'autre », et se tournant vers leurs compagnes, remplissaient leurs verres et leur faisaient mille compliments. Le repas se serait prolongé indéfiniment sans l'apparition d'une autre bande réclamant son

(1) Pour le dîner : le déjeuner était servi dans une salle voûtée du rez-de-chaussée, faisant face au jardin. (*Note du Traducteur.*)

(2) Équivalent du proverbe anglais cité par l'auteur : *To make silken purses out of sows' ears.* Traduction littérale : faire des bourses de soie avec les oreilles d'une truie. (*Note du Traducteur.*)

tour avec une impatience avide; les provisions du palais baissaient déjà, et l'on fit apporter un supplément du dehors. Puis, l'estomac bien réconforté, on invita les dames à faire un petit tour dans les appartements, en attendant qu'on leur servît le café et les liqueurs. La préparation du moka présenta quelques difficultés, les ustensiles indispensables pour en offrir à une réunion aussi nombreuse ne se trouvant pas sous la main, et de plus les ingrédients nécessaires étant sans doute renfermés quelque part dans les offices du palais. Nullement découragé, l'un des étranges convives se leva et dit à haute voix : « Permettez-moi d'offrir le café à la compagnie. » Motion qui fut accueillie par une tempête d'applaudissements. Joignant l'action à la parole, il tira de sa poche une petite bourse en étoffe et en sortit deux pièces de cinq francs : « Qu'on aille chercher du café, et du meilleur », dit-il à un des convives qui s'était avancé pour recevoir ses ordres; car c'étaient bel et bien des ordres, et je me demandai comment ces champions enragés de l'égalité ne l'invitaient pas à aller chercher le café lui-même.

Il ajouta : « Et pendant que tu y es, citoyen, apporte des cigares pour nous et des cigarettes pour les dames. » Ledit citoyen partait déjà pour remplir sa mission, lorsque l'autre citoyen le rappela : « Écoute, lui dit-il, tu n'achèteras rien à moins d'y être forcé. Je crois que tu n'auras qu'à demander à la première épicerie venue ce qu'il te faut; fais de même pour le tabac. Ces sales bourgeois ont si peur qu'ils n'oseront pas te refuser. En tout cas, prends un fusil, on ne sait pas ce qui peut arriver; mais ne t'en sers qu'en cas de nécessité. » — Ce qui voulait dire assez clairement : « S'ils te refusent le café et le tabac, tire-leur dessus. »

Je ne puis pas dire comment on se procura ces deux denrées; mais j'ai tout lieu de croire que le messager n'eut qu'à demander pour avoir, sans même montrer

son fusil. Il n'y a pas dans les temps troublés pire couard que le boutiquier parisien. Un gamin suffit pour le terrifier. La veille déjà, j'avais vu des bandes de garçons de douze à quatorze ans se constituer gardiens des barricades — il y en avait presque dans toutes les rues — et rançonner les passants sans que ceux-ci opposassent la moindre résistance, alors que quelques coups de poing bien appliqués auraient suffi pour mettre en fuite toute la bande. Aussi je ne mets pas en doute que notre ami n'ait eu tout le bénéfice de sa générosité sans bourse délier, à moins pourtant que son délégué ne l'ait escroqué à son tour sous le fallacieux prétexte qu'un homme qui pouvait tirer sur l'heure dix francs de sa poche était lui-même plus ou moins un sale bourgeois. Quoi qu'il en soit, lorsque je rentrai après une absence d'une quarantaine de minutes, il était évident qu'on s'était procuré le café et le tabac demandés; la galerie de Diane, si vaste qu'elle fût, était pleine de fumée, et trois casseroles remplies d'eau chauffaient sur le feu, tandis qu'on en avait placé deux ou trois plus petites sur la cheminée, sans aucun souci de souiller le marbre, qui était de toute beauté. Une autre fournée de faméliques avait pris place à table, tandis que les premiers venus trompaient la longueur de l'attente en faisant la cour aux « dames ». Quelques-unes d'entre elles s'occupaient, plus utilement, à dévaliser les vitrines et en sortaient les inestimables porcelaines de Sèvres, tasses et soucoupes, pour servir le café des citoyens. Je me demandai comment elles avaient pu mettre la main sur ces trésors artistiques, car j'avais remarqué une heure avant que les clefs des armoires qui les renfermaient avaient été prudemment enlevées : on avait tranquillement enfoncé les portes avec le marteau de la grande horloge des Tuileries.

Cela marchait de pair avec le stupide vandalisme dont je venais d'être le témoin pendant ma courte absence

de la galerie de Diane. Avant d'y rentrer, j'avais vu, dans la salle des Maréchaux, le portrait du maréchal Bugeaud littéralement criblé de coups de baïonnette; le trône avait subi le même sort, et on l'avait porté place de la Bastille pour le brûler publiquement; tous les papiers de la famille royale avaient été jetés au vent; les vêtements des princesses lacérés ou endossés par les plus viles créatures.

Un seul incident comique vint faire diversion à l'horreur de l'ensemble. Dans l'un des appartements privés, la foule avait trouvé un vieux perroquet criant de toutes ses forces : « A bas Guizot! » On en fit un héros et on le bourra de sucre et de friandises. Cette légère note, la seule qui fût d'une drôlerie amusante, ne suffit pas à dissiper le dégoût dont j'étais envahi, et, après la scène de la galerie de Diane que j'ai décrite plus haut, je regagnai la rue.

A peine y avais-je fait quelques pas, que j'entendis publier la nouvelle peu surprenante que la République avait été proclamée à la Chambre par M. de Lamartine, lequel s'était transporté à l'Hôtel de ville. On faisait grand bruit, en même temps, de la mort subite du roi. Je tentai d'arriver à l'Hôtel de ville ; mais, quoique je n'en fusse certainement pas éloigné de plus de huit cents mètres, je mis plus d'une heure à y parvenir. Tous les cent mètres, j'étais arrêté par les barricades, dont les gardiens tenaient surtout à faire montre de leur autorité envers un homme comme moi, qui portait un paletot. J'atteignis enfin le coin de la rue des Lombards et de la rue Saint-Martin, juste à temps pour jouir d'un spectacle si grotesque qu'il dépassait tout ce que j'ai pu voir en ce genre dans les nombreux soulèvements populaires des années qui suivirent. Au moment où j'allais traverser, un cortège parut en effet, composé principalement de gamins déguenillés, de femmes échevelées et de malandrins des deux sexes. Au milieu d'eux paradait

un cavalier en uniforme de général de la première République qu'ils acclamaient bruyamment. La foule qui encombrait la voie leur ouvrit le passage et se joignit au cortège. Dès lors, la retraite ne m'était plus possible ; j'en pris mon parti, et je me trouvai bientôt dans la cour de l'Hôtel de ville, puis, au bout de quelques minutes, dans la principale galerie du premier étage, où, paraît-il, *quelques membres* (?) du Gouvernement provisoire étaient déjà à l'œuvre. Je ne saurais dire leurs noms, ils m'étaient tout à fait inconnus, et je n'eus pas le désir de me renseigner, étant venu en simple curieux.

L'œuvre des membres du Gouvernement provisoire semblait consister pour l'heure à engloutir d'énormes quantités de charcuterie abondamment arrosées de « petit bleu ». Tous fumaient à force. L'entrée du quidam en uniforme causa quelque sensation ; un *membre* (?) — que je n'avais jamais vu avant et que je n'ai jamais revu depuis — s'avança pour lui demander ce qui l'amenait. Le nouveau venu ne semblait pas le savoir lui-même, ou, du moins, il ne sut que balbutier quelques mots incompréhensibles ; mais son escorte ne lui laissa pas le temps de trahir plus clairement sa confusion : « C'est le citoyen gouverneur de l'Hôtel de ville », hurlèrent-ils d'une seule voix ; et sur-le-champ on procéda à l'installation du nouveau gouverneur, quoique pas un des assistants ne sût seulement son nom.

Des recherches postérieures ont élucidé le fait : cet homme était un nommé Chateaurenaud, chanteur de quatrième ou cinquième ordre, engagé à l'Opéra national — ex-Cirque Olympique — du boulevard du Temple. Ce jour-là avait lieu la répétition générale d'une pièce dans laquelle Chateaurenaud jouait un rôle d'officier. Il venait d'endosser son costume, lorsque, entendant du bruit sur le boulevard, il passa la tête à la fenêtre. La foule l'aperçut : « Un général, un géné-

ral ! » s'écrièrent plusieurs gamins. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, le théâtre était envahi, et Chateaurenaud, en dépit de sa résistance, emporté, campé sur un cheval et emmené à l'Hôtel de ville, où il trôna comme gouverneur pendant toute une quinzaine. Car, chose curieuse, M. de Lamartine confirma sa nomination (?) dans la matinée du 25 février. Sous le second Empire, Chateaurenaud fut employé à la police secrète. Je l'ai souvent rencontré à cheval au bois de Boulogne, lorsque l'empereur se promenait en voiture de ce côté.

Sans m'attarder à l'Hôtel de ville, je redescendis non sans peine les boulevards, car le crépuscule tombait, et la populace, réclamant à grands cris des illuminations, obstruait toutes les voies de communication. De temps à autre, on se heurtait à un cadavre gisant là depuis le matin, mais personne n'y prenait garde. Le seul souci de ces braillards semblait être d'exiger de la bourgeoisie la reconnaissance de la seconde République par l'exhibition plus ou moins volontaire de devises coloriées ou de lampions, faute de devises, et même de simples chandelles. Malheur aux maisons dont les habitants restaient sourds à leurs sommations. Les fenêtres volaient en éclats, jusqu'à ce que, de guerre lasse, une main timide vînt placer sur le rebord quelques chandelles fichées dans des bouteilles et les allumât. Le peuple partait alors pour aller imposer ailleurs sa volonté souveraine.

La première personne de ma connaissance que je rencontrai ce soir-là après dîner, ce fut Méry. Il n'avait pas quitté la Chambre des députés et avait suivi la marche des événements depuis le début. C'est lui qui m'affirma solennellement que le premier cri de : « Vive la République ! » avait été poussé par M. de Lamartine.

Alexandre Dumas avait, lui aussi, pris parti pour la

révolution ; mais je crois qu'il aurait volontiers passé l'éponge sur cet épisode de sa vie, car il ne m'a jamais été possible de l'amener à aborder franchement ce sujet. Cela ne veut pas dire qu'il eût renoncé à ses principes républicains, mais il était honteux d'avoir prêté son concours à une pareille République. Bien des gens partagèrent en cela son opinion.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

Le Quartier Latin de 1835 à 1840. — Une caricature sur les murs de Paris. — Le nez de Bouginier. — *La Childeberte* et Mme Chanfort. — Le Théâtre Bobino. — La Chaumière. — Le père Bonvin..... 1

CHAPITRE II

Le Café de Paris. — Les Demidoff : leurs excentricités. — Quelques habitués du Café de Paris. — Alfred et Paul de Musset. — Alexandre Dumas. — Balzac : ses embarras d'argent. — Balzac garde national. — L'Hôtel des Haricots. — Eugène Sue : son dandysme ; son prodigieux succès littéraire. — Les *Mystères de Paris* au *Journal des Débats*. — Origine du Jockey-Club... 31

CHAPITRE III

Alexandre Dumas père. — Le docteur Véron et son cordon bleu. — Dumas cuisinier. — Un curieux procès musical. — Les relations de Dumas avec la famille d'Orléans. — Ses essais de vie politique. — Sa prodigalité. — Le père et le fils..... 56

CHAPITRE IV

Le docteur Louis Véron. — Meyerbeer. — La Taglioni. — Aventures d'une danseuse en Russie. — Flotow et M. de Saint-

Georges. — L'hôtel Castellane et quelques salons de Paris sous le règne de Louis-Philippe..... 81

CHAPITRE V

Physionomie du Boulevard de 1840 à 1850. — Quelques personnalités marquantes de cette période. — La table d'hôte de Mlle Thiers. — Thiers et Guizot. — La rue Le Peletier et le passage de l'Opéra. — L'Opéra. — L'Estaminet du Divan. — Le major Fraser. — Louis Blanc ; son journal *l'Homme libre*. — Le duel Dujarrier-Beauvallon. — Émile de Girardin et Armand Carrel. — Lola Montès, Louis de Bavière. — Alphonsine Plessis, la « Dame aux Camélias ». — M. Lautour-Mézerai, fondateur du *Journal des enfants*. — Auguste Lireux. — Anglophobie et gallophobie..... 112

CHAPITRE VI

Rachel et quelques-uns de ses camarades de théâtre. — Son âpreté au gain ; sa vanité, son esprit. — Sa puissance de séduction. — L'histoire de sa guitare. — Dix billets pour un concert de charité. — Génie comique de Rachel. — Une représentation à l' « île des Paons ». — Rachel et Samson. — Régnier. — Giovanni, perruquier de la Comédie française. — M. Ancessy et ses trois perruques. 169

CHAPITRE VII

Deux compositeurs : Auber et Félicien David. — Légende de la jeunesse perpétuelle d'Auber. — Son chapeau. — Son opinion sur Meyerbeer et Halévy. — Auber pendant le siège. — Félicien David ; sa pauvreté. — Voyage en Orient. — A la cour de Méhémet-Ali. — Première audition du *Désert*. — A quoi aboutit son succès. — La *Perle du Brésil* et le coup d'État. — L'histoire d'*Aïda*. — Pourquoi ce ne fut pas Félicien David qui en composa la musique..... 201

CHAPITRE VIII

Une vente de tableaux en 1845 ; quelques prix. — Trois peintres : Gabriel Decamps, Eugène Delacroix et Horace Vernet. — Decamps, l'homme et le peintre. — Eugène Delacroix, son apparence extérieure, son talent d'écrivain. — Delacroix et George

Sand. — Jenny Leguillon. — Delacroix chez lui. — Horace Vernet, ses opinions politiques. — Une réponse hardie. — Laurent Jan et ses projets d'épopée. — Le chapelain de la *Belle-Poule*. — Horace Vernet et les vétérans de la Grande Armée. — Une école de pifferari. — Nouvelle visite au Quartier Latin..... 217

CHAPITRE IX

Louis-Philippe et sa famille. — Ses rapports avec la bourgeoisie. — Le faubourg Saint-Germain déserte les Tuileries. — A propos de la *Marseillaise*. — Les fils du roi. — Une plaisanterie du prince de Joinville. — Le duc de Nemours miniaturiste et aquarelliste. — L'atelier d'Eugène Lami. — Popularité du duc d'Aumale. — Une curieuse histoire de spiritisme. — Le duc d'Orléans, sa mort. — Les républicains jugés par un pick-pocket..... 244

CHAPITRE X

La révolution de 1848. — La garde nationale parade dans toute sa gloire. — Le café Grégoire, place du Caire. — Mouvements sur les boulevards le dimanche 20 février 1848. — Accalmie dans l'orage. — La Comédie-Française ferme ses portes. — Les journées de Février. — Le Gymnase et les Variétés, la veille de la Révolution. — Le peuple souverain tire sur l'armée. — Abdication de Louis-Philippe. — Sac des Tuileries. — Le peuple festoie dans la galerie de Diane. — Proclamation de la République. — Quelques membres du gouvernement provisoire..... 274

PARIS

TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie

8, rue Garancière.